B°23
2
49
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •

B° 23 - 2 - 49

MÉMOIRES

ET AVENTURES

D'UN HOMME

DE QUALITÉ.

TOME TROISIÈME.

MÉMOIRES

ET AVENTURES

D'UN HOMME

DE QUALITÉ

QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE.

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.

AVEC FIGURES.

TOME TROISIÈME.

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DES FRÈRES MAME,
rue du Pot-de-Fer, n° 14.
1808.

LETTRE

DE L'ÉDITEUR.

(1756.)

La mort de M. le marquis de ....., l'illustre sujet de ces mémoires, me procure la liberté d'en donner la dernière partie au public. Il l'a tenue renfermée sous la clef jusqu'à la fin de sa vie, ou s'il lui a permis de voir quelquefois le jour, ce n'a été que pour quelques moments, et dans les mains de ses meilleurs amis. J'avois l'honneur d'être de ce nombre. Je n'ai pu m'empêcher plusieurs fois de lui reprocher agréablement le scrupule qui lui faisoit dérober la conclusion de son ouvrage au public, après avoir souffert que les deux premières parties fussent imprimées il y a deux ans. Il se défendoit par deux raisons : la première étoit la différence qu'il prétendoit trouver entre ce dernier ouvrage et les premiers : je suis

excusable, disoit-il, de m'être montré moi-même à découvert, et d'avoir révélé mes malheurs et mes foiblesses; mais le serois-je de mettre au jour les irrégularités de la conduite d'autrui ? Peut-être ai-je déjà eu tort de les écrire; je serois encore plus coupable de les publier. La sincérité d'un récit, ajoutoit-il, ne le rend pas toujours juste et innocent. Il y a des vérités odieuses que la sagesse et la charité doivent cacher. On devient quelquefois plus criminel en manifestant une action mauvaise, qu'en la commettant; parceque le plus dangereux effet de certains désordres est le scandale dont on se charge en les publiant. M. le marquis ajoutoit à cette raison qu'il avoit sujet de se repentir de la complaisance qui l'avoit fait consentir à l'édition de ses deux premiers volumes : elle lui avoit attiré une multitude de visites et de compliments; et dans l'âge avancé où il étoit, avec tant d'amour pour le repos, il regardoit comme une charge pesante l'obligation de recevoir des compagnies étrangères, ou de répondre à des lettres indifférentes. Quelque force que ces deux raisons pussent avoir par rapport

à lui, la seconde tombe par sa mort, et l'autre ne fait pas sur mon esprit autant d'impression qu'elle en faisoit sur le sien. Je lui passe le principe sur lequel il raisonnoit, étant persuadé comme lui qu'il y a des fautes qu'on ne peut révéler innocemment, parceque leur manifestation entraîne le scandale : mais je ne saurois mettre dans ce rang les aventures de mylady R...., de mylady d'Ar....., de M. Law, de la princesse de R....., etc. Il me semble au contraire que l'exemple d'une mauvaise conduite peut devenir utile : les vices de cette nature servent, pour ainsi parler, de fanal à la vertu; ils l'éclairent, ils lui montrent les bornes qu'elle ne doit point passer, et les précipices qu'elle trouveroit au-delà.

Je m'imagine donc qu'en imprimant cette suite des mémoires, on fera un présent agréable et avantageux au public. On y trouvera plus de variété que dans les deux parties précédentes. Le style n'en est pas moins vif ni moins soutenu. La morale y est aussi pure et plus fréquente, les sentiments aussi tendres, et le fond de la narration aussi intéressant.

Pour ce qui regarde la personne de M. le marquis de ....., il suffit de lire son ouvrage pour prendre une idée juste de son caractère. Il a peint son cœur dans les sentiments qu'il y a répandus, et le tour de son esprit dans ses réflexions. On reconnoîtra sans peine qu'il a dû être un père tendre, un mari fidèle, un ami zélé et sincère, un guide sage et éclairé, et, ce qui fait la perfection de son éloge, un homme solidement vertueux. Sa mort a fait verser des larmes sincères à tous ses amis. Ils ne s'en consolent que par l'héritage précieux qu'il leur a laissé, je veux dire le souvenir et l'exemple de ses vertus.

MÉMOIRES

DU

MARQUIS DE ***

LIVRE X.

On m'apprend que le public a fait un accueil favorable aux deux premières parties de mon histoire. Je ne sais si je dois m'applaudir beaucoup de ce succès. Mes amis veulent me le faire regarder comme un motif qui doit me porter à reprendre la plume, et à continuer l'ouvrage. J'en conviendrois peut-être avec eux, si j'étois mieux informé sur quoi se fonde l'estime de ceux qui pensent avantageusement de mon livre. Je me tiendrois heureux, par exemple, qu'il eût pu leur plaire par les endroits que j'estime moi-même, c'est-à-dire par les traits d'honneur et de vertu que j'ai pris soin d'y répandre; et je confesse que, malgré le froid de la vieillesse qui commence à glacer mon sang, je rentrerois dans la carrière avec une nouvelle ardeur. Mais qui peut me répondre que l'approbation dont on honore mon ouvrage

n'est pas donnée peut-être à des choses que je ne puis m'empêcher de condamner, quoique j'aie eu la foiblesse de les écrire? Je parle de quelques descriptions trop tendres, et d'une certaine licence de sentiments et d'expressions, qui, sans pouvoir passer pour contraires à la bienséance et à la vertu, ne laissent pas d'avoir quelque danger pour un lecteur inconsidéré qui s'en occupe trop, et qui en est excessivement attendri. Cette pensée a fait tant d'impression sur moi, qu'il s'en est peu fallu, dans certains moments, que je n'aie jeté au feu le journal de mes derniers voyages, et que je ne me sois ainsi délivré de toutes les instances qu'on m'a faites de les donner au public. Cependant j'ai souffert à la fin qu'elles aient prévalu sur mes scrupules. C'est une foiblesse que je devrois me reprocher, je le reconnois; mais tel a toujours été mon caractère; une facilité excessive, une complaisance sans réserve en amitié comme en amour. Je suis le même à soixante ans que j'étois à vingt; ami de la sévère vertu, mais foible et lent quelquefois à la pratiquer, quoique toujours assez ennemi du vice pour l'éviter avec horreur, aussi bien dans mes écrits que dans toute la conduite de mes actions. J'ai cru devoir rendre ce petit compte au public, de la disposition où je me trouve en commençant de mettre en ordre cette dernière partie de mes mémoires. Je lui demande la continuation de son indulgence pour le reste de mes aventures. Je

suis trompé, si elles n'intéressent autant sa curiosité et sa compassion que les premières; car mon étoile n'a point changé; et je dois avertir ici mes lecteurs, comme je l'ai fait au premier volume, qu'ils doivent se bien garder d'ouvrir mon livre, s'ils craignent de ressentir la tristesse et l'attendrissement que produit une suite presque continuelle d'infortunes. Je reprends maintenant le cours de ma narration.

La mort de mon oncle ayant fait cesser toute la joie que nous commencions à goûter dans la maison de ma fille, nous changeâmes le dessein que nous avions d'y passer quelques semaines. Amulem me dit qu'il se croyoit obligé de reprendre le chemin de l'Asie pour aller rendre compte de sa commission. Nous délibérâmes sur le temps de son départ; et comme nous étions bien résolus de ne pas nous séparer pour toujours, nous cherchâmes par quels moyens nous pourrions nous rapprocher. La première proposition que je lui fis fut de laisser ses deux enfants chez ma fille. Il y consentit, et il s'engagea volontiers à retourner en France par le plus court chemin, lorsqu'il auroit fini ses affaires. Son absence ne pouvoit pas durer moins de trois ou quatre mois. Je crus que ce temps me suffiroit pour faire, avec le marquis, le voyage d'Angleterre; après quoi nous pourrions aussi rentrer en France, pour y rejoindre Amulem, y passer quelque temps avec lui chez ma fille, prendre ensuite la route

d'Allemagne, et le conduire jusqu'à Vienne, d'où il pouvoit se rendre à Amasie avec ses enfants. Il trouva ce projet fort à son gré. J'écrivis à monsieur le duc pour le lui communiquer; il l'approuva, et nous ne tardâmes pas à l'exécuter. Les adieux furent tendres, sur-tout entre le marquis et Memiscès. Je n'observai néanmoins rien entre eux de moins réservé qu'à l'ordinaire; ils eurent l'un et l'autre assez d'adresse pour me tromper; mais on verra qu'ils ne soutinrent pas ce personnage long-temps.

Nous passâmes de Calais à Douvres avec un vent fort heureux. Nous nous occupâmes peu de tout ce qui s'offrit sur notre route jusqu'à Gravesend, où nous quittâmes la poste pour nous embarquer sur la Tamise. Mais notre indifférence fut obligée de céder à la magnificence et à la variété des objets qui se présentèrent bientôt à nos yeux. Je n'ai rien vu, dans tous mes voyages, qui approche de la beauté de ce spectacle. La Tamise, depuis Londres jusqu'à la mer, est non seulement une des plus larges rivières de l'Europe, mais une des plus agréables et des plus propres à la navigation. Les plus grands vaisseaux y entrent avec facilité. Elle en est si couverte, pendant l'espace de plus de vingt-cinq milles, qu'il reste à peine un canal étroit pour le passage de ceux qui arrivent de nouveau. Ses bords sont remplis de magasins, d'arsenaux, et de quantité d'autres édifices qui servent aux usages du

commerce et de la navigation. Dans les endroits où la vue peut s'étendre davantage, on aperçoit un grand nombre de belles maisons, répandues de tous côtés dans les plaines ou sur le penchant des collines, des jardins ornés, des villes bien peuplées et bien bâties; enfin, l'on ne peut ouvrir les yeux, dans cette heureuse île, sans prendre une idée de l'abondance qui y règne et du bonheur de ses habitants.

Nous traversâmes donc une forêt de vaisseaux, qui sembloient se multiplier à mesure que nous avancions; et la marée nous étant favorable, nous arrivâmes en peu d'heures au pied de la tour de Londres. Je remets à parler plus bas de ce *lieu célèbre*, et de tout ce que nous vîmes de curieux dès le premier jour. Comme il ne manque rien à Londres de tout ce qui peut servir à la commodité des étrangers, nous nous fîmes transporter sans peine, nous et nos équipages, au quartier de la ville où nous voulions prendre notre demeure. Nous choisîmes celui de la cour, comme le plus agréable et le plus convenable au dessein qui nous amenoit en Angleterre : ce fut dans Suffolk-street que nous louâmes un appartement. Quoique les maisons de Londres ne soient pas si belles ni si magnifiquement meublées que celles de Paris, elles sont propres et commodes. La plupart des rues sont larges et bien percées. Il ne leur manque que d'être plus nettes et mieux pavées; elles sont ordinairement si sales, qu'il

seroit impossible d'y marcher à pied, si l'on n'avoit eu soin de ménager, le long des maisons, un petit espace défendu par des poteaux de bois, qui empêchent les carrosses d'en approcher, et qui sert pour le passage des gens de pied. Lorsqu'on veut traverser la rue, on cherche un rang de pavés un peu plus large et plus haut que les autres. On en entretient ainsi d'espace en espace; et l'on est obligé, pour les tenir propres, de les nettoyer plusieurs fois le jour. Outre les grandes rues, qui traversent la ville de tous côtés, il s'en trouve une infinité de petites qui leur servent de communication. On appelle celles-ci des cours ou des allées. La plupart sont pavées de marbre ou de grandes pierres carrées; de sorte qu'elles sont toujours fort nettes et fort unies. Il n'est jamais permis aux voitures à roues d'y passer. Rien ne donne un plus grand air aux rues de Londres que les enseignes qu'on y voit à chaque maison. Les Anglais n'épargnent rien pour les rendre magnifiques. On m'en a montré quelques unes qui ont coûté jusqu'à cinq cents écus. Elles sont dorées, et embellies par divers ornements de sculpture et de peinture; et la plupart sont si grandes et si pesantes, qu'elles ont besoin d'être soutenues par des piliers qui rendent les rues étroites en quantité d'endroits. Les églises sont aussi une des principales beautés de Londres. Elles ont été rebâties presque toutes depuis l'incendie qui consuma la plus grande partie de cette ville. Elles sont

toutes dans le goût moderne, et il y en a peu qui ne fassent honneur à leur architecte. L'église de Saint-Paul, qui est la cathédrale, mériteroit une description particulière. C'est un des plus superbes édifices qu'il y ait au monde ; mais le dessein de ces mémoires n'est pas de tracer le plan d'une église ou d'un bâtiment particulier. Je ne parle de ces objets qu'en passant, et pour donner une légère idée d'un pays qui n'est pas aussi estimé qu'il devroit l'être des autres peuples de l'Europe, parcequ'il ne leur est pas assez connu. Je ne manquerai pas, dans la suite de ces mémoires, de remarquer ainsi peu à peu ce qu'il y a de plus digne d'attention à Londres et dans les autres parties de l'Angleterre.

M. le duc de..... ayant prévenu M..... notre ambassadeur sur l'arrivée de son fils, par une lettre écrite avant notre départ de France, nous crûmes ne devoir paroître à Londres qu'après lui avoir fait notre première visite. Il fit un accueil des plus honnêtes au marquis, et il voulut l'engager à se servir d'un de ses carrosses : mais nous le refusâmes, étant déjà convenu de prix pour un carrosse de remise. Il se trouva heureusement qu'il avoit fait demander audience, pour le lendemain, à sa majesté britannique. Il nous offrit de prendre cette occasion pour présenter le marquis. Nous nous rendîmes avec lui, sur les dix heures du matin, au palais de Saint-James. Après l'avoir attendu quelque temps dans l'antichambre

pendant qu'il entretenoit secrètement le roi, il revint lui-même nous prier d'avancer, et il conduisit le marquis vers sa majesté, qu'il avoit déjà prévenue sur son sujet. Le roi étoit assis dans un fauteuil. Il se leva, à l'arrivée du marquis ; il ôta civilement son chapeau, et l'ayant remis aussitôt, il s'avança au milieu de la chambre, où nous eûmes l'honneur de nous promener un quart d'heure avec lui. Il assura obligeamment le marquis de son estime, et lui promit de contribuer de tout ce qui seroit en son pouvoir pour lui faire trouver de la satisfaction en Angleterre. Nous fûmes admis, le même jour, à l'audience du prince et de la princesse, de qui nous ne reçûmes pas moins de civilités.

La cour d'Angleterre, et toute la ville de Londres, étoient alors dans une extrême agitation. On y craignoit encore les suites de la révolte d'Écosse, et de l'entreprise du prétendant : car quoique les espérances de ce malheureux prince eussent échoué à Preston, et que son parti fût entièrement dissipé, depuis que les cinq principaux chefs étoient tombés entre les mains du roi, qui les tenoit prisonniers à la tour, on ne doutoit point qu'il n'y eût encore, non seulement en Écosse, mais à Londres même, et dans toutes les proviuces d'Angleterre, quantité de personnes mal disposées à l'égard du gouvernement. Cette opinion tenoit le roi et le parlement dans la crainte. On ne mettoit point de fin aux soupçons et aux

recherches; et, sur les moindres indices, on arrêtoit indifféremment tous ceux de la fidélité desquels on étoit mal assuré.

Les cinq chefs des rebelles, qui avoient eu le malheur d'être faits prisonniers à Preston, furent condamnés à mort le jour même de notre arrivée. Le roi, fléchi par les larmes de leurs épouses, suspendit l'exécution pendant quelques jours, sous prétexte de tirer d'eux un détail plus étendu de leur crime, et des ressorts secrets de la conspiration : mais il se repentit apparemment de cette facilité, qui lui fit perdre une de ses victimes. Ce fut le comte de Nithisdale, à qui la générosité de sa femme sauva la vie d'une manière extraordinaire. Cette dame avoit une tendresse incroyable pour son mari. La nouvelle de sa condamnation la fit tomber d'abord dans un évanouissement si long, qu'il pensa lui causer la mort. En étant revenue à force de secours, elle ne s'arrêta point aux larmes; elle pensa aux moyens de le tirer de sa prison, aux risques de sa propre vie. Le comte étoit un seigneur aimable, qui s'étoit fait un grand nombre de partisans zélés dans la populace même. Ce fut à ceux-ci que la comtesse s'adressa d'abord; elle répandit l'or et l'argent avec profusion, pour les engager à se réunir, lorsque son mari seroit conduit au supplice, et à l'arracher des mains des exécuteurs. Quelque affection qu'on eût pour le comte, elle trouva peu de gens capables d'une entreprise si

hardie ; et n'y voyant point assez de certitude pour se croire assurée du succès, elle tourna ses vues d'un autre côté. Elle fut se jeter cent fois aux pieds du roi, qu'elle tâcha de toucher par ses pleurs, et par les plus tendres expressions de la douleur et de l'amour. Elle sollicita le prince, les seigneurs de la cour, les ministres de toutes les puissances de l'Europe. Je la vis chez monsieur l'ambassadeur de France ; et j'avoue que je ne pus retenir mes larmes, en voyant couler les siennes avec tant de grace et tant de marques d'un vrai désespoir. Enfin, cette seconde voie n'ayant pas réussi, l'amour lui en inspira une plus heureuse. Elle retourna aux pieds du roi, qui eut la bonté de ne lui refuser jamais son accès ; et paroissant renoncer à l'espérance de sauver son mari, elle demanda en grace la liberté de le voir en prison, pour lui dire le dernier adieu. Cette faveur lui fut accordée. On la laissa seule avec le comte, suivant l'ordre du roi. Elle profita de ce moment pour lui faire prendre ses habits ; et s'étant couverte elle-même des siens, elle le pressa de sortir, tandis qu'elle demeureroit à sa place. Il fut assez heureux pour traverser toute la garde sans être reconnu, soit que le mouchoir, dont il feignoit d'essuyer ses larmes, favorisât son déguisement, soit que le capitaine, comme il y a plus d'apparence, eût été séduit par les libéralités de sa femme. Cet évènement se répandit en un moment par toute la ville. Mais toutes les mesures qu'on

prit pour découvrir les traces du comte furent inutiles, et l'on sut peu de jours après qu'il avoit gagné heureusement les côtes de France. On apprit en même temps que le prétendant avoit quitté l'Écosse, et qu'il avoit débarqué à Gravelines, dans le dessein de se retirer à Avignon. Cette dernière nouvelle rendit la cour plus tranquille : mais elle n'empêcha point l'exécution de la sentence portée contre les rebelles. Mylord Derwentwater et mylord Kilmur furent décapités; le reste périt par d'autres supplices. Nous eûmes la curiosité d'être présents à la mort des deux premiers. Leur constance et leur tranquillité me parurent héroïques; c'est au ciel à juger de la justice de leur cause. Les poëtes exercèrent leur veine sur la fuite de mylord Nithisdale et sur la générosité de son épouse. Je me souviens de quelques vers d'une ode française qui fut faite à ce sujet; et quoiqu'ils ne soient que médiocrement bons, et que les règles même y soient mal observées, j'en mettrai ici quelques uns, tels que ma mémoire me les rappelle.

Dans un cœur tendre et magnanime
L'amour et la vertu d'accord,
Arrachent sa conquête au crime,
Malgré la trahison du sort, etc.

Fuis, dit-elle, chère moitié,
Fuis la cruauté d'un tyran,
Dont le cœur sourd à la pitié
Se montre altéré de ton sang :

Mon bras, levé pour ta défense,
S'est soutenu par l'espérance
D'arracher ta tête au péril ;
Ne crains pas que je me démente,
Victorieuse et trop contente
Si mon trépas peut t'être util.

Va conter à toute la France,
Et mon courage et ton bonheur :
Pour prix de ma noble assurance
Je ne veux de toi que ton cœur,
Et que tu graves dans ton ame,
Que si par le bras d'une femme
Tu te vis conserver le jour,
La vie qu'elle t'a donnée
Est moins un fruit de l'hyménée
Que l'ouvrage de son amour, etc.

Le jour même de l'exécution de mylord Derwentwater, nous nous trouvâmes à l'assemblée qui se tenoit, trois fois la semaine, chez mylady R..... Je fus surpris d'y voir régner un air de tristesse que je n'y avois point remarqué deux jours auparavant. On m'apprit, en secret, que cette dame avoit aimé passionnément ce malheureux seigneur ; mais que la considération du roi, autant que celle de son mari, l'empêchoit de donner des marques publiques de sa douleur, et qu'elle se faisoit violence jusqu'au point de ne pas même interrompre l'ordre des assemblées qui se tenoient chez elle. J'observai curieusement son visage,

pour tâcher d'y découvrir la situation de son ame. Elle remarqua mon attention ; et lorsque la compagnie fut prête à se retirer, elle me fit avertir, par un laquais, qu'elle souhaitoit de m'entretenir en particulier. Je ne savois qu'augurer de cette assignation. Je priai le marquis de monter seul en carrosse, et d'aller m'attendre au logis pour souper. On m'introduisit, un moment après, dans le cabinet de la dame. Elle en ferma la porte avec de grandes précautions ; et m'ayant fait asseoir, elle me tint ce discours.

Je sais, monsieur, que vous êtes un homme de naissance, et, ce que j'estime encore plus, un homme d'honneur ; ainsi je ne fais point difficulté de m'ouvrir à vous. Vous voyez en moi la plus malheureuse femme du monde. J'ai perdu aujourd'hui le seul bien qui pouvoit me faire aimer la vie ; et si j'ai la force de survivre au pauvre mylord Derwentwater, je ne me sens point celle de demeurer plus long-temps avec les barbares qui me l'ont ravi. Il faut que j'abandonne l'Angleterre, dussé-je périr dans cette entreprise. Je sais que tous les ports sont gardés, qu'on ne laisse sortir personne sans des formalités infinies, en un mot que j'ai à tromper la vigilance du roi et celle de mon mari : mais les difficultés fussent-elles encore plus grandes, il faut que je les surmonte. J'ai communiqué mon dessein, sur la foi du secret, à monsieur votre ambassadeur, et je l'ai prié de me procurer une retraite en France.

Il s'en est défendu, par la crainte de déplaire au duc régent, qui paroît ménager beaucoup le roi d'Angleterre : mais il m'a conseillé de m'adresser à vous, comme à la personne la plus capable de me rendre ce bon office. Voyez, monsieur, ce que vous vous sentez disposé à faire pour obliger une malheureuse, et comptez sur des marques de reconnoissance qui surpasseront vos désirs.

Je m'étois si peu attendu à une telle ouverture, que je fus long-temps incertain de ce que je devois répondre. Je me trouve fort honoré de votre confiance, lui dis-je à la fin ; mais en vérité, madame, j'admire que monsieur l'ambassadeur me trouve si propre à ce qu'il refuse de faire lui-même. Ne vous a-t-il pas dit du moins de quels moyens il prétend que je me serve? Ou plutôt, madame, ayez la bonté de considérer vous-même qu'étant absolument étranger dans ce royaume, où je ne suis arrivé que depuis huit jours, et n'ayant point d'autre titre que celui d'accompagner le fils de monsieur le duc de....., je n'ai en aucune manière le pouvoir d'exécuter vos volontés. Vous l'avez, monsieur, interrompit-elle ; et je ne vous aurois pas proposé la chose, si je n'étois assurée qu'il dépend de vous de la faire réussir. Je m'explique en deux mots : vous pouvez renvoyer un de vos domestiques en France, sous le prétexte de quelques affaires, et obtenir de la cour un passe-port pour deux. Je me déguiserai ; je prendrai même, s'il est nécessaire, la livrée du jeune

seigneur qui est sous votre conduite, et je passerai ainsi sans peine à la faveur du passe-port. Je vous prie seulement de me faire accompagner d'un domestique sage, et dont la fidélité soit à l'épreuve. Assurément, madame, lui dis-je, voilà un dénouement auquel je n'aurois pas pensé. Je ne vous demande qu'un jour pour délibérer sur ma réponse : n'interprétez pas mal ce délai, et tenez-vous assurée de mon respect et de ma discrétion. Je la quittai sur-le-champ, et je me retirai en rêvant à cette aventure. La résolution que je pris fut d'aller voir le lendemain au matin monsieur l'ambassadeur, et de m'entretenir avec lui de tout ce que j'avois entendu.

Mais il se préparoit le même soir une autre scène qui devoit me donner plus d'inquiétude. Le marquis, ne s'attendant pas que je dusse être sitôt de retour au logis, avoit choisi le temps de mon absence pour écrire une lettre qu'il n'avoit pas dessein sans doute de me communiquer. Il étoit dans cette occupation lorsque j'entrai dans sa chambre ; et le voyant si appliqué, qu'il ne s'apercevoit pas de mon arrivée, je me fis un plaisir de le surprendre en m'avançant sans bruit derrière sa chaise. Il continuoit d'écrire ; et quoique je n'eusse aucune raison de me défier du sujet de sa lettre, je jetai les yeux dessus par curiosité. Je connus aussitôt que c'étoit une lettre d'amour. Ma surprise ne peut être exprimée. Je pris le parti de me retirer aussi doucement que j'étois entré ; et faisant

appeler Brissant, qui étoit toujours son homme de confiance, je le questionnai sur les affaires de son maître. Je découvris aisément qu'il ne savoit rien de cette intrigue. Il me dit, sans se faire presser, que depuis notre arrivée à Londres il n'avoit point rendu d'autre service au marquis que de porter une de ses lettres à la poste. Je lui demandai à qui elle étoit adressée ; il m'assura qu'il n'avoit point lu l'adresse, et qu'il se souvenoit seulement qu'elle étoit pour la France. Je lui ordonnai de me faire voir dorénavant toutes celles qu'il recevroit de son maître, avec menace de le renvoyer en France s'il manquoit à m'obéir. Je sortis ensuite, et j'allai passer une heure dans un café voisin, pour laisser au marquis le temps de finir ses dépêches.

Je trouvai à mon retour Brissant qui m'attendoit à la porte et qui me mit la lettre entre les mains. Je remis à la voir avant mon sommeil. Nous soupâmes avec notre tranquillité ordinaire, en nous entretenant des coutumes du pays, dont le marquis étoit charmé. Je ne puis pardonner à Guy Patin, me dit-il, le caractère odieux qu'il fait des Anglais : il prétend qu'ils sont entre les hommes ce que les loups sont entre les bêtes : se peut-il rien de plus faux et de plus injuste ? Je n'ai rien vu, au contraire, de plus humain et de plus poli que les seigneurs avec lesquels nous sommes en liaison, ni rien de plus doux et de plus aimable que les dames de Londres. Leur façon de

se mettre, les coutumes de leurs assemblées, l'air naturel et ouvert de leurs manières, enfin tout ce que j'en ai remarqué jusqu'à présent me remplit déjà d'estime pour la nation. Il m'arrive précisément, ajouta-t-il, le contraire de ce qui m'est arrivé en Espagne. Je pris peu de goût pour les Espagnols dans les premiers moments du commerce que j'eus avec eux; et je ne vois rien en arrivant en Angleterre qui ne me prévienne avantageusement pour les Anglais. Vous ne vous trompez pas, lui répondis-je, dans le jugement que vous portez d'eux. J'ai eu, il y a long-temps, l'occasion de les connoître, étant venu en Angleterre dans ma jeunesse, et j'appris dès-lors à les estimer. Cependant il y faut mettre quelque distinction. La censure de Guy Patin est, comme vous dites, fausse et injuste, si elle embrasse tout le corps de la nation; car il n'y a point de pays où l'on trouve tant de droiture, tant d'humanité, des idées si justes d'honneur, de sagesse et de félicité que parmi les Anglais. L'amour du bien public, le goût des sciences solides, l'horreur de l'esclavage et de la flatterie sont des vertus presque naturelles à ces peuples heureux; elles passent de père en fils comme un héritage. Mais il ne faut chercher les Anglais dont je parle, ni parmi la populace, qui est trop grossière et trop féroce en Angleterre pour être capable de ces grands sentiments, ni parmi la jeunesse, qui y est d'ordinaire extrêmement libertine. Ce n'est

que dans un certain âge, et dans une certaine élévation au-dessus du commun, qu'on aperçoit le vrai caractère des Anglais : si vous les regardez dans ce point de vue, j'ose vous répondre que plus vous viendrez à les connoître, plus vous vous accoutumerez à les estimer comme un des premiers peuples de l'univers. Ainsi, continuai-je, la pensée de Guy Patin est absolument fausse, s'il a prétendu l'appliquer indifféremment à tous les Anglais ; mais s'il n'a parlé que du peuple de la plus basse condition, elle doit passer seulement pour une pensée outrée, qui n'est pas tout-à-fait injuste.

Vous dirai-je, reprit le marquis, quelle idée je me forme des trois principales nations que j'ai vues jusqu'à présent ? Les Espagnols sont des gens qui ne plaisent, ni lorsqu'on commence à les voir, ni lorsqu'on vient à les connoître parfaitement : on se prévient contre eux au premier coup d'œil ; et les bonnes qualités qu'on leur découvre en les connoissant mieux n'ont pas toujours la force de surmonter ce dégoût. Dans les Français, au contraire, tous les dehors sont séduisants. Ils ravissent l'estime, sans laisser le temps d'examiner s'ils la méritent. Mais savent-ils se la conserver long-temps ? La plupart laissent voir bientôt tant de légèreté, tant de présomption, tant d'inconstance, en un mot, tant de vices réels avec un si petit nombre de bonnes qualités superficielles, qu'on revient souvent de la première

idée qu'elles avoient fait naître. Ils perdent à être trop connus. Ils ressemblent à ces ouvrages de l'art, dont la beauté ne sauroit se soutenir longtemps, parcequ'ils manquent de ce suc intérieur et nourricier, par où la nature entretient les siens dans une vigueur continuelle. Quant aux Anglais, quoique leur extérieur simple et modeste ne montre d'abord rien de brillant, il promet beaucoup à des yeux attentifs. C'est une écorce saine, sous laquelle la première chose qu'on est porté à croire, c'est qu'il ne sauroit y avoir de pourriture cachée. L'ouvre-t-on? on n'aperçoit que des parties solides et entières, qui plaisent également à la vue et pour l'usage. Plus on pénètre, plus on est satisfait d'y découvrir de nouvelles beautés, qui semblent s'accroître et se développer sans cesse. L'estime augmente à mesure qu'on s'avance vers la racine; c'est là qu'on reconnoît la source d'où coulent des biens si précieux. En un mot, les vertus anglaises sont ordinairement des vertus constantes, parcequ'elles sont fondées en principes; et ces principes sont l'ouvrage d'une heureuse nature et de la plus pure raison.

J'approuvai beaucoup le jugement du marquis et je l'assurai qu'il s'accordoit avec le mien. J'étois ravi de le voir déjà défait de certains préjugés puériles, qui sont ordinaires à la plupart des hommes, mais sur-tout aux Français, et qui les portent à se donner fièrement la préférence sur

tous les autres peuples de l'univers. Cette folle disposition d'esprit est un obstacle à l'utilité qu'un jeune homme peut tirer de ses voyages; parce-qu'elle l'empêche d'apercevoir les vertus des étrangers, et qu'elle lui déguise tous les défauts qu'il apporte du pays où il est né.

Aussitôt que je me fus retiré, et que je me trouvai seul dans ma chambre, je pris la lettre que j'avois reçue de Brissant. L'adresse me parut une obscurité des plus embarrassantes. Elle étoit au bailli de la terre de ma fille. Je méditai quelque temps sur les liaisons que le marquis pouvoit avoir avec cet homme; et ne pouvant rien rappeler qui pût me servir d'éclaircissement, je pris le parti d'ouvrir la lettre. La première feuille n'étoit qu'une enveloppe qui renfermoit une autre lettre; et celle-ci n'avoit point d'autre adresse que ces deux mots, *pour M. Memiscès.* Je crus concevoir alors de quoi il étoit question; et m'imaginant que c'étoit une lettre d'amitié que le marquis écrivoit à ma nièce, je fus sur le point de refermer l'enveloppe et d'envoyer le paquet à la poste. Cependant un mouvement secret me fit désirer de tout lire. Je rompis le second cachet. En vérité, je fus saisi d'un tremblement violent en lisant les premiers mots, et la lettre faillit à tomber de mes mains. Elle commençoit par le véritable nom de ma nièce; je veux dire le nom de son sexe, dont j'aurois juré que le marquis n'avoit aucune connoissance. Il l'appeloit sa

chère et trop aimable Nadine; tout le reste me fit connoître trop clairement qu'il savoit qu'elle étoit fille, et qu'il l'aimoit plus que jamais en cette qualité. Ce qui redoubla mon chagrin, ce fut de trouver certaines expressions qui ne me permettoient pas de douter qu'il ne tînt d'elle-même cette découverte; de sorte que je n'eus que trop de raisons d'être assuré qu'elle étoit sensible à sa passion. Dans l'embarras où me mit cet évènement, je formai mille projets sans pouvoir m'arrêter à une résolution. J'appréhendai que le marquis, qui avoit été capable de me cacher une affaire de cette importance, ne le fût peut-être aussi de prendre mal les remèdes que je voudrois employer pour le guérir. Son âge augmentoit. Ses voyages commençoient à lui donner plus de hardiesse et d'expérience. Je ne doutai point qu'il ne fût dans la suite plus difficile à conduire; et je regardai cette aventure comme une source de nouvelles peines qui m'étoient préparées. Après bien des réflexions qui m'ôtèrent le sommeil pendant une partie de la nuit, je me déterminai à lui laisser ignorer que je fusse informé de son intrigue. J'écrivis de grand matin une lettre à ma fille, dans laquelle je l'instruisois de tout ce que j'avois découvert. Je la priois de parler à son bailli, pour savoir de lui quelle liaison il avoit avec le marquis, et d'exiger absolument qu'il lui remît entre les mains toutes les lettres qu'il pourroit recevoir de Londres. Je lui marquois aussi de veiller sur les

actions de ma nièce, et de la tenir occupée de plaisirs et de divertissements, pour lui faire perdre peu à peu le souvenir de son amour, tandis que je tiendrois en Angleterre la même conduite à l'égard du marquis. J'appelai ensuite Brissant; et je ne le chargeai point de porter ma lettre à la poste sans lui faire présent de quelques guinées, pour l'engager à ne rien révéler à son maître.

Étant assez satisfait de l'ordre que j'avois mis à cette affaire, je ne pensai qu'à me rendre chez monsieur l'ambassadeur pour terminer celle de mylady R..... Quelque respect que je crusse devoir à son excellence, je lui fis connoître librement une partie du chagrin qu'il m'avoit causé, en inspirant à cette dame de s'adresser à moi. Il se mit à rire. Que pouvois-je faire, me dit-il ? c'est une charmante lady. Elle m'a pressé avec les dernières instances, et j'étois au désespoir que mon emploi ne me permît pas de lui rendre moi-même ce service. D'un autre côté, n'est-il pas vrai que vous pouvez faire ce qu'elle demande et que vous le pouvez sans aucun risque ? Et ne sais-je pas, ajouta-t-il en souriant, que vous êtes encore assez galant pour l'entreprendre ? Je lui répondis que je ne pouvois croire qu'il parlât sérieusement. Il m'assura qu'il parloit le plus sérieusement du monde, et qu'il n'y voyoit pas la moindre difficulté. Si cela est, repris-je, je ne refuse pas de servir mylady R... : mais c'est à condition que je rejetterai cette entreprise sur vos

conseils et sur vos sollicitations, s'il arrive qu'elle finisse malheureusement. Je consens à tout, me dit-il, pourvu que je n'aie réellement aucune part à l'action.

Comme je ne vis pas en effet, après avoir considéré mûrement les choses, qu'il y eût rien à craindre pour moi, excepté peut-être la haine du mylord, avec lequel je n'étois pas lié assez étroitement pour la regarder comme un grand malheur, je résolus de satisfaire sa femme. Je me crus seulement obligé de prendre quelques précautions de sagesse pour éviter l'éclat. La première fut d'écrire un billet à cette dame, par un inconnu, et de lui demander une entrevue dans un endroit écarté. La réponse me fut apportée sur-le-champ. Je me rendis, sans différer, au lieu de l'assignation, qui étoit le bagno de Chancery-lane. Mylady R... y arriva un moment après moi dans une chaise à porteurs. Elle fut charmée du consentement que je donnai à ses désirs. Nous convînmes de toutes les mesures que nous avions à prendre, et, pour continuer de les assurer, nous résolûmes de nous voir encore quelquefois dans le même lieu.

Avant que d'achever le récit de cette étrange histoire, je dois prévenir le lecteur sur quelques circonstances qui pourront l'étonner. Je ne doute point que mon caractère, qui s'est assez soutenu jusqu'ici dans ces mémoires, ne paroisse un peu démenti dans la suite par quelques unes de mes

actions. Mais comme, en avouant mes foiblesses, j'exposerai aussi sincèrement mes résistances et mes remords, j'espère trouver quelque indulgence dans les censeurs les plus sévères. Ils verront du moins que j'ai su conserver assez de pouvoir sur moi-même pour demeurer constamment attaché aux règles de l'honneur et de la vertu.

M'étant engagé, comme je l'ai dit, avec mylady R..., je me fis un point d'honneur de conduire cette affaire à une heureuse fin. Je n'eus pas de peine à obtenir un passe-port pour deux valets. Je le fis voir à la dame dès le lendemain; et je pris moi-même la mesure de sa taille pour lui faire faire un habit de livrée. Mon dessein étoit de la faire accompagner par Scoti. J'exigeai d'elle mille serments pour m'assurer de son silence, même après son évasion. Quelques jours se passèrent, pendant lesquels je continuois de la voir dans Chancerylane. Elle me proposa de choisir un autre endroit pour le changement de ses habits; et j'approuvai sa raison, qui étoit l'envie de prévenir toute défiance et de faire les choses plus secrètement. Je louai une chambre dans les Moorfields. Elle y apporta ses pierreries et tout ce qu'elle put ménager d'argent comptant. Enfin la livrée étoit faite, Scoti préparé, et cette négociation secrète sur le point de se terminer heureusement, lorsque la veille même du jour qui étoit destiné pour le départ, mylady m'arrêta par le bras au moment que je la

quittois, après lui avoir dit le dernier adieu. Son visage et ses yeux me parurent extrêmement agités. Elle me pria de me remettre sur une chaise ; et voici le discours qu'elle me tint.

Hélas ! monsieur de Renoncour, j'ai honte de vous apprendre ce qui cause le trouble où vous me voyez. Il n'y eut jamais de femme si infortunée que moi. Vous savez dans quelles douleurs m'a jetée la mort du pauvre mylord Derwentwater. Les larmes que j'ai versées pour lui étoient bien sincères, puisque j'ai été capable de prendre la résolution désespérée que je suis prête à exécuter. Cependant mon cœur est si changé, que je ne me reconnois plus. Il me semble que ce n'est plus pour lui que je pleure. Je l'ai oublié entièrement depuis cinq ou six jours, et je ne suis occupée que de vous. Attendez, me dit-elle, voyant que j'étois prêt à l'interrompre, et écoutez-moi jusqu'à la fin. Je sais que cela doit vous paroître surprenant, après m'avoir vue si vivement touchée ; mais quelle autre raison puis-je vous donner que la force de mon étoile et votre propre mérite ! Je vous dirai néanmoins de quelle manière ce changement est arrivé. En méditant il y a quelques jours sur mon passage en France, je faisois réflexion à l'embarras où je me trouverai dans un pays inconnu ; et je pensois qu'il eût été à souhaiter pour moi d'avoir quelque honnête homme dont la prudence pût me servir de guide. Vous m'êtes venu à l'esprit. J'ai

rappelé en même temps l'honnêteté de vos manières, vos soins généreux, et ce zèle obligeant avec lequel vous avez entrepris de me servir. Tout cela a fait sur moi une impression surprenante. Je me suis dit que vous étiez la seule personne dont je pusse attendre du secours et de la consolation. Je n'ignore point que vous n'êtes pas riche ; je suis résolue de vous offrir ma fortune, et de la partager avec vous. Mes seules pierreries valent pour le moins cent mille écus. Enfin je sens que vous avez pris dans mon cœur la place de Derwentwater ; il ne tient qu'à vous de la conserver toute ma vie. Répondez-moi, monsieur de Renoncour, ajouta-t-elle en me serrant la main ; refuserez-vous les offres d'une femme telle que moi, et me rendrez-vous plus à plaindre par votre dureté, que je ne la suis par tous mes malheurs.

Elle se tut en baissant les yeux pour attendre ma réponse, et elle répandit quelques larmes. Le ciel m'est témoin que de toute ma vie je ne me suis trouvé dans une telle confusion. Cependant, pour ne pas paroître incertain sur ma réponse, je m'efforçai de me remettre, et je lui dis avec le plus de tranquillité qu'il me fut possible : L'aveu que vous me faites, madame, doit sans doute me surprendre ; mais quelque opinion que j'aie de votre sincérité, je ne saurois me persuader qu'un homme de soixante ans, accablé de ses malheurs et de ses longues fatigues,

ait pu vous inspirer tout d'un coup des sentiments si tendres et si passionnés. J'ai toujours su me rendre justice ; et je le fais bien plus aujourd'hui que la mort s'avance et ne me laisse rien de plus proche à envisager que le tombeau. Ainsi permettez-moi de regarder tout ce que vous m'avez dit de flatteur comme un effet excessif de votre reconnoissance pour les foibles services que j'ai eu l'honneur de vous rendre. Mais quand il seroit vrai que vous auriez assez de bonté pour me vouloir tout le bien que vous dites, je vous prie de considérer que mon âge, ma réputation et les engagements que j'ai pris avec monsieur le duc de...., pour l'éducation de son fils, ne me permettroient pas de répondre à votre inclination. Non, madame ; vous êtes trop raisonnable pour me presser plus long-temps là-dessus. Mais je veux me rendre digne de l'estime que vous m'avez marquée, en vous donnant le meilleur conseil que vous puissiez recevoir : c'est d'abandonner le dessein du voyage de France, puisque la seule cause qui vous l'a fait souhaiter, je veux dire votre amour pour mylord Derwentwater ne subsiste plus. Retournez dans les bras de votre mari. Il n'a pas le moindre soupçon de ce qui s'est passé. Vous y trouverez tout le bonheur et toute la tranquillité que vous méritez.

Mon discours n'eut pas tout l'effet que j'aurois désiré. Cette infortunée lady se mit à verser un

torrent de larmes, et à accuser le ciel de sa malheureuse destinée. Comme je ne voyois rien en quoi je pusse lui être utile, je me levai pour prendre congé d'elle et me retirer. Ah! monsieur, s'écria-t-elle en redoublant ses pleurs, auriez-vous la barbarie de m'abandonner dans l'état où je suis? Demeurez du moins un moment pour être témoin de ma mort; car enfin, reprit-elle après avoir un peu rêvé, quel autre espoir me reste-t-il à présent? Tous les chemins de la vie sont fermés pour moi. Vous me parlez de retourner à mon mari : ah! vous ne savez pas que c'est mon plus cruel ennemi. Je périrois mille fois plutôt que de rentrer dans le moindre commerce avec lui. Alors elle m'apprit que la mort de mylord Derwentwater avoit été un effet de la jalousie de son tyran; que, quelque irrité que le roi fût contre ce seigneur, il ne l'auroit pas traité avec plus de sévérité qu'il n'avoit fait mylord Widrington, mylord Winton, Mylord Nairn, et plusieurs autres chefs des rebelles auxquels il avoit fait grace de la vie, si les accusations de mylord R.... et ses clameurs perpétuelles n'eussent point arrêté le penchant de ce prince à pardonner; qu'elle avoit été traitée d'une manière outrageante par ce cruel mari; qu'il l'avoit voulu forcer d'être présente à l'exécution de mylord Derwentwater, et que, sur le refus qu'elle en avoit fait, il l'avoit injuriée, s'emportant jusqu'à la frapper brutalement;

Ah! Monsieur, auriez-vous la barbarie de m'abandonner dans l'état où je suis?

enfin, qu'elle le regardoit comme l'homme du monde le plus odieux et le plus méprisable; et que la seule raison de le fuir suffisoit pour la porter aux dernières extrémités : que d'ailleurs, quand elle n'auroit point tous ces sentiments pour lui, il étoit trop tard pour penser au retour et à la réconciliation ; qu'elle avoit commis, avant que de sortir de l'hôtel, quelques désordres qui augmenteroient infailliblement sa haine ; que pensant en sortir pour n'y retourner jamais, elle avoit fait main basse sur tout ce qui s'étoit trouvé de précieux dans le cabinet de son mari, et que tout ce qu'elle n'avoit pu emporter, son dépit le lui avoit fait briser. En un mot, monsieur, continua-t-elle, j'ai rompu irréparablement tous les liens qui m'attachoient à l'Angleterre. Je déteste cette ingrate patrie. J'abhorre mon époux. Je ne vois plus Londres qu'avec horreur. Il faut que vous m'en tiriez promptement, ou que vous me permettiez de me donner la mort. Ne vaudroit-il pas mieux, ajouta-t-elle en me regardant tendrement, que vous vous attachassiez à ma fortune? Est-ce le personnage d'un honnête homme, d'être insensible aux avances d'une personne de mon sexe? ou suis-je assez mal faite pour inspirer de l'aversion et du dégoût? Quoique j'eusse pu lui répondre mille choses, je voulus rompre cette conversation, et lui faire perdre tout-à-fait l'espérance de pouvoir m'engager à la suivre. Je

lui dis nettement que quelque touché que je fusse de ses peines, et quelque admiration que j'eusse pour ses charmes, rien ne seroit jamais capable de me faire manquer à mon devoir ; que je ne m'étois peut-être engagé que trop avant pour lui rendre service ; que cependant les choses étant au point où elles étoient, je ne relâcherois rien de mes soins, et que j'achèverois ce que j'avois commencé ; que si elle me croyoit, elle devoit sortir de Londres dès le jour même ; que tout étoit préparé pour son départ, et qu'elle risqueroit sans doute beaucoup à demeurer plus longtemps, s'il étoit vrai, comme elle me l'avoit dit, que son mari pût s'apercevoir de son évasion avant la nuit. Je me levai ensuite pour sortir de sa chambre, et je lui promis de lui envoyer dans le moment mon valet, qui étoit un garçon fidèle, et sur la prudence duquel elle pourroit se reposer entièrement. Elle fit mille efforts pour m'arrêter ; mais ils furent inutiles.

Je retournai à l'heure même dans Suffolk street. J'instruisis Scoti de tout ce qu'il avoit à faire, et je le fis partir avec diligence. La fin du jour s'avançoit, et je ne doutai point qu'ils ne profitassent de la nuit pour sortir de Londres. Il me tardoit d'apprendre leur arrivée à Douvres, d'où j'avois ordonné à Scoti de m'écrire avant leur embarquement. Je me mis au lit, agité de toutes ces inquiétudes. A peine y avois-je été deux heures, qu'on m'éveilla pour

me rendre une lettre qu'on venoit d'apporter. Je la lus ; elle étoit de Scoti. Il me marquoit qu'il n'osoit revenir au logis sans mes ordres, de peur qu'ayant fait ses adieux, ce prompt retour ne fît naître des soupçons ; qu'il n'y avoit pas néanmoins d'apparence qu'il fît le voyage de France, puisque la lady refusoit absolument de partir ; qu'elle l'avoit chargé de me faire savoir qu'elle avoit des choses d'importance à me communiquer le lendemain au matin, et qu'il falloit absolument que je me rendisse au lieu où elle étoit, ne fût-ce que pour l'empêcher de se livrer à quelque extravagance. Ce fut alors que j'ouvris les yeux sur la faute que j'avois commise, en m'engageant si inconsidérément dans une affaire de cette nature. Cependant, voyant encore plus de danger à la laisser imparfaite qu'il n'y en avoit eu à l'entreprendre, j'employai toutes les forces de mon esprit à me tirer d'un pas si difficile. Si j'eusse eu moins d'honneur, j'aurois sans doute abandonné mylady R... à sa mauvaise conduite. Il ne s'étoit rien passé qui pût me commettre le moins du monde, et elle n'auroit pu apporter la moindre preuve que je fusse entré dans le dessein de son évasion ; mais ce lâche procédé me parut indigne de moi. Je résolus de continuer à la servir par générosité, et de ménager en même temps l'intérêt de ma réputation. Il entroit même dans mes sentiments quelque chose de plus qu'une généreuse

et tendre pitié : dois-je le dire, et le lecteur me pardonnera-t-il tant de foiblesse ? J'avois été infiniment attendri des larmes de cette charmante personne. Ce n'étoit pas de l'amour, la seule pensée m'en eût fait horreur ; mais c'étoit autre chose que de la simple compassion. Ce que je sentois ne peut être défini. Je dois confesser seulement que j'eusse peut-être fait beaucoup moins pour une autre personne qui eût été aussi malheureuse, mais qui eût été moins aimable.

J'allai la voir au point du jour. Je la trouvai assise sur une chaise, où elle avoit passé la nuit. Elle me dit : Vous êtes donc résolu, monsieur, de me laisser périr ; hélas ! est-ce ainsi que vous satisfaites à votre honneur, et que vous répondez à mon estime ! Vous ne connoissez pas mon cœur ; peut-être vous paroîtroit-il digne du vôtre. Mais enfin, si votre parti est pris de résister à mes prières, je vous déclare que le mien est de renoncer à la vie. Je vous charge du crime de ma mort, puisqu'il dépend de vous de l'empêcher. Pourquoi, lui répondis-je, renonceriez-vous à la vie ? Qui vous empêche, madame, de vous en faire une des plus douces et des plus heureuses ? Passez en France, puisque vous l'avez souhaité. Si vous êtes effrayée d'aller dans un royaume inconnu, je vous offre des recommandations qui vous y feront recevoir agréablement. Je ferai plus, je vous procurerai une retraite où vous

pourrez vivre avec toute la tranquillité que vous désirez. Ce sera dans la maison de ma fille. Vous lui trouverez assez de mérite pour la juger digne de votre amitié. J'aurai l'honneur de vous y revoir lorsque je quitterai ce pays, et j'achèverai alors de contribuer de tout mon pouvoir à votre bonheur. Je ne vous demande que la précaution de déguiser votre nom et votre infortune pendant que vous serez chez elle. Nous la mettrons seule dans le secret; et elle ne se servira de cette connoissance que pour vous rendre tous les respects qui sont dus à votre qualité et à votre mérite.

Ce projet plut admirablement à mylady R..... Elle m'en remercia dans les termes les plus vifs, et elle me protesta qu'elle étoit prête à l'exécuter. Mais ne pourriez-vous pas, me dit-elle, me faire la faveur toute entière, en prenant vous-même le soin de me conduire en France? Je lui fis voir l'impossibilité de cette proposition. Scoti est un garçon sage, lui dis-je; fiez-vous entièrement à lui. Je vous réponds de sa discrétion. Il vous conduira jusqu'à la terre de ma fille, et vous remettra entre ses mains. Je suis plus charmée de vos bontés que je ne puis le dire, reprit cette pauvre dame avec un transport de joie. Je brûle d'envie d'être avec votre fille. Je l'adorerai, parcequ'elle vous appartient, et j'attendrai avec impatience votre retour pour vous exprimer, sans contrainte, les sentiments que j'ai pour vous. Peut-être y avez-vous soupçonné quelque artifice, et les avez-vous

attribués à la rigueur de ma fortune ; mais vous connoîtrez alors s'ils étoient sincères. La voyant déterminée à partir, je fis entrer Scoti, à qui je donnai dans sa présence tous les ordres nécessaires. Elle quitta ses habits pour se revêtir de la livrée du marquis. Sa figure étoit si charmante en cet équipage, qu'il falloit être plus ou moins qu'homme pour n'en être pas ému. Nous la noircîmes un peu, pour cacher l'éclat de son teint. Je ne pus me défendre de baiser ses belles mains, qu'elle jeta aussitôt autour de mon cou pour m'embrasser, en m'appelant l'auteur de sa vie et son cher libérateur. Je la conduisis ensuite, dans un carrosse de louage, jusqu'au bord de la rivière, où je la mis, avec Scoti, dans une barque qui devoit les porter à Gravesend. Elle me dit à l'oreille en me quittant : Je pars, mon cher monsieur, mais c'est avec l'espérance de vous revoir. Je vous engage ma foi, devant Dieu, que si je suis assez heureuse pour survivre à mon monstre de mari, je serai votre femme quand vous y voudrez consentir. Ne me parlez point de la différence de nos âges ; l'amour et la reconnoissance rendront tout égal. Je ne répondis que par une profonde révérence ; mais j'avoue que son départ me laissa un chagrin secret dans le cœur.

Je ne lui avois point donné de lettre pour ma fille, dans la crainte de m'exposer trop, si quelque malheur la faisoit découvrir. J'écrivis par la poste.

M. l'ambassadeur, que je vis le même jour, souhaita d'être informé de toutes les circonstances de cette histoire. Je les lui racontai avec plaisir, ne lui cachant rien que le lieu de la retraite. Il me pressa là-dessus d'une manière à me faire comprendre, non seulement que cette belle dame ne lui étoit pas indifférente, mais qu'il avoit quelque jalousie du service important que je lui avois rendu. Nous convînmes d'attendre en silence l'effet que produiroit sa fuite, et d'en parler toujours en personnes désintéressées. Cette nouvelle ne tarda point à devenir publique. Mylord R..... affecta de donner des marques d'une extrême douleur. On ne lui fit point la grace de croire qu'elle fût sincère. La conduite qu'il avoit tenue à l'égard d'une femme si charmante n'avoit pas donné une bonne idée de son caractère, ni des sentiments qu'il avoit pour elle. La suite de cette aventure se développera avant la fin de ces mémoires.

J'avois passé les huit premiers jours avec tant d'inquiétude, que j'avois été capable de peu d'attention pour ce qui se faisoit à Londres. Il y étoit arrivé de grands changements. La cour, qui étoit entièrement Whig, persécutoit les Toris avec animosité. Le comte de Nottingham fut dépouillé de ses charges, et relégué dans ses terres avec le comte d'Ailesfort son frère, et mylords Finch et Guernsey, ses deux fils, qui possédoient aussi des emplois considérables, sur la seule accusation d'être Toris, et pour avoir fait des discours au parlement qui

étoient trop favorables aux lords condamnés à mort. Mylord Portmore, le comte d'Orkney et le lord Windsor eurent le même sort. Le chevalier Roger Mostings, qui commandoit la quatrième compagnie des gardes du corps écossais, fut enveloppé aussi dans la même disgrace. Ce chevalier étoit un des hommes de l'Europe le mieux fait, et de l'esprit le plus agréable. Nous avions fait une liaison particulière avec lui, chez le duc de Dewonshire, où nous nous étions rencontrés à dîner; et lui-même nous étant venu rendre visite à notre logement, nous avions depuis cultivé sa connoissance. Il étoit amoureux d'une célèbre comédienne qui s'appeloit madame Olfield. Toute l'indifférence qu'elle lui marquoit n'avoit pu le guérir de sa passion; de sorte qu'étant à souper avec nous, lorsqu'il apprit la nouvelle de sa disgrace et de son exil, toute son attention tourna d'abord sur sa maîtresse, qu'il se voyoit obligé d'abandonner. Nous le vîmes pleurer de tendresse et de douleur. Le délai étoit court; il avoit ordre de se rendre dès le lendemain dans ses terres. Ne voyant point d'autre ressource pour son amour que de proposer à madame Olfield de l'épouser, il prit cette étrange résolution en notre présence, et nous quitta pour l'aller exécuter. Elle ne lui produisit qu'un refus mortifiant. Nous en sûmes la cause quelques jours après. Cette comédienne étoit aimée du brigadier Churchill, frère ou neveu du feu duc de Marlborough, et gouverneur de

Plymouth. Elle vivoit avec lui comme sa femme ; elle en avoit même quelques enfants qu'il avoit fait baptiser sous son propre nom. Mais ce qui est surprenant, c'est que, malgré le désordre de sa conduite, elle étoit vue avec plaisir dans les meilleures compagnies de Londres. Les dames de la plus haute distinction se faisoient un honneur d'être en liaison avec elle ; et j'ai vu plusieurs fois des duchesses et d'autres personnes du premier rang l'appeler dans leurs loges après la comédie, et s'empresser pour jouir de sa conversation. Il faut convenir, en effet, que c'étoit une fille incomparable. Elle m'a fait aimer le théâtre anglais, pour lequel j'avois d'abord fort peu de goût. Charmé du son de sa voix, de sa figure et de toute son action, je me pressai d'apprendre assez d'anglais pour l'entendre, et je ne manquai guère, après cela, d'assister aux pièces où elle paroissoit. Le marquis se rendit capable, en fort peu de temps, de goûter le même plaisir. Nous lisions la pièce qui devoit se représenter avant que d'aller au théâtre ; de sorte qu'avec la connoissance médiocre que nous avions de la langue, il ne nous échappoit presque rien de la déclamation. Les Anglais sont passionnés pour le spectacle, et je ne sais si la France pourroit fournir autant d'ouvrages en ce genre que l'Angleterre. Il est vrai qu'ils ne sont pas tous d'une égale valeur. Cependant j'ai vu plusieurs de leurs pièces de théâtre qui m'ont paru ne le céder ni aux grecques

ni aux françaises. J'ose dire même qu'elles les surpasseroient, si leurs poëtes y mettoient plus de régularité : mais pour la beauté des sentiments, soit tendres, soit sublimes; pour cette force tragique qui remue le fond du cœur, et qui excite infailliblement les passions dans l'ame la plus endormie; pour l'énergie des expressions, et l'art de conduire les évenements, ou de ménager les situations, je n'ai rien lu, ni en grec ni en français, qui l'emporte sur le théâtre d'Angleterre. Le Hamlet de Shakespear, le don Sébastien de Dryden, l'Orphan et la Conspiration de Venise d'Otway, plusieurs pièces de Congrewe, de Farguhar, etc. sont des tragédies admirables, où l'on trouve mille beautés réunies.

Quelques unes sont un peu défigurées par un mélange de bouffonneries indignes du cothurne; mais c'est un défaut que les Anglais ont reconnu eux-mêmes, et dont ils ont commencé à se corriger. Ils ne réussissent pas moins dans le genre comique. A la régularité près, je doute qu'on puisse trouver en aucun pays rien de plus agréable et de plus ingénieux que leur *Constant couple*, leur *Provoked husband*, le *Recruiting officer*, le *Careless husband*, *the Way of the World*, *etc.*, qui sont des ouvrages de leurs meilleurs auteurs, à la représentation desquels j'ai goûté une satisfaction infinie. La déclamation de leurs acteurs paroît d'abord dure et bizarre aux étrangers; mais

on n'est pas long-temps à s'y accoutumer, et l'on trouve à la fin qu'ils atteignent au vrai et au naturel.

Pour ce qui regarde les autres espèces de poésies, il y a peu de nations qui en produisent un si grand nombre et tant de différentes sortes. Je ne parle point de Milton et de Spencer, dont les grands noms sont connus par-tout où l'on connoit les belles-lettres : ces deux célèbres poëtes ont été suivis de quantité d'autres qui ne sont inférieurs en rien aux meilleurs poëtes de tous les temps ; un *Prior*, un *Addisson*, un *Thompson*, *etc.*, noms chéris des Muses, et admirés de ceux qui connoissent le prix de leurs ouvrages. Le goût de la poésie est si universellement répandu en Angleterre, que rien n'est si commun que de s'écrire en vers. J'y ai même connu un grand nombre de dames qui, sans affecter la réputation de bel esprit ni de savantes, en composoient de temps en temps de fort jolis avec beaucoup de facilité. Ce tour d'imagination, joint aux autres attraits de ces charmantes insulaires, en fait les plus aimables, et, si je puis le dire sans les offenser, les plus dangereuses personnes du monde. L'occasion ne me manquera pas dans la suite de m'étendre sur leur article ; je proteste que je leur rendrai justice avec la même sincérité que j'ai suivie par-tout dans ces mémoires.

Je reviens à la situation des affaires publiques, qui nous obligeoient de veiller sur nos démarches

avec beaucoup de précautions. Quoiqu'il n'y eût pas d'apparence que le marquis ni moi pussions devenir suspects au gouverneement, M. l'ambassadeur me fit la grace de m'avertir que nous ferions sagement d'éviter un commerce trop particulier avec les Toris déclarés. Le roi n'avoit point ignoré notre liaison avec sir Roger Mostings. Un jour que nous avions eu l'honneur de lui faire la révérence, il demanda en riant au marquis s'il étoit Whig ou Tory? Je suis, répondit agréablement le marquis, le très obéissant serviteur de votre majesté, et prêt à prendre tous les noms qui pourront s'accorder avec cette glorieuse qualité. Je vous suis obligé, reprit le roi; je souhaiterois que votre ami sir Roger fût aussi bien disposé. Nous vîmes ce jour-là à la cour le duc d'Argile, qui apportoit à sa majesté la soumission des comtes de Marshal et de Southesk, et de divers autres chefs des rebelles qui la lui avoient envoyée par écrit. On publioit qu'il y avoit encore en Écosse trente mille hommes en armes pour le service du prétendant, à la tête desquels étoit le duc d'Athol; mais, comme la plupart de ces troupes n'étoient composées que de montagnards sans ordre et sans discipline, on se promettoit de les réduire à bon marché. La cour étoit plus occupée du procès du comte d'Oxford, qui se poursuivoit avec vigueur au parlement. Ses amis publioient néanmoins que ce n'étoit qu'une feinte, et, pour piquer le roi d'honneur et de reconnoissance, ils se tuoient de

répéter qu'il n'y avoit pas d'apparence que sa majesté voulût perdre un seigneur qui avoit rendu des services si considérables à la maison d'Hanover. Le duc de Buckingham paroissoit solliciter le plus vivement en sa faveur : cependant tout ce qu'il faisoit n'étoit que grimace et artifice. Je ne sais quelles étoient ses vues, mais je lui ai entendu dire, étant à dîner chez lui avec le marquis, qu'on faisoit trop de grace à des rebelles en laissant durer si long-temps leur procès ; que le châtiment ne devoit pas être incertain pour un crime avéré, et que sa majesté, en les faisant exécuter promptement, se seroit épargné l'importunité des sollicitations, et à quantité de gens la peine de les faire. Ciel ! dis-je au marquis, lorsque nous nous fûmes retirés, quel pays que la cour !

Qu'avec peu de regret on y trahit sa foi !
Quel séjour étranger et pour vous et pour moi !

Croyez-vous, mon cher marquis, continuai-je en riant, que vous soyez jamais bien propre à ce petit système de trahison et de mauvaise foi ? Vous sentez-vous quelque disposition à flatter au dehors et à nuire en secret, à feindre de servir ceux que vous voudriez perdre ? Voilà ce qu'un habile courtisan doit mettre continuellement en pratique. Voilà le genre de vie auquel vous êtes destiné. Lorsque vous exercerez quelque jour cette sublime politique, je m'imagine que vous rirez

bien de la simplicité de mes conseils, dont le but a toujours été de vous inspirer de l'amour pour la vérité, de l'horreur pour le moindre artifice, et ce goût antique d'honneur et de vertu que ni les espérances ni les craintes n'altèrent jamais. Ces grandes qualités de l'ame, qui faisoient autrefois l'honnête homme et le héros, on en fait aujourd'hui des vertus de roman. Qui oseroit, par exemple, se piquer de fidélité pour un ami, si sa fortune couroit le moindre risque à lui paroître attaché? C'est, dit-on, le métier d'un courtisan de savoir fléchir, approuver, flatter, dissimuler, comme c'est celui d'un marchand qui cherche à s'enrichir sur mer, de se faire aux agitations et à l'inconstance de cet élément. Pourquoi auroit-on plus de droiture, plus de fidélité, plus de désintéressement que ceux avec qui l'on vit? On seroit donc exposé continuellement à être leur dupe! On auroit le sein ouvert à tous leurs coups! On ne pourroit jamais se défendre avec des armes égales! Tels sont, mon cher marquis, les principes du plus grand nombre des courtisans; tels seront peut-être un jour les vôtres. Je prie le ciel, me répondit le marquis, de rendre faux votre présage. Je connois même assez le fond de mon ame pour m'assurer qu'il le sera. Il est difficile qu'on prenne jamais du goût pour ce qui fait horreur jusqu'à un certain point. Cependant je conçois, ajouta-t-il, que la plupart des courtisans étant dans ces misérables principes, un honnête homme qui est

obligé de vivre avec eux, et qui voudroit se conduire par d'autres règles, joue un personnage fort embarrassant. Quel moyen d'être sans cesse en commerce avec les mêmes personnes, et de se soutenir dans une opposition continuelle à leurs maximes? C'est sur cela que j'ai besoin de vos conseils et d'une règle constante qui puisse me servir de direction toute ma vie.

Celle que j'ai à vous proposer, lui répliquai-je, est d'un usage facile. Elle consiste à vous déclarer le premier jour tel que vous voulez toujours être. Votre caractère étant une fois établi, la honte même de le changer vous servira de défense contre la contagion de l'exemple. Les courtisans corrompus, qui composent le plus grand nombre, vous regarderont d'abord avec étonnement. Ils seront surpris de voir au milieu d'eux des vertus qu'ils ne connoissent point. Ils riront peut-être du prodige. Mais s'ils vous voient ferme à les pratiquer, ils reviendront de ce premier sentiment, et leur surprise se changera en admiration. Ils commenceront à vous respecter ; ils en viendront même à vous craindre : car tel est le pouvoir de la vertu de se rendre redoutable au vice. Vous acquerrez ainsi naturellement, et sans paroître y prétendre, cette supériorité qui fait mépriser l'envie et toutes les attaques impuissantes de l'artifice. Soyez même assuré que l'estime et la confiance deviendront à la fin le fruit de votre sagesse. Il vous arrivera ce que l'on a vu sous le

dernier règne dans la personne de M. le duc de Montausier, qui, au milieu de la cour la plus corrompue qui fut jamais, sut parvenir aux honneurs et aux distinctions par le chemin de la vertu, et s'attirer l'hommage du vice dans le temps même qu'il le condamnoit hautement par sa conduite et par ses maximes.

Après une longue conversation sur cette matière, le marquis me demanda si je n'avois point reçu des lettres de France par les derniers ordinaires. Je lui répondis froidement, non. Il me dit qu'il étoit surpris que ma fille, qui paroissoit m'aimer si tendrement, demeurât si longtemps à m'écrire. Elle m'écrira sans doute, repartis-je; elle fera réponse à la lettre par laquelle je lui ai marqué notre adresse. Je m'attendois qu'il alloit tomber sur Memiscès, mais il ne lui échappa point un seul mot sur son sujet. Il devint rêveur; et je m'apercevois, par les regards qu'il jetoit quelquefois sur moi, qu'il craignoit que je ne devinasse la cause de sa rêverie. Vous êtes extrêmement mélancolique, lui dis-je. Qu'est devenue cette humeur gaie que je vous croyois si naturelle? est-ce toujours le souvenir de dona Diana qui vous occupe? Non, repartit-il, je suis devenu un peu plus tranquille de ce côté-là; et quoique je ne puisse jamais penser à elle sans amour et sans douleur, je me suis fait assez de violence pour diminuer quelque chose du trouble où j'étois. Nous vivons trop en philosophes,

repris-je ; nous ne prenons point assez de plaisirs. Je suis d'avis que nous allions ce soir à la mascarade de Haymarket. Nous y verrons les plus belles dames d'Angleterre. Il y consentit. Nous envoyâmes demander à mylord Clifton, qui étoit un jeune seigneur de nos amis, s'il vouloit être de cette partie. Il nous fit répondre qu'il s'étoit déjà engagé pour le même dessein avec des dames, mais que si nous voulions être de sa bande, on nous y recevroit avec plaisir. Il nous marquoit la maison de mylady Portmore, où nous nous masquerions tous ensemble. Nous ne manquâmes point d'y aller le soir à dix heures ; nous y trouvâmes une fort belle assemblée. On fit venir quantité d'habits, et chacun se déguisa selon son goût. Comme nous nous étions dépouillés de nos justaucorps, et qu'ils étoient de côté et d'autre sur diverses chaises, la vue de celui du marquis, que j'aperçus près du mien, me fit naître une envie qui auroit été une indiscrétion malhonnête dans tout autre que moi, et j'ajoute dans moi-même, si je l'eusse formée avec d'autres intentions. Ce fut de mettre la main dans ses poches pour chercher s'il ne s'y trouveroit point quelque papier qui pût m'éclaircir davantage sur son commerce avec ma nièce. Je ne fais point difficulté de m'accuser ici de cette action, parceque je la lui ai confessée depuis et qu'il a eu la bonté de l'approuver. Mon espérance ne fut point trompée. Je trouvai deux lettres où je n'eus point de peine

à reconnoître le caractère de ma nièce. Je les pris adroitement, remettant à les lire à la salle de la mascarade. Nous nous y rendîmes aussitôt dans des chaises à porteurs, qui sont plus en usage à Londres qu'en nul autre endroit du monde.

Le spectacle me parut enchanté. Je ne parle point de la multitude des masques et de l'air galant de leurs habits. Nos assemblées de Paris valent bien de ce côté-là celles d'Angleterre. Mais la disposition de la salle où se donne ce divertissement est une des plus belles choses du monde. Tout est de l'invention du fameux M. Heydegger, frère du médecin du même nom, dont les remèdes ont fait tant de bruit à Paris. Nous vîmes M. Heydegger. C'est un homme extraordinairement laid, mais qui a le talent d'embellir tout ce qu'il fait, et qui n'eut jamais son égal dans l'art d'imaginer et de vendre les plaisirs. Cette rare qualité lui a mérité le nom de surintendant des plaisirs d'Angleterre; titre dont on dit qu'il se fait honneur, et qu'il aime à voir sur les lettres qu'on lui écrit. Il a gagné des biens considérables dans cette plaisante espèce de commerce. Cela ne paroîtra pas difficile à croire, si l'on considère qu'outre l'opéra italien dont il est le directeur et dont il tire de grands profits, il n'y a point de fête extraordinaire à Londres dont il n'entreprenne de se charger; et l'on sait combien les seigneurs anglais sont libéraux dans tout ce qui touche leurs plaisirs. On m'a dit qu'une seule

mascarade rapporte à M. Heydegger plus de deux mille guinées; car le prix est d'une guinée pour chaque personne, et il ne s'y en trouve pas ordinairement moins de deux mille. Il est vrai qu'on donne en abondance, et sans rien payer de plus, toutes sortes de vins, de fruits, de confitures et de rafraîchissements. Mais cette dépense est légère en comparaison du profit. On joue aussi dans ce lieu de délices; il y a des salles destinées pour cela. Il y en a d'autres où l'on peut se retirer pour être tranquille, lorsqu'on est las de la danse et du bruit de la multitude. Enfin tout y est d'un ordre et d'un goût admirable.

Mylord Lincoln, qui étoit de notre compagnie, eut la complaisance de ne pas s'éloigner de nous, pour nous expliquer tout ce qui paroissoit mériter notre curiosité. Il fit passer en revue devant nos yeux la plus grande partie de la cour, sur-tout les dames les plus célèbres par leur beauté et par leurs aventures. Ce seroit vouloir multiplier ces mémoires à l'infini que de les rapporter toutes; mais celle-ci est trop agréable pour être oubliée. Mylord Lincoln ayant vu près de nous une dame qui venoit d'ôter son masque, car presque tout le monde l'ôte à la fin, nous pria doucement de la considérer avec attention; et après nous l'avoir laissé admirer un moment, il nous fit asseoir sur un banc qui étoit à quelques pas de nous. Écoutez, nous dit-il, l'histoire du charmant petit visage que vous venez de voir. Cette dame s'appelle Mylady

Dar.... Elle est fille d'un brasseur extraordinairement riche, qui l'a fait élever avec des soins infinis, dans le dessein de la marier à quelque seigneur de la cour. Ce dessein a réussi, mais par des voies toutes différentes de celles que le père se proposoit. Le chevalier Richard Walterney, homme connu par ses immenses richesses, vit la dame, qui se nommoit en ce temps-là miss Sally; et étant devenu passionné pour elle, il résolut de tout entreprendre pour la posséder. Son caractère la rendoit difficile à séduire. Elle avoit été élevée par une mère dévote, qui, à force de lui parler de l'autre monde et des tourments de l'enfer, avoit tellement rempli son imagination de toutes ces images, que sa plus grande satisfaction étoit d'être seule pour y rêver à loisir. Elle fréquentoit les églises, elle lisoit les livres de piété; et si elle se permettoit quelque conversation avec les hommes, c'étoit avec des ministres de l'église. Sir Richard Walterney ne fut pas rebuté par des dehors si difficiles. Comme il étoit homme d'expérience, il n'eut pas vu deux fois la belle, qu'il connut que son tempérament ne s'accordoit point avec ses maximes; et profitant de cette connoissance dans les moments qu'elle ne pouvoit refuser de passer quelquefois avec lui, il devint heureux au grand étonnement de miss Sally même, qui ne pouvoit comprendre comment elle avoit été capable de se laisser vaincre. Cependant, après la première victoire, qui avoit peut-être coûté un

peu cher à sir Richard, tout le reste ne fut plus pour lui qu'une suite de triomphes. Il la vit aussi souvent qu'il lui plut ; et sa passion n'étant pas diminuée, il l'engagea enfin à quitter furtivement la maison de son père, sous prétexte d'éviter sa colère et de cacher sa grossesse. Il l'entretint proprement dans un endroit écarté de la ville. Son bonheur faisoit mille jaloux ; car les charmes de miss Sally croissoient tous les jours, et Walterney n'eut pas la discrétion de cacher sa retraite à ses amis. Mylord Dar.... étoit du nombre. Il vit cette belle personne, et il prit pour elle cette longue et fatale passion qui l'a forcé à la fin de l'épouser, aux dépens de son honneur et de sa fortune. Mais il faut que je vous raconte par quels degrés il s'est jeté ainsi dans l'infamie.

Sir Richard Walterney, un des hommes d'Angleterre les plus voluptueux, sacrifioit tout à sa passion, et faisoit mener une vie délicieuse à miss Sally. Elle n'avoit plus tant d'horreur pour l'enfer ; et elle étoit si bien réconciliée avec les démons, qu'elle étoit possédée d'une douzaine des plus gros, mais sur-tout de celui qui préside aux plaisirs des sens. Ses désirs étoient peut-être mal satisfaits par sir Richard, qui commençoit à être sur le retour de l'âge, et qui étoit d'ailleurs usé par la débauche. Soit par cette raison, soit par le seul amour de la variété, elle laissa comprendre à quelques uns des amis de Walterney qu'ils la trouveroient de facile composition. Mylord

fut l'un des premiers favorisés ; elle lui découvrit tant de charmes, qu'étant naturellement jaloux, il ne put se résoudre à les partager avec son premier amant. Elle rejeta pourtant la proposition qu'il lui fit d'abandonner sir Richard, et elle le pria de se contenter de ce qu'elle faisoit en sa faveur : mais lui, qui est le plus violent de tous les hommes, trouva le moyen de faire une querelle au pauvre Walterney, et l'ayant conduit à l'écart, il le perça de deux ou trois coups d'épée. Les héritiers du mort ne pensèrent qu'à recueillir ses richesses, sans s'embarrasser beaucoup du soin de le venger ; de sorte que mylord Dar.... se crut seul et tranquille possesseur de la belle miss Sally. Il comptoit sans l'avoir consultée. Cette inconstante fille n'eut pas plutôt reconnu qu'il prétendoit faire le tyran, qu'elle l'exclut entièrement de ses faveurs et de sa présence. Ce ne fut pas pour mener une vie plus réglée. Elle eut successivement deux ou trois autres amants pour se consoler de ses pertes. Mylord Dar.... se consumoit pendant ce temps-là de tristesse et d'amour. Il fit mille efforts inutiles pour se faire pardonner de son ingrate ; elle le rebutoit avec rigueur, et tout lui en étoit devenu odieux, jusqu'à son nom. Cependant, ne pouvant vivre sans elle, il se résolut à l'épouser si elle vouloit le recevoir à ce prix. La proposition en fut faite dans les formes, et tout Londres ne tarda point d'en être informé. On le fut aussi bientôt que cette fille capricieuse avoit

rejeté ses offres avec hauteur et avec dédain. Mylord Dar.... ne fut pas si sensible à ce refus parcequ'il le couvroit de honte, que par le désespoir où il réduisoit son amour. Je lui ai entendu dire que sa résolution étoit prise d'aller poignarder en plein jour son inhumaine, et de se percer aussitôt le cœur du même poignard. Je suis certain, continua le comte de Lincoln, qu'il l'auroit exécutée, si sa situation n'eût pas changé tout d'un coup par une des plus bizarres aventures du monde. Il avoit un valet de chambre qui étoit plein d'esprit et de vivacité, et qui étoit devenu, comme il est assez ordinaire, l'intime confident de son maître. Ce garçon l'avoit entendu parler de la manière dont miss Sally avoit été élevée, et du penchant qu'elle avoit eu à la dévotion : il forma là-dessus un plan des plus ridicules, mais qui ne laissa pas de réussir dans l'exécution. Il acheta d'abord des héritiers de sir Richard Walterney un de ses portraits au naturel, d'après lequel il fit faire un masque parfaitement ressemblant. J'ai vu ce masque, nous dit le comte ; on l'auroit pris pour le visage même de sir Richard. Il engagea ensuite son maître à sacrifier à son dessein une somme d'argent considérable pour gagner la fille qui servoit miss Sally. Il ne fallut point de longues négociations pour cela. Il sut de cette fille qui étoit l'amant favorisé ; il inventa un artifice pour le tenir occupé ailleurs pendant toute la nuit où devoit s'exécuter son projet. Il

lui fit tenir le soir, de la part du secrétaire d'état, une lettre supposée qui l'appeloit à Windsor où étoit la cour. Il se munit après cela d'une grosse lanterne sourde, dont le verre étoit extrêmement large et brillant; et l'ayant mise dans sa poche avec son masque, il se rendit à la maison qu'occupoit miss Sally, et il exigea de la suivante de le cacher dans quelque coin, jusqu'à ce que sa maîtresse se fût mise au lit. Miss Sally se coucha assez tard, après avoir attendu long-temps son amant : car j'ai oublié de dire que, quoiqu'il lui eût écrit qu'il ne pouvoit passer la nuit avec elle, le valet de mylord Dar..... avoit eu l'adresse d'intercepter sa lettre, et de faire dire seulement à la belle que son amant ne pouvoit venir que très tard. Elle étoit donc au lit, et déjà presque endormie, lorsque cet adroit garçon ouvrit la porte de sa chambre, et s'approcha d'elle dans l'obscurité. Le bruit qu'il fit la réveilla. Elle s'imagina que c'étoit son amant : Vous venez bien tard, lui dit-elle ; vous êtes extrêmement refroidi pour moi. Non, madame, répondit l'autre d'une voix modérée ; je ne suis pas refroidi pour vous, et je viens vous en donner une preuve certaine. L'affreux désordre de votre vie touche ma compassion. Hélas ! pourquoi vous ai-je séduite? C'est moi qui suis coupable de tous vos crimes. J'en suis horriblement puni, et mon châtiment sera éternel. L'enfer est ouvert aussi sous vos pieds. Tous les démons vous regardent comme leur

proie. Tremblez, vous êtes prête à périr, ou plutôt réparez le passé par une vie plus sage. Profitez de la foiblesse de mylord Dar...., qui veut bien vous épouser. C'est le seul moyen de vous arracher aux supplices horribles que je souffre. En finissant ces mots, que miss Sally avoit peine d'abord à ne pas prendre pour une raillerie de son amant, il lui fit voir, à la faveur de sa lanterne qu'il tira tout d'un coup de sa poche, la figure naturelle de sir Richard Walterney, ou plutôt le masque qui le représentoit, et dont il s'étoit couvert le visage : il la regarda quelque temps avec des yeux fixes et étincelants. Son effroi fut tel, qu'elle n'eut pas même la force de crier. Elle tomba dans un long évanouissement dont le valet profita pour sortir de la maison, et pour aller raconter le succès de son entreprise à son maître. Miss Sally devint si traitable, qu'elle fit dire vingt-quatre heures après à mylord Dar.... que s'il conservoit encore quelque bonté pour elle, il recevroit toutes les marques qu'il pouvoit désirer de sa gratitude. Il l'a épousée sans balancer ; et il vit encore en assez bonne intelligence avec elle. Le comte nous raconta cette histoire avec plus d'agrément que je ne l'ai ici répétée.

Nous rentrâmes ensuite dans la foule des masques. Il me fit remarquer le roi et le prince qui venoient d'arriver. Leur habillement étoit semblable à quantité d'autres; mais le respect de

ceux qui les accompagnoient les faisoit reconnoître. Il arriva à ce monarque une petite aventure qui fit beaucoup d'honneur à sa bonté et à sa présence d'esprit. Une dame masquée, dont on ne put savoir le nom, s'approcha de lui, en affectant de ne le pas connoître; elle l'invita à aller prendre quelque rafraîchissement au buffet. Il y alla sans se faire presser. Lorsqu'il eut le verre en main, cette dame lui dit : Masque, c'est à la santé du prétendant. Il répondit sur-le-champ, et du ton le plus civil : Je bois de tout mon cœur à la santé de tous les princes malheureux. Il but ensuite, en détournant le visage pour n'être point aperçu. Comme personne n'ignoroit que c'étoit lui, cette réponse fut répandue en un moment de tous côtés, et la salle retentit d'applaudissements. Il ne dansa point; le prince fit de même : mais ils paroissoient tous deux fort attachés au plaisir de voir danser. Effectivement la manière de danser des Anglais est fort agréable. Ils commencent ordinairement leurs bals par des menuets, et puis viennent les contredanses du pays. Ils se joignent, sur deux lignes, quinze ou vingt hommes avec autant de femmes ; ils pourroient être en plus grand nombre si les salles étoient plus grandes ; et sans la moindre confusion, ils tournent, sautent, et se croisent en mille façons. Les airs sont d'une vivacité qui émeut l'ame. Les dames sont les plus intrépides danseuses que j'aie vues de ma vie. Elles ne paroissent point se lasser,

quoiqu'elles soient dans un mouvement continuel pendant quatre ou cinq heures consécutives. C'est là qu'elles font briller tous leurs appas. Leur taille a quelque chose de si remarquable, qu'elle frappe un étranger d'admiration ; et cet avantage est si commun parmi elles, qu'on a peine à distinguer celles qui le possèdent au plus haut degré. Leur teint et leurs yeux sont des choses ravissantes. Une femme estimée belle en Angleterre est une créature toute divine. Si je n'étois pas né Français, j'en parlerois avec plus de réserve, pour n'être pas accusé de flatterie. Mais on sait combien nous sommes prévenus en faveur de nos dames, et mes éloges ne peuvent être suspects.

Il étoit environ quatre heures du matin, lorsque les dames de notre compagnie proposèrent de se retirer. Je n'avois pu trouver un moment pour lire les lettres de ma nièce; j'en ménageai un avant que de sortir. Elles étoient assez tendres pour une petite personne de son âge. Le style français étoit un peu turc, c'est-à-dire qu'il ne s'accordoit pas parfaitement avec les règles de la grammaire : à cela près, tout y étoit fort mesuré, et sentoit la pudeur d'une bonne éducation. Elle avoit même eu soin de se signer du nom de Memiscès; apparemment dans la vue de tromper les envieux, pour qui ses lettres n'étoient pas destinées. L'une étoit adressée au marquis, à Calais, en réponse à une des siennes, qu'il lui avoit écrite

quatre heures après l'avoir quittée. Il avoit reçu l'autre à Londres. Je les remis toutes deux dans le lieu où je les avois prises, ne voulant pas qu'il eût le moindre soupçon que son intrigue fût connue de moi.

Nous employâmes les jours suivants à parcourir la ville, pour en visiter les curiosités. Nous prîmes la peine de monter sur le dôme de l'église de Saint-Paul, d'où nous pouvions, d'un coup d'œil, embrasser toute l'étendue de Londres. C'est une ville immense. Sa longueur, qui s'étend au long de la Tamise, surpasse sans contredit celle de toutes les villes connues. Elle est étroite en plusieurs endroits; ce qui fait douter aux Français qu'elle soit aussi grande que Paris dans sa totalité. Pour moi, qui me pique de juger avec impartialité, j'ai peine à prononcer que Paris soit aussi grand, à moins qu'on ne veuille compter, pour une partie de sa grandeur, l'extrême hauteur des maisons, qui étant pour la plupart de six ou sept étages, pourroient doubler son étendue, si on les supposoit coupées par le milieu. Les places, que les Anglais appellent *squares*, c'est-à-dire les carrés, sont belles et en grand nombre à Londres. Lincoln's Inn-field, Saint-James square, Soho square, et quantité d'autres, valent bien nos places de Vendôme, des Victoires et la place Royale; excepté peut-être que les édifices n'en sont pas si magnifiques. Les hôtels des seigneurs ne sont pas non plus si

superbes qu'à Paris. Le palais de Saint-James, où le roi et la famille royale font leur séjour ordinaire, est une maison fort simple, et qui ne répond point à la majesté d'un si graud prince. Le jardin, ou plutôt le parc, est un grand carré irrégulier, qui est environné d'allées d'arbres, sans autre ornement que ceux qu'il reçoit de la nature. Il est partagé par un large et long canal. On y voit, en tout temps, un grand nombre d'oies et de canards, dont M. de Saint-Évremont avoit autrefois la surintendance, sous le titre de gouverneur des canards de Saint-James. Cet emploi comique, qu'il avoit demandé lui-même en plaisantant, lui valoit, dit-on, cent guinées. J'eus la curiosité de voir la maison où demeuroit un homme si célèbre. Elle étoit dans le Pall-mall, qui étoit une grande rue voisine du palais. On me dit qu'il étoit extrêmement malpropre; ce qui le mettoit sans cesse en querelle avec son hôtesse, à qui il ne vouloit pas laisser la liberté de laver et de nettoyer son appartement aussi souvent que les Anglais aiment à le faire. Il n'étoit pas riche; le fond de son revenu consistoit dans les présents de quelques seigneurs, et particulièrement du duc de Montaigu, qui lui faisoit une peusion d'environ deux cents guinées. Mais il étoit obligé à fort peu de dépense, étant reçu volontiers tous les jours aux meilleures tables d'Angleterre, où l'on dit qu'il mangeoit comme quatre. Il a toujours été vu de bon œil à la cour

de Londres ; mais sur la fin de sa vie, on l'estimoit moins pour ce qu'il étoit, que pour ce qu'il avoit été. Sa mort fut tranquille, et l'on ne s'aperçut pas qu'elle fût troublée par les frayeurs de la religion. Quelques moments avant sa dernière heure, il fit appeler près de son lit un célèbre ministre, qu'il pria, d'un ton fort sérieux, de vouloir bien réciter un de ses sermons, ou lui tenir quelques discours de piété, pour le guérir, lui dit-il, d'une cruelle insomnie dont il étoit tourmenté. C'est ainsi que les plus grands hommes s'aveuglent malheureusement dans l'affaire la plus importante, et qu'après avoir fait paroître un esprit supérieur et des lumières extraordinaires sur des choses indifférentes, ils en manquent pour la seule qui est solide et nécessaire, je veux dire l'intérêt éternel de leur ame.

Le parc de Saint-James sert de promenade publique à Londres. Il est libre à tout le monde de s'y promener ; et c'est un spectacle bizarre, dans les beaux jours, d'y voir toute la fleur de la noblesse et les premières dames de la cour, mêlées confusément avec la plus vile populace. Tel est le goût des Anglais, et c'est en quoi ils font consister une partie de ce qu'ils appellent leur liberté. Les petits affectent de marquer de l'indépendance où ils sont à l'égard des grands ; et les personnes de distinction prennent plaisir à se confondre en mille manières avec le peuple. Cette disposition d'esprit auroit quelque chose de

louable, si elle n'étoit pas portée à l'excès ; mais elle cause souvent de grands désordres, parcequ'elle autorise le peuple à commettre mille insolences. Qui pourroit s'imaginer, par exemple, que le plus misérable crocheteur disputera le pas dans la rue à un mylord dont il connoît la qualité, et que si l'un ou l'autre s'opiniâtre à ne le pas céder, ils se battront publiquement à coups de poings, jusqu'à ce que le plus fort demeure le maître du pavé? C'est ce qui arrive quelquefois à Londres. J'ai entendu mylord H..... se vanter lui-même d'avoir terrassé un porteur de chaise, quoiqu'il confessât que c'étoit un vigoureux coquin qui lui avoit fait sentir en plus d'un endroit la pesanteur de ses bras. On m'a fait remarquer, dans plusieurs maisons de café, un ou deux mylords, un chevalier baronnet, un cordonnier, un tailleur, un marchand de vin, et quelques autres gens de même trempe, assis tous ensemble autour d'une même table, et s'occupant à fumer et à s'entretenir familièrement des nouvelles de la cour et de la ville. Les affaires du gouvernement sont l'objet du peuple, comme celui des grands. Chacun a droit d'en parler librement. On condamne, on approuve, on critique, on déchire, on s'emporte en invectives, de vive voix et par écrit, sans que le pouvoir supérieur ose s'y opposer. Le roi lui-même n'est pas à couvert de la censure. Les cafés et les autres endroits publics sont comme le siège de la liberté anglicane. On y trouve tous les

libelles qui se font pour ou contre le gouvernement. On a le droit, pour deux sous, d'en lire une multitude, et de prendre une tasse de thé ou de café. On donne aussi à lire cinq ou six sortes de gazettes, qui contiennent les nouvelles de l'Europe, et particulièrement celles de Londres. Ce dernier article renferme tout ce qui se passe dans la ville, jusqu'au moindre évènement; les masques y sont toujours nommés, de quelque rang qu'ils puissent être, et l'on en rapporte indifféremment le bon et le mauvais. On y annonce les comédies, les bals, les concerts, les livres qui sortent de la presse, les remèdes des charlatans, les maisons et les terres à louer ou à vendre, les banqueroutes, l'état des compagnies de commerce, l'arrivée et le départ des vaisseaux, en un mot, tout ce qui peut intéresser le public. L'avidité des Anglais est extrême pour toutes ces nouvelles. Elles se répandent de la capitale jusqu'à l'extrémité des provinces; et l'on ne trouve personne, jusqu'au moindre matelot, qui n'employe tous les jours deux sous pour satisfaire sa curiosité.

Outre le parc de Saint-James, il y a dans Londres plusieurs autres jardins pour la promenade publique. Gray's-Inn et Lyncoln's-Inn sont des lieux agréables où se trouvent le soir de fort belles compagnies. Les filles de plaisir s'y rencontrent à chaque pas. C'est une chose digne de compassion, de voir les plus charmantes créatures du monde abandonnées à cet infâme

commerce, et s'offrir sans pudeur à la lubricité de ceux qui veulent les payer. On dit que le nombre en est incroyable à Londres. Il y a des rues qui en sont entièrement peuplées, et où l'on ne sauroit passer sans être invité par plusieurs signes ou par des regards lascifs. La plupart des seigneurs et presque tous les jeunes gens qui ont du bien en entretiennent dans des maisons particulières; mais lorsque leurs amants viennent à s'en dégoûter, elles sont contraintes de retourner à l'usage du public. Il se trouve parmi ces misérables victimes quantité de filles de bonne maison, qui ont été débauchées par leurs amants et abandonnées ensuite à leur destinée. Ce qui est singulier, c'est que si elles ont été entre les mains d'un homme de qualité, elles ont l'insolence de porter son nom, comme si elles en avoient été les épouses; de sorte que rien n'est plus commun que les comtesses et les marquises de cette espèce. On se persuadera aisément qu'un jeune homme de la figure du marquis ne put éviter les attaques de ces filles effrontées. Il fut sollicité en mille occasions. Je ne rapporterai que celle-ci, dont le souvenir me fait rire encore. Nous sortions de la comédie; et comme la multitude des carrosses empêchoit le nôtre d'avancer, nous fûmes obligés d'attendre sous la voûte qui sert d'entrée. Il y avoit plusieurs autres personnes qui étoient dans le même cas que nous. Le marquis entendit à son côté deux dames, qui se plaignoient en français de ce

contre-temps qui les arrêtoit. Il leur dit quelques mots de civilité. L'embarras et la foule augmentant toujours, nous résolûmes, pour être plus au large d'entrer dans un des cafés qui sont sous la voûte, et le marquis proposa la même chose aux deux dames. Elles se laissèrent conduire sans difficulté. Nous fûmes obligés d'y demeurer environ un quart d'heure, pendant lequel je m'amusai à lire les papiers des nouvelles et le marquis à entretenir les deux Anglaises. L'une des deux étoit extrêmement jolie. Nos valets nous avertirent enfin que le carrosse étoit à la porte. Nous prîmes congé des dames. Cette rencontre n'ayant rien eu d'extraordinaire, nous l'oubliâmes en sortant du lieu. Cependant trois jours après, étant à parcourir ensemble les nouvelles de Londres, nous y lûmes cet article : « Si le gentilhomme français, « qui s'entretint lundi avec une dame au café « de.... en sortant de la comédie, parloit sérieuse- « ment et avec des intentions honnêtes, il est « prié de se trouver encore demain à la comédie, « où il entendra parler d'elle. » Nous nous mîmes à rire en nous regardant. Seroit-il possible, me dit le marquis, que ce fût de moi dont il est ici question ? Je n'en doute presque point, répondis-je ; car je m'imagine que vous avez été assez folâtre pour dire à cette jolie personne que vous mouriez d'amour pour elle. Je ne me souviens pas trop bien de ce que je lui dis, reprit-il ; mais je confesse qu'il peut m'être échappé quelque chose

de pareil. Nous retournerons à la comédie demain, si vous le voulez, continua-t-il, et nous verrons le dénouement de cette aventure. Comme j'avois dessein de le divertir, je ne fis pas le difficile. Nous y retournâmes en effet. A peine avions-nous été une demi-heure dans notre loge, qu'un laquais vint dire au marquis: Monsieur, la dame que vous savez vous attend avec impatience; voici l'adresse du logement où vous la trouverez; et il lui donna une carte sur laquelle étoit cette direction : *Mistress Oldstead, in Southampton street at M. Derbridge's, à jewller, two pairs of stairs :* c'est-à-dire, madame Oldstead, chez M. Derbridge, joailler, au second étage, rue de Southampton. Ayant lu cette adresse, je n'eus garde de consentir que le marquis me quittât pour aller déterrer son aventurière, non plus que de lui offrir de l'y accompagner. Je lui dis de répondre au valet, que nous ne pouvions quitter la comédie, et que si madame Oldstead vouloit y venir, nous tâcherions de lui ménager une place dans notre loge. Le second acte n'étoit pas fini que nous la vîmes arriver avec sa compagne. Nous la reçûmes honnêtement. Je m'étois figuré jusqu'alors que ce pouvoit être quelque fille de famille à qui le marquis avoit paru assez bien fait pour lui plaire. Je n'eus pas besoin de lui parler long-temps pour connoître mon erreur; non qu'elle lui proposât rien d'indécent, mais il faut bien moins d'expérience que je n'en ai pour

découvrir l'artifice de ces créatures. Cependant j'aurois laissé durer leur entretien jusqu'à la fin de la comédie, s'il n'eût été troublé fort plaisamment. La plupart des spectateurs avoient lu, comme nous, l'article des nouvelles qui contenoit l'avis de cette fille au marquis; et le lieu de l'assignation étant la comédie, l'espérance de découvrir quelque chose de ce mystère y avoit amené plusieurs jeunes gens curieux. Le marquis étant dans les dernières modes de France, on avoit jugé sans peine à ses habits et à son air qu'il étoit le gentilhomme aimé. Mais lorsqu'on vit arriver la jeune personne, qui parut sans doute assez jolie pour être l'héroïne du roman, tous les regards se tournèrent sur elle, et l'on se dit à l'oreille ce qu'on en pensoit. Son attention à parler au marquis l'empêcha d'abord de le remarquer; mais ayant jeté les yeux par hasard sur les assistants, et voyant ceux de tout le monde attachés sur elle, toute son effronterie fut déconcertée. Sa rougeur confirma une grande partie de l'assemblée dans ses soupçons, et l'on ne fit plus que sourire et s'entretenir d'elle en continuant de la regarder. Enfin, ne pouvant guère soutenir plus long-temps ce personnage, elle pria le marquis de la rejoindre à la maison dont il avoit l'adresse, et elle se leva pour se retirer. Mais ce fut alors que les Anglais, qui sont les plus impitoyables gens du monde à la comédie, se mirent à siffler et à faire des huées épouvantables. Le trouble

où elle étoit l'empêcha de pouvoir ouvrir facilement la porte de la loge; ainsi elle eut le temps d'entendre le bruit qui se faisoit à son honneur, et tout le parterre, celui de le redoubler. Je fus incertain si nous ne devions pas nous retirer aussi; mais les sifflements s'étant apaisés après sa sortie, je trouvai plus à propos de rester. Mylord Scarborough étoit dans une loge voisine: il aperçut le marquis et il vint à nous aussitôt pour s'informer si nous connoissions cette dame. Nous lui racontâmes toute l'histoire. Il nous invita à souper, et nous passâmes une partie de la nuit avec lui et quelques autres seigneurs.

Comme je n'ai point entrepris de faire la description de Londres, je ne suis point exact à rapporter tout ce qu'on nous fit voir dans les différentes parties de cette grande ville. J'aurois dû parler néanmoins du monument qui fut élevé en mémoire de l'incendie. C'est une colonne creuse, d'environ quatre cents pieds de hauteur. On y monte en dedans par un escalier tournant qui s'élève jusqu'au sommet. Elle est soutenue sur une base carrée; et sur les quatre faces on lit différentes inscriptions qui font foi du malheur arrivé à Londres, et qui en expliquent les circonstances. Ce qui me surprit, ce fut d'apprendre que les Anglais attribuent ce désastre à la malignité des papistes. J'avois cru jusqu'alors qu'il n'étoit arrivé que par un accident ordinaire. Je ne dois pas omettre non plus l'ingénieuse machine qui

sert à communiquer l'eau de la Tamise dans tous les quartiers de la ville. C'est une haute tour où, par le seul secours de la fumée d'un feu continuel de charbon, on a trouvé le moyen d'élèver l'eau jusqu'à certaine hauteur; elle entre alors dans des canaux qui coulent sous les rues et les maisons et qui se distribuent de tous côtés pour l'usage des habitants. Le pont de Londres est beau par sa longueur ; mais elle ne surpasse pas celle du pont-neuf à Paris. Pour sa largeur elle n'égale point celle du pont Saint-Michel et de nos autres ponts couverts. Il leur est semblable en tout le reste. Les autres beautés de la capitale d'Angleterre consistent dans les édifices publics, tels que les hôpitaux, les Églises, les maisons des compagnies de commerce, les collèges des avocats et de tous ceux que les Anglais comprennent sous le nom de *Lawyers*. Tous ces bâtiments paroissent l'ouvrage d'un peuple sage et bien réglé, qui, en travaillant à s'enrichir au dehors par le commerce, ne néglige rien de tout ce qui peut servir à la commodité, à l'abondance, à la sécurité, et même à la beauté et à la magnificence.

Dans le temps que nous étions ainsi occupés des plaisirs et des curiosités de Londres, je reçus un paquet de lettres par les mains de Scoti. Il revenoit de France, après s'être acquitté de sa commission. Il m'apprit que mylady R.... s'étoit conduite avec tant de circonspection dans le voyage, qu'on ne s'étoit aperçu nulle part de son

déguisement ; qu'elle étoit arrivée heureusement à la terre de ma fille ; qu'elle en avoit été reçue avec tant de tendresse et d'honnêteté, qu'elle se promettoit mille contentements dans ce séjour ; que toute ma famille jouissoit d'une parfaite santé, excepté Memiscès, qu'il avoit laissé avec la petite vérole. Le marquis étoit présent à ce récit. Ce fut encore là que j'eus occasion de reconnoître la vivacité de son naturel. A peine avoit-il entendu les dernières paroles de Scoti, qu'il se précipita vers moi pour m'embrasser : Ah ! monsieur, me dit-il avec transport, retournons vite en France ; voudriez-vous laisser mourir Memiscès sans le voir ? Il est peut - être mort depuis le départ de Scoti. Ah ! si je le croyois, je ne voudrois pas lui survivre un moment. Quoique je ne fusse pas sans inquiétude pour ma nièce, je répondis au marquis en souriant qu'il étoit un mauvais consolateur ; qu'au lieu de me donner des motifs d'espérance et de tranquillité, il sembloit qu'il voulût m'alarmer par ses propres craintes ; mais que je jugeois mieux que lui des évènements : que je ne voyois dans la maladie de Memiscès qu'un accident commun et ordinairement sans péril ; que cependant je lui étois obligé de l'intérêt qu'il prenoit à ma famille, et que je le priois seulement de ne pas s'affliger plus que moi. Il parut avoir quelque honte de s'être trahi si visiblement, quoique je n'eusse pas fait semblant de m'en apercevoir. Il parla

peu le reste de la soirée. J'ai su néanmoins qu'il interrogea Scoti sur le danger de ma nièce, et qu'il écrivit une longue lettre avant que de se mettre au lit ; mais il ne l'envoya point à la poste. Pour moi, je me retirai en particulier pour ouvrir les miennes. Ma fille m'apprenoit aussi la maladie de ma nièce, mais elle n'en paroissoit pas craindre les suites. Elle s'étendoit fort au long sur mylady R.... et elle me remercioit de lui avoir envoyé une compagne si aimable. Je lus ensuite celle que mylady me faisoit l'honneur de m'écrire. La reconnoissance et la générosité de son cœur l'avoient dictée. Elle me pressoit d'abréger mon séjour en Angleterre, et sa plus forte envie sembloit être celle de me revoir.

De quoi nos foibles cœurs ne sont-ils pas capables, pour peu que nous cessions de les tenir dans la contrainte par une exacte et continuelle vigilance ! A soixante ans on peut être foible ; j'ai honte de le dire, mais je l'ai éprouvé. La lecture de la lettre de mylady R..... fit sur moi une impression surprenante. Il me sembloit que mon cœur se fût serré tout d'un coup, et qu'il s'y passât des choses dont j'avois quelque effroi. Je m'appuyai sur ma table et je tombai dans une rêverie profonde. Je voyois cette charmante lady devant mes yeux. Je la voyois ; mon imagination me représentoit tous ses charmes : mais quoique je sentisse de la douceur à la voir, sa présence et les témoignages que je m'imaginois recevoir de sa

reconnoissance ne me rendoient ni content ni tranquille. Je la regardois avec langueur et sans pouvoir lui sourire ; enfin je me trouvai, en sortant de cette espèce de songe, les yeux humides de larmes et le cœur inondé d'amertume. Je devins aussi triste et aussi rêveur que le marquis. Nous ne laissâmes pas de nous trouver à souper ensemble. Il prononça à peine quatre mots. J'étois bien éloigné d'interrompre son silence. Nous nous retirâmes en nous souhaitant tristement le bon soir, et nous allâmes chercher dans nos lits un repos que ni l'un ni l'autre ne put trouver.

O Dieu ! faut-il que les passions aient tant d'empire sur nos malheureux cœurs ! Je me couchai sans faire attention à ce qui se passoit autour de moi, ni aux questions de mon valet. Je lui ordonnai de se retirer promptement. Quoi ! m'écriai-je, quand je fus seul, je n'aurai pas la force de me rendre maître des mouvements de mon ame ! Je sens le honteux poison qui se glisse dans mes veines, et je manquerai de courage pour le repousser ! Mais qu'ai-je dit ?... quel poison ?.. bon Dieu ! est-ce de moi-même que je parle ? de moi, que tout le monde croit sage et vertueux ; de moi, qui me charge de former les autres à la vertu et à la sagesse ; de moi, dont tous les sentiments et toutes les actions doivent être des modèles ? Voilà donc, ajoutai-je la larme à l'œil, le fruit de mon âge, de mon expérience, de ma religion ; voilà le fruit de soixante ans passés dans

les voies de l'honneur et de la vertu. Ah ! je mourrois de honte et de douleur, s'il falloit perdre mon innocence et ma réputation. Non, non, je ne suis point capable d'une foiblesse qui rend criminel ou qui déshonore ; mon cœur m'en répond. Je m'alarme mal à propos. Ce n'est point une passion que je sens pour mylady R.... ; ce n'est qu'une tendre estime qui est due bien justement à ses malheurs et à celle qu'elle a pour moi. Là-dessus je rappelois, pour me fortifier, toutes les perfections de mon épouse et ce que je devois éternellement à sa mémoire. Je me représentois cette chère ombre, attentive à toutes mes démarches et me redemandant compte de tous mes sentiments. La moitié de moi-même est au ciel, continuai-je avec un peu plus de tranquillité ; elle n'aura pas à me reprocher de l'avoir avilie par des liaisons indignes d'elle. Je veux qu'elle me retrouve tel qu'elle m'a laissé ; tendre, constant, fidèle, avec le souvenir de ses vertus dans l'esprit, et son image toute entière dans le cœur.

Ces dernières pensées calmèrent un peu mon agitation. Je me trouvai moins coupable en m'endormant, et je pris vers le jour quelques heures d'un sommeil assez tranquille. Cependant je laissai encore échapper des soupirs à mon réveil. Mon cœur murmuroit d'être contraint si rigoureusement par le devoir. J'espérai que mes continuelles réflexions le soumettroient entièrement, et je me promis bien du moins de ne laisser rien remarquer

de mon trouble au marquis. Pour lui, qui n'étoit guère capable de dissimuler, il me laissoit pénétrer jusqu'au fond de son ame. Je lui fis le matin des reproches de ce que ses yeux paroissoient chargés et abattus : il ne s'en défendit qu'en me disant naturellement que son inquiétude pour Memiscès l'avoit empêché de dormir, et que je n'en devois pas être surpris, sachant combien il lui portoit d'affection. Je fis réponse ce jour-là aux lettres que j'avois reçues. Le marquis me pria d'insérer dans le paquet un billet de lui pour Memiscès. Il me le donna tout ouvert. Je le reçus ; mais quoiqu'il ne contînt rien qui ne fût dans l'ordre, j'eus l'adresse de le mettre secrètement à l'écart. Il s'imagina néanmoins qu'il étoit parti avec mes lettres, et je vis qu'il en avoit de la joie, parceque cela sembloit l'assurer que je n'avois aucun soupçon de son attachement.

Nous eûmes le même jour la curiosité d'assister à un spectacle fort extraordinaire, et qui n'est connu nulle part hors de l'Angleterre ; je veux dire les combats de gladiateurs. C'est un usage romain qui s'est conservé dans cette île depuis près de deux mille ans. Nous trouvâmes au lieu du combat une foule de personnes de toutes les conditions. Le théâtre, où les combattants s'exercent, est au milieu d'une grande salle ; de sorte qu'il est environné de tous côtés par les spectateurs, qui sont assis sur des bancs élevés les uns au-dessus des autres jusqu'à la voûte. Le

premier combat fut celui du bâton ; les Anglais l'appellent *Cudgel*. Ils s'en servent comme on fait d'un sabre ; et les coups des combattants sont si peu ménagés, que je ne comprends point comment ils peuvent s'en donner tant sans se casser les bras ou la tête ; car ils combattent tête nue et le corps à découvert. Le vainqueur est celui qui tire le premier du sang de la tête de son adversaire. Après les *Cudgels*, vient le combat des poings. Les deux assaillants sont nus jusqu'à la ceinture. Les coups qu'ils se donnent sont si violents, qu'ils leur font quelquefois sortir le sang par la bouche. J'en ai vu tomber quelques uns et rester quelques moments sans connoissance ; mais leur ardeur se ranime bientôt, à l'aide d'un limon ou d'un peu de vinaigre qu'on leur porte au nez. Ils se relèvent, embrassent leur ennemi et recommencent le combat, jusqu'à ce que l'un des deux perde entièrement les forces. Il arrive quelquefois qu'il perd aussi la vie. Cet exercice m'a paru le plus dangereux et le plus violent. Il est suivi de celui de la lutte. Vous voyez deux coqnins bien tournés s'approcher doucement et avec précaution, se mesurer quelques moments des yeux, tourner l'un autour de l'autre comme pour reconnoître l'endroit foible, se tâter de temps en temps du jarret, qu'ils avancent l'un contre l'autre, s'accrocher à la fin pour se serrer et se secouer avec une force et une agilité surprenantes. Il se passe quelquefois

bien du temps avant qu'on voie la moindre inégalité. Enfin, lorsque la victoire s'est déclarée pour l'un, il tend la main au vaincu, qui se relève et recommence à combattre jusqu'à l'extinction de ses forces. Le dernier combat se fait au sabre. Ce sont ordinairement des Irlandais, qui, par un défi public, et imprimé dans les gazettes avec un tour de fanfaronnade qui fait rire, s'engagent à venir aux mains avec tous ceux qui auront la hardiesse de s'exposer au tranchant mortel de leur redoutable épée. Ils racontent le malheur des téméraires qui ont péri ou qui ont été blessés par leurs mains. Ce sont autant de Césars et d'Alexandres. Cependant ils sont presque toujours battus par les Anglais, et sur-tout par un certain Figg, qui est l'homme du monde qui se sert le mieux d'un sabre. On m'a assuré que ce Figg a soutenu plus de cent assauts publics, et qu'il n'a presque jamais reçu de blessure. Nous fûmes témoins que s'il n'en reçoit pas il en sait faire. Son adversaire étoit un sergent irlandais, arrivé récemment de Gibraltar. Ils parurent tous deux sur le théâtre en chemise et la tête nue. Ils se firent lier le bras d'un ruban rouge pour soutenir la manche de la chemise : leur contenance étoit fière et tranquille. Figg offrit au sergent le choix de plusieurs sabres, qu'on apporta nus sur le théâtre. Leur largeur étoit d'environ deux doigts. Ils étoient sans pointe et carrés par le bout. J'eus la curiosité

d'en manier un ; il me parut bien affilé, et extrêmement propre à couper un bras ou une jambe. Les combattants, après s'être donné la main en signe d'amitié et d'estime, se mirent en garde, croisèrent leurs armes et commencèrent une furieuse attaque. Il ne faut pas s'imaginer qu'ils se ménagèrent ; tous leurs coups étoient francs, et tomboient avec une vigueur et une rapidité si étrange, que cela rendoit le spectacle terrible. Toute l'assemblée étoit dans un profond silence. Le sergent porta un coup à Figg, qui lui coupa une pièce assez large de son bas sans blesser nullement la jambe. Figg, dont le sang-froid et le jugement me parurent admirables, sentit le coup. Tu en veux à ma jambe, dit-il à l'autre, prends garde à la tienne : et dans l'instant même, il lui emporta une grande partie du mollet, qui tomba sur le théâtre. Tout le monde applaudit à un si beau coup, en frappant des mains et en criant, *bravo, bravo, encora, encora*, qui est une façon d'applaudir qu'ils ont prise des Italiens. Le sergent, ne pouvant plus se soutenir, demeura assis, en considérant son sang qui couloit comme un ruisseau. On m'a dit qu'ils ont pour se guérir des poudres dont l'effet est extrêmement prompt. Nous en vîmes encore combattre quelques uns qui se blessèrent en divers endroits. Ce spectacle ne manqua pas de nous faire faire beaucoup de réflexions. Il est certain qu'il a son utilité. C'est une espèce d'école, où la jeunesse va se former à

l'intrépidité et au mépris de la mort et des blessures ; mais nous convînmes, d'un autre côté, qu'il a quelque chose de féroce et de barbare. Si l'effusion du sang humain doit être regardée comme un mal, lors même qu'elle est juste et nécessaire, il semble que c'est blesser les lois de la nature et de l'humanité que de se faire un amusement de le répandre. Cependant cette coutume est autorisée en Angleterre ; et ce n'est pas apparemment sans de fortes raisons, dans un gouvernement si sage, où tout se rapporte au bien public.

La saison des eaux minérales de Tumbridge étant arrivée, nos amis nous conseillèrent d'y aller passer quelques jours. Ils nous parlèrent de ce lieu comme d'une des plus agréables choses du monde. Toutes les personnes qui aiment le plaisir ne manquent point de s'y rendre, parce-qu'il s'y en trouve de toutes les sortes ; et l'on nous fit espérer d'y voir en raccourci tout ce qu'il y a de rare et de curieux en Angleterre. De si grandes espérances nous firent prendre avec joie le chemin de Tumbridge. Il n'est qu'à une journée de Londres. Le premier coup d'œil nous en plut infiniment. Ce n'est ni une ville ni un village. C'est une multitude de jolies maisons qui sont répandues sans ordre de côté et d'autre, et qui sont presque toutes séparées quoiqu'à peu d'éloignement. Il y en a de grandes, de petites, de magnifiques, et d'autres qui ne le sont pas. Les unes sont sur le penchant de plusieurs petites

collines, les autres dans le fond où est le puits des eaux minérales. La plupart sont sans jardins; quelques unes en ont de fort propres, avec un petit bois qui les fournit d'ombre. Il se forme de tout cela un paysage charmant, qui surprend d'autant plus que les abords en sont sauvages et déserts. Ce lieu n'est habité que dans la saison des eaux; ce qui fait que les maisons s'y louent fort cher. Nous primes un appartement de trois chambres seulement, qui nous revinrent à quatre guinées par semaine. Il s'étoit déjà rendu à Tumbridge un nombre infini de personnes de distinction. Nous n'entendimes en entrant qu'un bruit confus de carrosses, d'instruments de musique, et de cris de joie qui s'élevoient de toutes parts. Je me répondis bien que la tristesse du marquis et la mienne alloient recevoir une grande diminution. Nous reconnûmes la scène dès le premier soir de notre arrivée. Nous nous fîmes conduire à la promenade publique qui est près du puits. C'est une longue rue dans laquelle on entre en montant quelques degrés; elle est pavée de pierres larges et unies comme l'est une église. Au long des maisons, sur la droite, est une voûte soutenue par des piliers, sous laquelle on se promène à couvert lorsqu'il fait mauvais temps. Il n'y a point d'autres maisons que des cafés, de grandes salles pour le jeu, des boutiques remplies de bijoux et d'autres lieux de plaisir, où l'on voit entrer et sortir continuellement une foule de

personnes de toutes les conditions. Au milieu de cette rue, qu'on appelle le Walk, est un orchestre élevé, d'où cinq ou six violons et quelques hautbois se font entendre depuis le matin jusqu'au soir.

Voici l'ordre que les personnes de condition observent à Tumbridge. On vient le matin sur les sept heures en déshabillé pour prendre les eaux, et l'on se promène une heure ou deux sur le Walk. On déjeûne ensuite avec du thé ou du chocolat dans les maisons de café : on s'invite les uns les autres à déjeûner. Ce sont les hommes qui régalent chacun à leur tour les dames de leur connoissance. La dépense n'est que de six sous par tête. C'est un prix fait. On se trouve quelquefois cinquante ou soixante d'une même bande à déjeûner dans une même salle, parcequ'on n'a pas passé deux jours à Tumbridge sans y connoître tout le monde et sans y être aussi connu. Après le déjeûner on recommence à se promener. Quelques uns jouent aux jeux de hasard. La prière sonne vers midi ; et les dévots vont à l'église qui est bâtie exprès au bout du Walk. Chacun se retire ensuite à son logement pour s'habiller et pour dîner. Vers les quatre heures on voit revenir tout le monde en foule, mais dans un ajustement bien différent du matin. Les dames sont ornées de tout ce qu'elles ont de plus précieux, et les hommes dans leurs habits les plus riches et les plus galants. On se promène quelque temps pour se faire voir, jusqu'à

l'heure de prendre le thé ; ce qui se fait avec la même méthode que le déjeûner. Au thé succèdent les jeux de toute espèce, cartes, dés, etc. Les salles sont remplies de tables où l'on se place à son gré. Ceux qui n'ont pas de goût pour le jeu se promènent de salle en salle, et jouissent du plaisir d'observer les autres. Plusieurs vont à la comédie ou à d'autres spectacles dont la diversité donne lieu de choisir. Il y a, trois fois la semaine, un bal public dans une grande salle qui n'est que pour cet usage. Là, tous les rangs sont confondus ; car on y voit les grisettes à côté des duchesses, sans que personne ait droit de s'informer d'où l'on vient ni qui l'on est. On danse jusqu'à la pointe du jour. Je ne sais si cela retarde ou accélère l'effet des eaux minérales ; mais on ne les prend pas le lendemain moins régulièrement, et l'on ne remarque pas que personne s'en trouve plus mal. Je m'exposerois à ne pouvoir finir, si j'entreprenois de rapporter toutes les aventures d'amour et de plaisir qui naissent tous les jours à Tumbridge. Si cet aimable lieu avoit subsisté du temps des anciens, ils n'auroient pas dit que Vénus et les Graces faisoient leur résidence à Cythère. Nous y demeurâmes quinze jours, dont il ne se passa pas un seul sans quelque nouvelle scène qui diversifioit nos plaisirs. Je ne conseille point aux cœurs tendres d'aller à Tumbridge, à moins qu'ils ne soient défendus, comme moi, par la froideur de l'âge. Les belles femmes y sont en si grand nombre qu'elles

se nuisent ; l'une détruit l'impression de l'autre. Si l'on se sauve de ce dangereux pays, il semble qu'on n'ait plus rien à redouter après avoir résisté à tout ce qu'il y a de plus enchanteur et de plus séduisant sur la terre.

Je me suis étonné plusieurs fois de l'opinion que les étrangers ont de l'Angleterre, et j'ai cherché quelque cause à laquelle on pût raisonnablement l'attribuer. On regarde communémeut les Anglais comme un peuple dur et fier qui n'est propre qu'à la guerre ou à la navigation ; qui cultive moins les arts par goût que par utilité ; qui pense et qui raisonne à la vérité solidement, mais toujonrs dans des vues d'intérêt : on se le figure sans douceur naturelle, sans délicatesse, et peu capable des sentiments de l'amitié et des tendressse de l'amour. Voilà ce que je suis surpris d'avoir entendu dire à quantité de personnes de mérite, dans les cours étrangères et dans tous les pays que j'ai parcourus. Je m'imagine que cette idée se prend en lisant l'histoire. On y observe que l'Angleterre est un composé de plusieurs nations différentes, qui, dans leur origine étoient des barbares, Danois, Saxons, Normands ; qu'elle a souvent été agitée par des mouvements furieux, révoltes, séditions, guerres intestines. On lit les divisions sanglantes des maisons d'Yorck et de Lancastre, les troubles arrivés pour la religion, la catastrophe de Charles I, le renversement de la famille royale des Stuarts, les cabales des Whigs et des Toris ; on se forme, sur

tous ces évènements, une idée du caractère de la nation; et comme il y a peu d'étrangers qui voyagent dans le pays pour le reconnoître autrement que par ces dehors, on se trouve porté à juger de l'intérieur de l'Angleterre par les apparences historiques. Cependant il me semble que cette règle est très injuste. Premièrement, il n'y a point aujourd'hui de nation dans l'Europe qui ne doive son origine à des barbares, sans en excepter les Français et les Italiens. C'est ce qu'on ne peut ignorer, avec une connoissance médiocre de l'histoire. La barbarie des Goths, des Alains, des Hérules, des Francs et des Normands, n'empêche pas que la France et l'Italie ne passent pour des régions polies. En second lieu, si les troubles domestiques et les évènements funestes étaient des preuves qui pussent établir le mauvais caractère d'une nation, je demande s'il y a quelque peuple dans l'univers dont on dût prendre une plus mauvaise idée que des Français? Remontons à la source de nos annales, et parcourons-les jusqu'à nos temps. Nous y trouverons des rois massacrés, des rois empoisonnés, des rois déposés. Nous verrons des fils armés contre leurs pères, et des sujets contre leurs maîtres. Nous verrons des guerres sanglantes, produites par la religion, par l'ambition, par la jalousie, par la haine, et soutenues par l'injustice, la cruauté, et la perfidie. Nous lirons que pour des intérêts d'une bien moindre importance que ceux qui divisent les Whigs et les Toris, pour des

questions d'école et des disputes de philosophie et de grammaire, on en est venu aux massacres et aux incendies ; enfin, sans parler des divisions du jansénisme, qui prennent le train de s'éterniser, nous verrons ce qui est sans exemple dans tous les siècles ; des citoyens d'un même royaume s'entr'égorger de sang-froid au son d'une cloche, et un roi cruel prendre plaisir à animer lui-même ses sujets au meurtre de leurs amis, de leurs parents, de leurs compatriotes, de ceux qui vivoient avec eux sous le même toit et dans le même lit. De tels faits seroient sans doute l'opprobre d'une nation, s'il étoit vrai qu'on pût les reprocher à tous les particuliers. Mais dans ces grands mouvements qui troublent et qui renversent les plus puissants états, combien se trouvera-t-il de personnes qu'on puisse en accuser ? Il ne faut qu'un scélérat hardi et entreprenant ; un duc de..... en France, un Cromwel en Angleterre. La multitude se remue presque toujours en aveugle. Le crime des mouvements populaires ne tombe que sur celui qui les cause ; et dans ces sortes de convulsions publiques (si j'ose m'exprimer ainsi), où les plus honnêtes gens se trouvent souvent engagés par crainte, ou par d'autres nécessités inévitables, on peut quelquefois être forcé de commettre des crimes et conserver toute son innocence.

Mais s'il est vrai, dira-t-on, qu'il faut attribuer l'injustice qu'on fait au caractère des Anglais à la fausse idée qu'on prend d'eux dans l'histoire,

pourquoi ne juge-t-on pas aussi mal des Français, eux qui, de mon aveu, n'y sont pas représentés plus avantageusement? Si c'est un Français qui me fait cette objection, je lui répondrai d'abord qu'il est peut-être un peu la dupe de sa vanité, lorsqu'il s'imagine que tous les étrangers ont de lui une aussi avantageuse idée qu'il en a lui-même. Mais il est aisé d'ailleurs de satisfaire à cette difficulté; et ma réponse servira même à confirmer mon opinion. J'avoue donc que, quelque préjugé qu'on pût former au désavantage des Français sur la lecture de leur histoire, on n'a pas absolument d'eux les fâcheuses idées que cette lecture peut inspirer. Cela vient de ce que le fond de leur caractère est connu de la plupart des étrangers. Ils sont au milieu de l'Europe, et cette situation les expose à être visités continuellement par les voyageurs. On les voit, on les fréquente, on reconnoît qu'à la légèreté et à la vanité près, ils sont d'un caractère aimable. On leur rend justice. Les Anglais n'ont pas le même avantage. Ils sont séparés du continent par une mer dangereuse. On voyage rarement chez eux; on ne les connoît point assez. On demeure donc sur leur compte dans le préjugé historique; et sur une trompeuse apparence, on se fait d'eux un portrait qui ne leur ressemble pas. Pour m'expliquer en un mot, c'est en Angleterre qu'il faut venir prendre le droit de juger des Anglais. C'est là que je les ai reconnus humains, affables, généreux, capables de tous les

sentiments qui font les bons naturels et les grandes ames. Les honnêtes gens d'Angleterre sont tels que je souhaite que soient mes enfants et toutes les personnes qui me sont chères. Pour ce qui regarde les dames, je trouve que celles qui sont aimables, dont le nombre est très grand, le sont infiniment plus qu'en nul autre pays du monde; et si je ne savois d'où j'amenai autrefois ma chère Sélima, je m'imaginerois que cette chère épouse étoit née en Angleterre.

Je m'aperçois que mes digressions sont longues. C'est un défaut de ma vieillesse. Je veux mériter le pardon du lecteur par le récit d'un évènement qui ne lui causera point d'ennui. La veille de notre départ de Tumbridge étoit un jour de bal. Nous y étions allés avec un gentilhomme suédois d'un mérite extraordinaire, qui se nommoit le baron de Spalding. C'étoit une connoissance que le marquis avoit faite à Londres, et dont je l'avois félicité. Tandis qu'ils étoient dans la chaleur de la danse, on vint avertir le baron qu'une dame demandoit à lui parler à la porte. Il sortit aussitôt que cela fut possible, et ne revint point. Une demi-heure après il nous envoya son laquais, avec un billet pour le marquis, par lequel il nous prioit, si nous étions toujours résolus de partir le lendemain au matin, de ne pas nous retirer chez nous sans passer à son logement. Il n'étoit pas loin du nôtre; nous y allâmes vers minuit. Nous n'y trouvâmes point

le baron, mais bien un second billet de sa main, par lequel il nous faisoit des excuses d'avoir demandé notre visite et de n'avoir pu l'attendre. Il conjuroit le marquis, par l'amitié qu'ils s'étoient jurée, de ne point partir de Tumbridge qu'il n'eût eu l'honneur de le voir. Les procédés mystérieux ne m'ont jamais plu ; cependant, connoissant la sagesse de M. de Spalding, je suspendis le jugement que j'en aurois pu porter. Le lendemain matin nous reçûmes de lui un nouveau billet, qui étoit une pressante invitation d'aller dîner chez lui. Nous le trouvâmes qui nous attendoit avec un homme que nous ne connoissions point, et une jeune dame de dix-huit ou dix-neuf ans, qui nous parut belle comme un ange. Il étoit dans un transport de joie qui se lisoit dans ses yeux. Vous me voyez le plus content des hommes, nous dit-il ; j'en étois hier le plus malheureux. Voici, ajouta-t-il, en nous montrant la jeune dame, celle qui causoit hier ma peine, et qui va faire maintenant tout le bonheur de ma vie. Nous lui marquâmes quelque envie d'en apprendre davantage. Il nous raconta ce qui suit.

En voyageant en France, j'étois arrivé, nous dit-il, à Marseille, et je balançois si je ne m'embarquerois point pour l'Italie. Comme j'étois dans l'hôtellerie, une dame se fit amener à moi, une bourse à la main, dans laquelle elle me pressa honnêtement de mettre quelques pièces d'argent.

Je lui demandai à quel usage elle destinoit cette charité. Elle me dit que c'étoit pour subvenir aux frais du voyage d'une pauvre jeune Anglaise qui se trouvoit sans biens et sans support à Marseille, et qui vouloit absolument retourner en Angleterre. Cela piqua ma curiosité. Je priai la dame de m'apprendre ce que c'étoit que cette Anglaise, et comment étant si jeune elle se trouvoit seule à Marseille. Elle me raconta qu'elle y étoit depuis plusieurs années ; qu'un vaisseau anglais, sur lequel elle étoit avec sa mère, ayant été pris par un corsaire français, la mère et la fille étoient tombées en partage au capitaine, qui étoit un Marseillois ; qu'il avoit pris tant de soin de l'une et de l'autre, qu'elles avoient peu senti la perte de leur liberté ; mais que ce bon patron étant venu à mourir, et leur ayant laissé de quoi vivre honnêtement, elles avoient eu des démêlés avec l'héritier principal, qui prétendoit que le mort n'avoit pu disposer de ce qu'il leur avoit donné ; qu'ayant plus de crédit que deux pauvres étrangères, il s'étoit mis en possession de ce qui leur appartenoit, et les avoit réduites à la dernière misère ; que la mère en étoit morte d'affliction tout récemment ; que la fille, se voyant privée de toute consolation, étoit résolue de retourner dans sa patrie, et que tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens à Marseille s'unissoient dans le dessein de lui faire une somme considérable qui pût la mettre en état de faire

le voyage avec douceur, et sous la conduite de quelques personnes d'honneur qu'on chargeroit de cette commission. Cette histoire me parut assez intéressante pour me faire souhaiter de connoître cette malheureuse étrangère. Je mis deux écus dans la bourse. J'affectai ainsi de ne pas paroître trop libéral, pour prévenir le soupçon de mon dessein. Je m'informai de sa demeure : on me dit que depuis la mort de sa mère, une dame l'avoit retirée chez elle par charité. Je conçus qu'il me seroit difficile de m'introduire dans cette maison. Cependant, comme je sais parfaitement la langue anglaise, je résolus de m'y présenter sous la qualité d'un Anglais qui s'intéressoit au malheur d'une personne de son pays. Je fus reçu de bonne grace avec ce titre. Je vis la charmante personne qui est à mes côtés ; car c'est elle-même que vous voyez, ajouta le baron. Je l'adorai au premier moment que je la vis. Je la priai de m'expliquer ses peines, et de me dire comment je pourrois me rendre propre à les adoucir. Le tour noble et touchant de sa réponse acheva de me rendre passionné. Je lui jurai, dans le fond de mon cœur, un respect éternel. Cependant je pris le dessein de ne lui en rien témoigner. Je lui promis seulement mes services ; et, pour commencer à lui en rendre de réels, je m'informai de ce que c'étoit que le lâche qui en avoit si mal usé avec elle. Son crédit ne m'effraya point : je pris des avis sur

les moyens de l'attaquer ; je lui intentai un procès en forme, résolu de le pousser jusqu'au conseil du roi, s'il étoit plus heureux que moi dans les tribunaux inférieurs. Le ciel se déclara pour l'innocence ; nous eûmes une pleine victoire, et mademoiselle Perry fut remise en possession de tout ce qu'elle avoit injustement perdu. Je lui demandai ensuite si elle pensoit toujours à retourner en Angleterre. Elle me fit connoître que c'étoit son dessein. Je lui offris de l'y conduire moi-même, sous prétexte que mon dessein étoit d'y voyager, car je ne lui avois point caché que j'étois Suédois : et pour ménager sa délicatesse, je priai la dame qui lui avoit donné une retraite, de consentir à nous tenir compagnie. Elle avoit conçu tant d'amitié pour mademoiselle Perry, qu'elle accepta cette proposition avec joie. Nous quittâmes Marseille, nous traversâmes la France, et nous touchâmes enfin au port de Londres, après une route des plus heureuses. Je n'avois pas fait, pendant ce temps-là, la moindre ouverture de mes sentiments à mademoiselle Perry. Mon respect et l'assiduité de mes soins m'avoient servi seuls d'interprètes. Je ne lui avois pas même demandé quelle étoit la situation de ses affaires à Londres. Cependant je pris la liberté de m'informer d'elle où elle vouloit se faire conduire, et s'il me seroit permis de la revoir quelquefois. Elle me dit, avec une franchise charmante, que sa fortune étoit dérangée ; que son père, qui avoit

été un des plus riches négociants de Bristol, s'étoit trouvé contraint, par diverses pertes, d'abandonner le commerce et de se retirer avec le reste de ses biens; qu'il s'étoit embarqué pour le Levant avec sa famille, dans l'espérance d'y réparer le désordre de ses affaires; mais qu'ayant été attaqué par le Marseillois, il avoit péri en se défendant, de sorte que cet infortuné voyage lui avoit coûté la perte de son père, de sa mère et de toutes ses espérances; qu'il lui restoit une tante à Londres, chez laquelle elle se promettoit de trouver un asile, et que c'étoit à sa maison qu'elle alloit se faire mener. Je pris le soin de l'y conduire moi-même. Mais quelle fut sa surprise et son affliction, en apprenant que cette tante étoit morte depuis deux ans, et qu'il lui restoit par conséquent moins de protection encore en Angleterre qu'elle n'en auroit trouvé à Marseille. Je crus pouvoir lui proposer, en ce triste état, ce que je n'avois osé jusqu'alors. Je lui offris ma bourse, pour lui procurer le temps d'écrire à ses parents de Bristol, et de mettre ordre à ses affaires. Elle n'écouta point volontiers ma proposition. Dites plutôt, monsieur, que je ne fus pas longtemps à l'accepter, interrompit, mademoiselle Perry, et ne vous dérobez point la gloire de votre générosité, comme vous l'avez déjà fait en cachant l'excessive dépense où vous engagea le procès de Marseille, et celle que vous fîtes en nous défrayant malgré nous sur la route. Je me charge,

continua-t-elle, de finir le récit de notre aventure, car je prévois que votre modestie vous fera renoncer au caractère d'historien fidèle.

Mademoiselle Perry prit donc la parole au lieu du baron, et poursuivit ainsi son histoire. Il est vrai que je fis d'abord quelque difficulté d'accepter les offres de M. le baron. Je n'avois déjà que trop de confusion des peines et de la dépeuse où sa compassion pour mes malheurs l'avoit engagé; mais ses instances continuelles, et le conseil de madame Doublet (c'étoit le nom de la dame de Marseille qui les avoit accompagnés), me firent résoudre à lui avoir encore cette obligation. Il loua pour cette dame et pour moi un appartement fort propre; il le meubla avec plus de magnificence qu'il ne convenoit à l'état de ma fortune; il me donna une femme de chambre et deux domestiques; enfin il me mit dans une abondance que je n'avois connue que les premières années de ma vie. Madame Doublet, qui est une femme fort sage, n'approuvoit point cette excessive libéralité. Quelles sont ses vues, me disoit-elle? que prétend-il par cette dépense? S'il n'a dessein que de vous rendre service, un peu plus de modération conviendroit davantage. Nous pourrions vivre honnêtement à moins de frais. Que je crains, ajouta-t-elle, qu'il n'y ait du poison caché sous ce beau dehors, et que M. de Spalding n'en veuille à votre innocence! Ce discours me déplut. J'avois remarqué tant

d'honneur et de modestie dans la conduite et les sentiments de M. le baron, que je ne pouvois le soupçonner d'une lacheté. Cependant j'avois peine à me rendre raison à moi-même des excès de sa générosité. Est-ce compassion, disois-je? est-ce amour? Il ne s'est jamais expliqué sur ses motifs. Il en use avec moi comme il feroit avec une sœur chérie. Il est impossible que je devine les principes qui le font agir. Madame Doublet observoit ses moindres actions : il vous aime, me disoit-elle quelquefois, j'en suis sûre. Voyez ses regards timides, sa façon d'agir tendre et respectueuse, cette crainte de se rendre trop familier; ce n'est point là le langage de l'indifférence. Il seroit plus libre avec vous, si l'amour ne le tenoit pas dans cette réserve. Mais quelle apparence, répondois-je, qu'il ait pour moi les sentiments que vous dites, puisqu'il ne m'en a jamais témoigné la moindre chose? C'est ce qui me le fait craindre, reprenoit-elle. J'appréhende ses intentions. On ne cache point si soigneusement ce qu'on peut découvrir sans honte ou sans reproche.

Cependant M. le baron me donnoit sans cesse de nouvelles marques de sa générosité. Tantôt c'étoit un présent considérable qu'il trouvoit toujours quelque moyen adroit de faire recevoir; tantôt c'étoient des fêtes et des parties de plaisir. Il faisoit tout d'un air désintéressé, et sans affectation. Ses visites même, quoique fréquentes, ne

l'étoient pas assez pour donner lieu à la médisance ; et il prenoit soin de ne me les rendre que dans les temps où il étoit assuré que madame Doublet se trouvoit avec moi. Des manières si nobles et si charmantes ne pouvoient manquer de me toucher jusqu'au fond du cœur. Je ne regardois M. de Spalding qu'avec admiration. J'ai souhaité cent fois, non d'être assez heureuse pour faire naître son amour, je sentois trop la distance qu'il y avoit de lui à moi; mais d'être née avec tout ce qu'il falloit pour lui plaire, pour élever sa fortune, et pour le rendre heureux. Je ne pouvois entrer dans les défiances de madame Doublet. Je ne trouvois dans mon cœur que des sentiments d'estime et de reconnoissance, et souvent plus de trouble et de tristesse que je n'en laissois paroître. Pendant ce temps-là j'avois écrit à Bristol, pour y découvrir ce qu'il me restoit de parents. Il s'y en trouvoit encore quelques uns, mais si éloignés, que j'avois peu de secours à attendre d'eux. Madame Doublet, qui vit ma tristesse, m'offrit de me reconduire avec elle à Marseille, et de m'y donner pour toute ma vie une retraite dans sa maison. J'aurois peut-être pris ce parti, si je n'avois point eu d'autre inquiétude que celle de ma fortune ; je tenois à l'Angleterre par d'autres liens. Le sentiment des bontés de M. de Spalding occupoit entièrement mon cœur. Je m'affligeois de ne pouvoir rien pour les reconnoître ; je me flattois même quelquefois que mon absence l'auroit

chagriné ; et quoique je n'osasse m'arrêter à cette pensée, je sentois qu'elle faisoit toute la douceur de ma vie. Il arriva qu'un jeune homme de mon voisinage, qui m'avoit vue passer souvent vis-à-vis de sa porte, prit pour moi une si vive inclination qu'elle lui fit naître l'envie de m'épouser ; il avoit un bien honnête, et il pouvoit disposer de lui. Il s'adressa à madame Doublet que tout le monde prenoit pour ma mère ; et lui ayant expliqué sans détour les sentiments qu'il avoit pour moi, il demanda d'elle son consentement pour me voir. Madame Doublet m'apporta cette nouvelle avec joie. C'en étoit une dans le fond fort avantageuse pour une fille telle que moi, qui ne subsistoit que par les libéralités d'autrui. Cependant je n'en fus point touchée. M. le baron m'étant venu voir dans le temps que nous étions occupées de cet entretien, je craignis que madame Doublet ne lui en fît l'ouverture, et je me sentis tremblante sans savoir pourquoi : elle lui en parla néanmoins, croyant que cette affaire ne devoit point être cachée à une personne à qui nous avions tant d'obligations. J'étois pâle et interdite pendant ce récit ; il l'écouta jusqu'au bout sans l'interrompre. Lorsqu'elle eut cessé de parler, et de relever les avantages qu'il y avoit dans ce parti, il répondit d'un air assez froid, que personne ne s'intéressant plus que lui à mon bonheur, il se réjouissoit sincèrement de cet effet extraordinaire de mon mérite ; que c'étoit à

moi-même à me consulter dans cette occasion, et que quelque résolution que je pusse prendre, il estimeroit très heureux celui que je rendrois le maitre de mon cœur et de ma personne. Il fit tomber ensuite la conversation sur un autre sujet : elle fut courte, et sa visite aussi. Il se retira sur le prétexte d'une affaire pressante.

Je ne veux point cacher ici, ajouta alors mademoiselle Perry, en adressant la parole au baron, ce que je n'ai point encore eu l'occasion de vous raconter à vous-même. Votre retraite, et le discours que vous aviez tenu à madame Doublet, furent un coup mortel pour moi. J'entrai seule dans mon cabinet. Mes larmes se firent bientôt un passage malgré moi, et je m'abandonnai aux plaintes les plus douloureuses. O ciel, m'écriai-je, se peut-il rien de plus étrange que ma fortune ? Par où ai-je mérité que le sort me traite si cruellement ? J'ai été malheureuse avant que de pouvoir connoitre ce que c'est que de devenir criminelle ; j'ai perdu mon père et ma mère, mes biens et ma liberté. J'ai vu mon honneur et ma vie en péril, dans une région étrangère, au pouvoir d'un corsaire ; j'ai souffert plus de chagrins que je ne puis compter de jours dans toute ma vie : et toutes mes infortunes passées n'étoient rien en comparaison de celle où je retombe. Quoi ! j'aurai connu le plus aimable de tous les hommes ; j'en aurai été traitée avec une douceur et une générosité sans exemple ; je me serai flattée qu'il

entroit un peu de tendresse dans ses soins, je lui aurai donné toute la mienne, et je passerai à ses yeux dans les bras d'un autre, sans qu'il paroisse même s'apercevoir de mes peines ! Hélas ! demandois-je d'être aimée de lui ? je découvre trop bien le peu que je vaux. Mais si la compassion a pu le toucher autrefois en ma faveur, pourquoi en manque-t-il aujourd'hui pour le plus cruel de tous mes maux ? M'a-t-il crue assez insensible pour n'être pas touchée de ses bienfaits ? S'il est généreux, pourquoi me croit-il incapable de l'être ? ou s'il a de mon cœur l'opinion que je ne mérite que trop qu'il en ait, pourquoi ne me plaint-il pas lorsqu'il me cause des peines plus insupportables que celles dont il m'a délivrée ? Je demeurai dans ce trouble pendant quatre jours. Je puis dire même qu'il augmenta beaucoup par l'absence de M. le baron, qui laissa passer tout ce temps sans me voir et sans me donner de ses nouvelles. Enfin je le vis venir au cinquième. Son air étoit aussi froid et plus embarrassé que la dernière fois qu'il m'avoit quittée. M'ayant trouvée avec madame Doublet, il demanda la liberté de m'entretenir un moment sans témoins. Elle ne fut pas plutôt éloignée qu'il se jeta à mes genoux. Il prit une de mes mains qu'il baisa quelque temps sans parler ; et je ne pensai pas même à la retirer, dans la surprise où son action me jeta. Je vois, mademoiselle, me dit-il, qu'il n'est plus temps de se taire. J'ai eu besoin d'une force infinie pour

me faire cette violence, depuis le premier moment que je vous ai connue à Marseille, et plus encore depuis trois mois que nous sommes en Angleterre ; mais tout mon respect cède à la crainte que vous m'avez donnée de vous perdre. Là-dessus M. le baron me fit un récit passionné de toutes les peines qu'un trop long silence lui avoit causées. Il me dit qu'il s'étoit retenu par deux motifs : l'un étoit la crainte que ses services ne me parussent intéressés, et l'autre le respect qu'il devoit à son oncle, qui lui tenoit lieu de père, parceque n'ayant jamais eu que des vues légitimes, il n'auroit osé me proposer de m'épouser sans son aveu ; que son oncle étant actuellement résident pour le roi de Suède à Paris, il y avoit déjà deux mois qu'il lui avoit écrit pour ménager son consentement ; que quoiqu'il en eût reçu des réponses honnêtes, elles étoient si peu conchuantes, qu'il n'avoit osé en prendre droit de me faire encore l'ouverture de ses sentiments ; mais que le dessein où étoit madame Doublet de me marier l'avoit si fort alarmé, qu'il avoit pris la poste après m'avoir quittée la dernière fois ; qu'il s'étoit rendu à Paris avec une diligence extraordinaire ; qu'il y avoit vu son oncle, et qu'il en avoit obtenu, après beaucoup de difficultés, sinon l'entière liberté de m'offrir sa main, du moins celle de m'ouvrir son cœur, et de travailler à gagner mon estime ; que son oncle avoit été si touché de la conduite soumise qu'il avoit

tenue à son égard, qu'il ne doutoit point d'en obtenir un consentement plus absolu ; que c'étoit donc de moi que le succès de son amour dépendoit, et qu'il attendoit de ma bouche, en tremblant, la décision de sa félicité.

Je fus si frappée de ce que j'avois entendu, continua mademoiselle Perry, que je demeurai long-temps sans rien répondre. Je trouvai tant de noblesse et de vraie grandeur dans tous les procédés de M. de Spalding, que, toute occupée d'admiration, j'oubliai pour quelques moments les intérêts de mon cœur. Cet excellent naturel, dans le respect qu'il portoit à son oncle, cette bonté excessive de descendre ainsi jusqu'à moi, cette franchise à m'expliquer si naturellement ses dispositions, tout cela, joint au souvenir toujours présent de ses autres faveurs, fit sur moi une impression que je ne pus pas soutenir : je me mis à répandre une abondance de larmes. Trop généreux ami, lui dis-je, modérez cet excès de bonté pour une malheureuse qui n'en est pas digne. Vous oubliez qui je suis : songez que c'est cette infortunée que vous avez rachetée des fers à Marseille, que vous avez sauvée à Londres de l'extrémité de la misère, et qui ne doit se regarder que comme votre servante ou votre esclave. Je ne respire que par vous, et je suis bien éloignée sans doute de vous disputer le moindre droit sur ce qui vous appartient si justement. Mais je dois arrêter cette prodigue effusion de bienfaits, lorsque

vous n'y mettez pas de bornes. Contentez-vous de m'avoir faite ce que je suis ; vous perdriez trop de ce que vous êtes en faisant pour moi davantage. Je ne vous désavouerai pas que je suis glorieuse et contente de l'ouverture que vous m'avez faite. Oui, j'ai souhaité d'être aimée de vous. Votre froideur à la proposition que madame Doublet vous fit de mon mariage me pénétra d'une vive douleur : mais je deviens trop heureuse aujourd'hui pour m'en plaindre. Je le suis plus que je ne l'ai souhaité, et ce que je viens d'entendre me suffit pour l'être toute ma vie. M. le baron n'écouta pas mon discours avec tranquillité : il prétendit que le nom d'excès convenoit moins à ses bienfaits qu'à ma reconnoissance. Si je l'en eusse cru, je lui aurois accordé qu'il m'étoit redevable, pour avoir donné à sa générosité une occasion de s'exercer. Il répondit à l'objection de l'inégalité par des raisons que son amour lui fit paroître très fortes; et le mien, car il ne faut plus en faire mystère, m'empêcha de lui en faire sentir la foiblesse. Il fut si pressant qu'il n'eut pas de peine à se faire obéir d'un cœur qui étoit depuis long-temps tout à lui. J'acceptai les premiers vœux de son amour ; et je lui fis les miens, sans autre restriction que celle que la volonté de son oncle y pourroit mettre. Je le priai de faire entrer madame Doublet dans notre confidence. Elle me tenoit lieu de mère par sa tendresse et par ses soins. Je désirois d'être approuvée d'elle, sans

compter le plaisir que je me faisois de la guérir des injustes soupçons qu'elle avoit toujours eus de mon cher bienfaiteur.

Tous les jours qui ont succédé à cet heureux éclaircissement ont été tranquilles et pleins d'agréments pour moi. Monsieur le baron me combloit des marques de son estime et de son affection, tandis qu'il agissoit fortement auprès de son oncle par des lettres continuelles, où il le pressoit de donner le dernier consentement à notre bonheur. Lorsque la saison des eaux fut arrivée, il me conseilla de venir les prendre à Tumbridge. Il me loua une maison commode, à quelque distance de celle qu'il prit pour lui-même. J'en suis peu sortie ; mais il m'y est venu voir souvent. Sa vue me tient lieu de tout. Hier, sur les dix heures du soir, un inconnu vint frapper à ma porte. Il dit au domestique qui la lui ouvrit, qu'ayant à parler à M. le baron de Spalding, et l'ayant cherché inutilement à sa maison, son valet l'avoit envoyé chez moi, comme au lieu où il se trouvoit le plus ordinairement. J'entendis ce discours de ma chambre ; et me tenant bien assurée que monsieur le baron ne se retireroit point sans m'avoir souhaité le bon soir, je fis dire à cet étranger qu'il pouvoit l'attendre chez moi. Il entra. Je le reconnus pour un Suédois. Je lui demandai s'il demeuroit en Angleterre. Il me répondit naturellement qu'il ne faisoit que d'y arriver ; qu'il étoit l'intendant de M. de....., oncle

du baron de Spalding, et qu'il avoit à lui parler pour des affaires d'importance. Madame Doublet, qui s'imagina quelque chose du sujet de cette députation, eut tant d'impatience d'en avertir monsieur le baron, qu'elle se fit conduire à la salle du bal, où elle se douta qu'il devoit être : elle nous l'amena. Il reconnut l'intendant de son oncle, et se retira à l'écart pour l'entretenir. Un moment après il revint à nous, les yeux baignés de larmes. Je suis perdu, me dit-il; l'esprit de mon oncle est entièrement changé au sujet de notre mariage. Il me fait dire qu'il me défend absolument d'y penser. Sa douleur étoit si vive, que loin de m'affliger moi-même, comme j'en avois tant de raison, je fis mes efforts pour le consoler. Je lui répondis que rien du moins ne pouvoit m'ôter son cœur; que c'étoit l'unique bien dont je fusse jalouse; que son oncle avoit raison de s'opposer à une alliance si peu proportionnée; que je n'étois que trop heureuse d'en avoir eu pour quelque temps l'espérance, et cent autres choses de cette nature, qui, loin de le consoler, paroissoient augmenter son affliction. Il demanda une plume et de l'encre avant que de retourner chez lui, et il vous pria par un billet, nous dit mademoiselle Perry, de passer à sa maison, pour vous y raconter son malheur et vous demander conseil comme à ses meilleurs amis. Cependant l'intendant de son oncle, qui le suivit, n'eut pas le courage de le voir long-temps dans cette violente

situation : il lui découvrit, lorsqu'il fut de retour à sa maison, que tout ce qu'il avoit fait par l'ordre de son oncle n'étoit qu'une feinte et un jeu; que monsieur le résident étoit lui-même en Angleterre; qu'il seroit le lendemain à Tumbridge; qu'il l'avoit envoyé d'avance, pour nous annoncer qu'il ne pouvoit consentir à notre mariage; mais que l'air dont il l'avoit chargé de cette commission, et le dessein qu'il avoit de nous venir voir sans être attendu, le rendoient presque certain que ses intentions ne s'accordoient point avec ses ordres. Ces nouvelles, et sur-tout l'arrivée de monsieur le résident en Angleterre; firent prendre à M. de Spalding une meilleure opinion de nos affaires. Il revint sur-le-champ à ma maison, après s'être excusé à vous de son absence, par un autre billet qu'il laissa chez lui. Il me trouva dans un abattement incroyable. Mais vous vous figurez aisément qu'il dura peu; lorsqu'il m'eut appris ce qu'il venoit d'entendre. Nous admirâmes le changement inespéré de notre fortune, et je commençai à croire que je n'étois pas haïe du ciel, puisqu'il me destinoit à un bonheur si parfait. Monsieur le résident est arrivé ce matin. Nous ne l'avons pas plutôt su, que nous nous sommes rendus à la maison qu'il occupe. Je n'ai pas cru blesser la bienséance, en me laissant conduire par celui que je regarde déjà comme mon mari. Il est entré le premier dans la chambre de son oncle. Je suis demeurée dans l'antichambre.

Il a plaidé sans doute éloquemment notre cause; car j'ai vu monsieur le résident venir au devant de moi un quart d'heure après, me tendre la main tendrement et me combler des plus vives caresses. Nous serons liés bientôt, m'a-t-il dit, par des nœuds plus étroits que ceux de l'estime; je souhaite, madame, que mon neveu puisse contribuer à votre bonheur, comme il a su me persuader que vous êtes seule capable de faire le sien. Il a désiré néanmoins, ajouta mademoiselle Perry, que, pour prévenir tous les reproches d'imprudence et de précipitation, nous lui donnions des preuves de la vérité de notre aventure de Marseille, de l'honnêteté de ma conduite, et de l'avantage que j'ai d'être d'une famille qui tient à quantité de personnes de distinction. Il nous est si aisé de le satisfaire là-dessus, que le retardement ne sauroit être long. Ainsi nous sommes à la fin de nos peines, nous dit-elle agréablement; et si M. de Spalding est aussi content que moi, il a eu raison de vous dire qu'il l'est infiniment. Elle acheva ainsi son histoire. Nous y primes toute la part que deux si aimables amants méritoient; nous dînâmes avec eux, et nous remîmes notre départ au lendemain.

Cependant si nous quittâmes Tumbridge, ce fut pour le revoir bientôt. Étant partis le matin pour Londres, nous nous arrêtâmes, pour dîner, dans un bourg qui est environ à la moitié du chemin. Nous vîmes arriver, en descendant à

l'auberge, un carrosse à six chevaux, suivi de plusieurs personnes à cheval, avec toutes les apparences d'un équipage de distinction. Comme nous étions encore à la porte, nous nous avançâmes, pour offrir la main à deux dames qui sortirent du carrosse, et qui n'avoient point d'homme avec elles. L'une étoit déjà avancée en âge; nous sûmes que c'étoit la vieille duchesse de Marlborough. L'autre étoit sa petite-fille, mylady Diana Spencer. Nous nous retirâmes, après les avoir conduites civilement à la chambre où elles devoient dîner. Mais la duchesse, ayant considéré attentivement le marquis, le trouva sans doute d'une physionomie agréable. Elle se fit informer qui nous étions; nos valets, qui n'avoient point d'ordre de se taire, déclarèrent le nom et la qualité du marquis; nous reçûmes aussitôt une députation des dames, pour nous proposer de nous joindre avec elles à dîner. Nous allâmes les saluer sur-le-champ. La duchesse fit mille civilités au marquis. Elle lui dit qu'elle avoit connu monsieur le duc, son père, dans un voyage qu'il avoit fait en Angleterre; qu'elle avoit admiré son mérite, et qu'elle étoit charmée de n'en apercevoir pas moins dans le fils. Elle nous demanda si nous allions à Tumbridge, ou si nous en étions de retour; et elle témoigna du chagrin d'apprendre que nous nous en retournions à Londres. Le marquis, qui étoit d'un caractère sensible et naturel, parut prendre un peu trop de goût à ses caresses et à ses

flatteries. Elle s'en aperçut ; et, en femme habile, elle le tourna si bien, qu'elle lui fit promettre de reprendre le chemin de Tumbridge avec elle. Je ne fus nullement satisfait de cette résolution; cependant je n'eus garde de donner au marquis le déplaisir de se voir contredire en public. Nous montâmes avec les dames dans leur carrosse, et l'on fut surpris, à Tumbridge, de nous voir reparoître au soir sur le Walck.

Je ne pus m'empêcher de témoigner mon mécontement au marquis, et d'appeler notre retour une faute de jeunesse. Il s'excusa sur les instances de la duchesse, et sur la crainte qu'il avoit eue de la désobliger par un refus incivil. Telles sont, lui dis-je, les idées de la plupart des jeunes gens. Ils s'imaginent que leur honneur est intéressé à ne refuser rien aux dames. De là ce nombre infini de fautes dans lesquelles ils se précipitent par un excès de considération pour elles. Je ne condamne point, continuai-je, une complaisance raisonnable que leurs charmes s'attirent naturellement, et dont on ne peut se dispenser sans brutalité ; mais de se porter aveuglément à tout ce qu'une femme désire, par la seule raison qu'elle est d'un sexe aimable auquel on craint de déplaire, c'est une foiblesse qui déshonore le nôtre. Il y a des manières de refuser qui font perdre au refus ce qu'il a de dur et d'offensant par lui-même. La politesse consiste proprement dans l'art d'accorder ou de refuser

avec grace; car, dans la société humaine, tous les discours et toutes les actions se réduisent presque à ces deux choses. La plupart se trompent dans l'idée qu'ils se forment d'un homme poli. Ils donnent le nom de politesse à la bonne grace des actions et à la disposition extérieure du corps et des manières: c'est une erreur. L'essence de la politesse consiste dans le sentiment de l'ame, et dans les termes par lesquels il s'exprime. Un paralytique peut être souverainement poli, tandis qu'un maître à danser ne sera qu'un homme grossier et brutal. Comptez donc, mon cher marquis, ajoutai-je, qu'avec un tour d'expressions honnête et naturel, vous résisterez, si vous le voulez, aux plus grandes importunités, sans offenser l'importun qui les fait. La duchesse de Marlborough ne vous a pas forcé de la suivre à Tumbridge; elle vous a pressé seulement par ses prières. C'étoit à vous de lui faire apercevoir civilement plus de force dans les raisons que vous aviez d'y résister, qu'elle ne prétendoit en mettre dans ses instances.

Nous eussions été quittes à bon marché, si cette rencontre de la duchesse n'eût point eu d'autre suite que notre retour à Tumbridge; mais comme elle aime excessivement le jeu, je prévis que le marquis, à qui elle ne permettoit pas de s'éloigner un moment d'elle, s'y laisseroit engager infailliblement. C'étoit néanmoins une passion vers

laquelle je ne lui avois jamais vu de penchant. Je tâchai, par quelques avis, de lui en inspirer de l'horreur. Il se flattoit lui-même d'être assez précautionné contre le danger ; cependant il s'y précipita comme je l'avois prévu. Il est vrai qu'il fut favorisé d'abord par la fortune. Elle ne l'abandonna pas un moment pendant les trois premiers jours. Il n'osa point me communiquer ses succès la première fois, car j'avois tâché de lui donner autant d'éloignement pour les gains du jeu que pour ses pertes. Je sus qu'il avoit remporté le même soir environ cent guinées ; mais, en ayant gagné le lendemain plus de cinq cents, le transport de sa joie lui fit trahir son secret. Il entra vers minuit dans ma chambre avec son chapeau plein de guinées qu'il répandit sur le plancher d'un air satisfait. Cinq cent quinze guinées aujourd'hui, dit-il en riant, et hier cent douze, c'est, si je ne me trompe, six cent vingt-sept. Il me regarda ensuite pour attendre ma réponse. J'étois à lire dans ma chaise. Je ne levai les yeux de dessus mon livre que pour lui dire froidement : Vous riez, monsieur, vous nagez dans la joie, et le malheureux que vous avez dépouillé se livre peut-être à l'heure qu'il est aux blasphèmes et au désespoir. Il y auroit peu d'honnêtes gens qui vous enviassent un tel bonheur. Cette courte morale le rendit sérieux. Il ramassa néanmoins son argent, et, s'étant approché de moi, il me dit

qu'il n'avoit pu trouver de bonnes raisons pour se dispenser de jouer ; que la duchesse de Marlborough et toute la compagnie l'en avoient prié, et qu'il avoit cru devoir se rendre par honneur autant que par complaisance.

Je sais, lui dis-je, qu'il y a des occasions dans lesquelles un homme tel que vous ne peut se défendre de lier une partie de jeu. L'usage le demande, et l'usage est quelquefois le tyran de la sagesse. Mais il me semble qu'il y a des règles en jouant dont un honnête homme ne s'écarte jamais. La première, et la plus nécessaire, est de savoir se borner dans le gain comme dans la perte. Il est également contraire aux lois du devoir de perdre et de gagner trop. Une perte excessive altère votre fortune et votre humeur ; un gain immodéré fait le même tort à celui qui perd en jouant contre vous. Le jeu est un exercice cruel : il blesse également le victorieux et le vaincu ; l'un, par le mal qu'il cause, et l'autre par celui qu'il reçoit. Une seconde règle qui ne convient guère moins au caractère d'un honnête homme, c'est l'égalité d'ame dans les faveurs et dans les disgraces de la fortune. Un joueur qui ne se possède plus après avoir perdu ou gagné cinq cents guinées m'inspire du mépris : sa lâcheté me fait pitié. Il estime donc une somme d'argent plus que son repos et son honneur. Il l'aimoit donc avec toutes les ardeurs de l'avarice, puisqu'il devient furieux après

l'avoir perdue, ou bien il la désiroit avec une avidité criminelle, puisqu'il ressent cette joie déréglée de l'avoir acquise.

Le marquis gagna encore le lendemain une somme considérable. Il m'en parla le soir avec plus de modération qu'il n'avoit fait la veille; mais son bonheur expira avec ce jour-là, car il perdit les jours suivants tout ce qu'il avoit gagné. Quoiqu'il parût peu touché de sa perte, je m'aperçus qu'elle avoit refroidi son ardeur pour le jeu. Il me proposa même de quitter Tumbridge pour éviter de perdre davantage. J'en pris occasion de lui reprocher que c'étoit donc le gain qui l'avoit attaché, puisqu'il perdoit le courage avec la fortune. Non, monsieur, lui dis-je, il faut demeurer encore quelque jours à Tumbridge, et continuer de jouer comme vous avez fait jusqu'ici; mais il faut que vous vous souveniez en même temps des deux règles que je vous ai données pour le jeu, et que vous tâchiez de les pratiquer. C'est ainsi que vos fautes mêmes pourront tourner à votre utilité. La fortune ne lui fut pas plus favorable les autres jours : il perdit environ cent cinquante guinées; mais je crus qu'il avoit gagné beaucoup par l'impression que cette aventure fit sur lui. Nous vîmes peu M. le baron de Spalding et mademoiselle Perry. Ils partirent pour Londres deux jours après notre retour à Tumbridge. Nous eûmes le plaisir de les rejoindre et de les trouver mariés

six semaines après, lorsque nous eûmes fini un petit voyage que je jugeai à propos de faire faire au marquis. Nous les retrouvâmes plus heureux que jamais, comme je le rapporterai plus bas, par de nouveaux avantages dont le ciel récompensa leur vertu.

LIVRE XI.

Le voyage dont je parle fut celui de quelques provinces d'Angleterre. Il ne suffisoit pas, pour prendre une parfaite connoissance des Anglais, de les avoir vus dans leur capitale; nous visitâmes toutes les parties méridionales de l'île, en commençant par Rye.

C'est un petit port dont le mérite est de servir de passage à ceux qui veulent arriver en France par Dieppe. Nous vîmes de là les débris de Winchelsey, qui en est à deux lieues. Cette ville, qui n'est plus aujourd'hui qu'un tas de masures, paroît avoir été autrefois considérable. Le pavé des anciennes rues subsiste encore. Elles étoient régulières et fort longues. Nous allâmes le même jour à Battel. Ce lieu est célèbre en Angleterre par la victoire qui assura la conquête de cette île à Guillaume le Conquérant. Il y éleva une abbaye, dont tous les bâtiments sont encore entiers et servent de demeure à un gentilhomme. Tel a été le sort de tous les monastères après la réformation. Nous parcourûmes ensuite les côtes de la mer, qui sont charmantes dans cette partie de la province de Sussex. Hasting, Born, Lewis, sont de petites villes agréables et bien peuplées. On nous fit remarquer, sur les dunes de Sussex, le

grand nombre et la beauté des moutons qui s'y engraissent d'une herbe excellente, et qui passent pour les plus délicats d'Angleterre. On prend sur les mêmes dunes, aux environs de Born, une espèce d'oiseaux que les Anglais appellent *whitears*, et qui ne le cèdent en rien à nos ortolans. La manière de les prendre est singulière. Ces oiseaux, qui voltigent en grand nombre sur les dunes, craignent la vue des nuées, sur-tout dans les beaux jours ; et lorsqu'ils aperçoivent la moindre diminution de lumière par le passage d'une nuée au-dessus de leurs têtes, ils se cachent dans les premiers trous qu'ils rencontrent. Les bergers font exprès des trous qu'on voit à chaque pas ; et par le moyen d'un lacet qu'ils mettent à l'entrée, ils prennent une multitude de ces petites bêtes. Chichester est une ville épiscopale. La cathédrale est belle, et pleine d'anciennes tombes et de monuments, tels que nous en vîmes dans la suite un grand nombre à Salisbury, à Wells, à Bristol, et dans la plupart des villes d'Angleterre ; mais ces descriptions seroient ennuyeuses, et par conséquent peu convenables à ces mémoires. Je n'ai pas même dessein d'entrer dans le détail de toutes les villes que nous visitâmes. Il pourroit faire la matière d'un ouvrage particulier, si le peu de temps qui me reste à vivre me permet de l'entreprendre.

Nous vîmes à Chichester la belle maison de

l'évêque. Ce prélat, qui se nomme M. Édouard Wadington, nous ayant aperçus dans sa cour, s'empressa de nous venir montrer ses appartements et ses jardins; et lorsque nous nous préparions à le quitter, il nous engagea, par ses instances, à dîner avec lui. Nous eûmes à table la compagnie de son épouse et de ses filles, qui nous parurent d'une sagesse et d'une modestie dignes du sang épiscopal. Pour lui, c'est son mérite qui l'a élevé à cette dignité. On m'a dit qu'il en est de même de tous les autres évêques de l'église anglicane. La brigue et la faveur ont peu de part aux élections. Le roi se fait un honneur de choisir les sujets les plus dignes, sans égard pour la naissance: de sorte que les dignités ecclésiastiques sont toujours la récompense de la doctrine et de la vertu. Cette conduite des Anglais n'est pas imitée par tous leurs voisins.

Standstead et Goodwod sont deux belles maisons que nous visitâmes entre Chichester et Portsmouth. La première appartient à mylord Scarborough, et l'autre au duc de Richemond. Les seigneurs anglais ont moins de magnificence dans leurs hôtels de Londres, que dans ce qu'ils appellent leurs *Country-Seats,* c'est-à-dire leurs maisons de province. Elles sont ordinairement dans leur principale terre; ils n'épargnent rien pour les embellir. Nous en vîmes un grand nombre dans notre voyage, telles que celle de mylord

Pembroke, à Wilton proche de Salisbury ; celle de mylord Leyminton, à Down Husband proche de..... ; celle du duc de Bolton, à Hackwood proche de Basinstok ; de mylord Weymouth, à Longlate proche de..... ; du duc de Beaufort, à Badminton près de Bath, et une infinité d'autres, soit aux environs de Londres, soit dans les provinces écartées. C'est là qu'ils se retirent dans la belle saison, ou lorsqu'il leur arrive d'être las ou mécontents de la cour. Les particuliers même qui s'enrichissent, comme rien n'est plus commun en Angleterre, tâchent d'acquérir un bien de campagne pour y bâtir une maison qu'ils appellent leur *seat* et leur *estate*. Le fond de leurs revenus consiste en actions dans les diverses compagnies de commerce ; de sorte que vous y voyez un nombre infini de personnes qui sont riches, de cinq, six et sept mille livres sterlings de rente ou davantage, et qui ne possèdent pas un pied de terre hors l'enceinte de leur maison de campagne. Les parcs des seigneurs sont vastes pour l'ordinaire ; mais ils ne les environnent point de murs de briques ou d'autres pierres, comme c'est l'usage en France : ce ne sont que des palissades, qui suffisent à peine pour arrêter le gibier. Les bêtes fauves y foisonnent, sur-tout les biches, les cerfs et les chevreuils. On les engraisse avec soin ; et soit le climat du pays, soit la nourriture qu'on leur fait prendre, elles y sont d'un goût

excellent. Aussi les mange-t-on plus communément qu'en France, où cette sorte de viande est fade, et ne peut être mangée qu'avec beaucoup d'assaisonnement.

Nous continuâmes notre route vers Portsmouth. C'est un des principaux ports d'Angleterre, qui n'est séparé de l'île de Wigth que par un détroit de deux lieues ; et l'espace qui est entre deux forme une vaste retraite pour les vaisseaux. Nous passâmes à Southampton, et de là à Winchester et à Salisbury. Ces deux dernières villes nous arrêtèrent quelques jours. Nous vîmes, à Winchester, un magnifique château commencé par le roi Charles II, et demeuré imparfait. On nous montra, dans une grande salle voisine qui sert aux assemblées de justice, la célèbre table qui donna le nom à l'ordre des anciens chevaliers de la table ronde. Je ne pus avoir d'autre preuve de la réalité de ce fait que la tradition populaire. La table est ronde comme le porte son nom. Elle est clouée contre le mur, quoiqu'elle soit grande et pesante. On lit dessus, le long des bords, différents noms en vieux caractères, qu'on prétend être ceux des premiers chevaliers. Winchester est une assez jolie ville. Quoiqu'il semble en sortant de Londres qu'on ne doive point s'attendre à voir ailleurs d'aussi charmantes femmes que celles qu'on a vues dans cette capitale, on est surpris de ne pas trouver une seule petite ville de province

qui n'en présente un grand nombre. La politesse même et le bon goût des choses ne sont pas des vertus étrangères dans ces lieux éloignés. Il y a des assemblées de danse et de jeu, où tous les honnêtes gens se rendent régulièrement à certains jours. Nous y assistâmes à Winchester ; et l'on nous y reçut avec mille égards de civilité. Nous éprouvâmes la même chose dans toutes les villes de quelque nom pendant le reste de notre voyage.

Salisbury est plus grand que Winchester. On nous y fit remarquer plusieurs restes curieux de l'antiquité. Wilton, qui est la maison de mylord Pembroke, dont j'ai déjà parlé, en pourroit fournir seul un volume. C'est une des plus curieuses collections de marbres, de statues antiques et de peintures, que j'aie vues dans tous mes voyages. Blandfort et Dorchester sont deux bonnes villes. Nous vîmes, à deux milles de celle-ci, un ancien amphithéâtre des Romains qui s'est fort bien conservé. Un peu plus loin, sur le haut d'une montagne, est un reste de camp romain que le peuple du pays nomme *Maiden-Castel*. Il s'en trouve de semblables en plusieurs endroits d'Angleterre. On prétend même que toutes les villes, dont les noms finissent en *Chester*, comme *Dorchester*, *Winchester*, etc., tirent de là leur origine, le mot de *Chester* venant assez naturellement de *Castrum*. Les environs de *Dorchester* offrent

quantité de tombeaux sur lesquels on ne s'accorde point. Les uns prétendent qu'ils sont romains ; les autres saxons ou danois. Ce sont de grands tas de terre dont la figure est ronde, et qui sont à peu de distance les uns des autres. On en a ouvert plusieurs en différents temps ; on y a trouvé des ossements, et quelquefois des armes. Les Anglais les appellent Barrows. Comme l'Angleterre a été dans tous les temps un théâtre de guerres sanglantes, il y a peu de campagnes où l'on ne trouve des monuments de camps et de batailles.

Weymouth, qui est un petit port de mer, n'étant qu'à quatre ou cinq milles, nous y allâmes pour passer de là dans l'île de Portland. Le corps de l'île est éloigné de la côte d'environ trois milles. Elle est extrêmement haute et escarpée de tous côtés, excepté vers l'Angleterre, où elle s'abaisse assez pour former une petite plaine. On aborde là dans une misérable ville composée de cent maisons pauvres et mal bâties. Un peu plus haut, sur le penchant de la montagne, est un petit village qui contient vingt maisons : toutes les autres parties de l'île sont désertes, quoiqu'elle ait sept milles de tour. Il n'y a ni arbres ni buissons ; mais elle est couverte d'herbe semblable à celle des dunes de Sussex. Comme la seule propriété du lieu est de produire les plus belles pierres d'Angleterre, il offre quantité de carrières où l'on travaille sans cesse. Elles se tirent au profit

des propriétaires, excepté que le roi prend trois sous sur chaque tonne. Il a lui-même une carrière qu'on appelle *King's-Carrer*, ou la carrière du roi. Il faut pénétrer différentes couches de mauvaises pierres pour parvenir jusqu'aux plus belles. Nous y trouvâmes quantité de coquillages pétrifiés. A l'ouest de l'île est une maison avec deux tours, sur lesquelles on allume la nuit des flambeaux pour la sûreté des vaisseaux, qui ne peuvent s'en approcher sans péril.

Je crains de devenir ennuyeux par un récit si exact. Nous nous rendîmes à Excester, par Abbotsbury, Bridport, Axminster, et Hunnyton. Excester est une des meilleures villes d'Angleterre. Elle est grande, belle et bien peuplée. Le commerce y est florissant, quoiqu'elle soit à quelque distance de la mer. La rivière qui y passe est assez forte pour porter de larges barques jusqu'à Topsham, qui n'est éloigné que de cinq milles, et où les vaisseaux peuvent aborder. Nous visitâmes toutes les manufactures et les curiosités de Topsham et d'Excester ; et après nous être un peu répandus dans la campagne, pour y voir le château de Poderam, et quelques autres belles maisons, nous prîmes le chemin de Plymouth par Newton-Bushel et par Totness. Cette dernière place nous plut extrêmement par la netteté de ses rues et la propreté de ses maisons qui sont toutes couvertes d'ardoises. Nous arrivâmes enfin à Plymouth.

Ce fameux port est à l'extrémité de Devonshire. Nous n'eûmes pas besoin de moins de huit jours pour en observer les diverses beautés. La ville en elle-même n'a rien d'extraordinaire; mais ses trois ports, sa citadelle, ses magasins, ses arsenaux, le Duk, c'est-à-dire le lieu où se construisent les vaisseaux, le quartier des officiers de mer, etc., sont autant de choses qui méritent l'attention des voyageurs. Il y a, près de Plymouth, une ville nommée *Stanehouse*, qui n'est peuplée que de pauvres Français réfugiés. Ils y vivent doucement, par la générosité d'un gentilhomme anglais nommé M. Hedgecombe, à qui ce lieu appartient. Il n'exige presque rien d'eux pour le loyer des maisons; et l'on m'a dit qu'il les soulage par ses continuelles libéralités. Sa maison, qui n'en est point éloignée, est dans une des plus belles situations d'Angleterre. Nous allâmes à l'assemblée et au bal à Plymouth, comme nous avions fait dans toutes les autres villes. Nous y trouvions par-tout les mêmes coutumes; car il y a beaucoup d'uniformité dans les manières des Anglais.

Il nous restoit à parcourir la province de Cornwall, pour avoir pénétré jusqu'au fond de cette partie occidentale de l'Angleterre. Le marquis ne paroissoit pas disposé à aller plus loin. Il me pressoit même souvent de reprendre la route de Londres; et quoiqu'il ne m'en apportât nulle

raison, je découvrois aisément celle qui lui faisoit souhaiter notre retour. L'image de ma nièce le suivoit sans cesse. Les plaisirs de Tumbridge et les distractions du voyage l'avoient si peu guéri, qu'il n'en étoit ni moins rêveur, ni moins mélancolique. Je parle du moins des moments où il étoit seul; car il prenoit assez sur lui-même pour éviter de paroître triste en public; mais à moi qui le connoissois par une si longue habitude, il ne m'échappoit rien de ses moindres mouvements, et j'apercevois sa tristesse à la violence même qu'il se faisoit pour la déguiser. Cependant j'affectois de le croire tranquille. Toute mon attention étoit à le tenir sans cesse occupé, soit de plaisirs, soit de lectures et de conversations. Je le pressai si fortement d'entrer en Cornwall, qu'il ne put refuser de me suivre. Nous en visitâmes toutes les parties, en commençant par Loo jusqu'à Truro, Falmouth et Landsend. C'est un pays qui n'a rien de la beauté des autres provinces d'Angleterre. Ses mines de cuivre et d'étain sont le seul avantage qu'il ait de la nature: on sait qu'elles fournissent le plus bel étain de l'Europe. Nous descendîmes dans plusieurs mines, pour en admirer les richesses. L'étain, dans la mine, n'a rien qui frappe extraordinairement. Ce sont des pierres communes, à peu près de la couleur de nos pierres à détacher les habits: mais les mines de cuivre, sur-tout celles que nous vîmes près de

Tavistock, nous causèrent de l'admiration. Les veines du métal étoient aussi brillantes que l'or, et sembloient n'avoir pas besoin d'être fondues pour devenir plus pures. Nous ne nous lassions point d'observer ces ouvrages de la nature; et, pour me servir des termes de M. de Fontenelle, nous fûmes charmés de la prendre ainsi sur le fait. Nous revînmes par *Lestidel et Killington*, d'où nous prîmes notre chemin vers *Sommersetshire*, par Tavistok, Lidfort, Bidifort, et Barnestable, qui est une des plus agréables villes du pays. Nous continuâmes de voir Taunton, Bridgewater, Wells, et Glassembury, et nous nous rendîmes enfin à Bristol. Le lecteur s'aperçoit bien que j'omets à dessein les remarques que nous fîmes dans toutes les villes que je viens de nommer. Elles ne satisferoient que des antiquaires : mais je ne puis m'empêcher de marquer ici quelque étonnement de ce qu'un pays si agréable, et si rempli de choses curieuses, est négligé des voyageurs.

Il tardoit extrêmement au marquis d'être arrivé à Bristol, parceque c'étoit nous rapprocher de Londres. Son impatience et ses agitations me touchoient de pitié. Enfin, malgré la résolution que j'avois prise de ne pas lui parler de sa tristesse, je lui dis un jour : Qu'avez-vous donc? Pourquoi cette humeur sombre qui vous rend si différent de vous-même? Vous n'agiriez pas avec moi plus

froidement et avec plus de réserve, si j'étois un inconnu, ou du moins un homme qui vous fût indifférent. Il me répondit sur-le-champ, et d'un ton qui me fit juger que sa répouse étoit préparée : En vérité, monsieur, votre étonnement m'en cause plus que je ne saurois dire. Vous me demandez ce qui me rend triste, comme si vous pouviez l'ignorer ; mais je consens à vous l'apprendre, puisque vous feignez de ne le pas savoir. J'ai deux raisons d'être triste, qui sont bien justes : l'une est le doute où je suis de la santé de Memiscès, pour qui vous savez que j'ai la plus tendre amitié ; l'autre, qui ne m'afflige guère moins, est votre propre indifférence pour l'état où il peut être. Je ne reconnois point là cette bonté d'ame que vous m'avez tant prêchée ; et je ne vois pas trop bien le fond que je puis faire sur vos assurances d'amitié, lorsque vous en manquez pour votre propre neveu. Le marquis avoit assurément dessein de m'embarrasser par ce reproche. Je le reconnus à son air ; mais il fut fort surpris de voir sa harangue produire un effet tout contraire. Effectivement je la trouvai si aimable et si bien tournée, que je ne pus m'empêcher de l'embrasser aussitôt. Je lui dis, d'un visage riant, que quelque injustes et quelque mal fondées que fussent les deux causes de sa tristesse, j'avois trouvé beaucoup de plaisir à les entendre ; qu'elles étoient pour moi une nouvelle preuve de la bonté

de son naturel, et qu'elles méritoient bien que je prisse la peine de me justifier; qu'il devoit donc être sans inquiétude pour Memiscès, parcequ'il étoit sans doute hors de danger; que la raison que j'avois de le croire me disculpoit de l'indifférence dont il m'accusoit; que c'étoit le soin que j'avois eu d'écrire à ma fille, avant mon départ de Londres, pour la prier de me donner de ses nouvelles au moindre péril de Memiscès, et l'ordre que j'avois laissé à Scoti, qui étoit demeuré à Londres avec le gros de notre bagage, de m'envoyer sur-le-champ toutes les lettres qu'il recevroit pour moi; que lui ayant écrit de temps en temps pour lui apprendre les villes où nous devions passer, j'aurois reçu infailliblement des nouvelles de lui s'il en avoit eu à m'envoyer. Vous voyez donc, lui dis-je, que je ne suis pas coupable, et que vous l'êtes un peu de m'avoir accusé. Nous fîmes la paix aisément. Il devint tranquille sur ma parole, et je lui vis reprendre la gaieté ordinaire de son humeur.

Mais, par une bizarrerie incroyable de mon étoile, sa joie devint la cause de ma tristesse, ou, pour m'exprimer plus juste, elle me fit apercevoir que j'étois moins tranquille que je ne croyois l'être. J'avois jugé de moi jusqu'alors par comparaison. La mélancolie du marquis ayant paru depuis notre départ de Londres plus visiblement que la mienne, je m'étois flatté d'avoir retrouvé

mon repos, sur cette seule raison qu'il ne paroissoit pas que je fusse aussi troublé que lui. Cependant, lorsqu'il eut repris son humeur enjouée et ses manières badines, je ne sentis que trop, par l'impossibilité où j'étois d'y prendre goût, que mon cœur n'étoit pas encore remis de ses agitations. Je recommençai à juger de mon propre état par une triste comparaison de mon abattement avec la nouvelle vivacité du marquis. La honte d'apercevoir cette continuation de ma foiblesse redoubla encore mon affliction. Je devins morne et pensif, jusqu'à en perdre l'appétit. Le marquis ne tarda point à le remarquer. Il m'en fit la guerre à son tour; mais voyant que j'étois trop sérieux pour goûter une raillerie, il s'employa avec toute la tendresse de son cœur pour me consoler. Il fit mille efforts pour tirer de moi le secret de mes douleurs. S'il eût été d'un autre âge, je n'aurois pas balancé à lui faire cette confidence; car rien n'est si violent que d'être affligé sans oser communiquer ses peines. Sa jeunesse, mon âge, et plus encore la pensée que j'aurois peut-être à combattre un jour son inclination pour ma nièce, me défendirent contre toutes ses instances. J'eus recours à mes armes ordinaires, c'est-à-dire à mes réflexions, au souvenir de mon épouse, et à tous les lieux communs de l'honneur et de la vertu.

Nous demeurâmes peu de jours à Bristol,

pendant lesquels je ne laissai pas de prendre une belle idée de cette ville. Elle tient le premier rang en Angleterre après Londres. Je ne la trouvai guère moins grande que Rouen. Le commerce y est florissant. Elle n'a pas néanmoins la commodité d'une grande rivière. Celle qui y coule se décharge à deux ou trois milles de là dans la Severne ; et quoiqu'elle puisse recevoir des vaisseaux de cinq ou six cents tonneaux avec la marée, ils demeurent presque à sec lorsque la mer se retire. Les rues de Bristol sont belles. Sa grande place, qu'on appelle Queen-square, est magnifique. La salle publique des marchands est une des plus belles choses que j'aie vues en ce genre : l'inscription qui est sur le frontispice m'a paru exprimer heureusement de quelle source part l'ardeur infatigable des marchands. Elle est prise de la première ode d'Horace. La voici :

Indocilis pauperiem pati.

On trouve aux environs de Bristol de fort belles maisons de campagne que nous n'oubliâmes pas de visiter, non plus que le puits d'eau chaude et minérale qui est dans un faubourg de la ville, et qui commençoit alors à s'accréditer. Il n'y a pas d'apparence néanmoins que ce puits atteigne jamais à la réputation de ceux de Bath, où nous allâmes en sortant de Bristol. Bath n'en est éloigné

que de dix ou douze milles. C'est une petite ville, si l'on ne considère que l'étendue de ses murs ; mais quand on a observé le nombre de ses habitants, et sur-tout celui des personnes du dehors qui viennent y prendre les eaux dans toutes les saisons, on la regarde comme une des plus agréables et des plus belles villes d'Angleterre. On y comptoit, au temps que nous y arrivâmes, environ huit mille étrangers. Les maisons s'y louent comme à Tumbridge, c'est-à-dire chèrement ; l'on y garde aussi à peu près le même ordre dans les promenades, le jeu, le temps des repas, les spectacles et les bals. Plusieurs personnes de qualité nous demandèrent lequel nous goûtions plus de Bath ou de Tumbridge? Je ne balançai point à me déclarer pour Tumbridge. Il y a peut-être plus de magnificence et plus de commodité à Bath ; mais rien n'égale à mon gré la gaieté et les agréments de Tumbridge.

Notre dessein étant assez bien rempli par le long tour que nous venions de faire, nous ne pensâmes plus qu'à nous rapprocher de Londres. Nous ne tînmes pas néanmoins de route assurée, nous informant, à chaque pas, de ce qu'il y avoit de rare et de curieux à droite et à gauche. Nous ne manquâmes point de visiter la fameuse université d'Oxford ; et, contre l'ordinaire des voyageurs, nous trouvâmes, après l'avoir vue, qu'elle surpassoit l'idée qu'on nous en avoit fait prendre à

Londres, quoiqu'elle eût suffi pour exciter notre curiosité. Rien n'approche en effet de la beauté, de l'ordre, et du revenu de ses collèges. C'est là que les muses ne se plaignent point de la pauvreté. Mais j'ai remarqué que ce n'est peut-être pas un avantage pour Oxford qu'elles y soient si fort à leur aise. Elles s'endorment dans l'abondance; je veux dire que, parmi tant de personnes qui ont de riches prébendes dans les collèges, il y en a très peu qui s'appliquent à l'étude. Les bons livres qui nous viennent d'Angleterre sortent rarement d'Oxford. Ils viennent de Londres; et quoique ceux qui les composent aient pour la plupart quelque degré dans cette université, ils ne sont point du nombre de ceux qui sont payés largement pour y faire leur résidence.

Il nous restoit à voir, près d'Oxford, la belle maison du duc de Marlborough, qu'on appelle *Blenheim*, du nom de la bataille d'Hochstet, ou de Blenheim, qui lui acquit tant de gloire. C'est une des plus belles maisons de l'Europe. Elle fut bâtie aux frais du public, par un ordre particulier du parlement, qui voulut éterniser la reconnoissance de la patrie pour les services de ce grand général. De Blenheim, nous reprîmes par Windsor. C'est une maison royale. Nous n'oubliâmes point Hamptoncourt, ni Kensington, ni quantité d'autres belles maisons. Il s'en présente de tous côtés sur la route. Enfin nous revîmes les tours de

Londres, après un voyage de deux mois, où nous avions goûté beaucoup de satisfaction. Comme nous avions toujours été dans notre chaise, nous nous trouvâmes si peu fatigués, que le lendemain nous fûmes en état de paroître en public. Nous rendîmes visite à tous nos amis, et nous nous fîmes informer de tout ce qui étoit arrivé à Londres pendant notre absence.

La paix n'y régnoit pas encore. La cour, le parlement et le peuple avoient leurs inquiétudes. On continuoit de craindre à la cour les suites de la révolte d'Écosse. Les comtes de Marshall et Southesk s'y étoient rendus plus redoutables que jamais, par la jonction de toutes leurs troupes. On apprenoit tous les jours qu'ils faisoient de nouveaux progrès, et que, par force ou par adresse, ils avoient enlevé quantité de places aux troupes royales. Le parlement étoit divisé sur un point qui paroissoit d'une importance générale pour la nation : il s'agissoit de la durée de leurs assemblées. Les uns vouloient qu'elles fussent septennales ; d'autres, en plus grand nombre, et suivant l'opinion commune, jacobites en secret, demandoient qu'elles continuassent d'être triennales. La chaleur avec laquelle on prenoit parti pour et contre faisoit craindre un éclat dangereux. On ne se ménageoit ni dans les termes ni dans les actions ; et plusieurs seigneurs s'étoient expliqués si brusquement en pleine chambre, qu'on ne pouvoit bien

juger de leurs intentions secrètes. Le peuple, de son côté, se livroit à toutes les alarmes que les divisions des grands ne manquent point de causer à la multitude. Le parti des jacobites étoit si fort à Londres, qu'ils s'assembloient quelquefois dans les rues en grand nombre; et, dans un transport de zèle pour le prétendant, ils crioient: Vive la haute église, le duc d'Ormond, et le légitime héritier de la couroune. On envoyoit inutilement des gardes pour les dissiper; ils s'apercevoient assez que le gouvernement les ménageoit, et cette opinion les rendoit plus téméraires. Je ne doute point que s'ils eussent trouvé un chef résolu, ils n'eussent jeté la cour dans un extrême embarras. Nous fûmes témoins de leur hardiesse dans une entreprise fort difficile. Le brigadier Mackinstot étoit renfermé dans la tour de Londres avec un grand nombre d'autres rebelles qui avoient été pris en Écosse et à Preston. Leurs amis ayant appris qu'ils devoient être jugés au premier jour, résolurent de tout entreprendre pour les délivrer. Ils gagnèrent pour cela deux sentinelles, qui promirent de favoriser leur évasion moyennant la somme de cinq cents guinées, dont ils reçurent une partie d'avance. Mais ces traîtres en avertirent, la veille, le secrétaire d'état. La garde de la tour fut changée et redoublée; et pour finir cette affaire, on résolut de procéder le lendemain au jugement des criminels. Les partisans de

Mackinstot, voyant qu'il n'y avoit plus de temps à perdre, prirent une résolution désespérée. Ils s'attroupèrent pendant la nuit aux environs de la tour. On n'a pas su comment ils avoient communiqué leur dessein aux prisonniers, assez juste pour agir de concert; mais sur les onze heures du soir, le geolier étant allé trouver le brigadier Mackinstot et les principaux qui mangeoient avec lui dans une salle basse, pour les faire retirer chacun dans leur chambre, ils se saisirent de lui et de son valet qui avoit les clefs; ils blessèrent même ce dernier, et lui ayant enlevé ses clefs, ils allèrent ouvrir les portes à quarante autres prisonniers, les exhortant à se sauver et à se défendre. Le brigadier ouvrit ensuite la porte de la rue, força la garde avec le secours de ceux qui étoient aux environs pour le soutenir, et s'enfuit avec quatorze de ses complices. Les autres saisirent moins heureusement cette occasion de liberté. Ils n'avoient pas été prévenus sur ce qui devoit arriver. L'incertitude de ce qu'ils avoient à faire les ayant arrêtés un moment pour délibérer, un guichetier eut la présence d'esprit de fermer la porte en dedans, pendant que Mackinstot et ses compagnons étoient aux mains dehors avec les gardes. J'ai dit que nous fûmes témoins de cet évènement, parcequ'ayant été invités à souper par un de nos amis qui demeuroit près de Tower-hill, nous vîmes le combat des fenêtres de sa maison. Un autre chef

des rebelles, nommé M. Forster, s'étoit aussi sauvé, quelques jours auparavant, des prisons de Newgate. Cependant tous ces troubles s'apaisèrent environ trois semaines après, par les nouvelles inespérées qu'on apporta d'Écosse. Le colonel Cholmdley, venant d'Édimbourg, assura que la rébellion tendoit à sa fin; qu'un grand nombre de gentilshommes écossais révoltés s'étoient embarqués pour passer en Suède, et que les chefs même se voyant sans ressource, parcequ'ils manquoient de vivres et de munitions de guerre, avoient pris la route de France sur un vaisseau parti des îles de l'Ouest. En effet, on reçut, au bout de quelques jours, des avis certains que les comtes Marshall et de Southesk, le marquis de Tullibardine, le vicomte de Kilsiek, et trente autres chefs des rebelles, avoient mis pied à terre sur les côtes de France. Toute la ville de Londres rentra dans l'ordre à cette nouvelle, et l'on n'y entendit plus parler de différence de parti. Nous admirames le génie de la populace anglaise, que le moindre évènement soulève ou rend tranquille. Le roi ayant communiqué à son parlement le dessein qu'il avoit de profiter de cette tranquillité pour faire un voyage dans ses états d'Allemagne, nous primes la résolution de quitter aussi l'Angleterre vers le temps de son départ.

Entre les amis que nous avions vus depuis notre retour à Londres, on s'imagine bien que

nous n'avions pas oublié monsieur et madame de Spalding. Ils s'étoient mariés, après avoir donné à M. le résident la satisfaction qu'il avoit exigée. Pour lui, il étoit retourné à Paris immédiatement après le mariage ; ce qui l'avoit privé de la vue d'un évènement des plus agréables et des plus avantageux pour son neveu. Ce fut M. de Spalding qui nous le raconta, en présence de son épouse, dès le premier moment de notre visite.

C'est la coutume de Londres d'annoncer dans les nouvelles publiques le mariage de toutes les personnes qui sont au-dessus du commun. Le gazetier ne consulte pas même les parties intéressées. Il est informé sans doute par les ministres de chaque paroisse de ce qui doit se faire dans leurs églises. Le mariage de M. le baron de Spalding fit donc un article de la gazette ; et non seulement on y ajouta le nom de sa femme, mais encore son aventure de Marseille, et la plupart des circonstances de son bonheur. M. Perry, père de cette dame, n'étoit pas mort comme tout le monde l'avoit cru. Il étoit à Londres depuis plus de dix ans, c'est-à-dire depuis le temps de son infortune de Marseille. Ayant été blessé et laissé pour mort par le corsaire, il avoit trouvé de la compassion dans un matelot, à l'aide d'une somme d'argent qu'il lui avoit mise entre les mains ; et s'étant adroitement caché par son

secours, il avoit évité la mort et la captivité. Il s'étoit fait guérir ensuite secrètement à Marseille. Sa femme et sa fille étoient pendant ce temps-là au pouvoir du corsaire, qui en usa généreusement avec elles. M. Perry se procura le moyen de voir son épouse ; mais étant dépourvu de tout, il ne put rien entreprendre pour sa liberté. Comme sa situation n'étoit pas tout-à-fait malheureuse dans la maison du corsaire, il convint avec elle qu'il l'y laisseroit sous la protection de la Providence, et qu'il retourneroit en Angleterre pour y trouver du remède à sa misère. Sa fille étoit trop jeune pour être mise dans le secret. Il étoit donc venu à Londres, car il n'avoit garde de reparoître dans cet état à Bristol ; il avoit changé de nom ; et s'étant bientôt fait connoître de quelques marchands, par la grande intelligence qu'il avoit du commerce, il avoit trouvé si heureusement à s'employer en qualité de facteur et de commissionnaire, qu'en peu d'années il se vit dans les mains des sommes considérables. Il profita habilement de ce commencement de fortune : en un mot, il n'acquit guère moins de richesses en dix ans qu'il en avoit perdu par tous ses malheurs. L'unique reproche dont on pouvoit le charger, étoit d'avoir laissé passer tant de temps sans donner de ses nouvelles à sa femme. Il s'excusoit sur la difficulté qu'il y auroit eu de le faire sans que le corsaire en eût eu

connoissance, et par conséquent sans rendre la rançon de sa femme plus chère et plus difficile. D'ailleurs il étoit bien aise de prendre assez de temps pour se mettre tout-à-fait dans l'abondance, et pour offrir ensuite tout d'un coup à son épouse et à sa fille une fortune d'autant plus douce qu'elles ne s'y seroient point attendues. Telles furent ses raisons ; mais quoi qu'il en pût être, il ne vit point le nom et les aventures de mademoiselle Perry dans la gazette sans y reconnoître sa fille. Il découvrit bientôt le lieu de sa demeure ; et s'étant présenté à elle, rien ne put être plus agréable pour cette vertueuse personne que de retrouver son père. M. le baron de Spalding eut presque autant de sujet qu'elle d'être satisfait de cet heureux tour de fortune. Ce n'étoit plus une fille malheureuse et sans biens dont il devenoit le mari ; c'étoit une personne presque aussi riche que lui, et qui possédoit tout ce qui peut rendre une femme aimable aux yeux d'un honnête homme. Nous entretînmes une liaison étroite avec cet heureux couple pendant le reste de notre séjour à Londres.

Le marquis m'ayant fait souvenir que nous devions une visite à madame la duchesse de Marlborough, nous la lui fîmes à son hôtel, où elle étoit revenue de Tumbridge. Elle nous pria de lui rendre compte de tout ce que nous avions

remarqué dans notre voyage, et sur-tout dans sa belle maison de Blenheim. Une question qu'elle me fit, lorsque je m'y attendois le moins, me causa le dernier embarras. A propos, monsieur, me dit-elle, on m'a dit que vous pourriez peut-être m'apprendre quelque chose de mylady R....., qui a disparu depuis quatre mois. On assure qu'elle vous entretint en secret cinq ou six jours avant son évasion. Vous découvrit-elle quelque chose de ce qu'elle alloit devenir ? Je fis un effort pour assurer ma contenance. Je ne suis pas mieux informé que le public, lui répondis-je, des desseins de cette dame, ni de la situation de ses affaires. Je l'ai connue si peu de temps qu'il n'est pas vraisemblable qu'elle m'ait choisi pour son confident. Cependant, reprit la duchesse, mylord R..... en a quelque soupçon ; il s'est même donné du mouvement pour en découvrir davantage. Je l'ai vu fort animé contre vous, continua-t-elle, et je doute s'il est tout-à-fait revenu de l'opinion que vous avez eu part à la fuite de sa femme. Les opinions sont libres, lui dis-je ; mais elles sont injustes quand elles sont sans fondement. Je m'étonne que mylord R.... ne revienne point de ses soupçons, puisque vous me dites, madame, qu'il a fait des recherches qui devroient me justifier dans son esprit. Je m'efforçai ainsi de tenir le milieu entre la vérité et le mensonge pour sortir d'embarras.

Ce personnage me coûta extrêmement ; mais il me réussit bien.

La duchesse me dit quelques jours après qu'elle avoit vu mylord R....., et qu'elle l'avoit détrompé entièrement sur mon sujet. Je n'avois rien découvert au marquis de ce qui m'étoit arrivé avec la femme de ce seigneur. Quelques mots qu'il avoit entendus de Scoti à son retour de France n'avoient pas suffi pour l'en instruire, et sa discrétion l'avoit empêché de m'interroger là-dessus ; mais la duchesse de Marlborough m'ayant parlé si clairement, il me pria le soir de lui apprendre la vérité de cette aventure. Je le satisfis sans difficulté. Il saisit cette occasion de presser notre retour en France pour rendre à mylady R.... tous les services dont nous serions capables. Je lui promis de partir quand il le voudroit. Nous y fûmes d'ailleurs déterminés par une lettre que je reçus de ma fille la semaine suivante. Elle m'apprenoit le retour d'Amulem, et l'impatience que toute ma famille avoit de me revoir. Nous fixâmes le jour de notre départ au 24 de juin.

Je ne puis finir la relation de notre voyage d'Angleterre sans donner place ici à une aventure fort bizarre dont l'illustre Brissant fut le héros. J'ai déjà dit qu'il étoit d'une figure prévenante, quoiqu'un peu effrontée. Il savoit se donner des airs de petit maître et d'homme à bonnes

fortunes; et le marquis aimant d'ailleurs à le voir mis proprement, il y avoit peu de valets à Londres qui fussent sur un meilleur pied. Je ne doute point que ses conquêtes ne se soient étendues bien loin parmi les grisettes. Cependant il en trouva quelques unes qui n'eurent point assez de goût pour respecter son mérite. Un soir on m'apporta un billet de lui par lequel il m'apprenoit qu'il étoit à Newgate. C'est une des prisons de Londres. Il ne me disoit rien de ce qui l'y avoit fait mettre. Il me conjuroit seulement d'avoir pitié de lui, et de le tirer de là promptement. Je résolus néanmoins de l'y laisser toute la nuit, me figurant bien qu'il n'y étoit pas sans l'avoir mérité, et étant bien aise d'ailleurs de lui laisser prendre cette leçon de sagesse dont il avoit eu besoin plus d'une fois dans sa vie. Le lendemain, j'envoyai Scoti pour s'informer de sa conduite et demander sa liberté. Il en coûta peu pour l'élargir. Scoti nous le ramena, mais dans un état à faire rire un homme mourant. Il étoit sans chapeau et sans justaucorps. Sa veste étoit déchirée en plusieurs endroits, et sa chemise n'étoit pas plus entière. Ses cheveux, qu'il avoit naturellement fort beaux, étoient si mêlés et si dérangés, que cela lui donnoit un air de fou ou de furieux. Je lui dis d'aller s'ajuster mieux, et de nous venir raconter son malheur. Peut-être ne l'auroit-il pas fait fidèlement; mais

Scoti, qui s'en étoit informé, nous apprit tout ce qu'il savoit. Brissant avoit une maîtresse fort jolie, qu'il avoit cultivée avec beaucoup de soins depuis trois ou quatre mois. Il l'avoit vue deux jours auparavant, pour la préparer à son départ ; et voulant ménager sa douleur, il ne lui avoit appris cette nouvelle qu'avec de grandes précautions. Cette princesse avoit fait l'inconsolable ; cependant, pour adoucir autant qu'il étoit possible la rigueur d'une si cruelle séparation, elle lui avoit fait promettre de venir souper le lendemain avec elle. Brissant n'y manqua point. Elle avoit invité deux ou trois de ses amies. Ces friponnes avoient formé entre elles le dessein de l'enivrer, et de le dépouiller de tout ce qu'elles trouveroient propre à leur usage. Elles s'y prirent fort bien pour sa montre et sa bourse. Brissant m'a juré qu'il ne s'aperçut nullement du vol. Comme elles avoient dessein de ne lui rien laisser, elles lui proposèrent de se mettre au lit. Ce n'étoit pas sans doute une proposition nouvelle. Il consentit à tout ; mais à peine avoit-il quitté ses habits, qu'il s'aperçut que sa montre lui manquoit. Le vin ne l'empêcha pas d'ouvrir les yeux. Il vit bientôt que sa bourse étoit passée aussi en d'autres mains ; et ne doutant plus qu'on ne le trompât, il voulut faire le terrible. Les deux prétendues amies de sa maîtresse avoient déjà disparu avec la bourse et la montre. Il se jeta

sur sa princesse, et la maltraita cruellement. Celle-ci se mit d'abord à pleurer, en lui reprochant tendrement l'ingratitude dont il payoit une passion si belle et si constante. Cependant Brissant, qui n'entendoit pas raillerie, lui demandoit sa montre et sa bourse. Elle jura qu'elle ignoroit ce qui s'étoit passé, et que, s'il avoit perdu quelque chose, elle étoit trompée elle-même par ses amies, qu'elle avoit prises jusqu'alors pour des personnes d'une vertu reconnue. Le fier Brissaut rugissoit de se voir le jouet d'une fille. Il recommença à frapper sa belle; il blessa même son beau visage. Les archers vinrent au bruit. Ils séparèrent les combattants et les conduisirent tous deux à la prison. Une autre scène y attendoit le malheureux Brissant. Newgate est une grande prison qui est toujours remplie d'une multitude de coquins qu'on n'y renferme pas pour leurs bonnes actions. C'est l'usage du lieu que les nouveaux venus fournissent quelque monnoie pour traiter les autres. Brissant se défendit en vain sur ce qu'il ne lui restoit pas un sou. On le menaça de lui ôter son justaucorps, et on se mit en disposition de l'exécuter. Il donna des coups, il en reçut. Il fit des prodiges de valeur; mais le nombre l'emportant à la fin, on nous le mit dans l'état que j'ai rapporté. Il ne pouvoit s'empêcher d'en rire lui-même en nous répétant son histoire : mais c'étoit un ris fier et d'un

héros irrité qui gémissoit de ne pouvoir demeurer à Londres assez long-temps pour se venger. Je ne laissai pas de le rendre sérieux, en lui disant que ces sortes d'exploits nocturnes n'étoient ni du goût du marquis ni du mien, et qu'aussitôt que nous aurions mis le pied en France, nous lui donnerions la liberté de chercher un autre maître. Je pris quelques mesures pour lui faire retrouver sa bourse et sa montre; mais ce fut inutilement, comme je l'avois prévu.

LIVRE XII.

ÉTANT satisfaits de ce que nous avions vu à Londres et dans les autres parties de l'Angleterre, nous ne pensâmes plus qu'à retourner en France. Nos adieux se firent régulièrement. La civilité de nos amis se soutint jusqu'à la fin. Plusieurs s'embarquèrent avec nous pour nous conduire jusqu'à Gravesend, où nous devions prendre la poste. Ils se firent accompagner de quelques instruments, pour adoucir, nous disoient-ils, le regret qu'ils avoient de nous voir partir. Nous trouvâmes à Gravesend un magnifique soupé qu'ils avoient envoyé préparer. La meilleure partie de la nuit se passa dans la joie, et un reste fort court à dormir. Enfin nous les quittâmes au matin après mille embrassements, et nous nous mîmes dans notre chaise. Nous fûmes en peu d'heures à Cantorbery, où nous dînâmes, et nous arrivâmes à Douvres avant le soir. Le vent se trouva si peu favorable que nous fûmes obligés d'y passer la nuit; quoique le bâtiment qui devoit nous porter fût prêt par les soins de Scoti, qui étoit parti de Londres avant nous. Le temps étant devenu plus commode, nous nous mîmes en mer le lendemain; et dans un instant nous fûmes éloignés du rivage.

Cependant nos yeux y demeuroient encore attachés : Heureuse île ! dis-je au marquis, trop heureux habitants, s'ils sentent bien les avantages de leur climat et de leur situation ! Que leur manque-t-il de ce qui peut rendre la vie agréable et commode ? Prenons-les du côté de la nature : la chaleur de leurs étés n'est point excessive, ni le froid de leurs hivers immodéré. Leurs terres produisent abondamment ce qui suffit pour leur usage. Ils pourroient se passer des biens de leurs voisins : cependant ils ajoutent à leurs propres biens ce qui se trouve de plus rare et de plus précieux dans tous les pays du monde. Il semble qu'ils aient mis tout l'univers à contribution. Londres est aujourd'hui une espèce de centre où les richesses du monde entier viennent aboutir par les lignes du commerce. Elles se distribuent avec proportion dans toutes les parties de l'île. Ce n'est point la force, ni l'autorité, ni la naissance qui règlent cette distribution. Chacun y participe autant qu'il en est capable et qu'il sait les attirer vers lui par son industrie, ses soins et son travail. Sont-ils moins heureux dans l'ordre moral ? Ils ont su conserver leur liberté contre toutes les atteintes de la tyrannie. Elle est établie sur des fondements qui paroissent inébranlables. Leurs lois sont sages et d'une explication facile. Vous n'en trouverez pas une qui ne se rapporte au bien public ; et chez eux le bien public n'est point un vain nom qui serve de masque à l'injustice et à la violence de ceux qui

ont l'autorité en main : chacun y connoît l'étendue de ses droits ; le peuple a les siens dans lesquels il sait se conserver, comme les grands ont leurs bornes au-delà desquelles ils n'osent rien entreprendre. La religion n'y est pas moins libre. Les Anglais ont reconnu que la contrainte est un attentat contre l'esprit de l'évangile. Ils savent que le cœur des hommes est le domaine de Dieu ; que la violence ne produit que des changements extérieurs ; qu'un culte forcé est un culte sacrilège qui perd celui qui l'exige et celui qui le rend ; et, sur ces principes, ils ouvrent leurs temples à ceux qui veulent y entrer, sans s'irriter lorsqu'on les abandonne. Aussi la vertu ne consiste-t-elle jamais parmi eux en grimaces et en démonstrations affectées. Tout y est solide et répond au caractère de leur génie. Les catholiques ne leur rendent point assez de justice de ce côté-là : ils s'imaginent faussement que la religion est négligée en Angleterre. Mais s'ils savoient qu'il n'y a point de pays au monde où le service de l'église se fasse avec plus de décence et de modestie, où les enfants soient élevés plus chrétiennement, où les vices scandaleux soient moins soufferts, où les vérités de l'évangile soient prêchées plus solidement, ils reviendroient sans doute de cette opinion. On y a détruit les abbayes et les monastères ; vous trouverez peu de catholiques qui ne se persuadent là-dessus que c'étoit uniquement pour enrichir le monde des dépouilles

de l'église : ils ignorent que les Anglais y ont substitué des établissements sans comparaison plus utiles. On ne voit en Angleterre, dans les villes et dans les plus simples villages, que des hôpitaux pour les malades, des maisons de charité pour la retraite des pauvres, des asiles pour les vieillards de l'un et de l'autre sexe, des écoles pour l'instruction des enfants, enfin, mille monuments de piété et de zèle pour la religion et la patrie. Quel est l'homme de bon sens qui ne préférât point ces sages et religieuses fondations à nos couvents et à nos monastères, où l'on ne sait que trop que la fainéantise et l'inutilité s'honorent quelquefois du nom de haine du monde et de contemplation des vérités célestes ?

Le marquis interrompit cette effusion de mon estime pour les Anglais : Je gage, me dit-il en riant, que les discours de M. l'évêque de Chichester vous ont rendu protestant ; car tout ce que vous me dites là sent un peu l'esprit de la réformation. Je suis, lui répondis-je, ce que je crois devoir être en matière de religion. Ce n'est ni le nom de catholique ni le nom de protestant qui me détermine, c'est la connoissance de la vérité que je crois avoir acquise il y a long-temps par la faveur du ciel et par mes réflexions. Mais quand je serois évêque italien, c'est-à-dire livré aux plus excessives préventions, je n'aurois pu m'empêcher en Angleterre d'ouvrir les yeux sur ce qui

s'y présente, et, par conséquent, de reconnoître ce que j'en ai dit et ce que je ne craindrai jamais de répéter.

Cet entretien dura si long-temps, qu'au lieu des côtes d'Angleterre que nous avions perdues de vue, nous commençâmes à découvrir celles de France. Le vent continuant d'être favorable, nous arrivâmes en fort peu de temps à Calais. L'impatience du marquis lui faisoit souhaiter de partir sur-le-champ; mais, sous prétexte de voir les fortifications de la ville, je le priai d'y passer le reste du jour et la nuit. J'avois dessein de prendre quelques moments pour méditer sur la conduite que j'allois tenir avec lui. Ce n'est pas que j'eusse différé si tard à y penser; mais le projet même que j'avois formé demandoit que nous ne nous pressassions pas de partir. J'avois d'abord supposé, comme une chose nécessaire, que je ne mènerois point le marquis à la terre de ma fille. S'il n'étoit pas guéri de sa passion pour ma nièce, il étoit du moins accoutumé, en quelque sorte, à ne la pas voir. C'étoit un commencement de guérison que je ne voulois pas rendre inutile en le rapprochant d'elle; mais la difficulté étoit d'imaginer des prétextes. Je ne pouvois le mener à Paris : M. le duc, son père, m'avoit déclaré qu'il ne souhaitoit pas qu'il y parût avant la fin de nos voyages. Il me vint à l'esprit de le conduire au château que M. le duc avoit près de l'abbaye où j'avois passé quelques années dans la retraite. Je lui fis entendre

qu'étant au milieu de la belle saison, il y avoit apparence que nous le trouverions là, et je lui persuadai que nous ne pouvions pas, avec bienséance, manquer de lui aller rendre nos devoirs en rentrant dans le royaume, après quatre ou cinq mois d'absence. Comme je parlois de l'accompagner, il n'eut rien à m'opposer sur cette proposition. J'écrivis en sa présence une lettre à ma fille, pour lui marquer notre retour en France, et j'ordonnai à Scoti de partir en poste pour la lui porter. Mais j'en écrivis une autre en secret à M. le duc, par laquelle, en lui donnant avis de notre arrivée, je le priois de se rendre dans sa terre où nous l'irions joindre en peu de jours, et où je remettois à lui communiquer les raisons qui m'obligeoient de lui faire cette prière. Je donnai secrètement ordre à Scoti de passer par Paris avant que d'aller chez ma fille, et de rendre cette lettre en mains propres à M. le duc. Nous partîmes de Calais le lendemain. Je trouvai moyen, sans affectation, d'allonger notre route sous divers prétextes; de sorte que n'étant arrivés que le sixième jour dans les terres de M. le duc, nous apprîmes qu'il y étoit dès le jour auparavant.

Dans le premier entretien particulier que j'eus avec lui, je lui découvris ce qui m'avoit amené. Il tomba d'accord de la nécessité de retenir le marquis pendant que j'irois chez ma fille. La raison la plus spécieuse fut celle de lui faire voir une partie de ses parents avant que de recommencer

de nouveaux voyages. Je passai trois jours avec eux, au bout desquels je me disposai à partir. Le marquis parut fort affligé de demeurer après moi : cependant, comme il ne se doutoit nullement de la cause de notre séparation, il la supporta patiemment, dans l'espérance de venir me rejoindre aussitôt qu'il auroit vu sa famille. Il s'y prit fort adroitement pour écrire à ma nièce avant mon départ. J'étois sans valet, ayant fait partir Scoti de Calais avec ordre de m'attendre chez ma fille. Mon dessein étoit de prendre le carrosse public. Le marquis représenta secrètement à son père qu'il ne seroit pas civil de me laisser partir dans la voiture commune, et qu'il falloit me donner un carrosse ou une chaise de la maison. M. le duc, qui n'y avoit pas fait attention, entra dans toutes ses vues, et fut le premier à me faire honnêtement cette proposition. J'acceptai la chaise avec quelque résistance. Ce fut Brissant qui fut nommé pour la suivre à cheval; car j'ai oublié de dire que, malgré la menace que je lui avois faite à Londres de le congédier en arrivant en France, il avoit obtenu de nous son pardon par ses prières et par des assurances d'une meilleure conduite. Étant arrivé le soir à la première ville où je devois passer la nuit, et réfléchissant sur les affaires du marquis et sur les miennes, il me tomba dans l'esprit que Brissant n'étoit pas sans quelque secrète commission de son maître. Il se fit presser si long-temps que je ne doutai point qu'il ne fût engagé au

silence par de grandes promesses. Enfin, lui ayant fait entendre que si je découvrois qu'il m'eût trompé, il ne demeureroit pas un quart d'heure avec nous, il tira de sa poche une lettre qu'il avoit enveloppée avec beaucoup de soin, et il me la présenta. Je lui dis que j'étois content de lui, et qu'il pouvoit se retirer. J'ouvris la lettre. Voici ce qu'elle contenoit; je la transcris mot à mot.

« Trop chère, mais trop cruelle ou trop incons-
« tante Nadine (c'étoit, comme j'ai dit, le nom
« de ma nièce), est-ce de votre rigueur ou de
« votre changement que je dois me plaindre?
« J'étois parti de France avec l'opinion d'être
« aimé de vous. Vous m'aviez permis de le croire.
« Quelles espérances ne formois-je point sur une
« permission si douce et si flatteuse! Avez-vous
« oublié l'excès de ma joie? Ne vous répondoit-il
« pas de celui de ma tendresse? Cependant, par
« une cruauté que je ne puis comprendre, ou par un
« oubli qui me cause encore plus de douleur, vous
« avez rendu misérable, pendant quatre mois, un
« cœur dont vous aviez commencé la félicité, et
« qui n'en a plus à espérer s'il est vrai qu'il vous
« retrouve insensible ou infidèle. A quoi faut-il que
« j'attribue votre silence? Ce n'est point à la colère
« du ciel, qui ne sauroit coudamner la sincérité de
« mes sentiments et l'innocence de mes désirs. Ce
« n'est pas non plus à la trahison de notre corres-
« pondant, qui s'étoit engagé par serment à m'être

« fidèle. Ce ne doit donc être qu'à vous-même.
« Si cette triste conjecture est certaine, il ne me
« reste qu'à mourir promptement; car la vie va
« devenir pour moi un fardeau que je ne me sens
« point la force de supporter. Apprenez-moi du
« moins ce qu'il faut que je pense de vous. Mon
« valet vous servira fidèlement. Vous saurez de
« M. de Renoncour la raison qui m'empêche de
« me rendre près de vous avec lui. C'est un nou-
« veau malheur qui achèvera de me perdre, si vous
« ne me consolez par un mot de réponse. Souve-
« nez-vous de vos promesses et de mes serments.
« Souvenez-vous de vos bontés, de vos charmes,
« de ma tendresse infinie, de mon respect, de ma
« fidélité; et songez si je puis perdre l'espérance
« d'être aimé de vous sans mourir. Adieu, chère
« Nadine. »

Je fus fâché de voir, après avoir lu cette lettre, que je n'avois point de parti à prendre qui pût m'être agréable. Je ne trouvois point de tempérament entre ces deux choses; ou de renvoyer seuls Amulem et ses enfants en Asie, si je voulois continuer de prendre soin de la conduite du marquis dans ses voyages; ou de rompre entièrement les engagements que j'avois avec M. le duc son père et avec lui, si je voulois jouir quelque temps de la présence d'Amulem et l'accompagner ensuite à son départ, comme je m'étois proposé de le faire pendant une partie de sa route. Ce qui me

chagrinoit le plus, c'étoit de me voir obligé de prendre promptement une résolution ; car je ne voulois point tromper M. le duc par une fausse espérance de me voir retourner avec son fils. D'ailleurs, je n'aurois pu abandonner le marquis sans une peine extrême ; il m'étoit devenu si cher, que je ne mettois plus de différence entre lui et ma fille. Je continuai de marcher dans ces irrésolutions. Elles me causoient une inquiétude si visible que toute ma famille s'en aperçut à mon arrivée. Je reçus néanmoins leurs caresses avec un retour égal d'affection. J'étois charmé de me retrouver au milieu de tant de personnes dont je pouvois m'assurer d'être aimé tendrement. Mylady R..... parut extrêmement touchée du plaisir de me revoir. Je ne pus me défendre aussi d'en ressentir beaucoup ; et quoique je me fusse armé de toute ma force contre le pouvoir de ses charmes, je continuai de sentir qu'il n'est point d'âge ni de réflexions qui puissent arrêter les mouvements du cœur. Je l'aimerai, dis-je en moi-même ; je vois bien qu'une plus longue résistance seroit inutile : mais je saurai du moins régler tellement mon amour et le tenir même si secret, qu'il ne sera ni scandaleux ni criminel.

J'avois à m'éclaircir de tant de choses avec ma fille, que je ménagai le plus tôt qu'il me fut possible un entretien particulier avec elle. Comme cette chère fille étoit la meilleure partie de moi-même, je lui communiquois sans réserve mes

pensées. Elle avoit un sens droit et un jugement solide qui la rendoient capable de me donner un bon conseil. Elle étoit avec cela dans une situation d'esprit tranquille ; car elle menoit une vie très heureuse, et rien ne paroissoit devoir l'affliger que les infortunes de son père. Je commençai par lui demander ce qu'elle pensoit de ma nièce Nadine, et si elle n'avoit rien découvert de son intrigue avec le marquis. Elle me dit que cette aimable petite créature avoit toujours été mélancolique pendant notre absence ; qu'elle avoit cherché la solitude ; et que, malgré les divertissements qu'on avoit tâché de lui procurer, elle s'échappoit souvent, pour se promener seule dans le bois pendant des heures entières. Ma fille me dit aussi qu'après avoir reçu ma lettre de Londres, elle avoit fait appeler son bailli ; qu'elle l'avoit forcé d'avouer la promesse qu'il avoit faite au marquis de recevoir ses lettres pour Nadine et celles de Nadine pour lui ; que l'ayant menacé de son ressentiment s'il ne lui apportoit pas toutes celles qu'il recevroit, il lui en avoit mis en main trois du marquis, en différents temps, mais qu'il n'en avoit reçu aucune de ma nièce. Que ferons-nous donc, dis-je alors, pour les guérir de cette inclination qui peut avoir des suites fâcheuses ? Ma fille me répondit qu'elle n'y voyoit pas tant de difficulté : que Nadine étant sage et bien élevée, il ne falloit rien craindre d'elle qui pût nous faire déshonneur ; que par précaution, néanmoins, il

seroit à propos de l'éloigner du marquis, et de leur ôter toutes les occasions de se voir. C'est la difficulté, répliquai-je ; car le marquis s'attend que nous exécuterons le projet du voyage d'Allemagne, pour conduire Amulem et ses enfants jusqu'à Vienne. Ma fille m'apprit alors qu'elle espéroit retenir Nadine en France ; qu'elle croyoit avoir ébranlé Amulem par ses raisonnements et par ses instances, et que, pour peu que je voulusse la seconder par mes prières, elle ne doutoit point qu'il ne consentît à nous la laisser. Je lui ai représenté, me dit-elle, que s'il aime sa fille, il doit souhaiter de la voir heureuse ; qu'il est impossible qu'elle le soit jamais dans un sérail, après avoir goûté nos manières de France ; qu'il ne perdra pas plus à me la donner, qu'à la reconduire en Turquie, où elle ne sera pas plutôt mariée, qu'il se verra privé de sa vue pour toujours ; qu'il ignorera même si son mari turc en use bien avec elle ; au lieu qu'en la laissant entre mes mains, il sera certain qu'elle est avec de chers amis qui l'aimeront tendrement, qui lui donneront quelquefois de ses nouvelles, et qui ne manqueront point de lui trouver un établissement honnête et avantageux, qui la rendra plus heureuse que la maîtresse favorite du grand-seigneur. Nous l'obtiendrons donc de mon oncle, continua-t-elle, et nous la mettrons pour quelques années dans un couvent. Elle achèvera de prendre nos manières, et elle aura le temps d'oublier le marquis. J'embrassai ma fille

pour la remercier d'un expédient si heureux.

Je lui demandai ensuite comment elle avoit reçu mylady R....., et quelle opinion elle avoit de cette belle dame. Elle m'assura qu'elle étoit charmée de ses manières et de sa conduite. Dans les premiers jours de son arrivée, me dit-elle, je la trouvai sombre et réservée; elle parloit peu et elle sembloit nous examiner avec attention : mais lorsqu'un peu d'habitude nous eut rendues plus familières, elle m'ouvrit son cœur d'un air si naturel et si charmant, que je l'ai chérie depuis comme une sœur. Elle m'a raconté tous ses malheurs, ajouta ma fille; elle ne m'a pas même caché l'inclination violente qu'elle s'est sentie pour vous, et qu'elle conserve encore si bien qu'elle m'en entretient tous les jours. J'interrompis ce discours, que je n'aurois pu entendre long-temps sans rougir. Je tâchai de faire prendre un autre tour à notre conversation; mais je ne le fis pas assez habilement pour tromper ma fille. Que je serois contente, mon cher père, interrompit-elle tout d'un coup, si je ne me trompois pas dans mes conjectures! Si ce que je pense est vrai, je donnerois ma vie pour mylady R..... Que voulez-vous dire? lui répondis-je en rougissant, je ne conçois rien à ce discours, ni à votre exclamation. Je vous demande pardon mille fois, reprit-elle en m'embrassant; mais si vous aimez un peu votre unique fille, vous ne lui cacherez point les sentiments de votre cœur. Pour moi, je ne vous déguiserai pas

les miens. Je serois charmée que la tendresse de mylady pût vous causer un peu d'émotion, et qu'elle vous fit perdre cette impatience de retourner à la solitude dont vous m'avez entretenue depuis deux ans dans toutes vos lettres.

Je demeurai quelque temps en silence à la fin de ce discours. Je tenois les yeux baissés; et dans la confusion des mouvements qui se passoient dans mon cœur, je ne savois quels termes je devois choisir pour m'exprimer. Ah, ma fille! lui dis-je enfin, quel souhait faites-vous pour votre père! Songez-vous que dans peu de jours il faudra penser aux apprêts de ma sépulture? Vous ne voyez que trop que je commence à peser sur la terre. Comment pouvez-vous me parler d'amour et d'autres émotions de cœur que celles que la crainte de la mort doit me causer? Au lieu de devenir plus sérieuse par ma réponse, elle se mit à rire, et à m'assurer que j'avois si peu l'air moribond, que mylady R..... ne parloit qu'avec extase de ma bonne mine. J'avoue que je ne pus m'empêcher de sourire moi-même de cette plaisanterie. Cependant je n'étois pas moins ému au fond de l'ame. Je repris d'un ton aussi triste que le premier : Non, ma chère fille, il ne convient plus à votre père de penser aux folies de l'amour. Les sources de la joie et du plaisir sont taries dans mon cœur. Je vois votre mère qui me tend les bras et qui m'appelle après elle. Je ne ferai point le sourd lorsque le ciel m'accordera de la suivre.

Cependant, comme j'ai trop de confiance en vous pour vous rien cacher, je vous avouerai que les charmes séduisants de mylady R..... m'ont causé de l'inquiétude. Vous m'avez vu rougir au commencement de votre discours; c'étoit du reproche que mon cœur se faisoit de sa foiblesse. Je ne vous fais pas cet aveu pour être flatté ni encouragé; au contraire, je veux prévenir par-là vos sollicitations. Si vous avez à prendre parti pour quelqu'un, il faut que ce soit pour votre père. Ne me parlez de mylady R..... que comme d'une personne qui mérite l'estime de tout le monde. Quand vous me demanderez pour elle des sentiments plus particuliers, je me plaindrai que vous manquez d'amitié pour moi, ou bien je vous accuserai de m'en donner de fort mauvaises marques. Ma fille m'entendant parler si sérieusement, craignit de m'avoir déplu. Elle me fit connoître cette crainte. Je l'embrassai avec toute la tendresse de mon cœur. Vous m'êtes trop chère, lui dis-je, pour rien faire dont je puisse jamais me tenir offensé. Je suis bien aise même que vous m'ayez donné cette occasion de m'expliquer comme j'ai fait. J'en tirerai la consolation de pouvoir continuer de vous découvrir mes sentiments par rapport à mylady R.....; et si j'avois le malheur de me trouver plus foible que je ne dois, je suis bien sûr que mes foiblesses ne peuvent être déposées plus fidèlement que dans le sein de ma chère fille. Avant que de finir cette longue

conversation, je lui demandai si mylady ne s'étoit jamais ouverte à elle sur ses desseins d'établissement, ou sur le lieu qu'elle vouloit choisir pour sa retraite dans la suite de sa vie. Elle me dit que si les protestations de cette dame étoient sincères, elle ne chercheroit point d'autre retraite que le lieu où elle étoit, et où elle juroit qu'elle se croyoit plus heureuse que parmi les plaisirs de la cour d'Augleterre.

La maniere dont nous passâmes le temps pendant quinze jours dans la terre de ma fille fut une des plus charmantes époques de ma vie. La santé, la joie, l'amitié, l'ouverture et la communication de cœur, l'empressement de s'obliger et de contribuer à la satisfaction commune; enfin, tout ce qui peut rendre agréable et amusante une société de personnes qui s'estiment et qui s'aiment, parut se réunir en notre faveur sans la moindre interruption. Je reçus de mylady R... cent témoignages d'estime et d'une honnête affection. Je ne lui en donnai pas moins de mon respect, mais sans entrer dans un détail particulier de sentiments que j'étois résolu d'éviter. Je trouvois assurément de la douceur dans son entretien; j'admirois ses charmes; mais soit que mon cœur fût occupé de la satisfaction d'être auprès d'elle, soit que mes efforts l'eussent rendu plus soumis, je n'y remarquai point de mouvements que le devoir m'obligeât de combattre et de réprimer. Pour elle, je trouvai dans toutes ses manières cet air de

modestie qui relève les charmes de la beauté, et dont il lui avoit été pardonnable de s'écarter un peu, dans la violente situation où je l'avois vue à Londres. Amulem et ses deux enfants s'exprimoient si aisément en francais, qu'on ne s'apercevoit presque point qu'ils fussent Turcs. Ils s'étoient mis à la française. Nadine étoit toujours dans son déguisement, sous le nom de Memiscès. Mylady même ne la connoissoit pas autrement. Nous résolûmes néanmoins, ma fille et moi, de lui ôter ce masque, et de lui faire prendre les habits qui convenoient à son sexe; mais ce ne fut qu'après avoir fait un nouvel effort pour obtenir d'Amulem qu'elle nous restât après son départ. Il eut beaucoup de peine à se laisser vaincre. Son consentement ne se donna même qu'avec des larmes. Il l'accorda néanmoins, à condition que le marquis mon gendre et ma fille lui tiendroient lieu de père et de mère, et qu'ils en prendroient même le nom. Nous fîmes cette cérémonie avec éclat. Tous les voisins de mon gendre furent invités. Nadine parut si brillante sous sa nouvelle parure, qu'elle fit d'abord plus d'une conquête. Nous en eûmes une malheureuse preuve trois semaines après, par l'ardeur de deux jeunes gentilshommes, qui la demandèrent en mariage presque en même temps, et par les funestes suites de cette demande.

Pendant que j'étois si agréablement occupé, je reçus une lettre de M. l'abbé Dubois, que nous avons vu depuis cardinal et premier ministre, par

laquelle il me marquoit, de la part de S. A. R. M. le duc d'Orléans, de me rendre incessamment à Paris. Un ordre de cette nature me surprit beaucoup, moi qui ne me croyois connu que de très peu de personnes, et qui prenois si peu de part aux affaires de l'état, qu'à peine lisois-je quelquefois la gazette. Je consultai ma famille sur cet évènement. Nous convinmes qu'avant de me rendre à Paris je passerois chez M. le duc de..... dont les avis et la protection m'étoient assurés. Je pris la poste pour faire plus de diligence. M. le duc ne parut point surpris de la lettre que j'avois reçue. Il m'expliqua le mystère. J'ai parlé de vous, me dit-il, à l'abbé Dubois, comme d'un homme d'esprit qui m'a fait le plaisir d'accompagner mon fils en Angleterre, et qui a passé quatre ou cinq mois avec lui. Vous verrez que cet abbé, qui est destiné *in petto* par S. A. R. à l'ambassade de Londres, est bien aise de vous consulter sur les affaires de ce pays-là. Je partis le lendemain pour Paris. Après y avoir pris quelques heures de repos à mon arrivée, je me rendis au Palais-Royal, où M. l'abbé Dubois faisoit sa demeure. Je me fis annoncer. On ne tarda point à m'introduire. Monsieur l'abbé me reçut honnêtement; et sans s'arrêter plus d'une minute avec moi, il me pria de l'accompagner chez M. le duc-régent.

Nous trouvâmes ce prince avec deux dames: l'une étoit, comme je l'ai su depuis, madame la comtesse de P., et l'autre madame la marquise

de F. Elles demeurèrent avec nous. S. A. R. ayant su de l'abbé qui j'étois, me fit dire de m'approcher. Vous êtes, monsieur, me dit-il, un homme d'expérience qui avez voyagé récemment en Angleterre ; m'apprendrez-vous quelque chose de nouveau qui concerne ce pays-là ? Je répondis que mes observations s'étoient moins attachées aux affaires d'état, qu'au caractère des Anglais et aux coutumes du pays. Mais enfin, reprit S. A. R., vous y avez été témoin de tant de grands évènements, qu'il est difficile que vous n'y ayez pas porté votre attention. Que pensez-vous des affaires d'Écosse et des divisions du parlement ? Je m'expliquerai avec liberté, monseigneur, répartis-je, puisque V. A. R. me fait l'honneur de m'interroger. Je ne crois pas que ce soit l'histoire de la révolte d'Écosse dont elle me demande le récit ; elle en est sans doute bien informée. Pour ce qui regarde la disposition présente des esprits, je ne vous cacherai pas, monseigneur, que je la crois toute différente de ce qu'on s'imagine en France. Le prince prétendant a trouvé de la facilité à soulever l'Écosse et quelques provinces d'Angleterre. Il auroit fait d'abord beaucoup davantage, si le courage ou l'adresse ne lui eût pas manqué ; mais par sa faute, ou par celle de son conseil, il a porté la guerre où il importoit peu qu'elle fût, et il a négligé le seul endroit d'où dépendoit tout le succès de son entreprise. Je parle de la capitale. C'étoit là qu'il avoit besoin d'un

chef résolu pour mettre en mouvement cent mille braves jacobites, qui étoient prêts à répandre leur sang pour sa querelle. J'ai vu des effets surprenants de leur zèle; et je sais, par des informations certaines, que le nombre en étoit incroyable; mais leurs dispositions sont bien changées. Ils rejetteroient maintenant le prince, si la maison d'Hanover lui cédoit la couronne. J'ai vu ce changement, continuai-je, arriver par degrés. Ils furent indignés d'abord qu'il n'y eût point, parmi ses partisans, un homme de marque assez dévoué à son service pour oser s'introduire à Londres et venir y tenter un soulèvement. Ils apprirent bientôt après que, sur un petit avantage remporté en Écosse, il s'amusoit à se faire couronner dans une bicoque, et cela sans s'expliquer sur la religion ni sur les privilèges, quoiqu'il eût fait espérer à cet égard les plus belles choses du monde dans ses manifestes. Cette nouvelle leur inspira tout à la fois du mépris et de la défiance. Comment leur affection se seroit-elle soutenue pour un prince qui entendoit si mal ses intérêts, et qui paroissoit faire si peu d'attention à ceux de ses serviteurs? Ajoutez à cela sa prompte retraite ou plutôt sa fuite, tandis que tant de braves gens se sacrifioient pour lui à Preston, et qu'il lui restoit en Écosse un corps d'armée considérable, dont il vint publier lui-même la liste en France et à Avignon. Toutes ces fautes de prudence ou de courage ont fait sur les Anglais une impression

dont ils ne reviendront jamais : de sorte qu'il n'est pas vrai, monseigneur, comme on se l'imagine ici, qu'il reste au prince prétendant un si grand nombre de partisans en Angleterre.

Pour ce qui concerne le parlement, S. A. R. doit se persuader que ses débats et ses divisions peuvent être quelquefois préjudiciables aux lois du pays, à l'église, au commerce, à la tranquillité de la nation, mais qu'elles ne le seront jamais à sa sûreté. Je veux dire que le génie des Anglais est de se déchirer intérieurement lorsqu'ils sont tranquilles au dehors, de se diviser en factions et en partis, qui ne se ménagent point et qui n'épargnent rien pour se supplanter ; mais à quelques excès qu'ils puissent porter leurs haines domestiques, il arrive rarement que leurs voisins en profitent. Ils ressemblent aux chiens de la fable. C'est toujours l'intérêt le plus pressant qui les détermine. Ils suspendent leurs animosités particulières, lorsqu'il est question de la sûreté publique. Ils se hatent tous ensemble de se défaire de l'ennemi commun, pour se procurer la liberté de se battre entre eux sans être interrompus.

M. le duc d'Orléans me répondit, en souriant, que des gens de ce caractère devoient être ménagés. Il est vrai, monseigneur, continuai-je, que les Anglais sont de redoutables voisins; mais je suis trompé si leur amitié est aussi utile à la France que leur haine lui peut être dangereuse.

Ils sont en état de nous incommoder beaucoup, cela est sans contredit ; mais de quel avantage nous est leur amitié ? nos vins, nos huiles et notre sel trouvent assez à se débiter sans eux. Ils les achètent même de nous beaucoup plus cher en temps de guerre. De notre côté, nous ne tirons rien de leur pays, à la réserve du tabac ; et qui nous empêche de le tirer directement, comme eux, de nos plantations d'Amérique ? Les autres marchandises qui nous viennent d'Angleterre nuisent à nos manufactures et ôtent le pain à nos ouvriers. S'il est donc vrai, comme le pense V. A. R., que les Anglais sont à ménager, c'est moins pour le bien que nous en tirons que pour le mal qu'ils peuvent nous faire. J'ai pour principe, reprit le prince, que la haine ou l'amitié des Anglais n'est point une chose indifférente à la France ; et pour peu qu'ils veuillent entendre raison, je n'épargnerai rien pour vivre en bonne intelligence avec eux. Je pris la hardiesse de lui dire que S. A. R. venoit de leur en donner une preuve éclatante en obligeant le prince prétendant de s'éloigner du royaume. J'ai fait, dit-il, jusqu'à présent pour ce malheureux prince beaucoup plus que je ne devois ; mais puisqu'il use si mal de ses avantages, je n'ai plus rien à lui offrir que de la compassion. Je passai ainsi plus d'une heure à satisfaire aux diverses questions de ce prince. Ensuite M. l'abbé Dubois lui demanda s'il avoit autre chose à

m'ordonner : il lui répondit que non, mais qu'il lui conseilloit de tirer de moi tous les éclaircissements qu'il pourroit touchant l'Angleterre.

Nous nous retirâmes. M. l'abbé me pria de retourner avec lui à son appartement. Nous y eûmes une longue conférence sur les mœurs et les usages des Anglais. Je le trouvai homme d'esprit, mais sans autres lumières que celles que donne l'usage du monde. Il falloit qu'il fût très peu savant pour me paroître tel, à moi qui n'ai jamais fait d'étude profonde et appliquée. Je remarquai deux choses dans sa conversation; l'une, qu'il lui échappoit souvent de jurer le nom de Dieu d'une manière toute profane; l'autre, qu'il n'étoit pas ennemi du beau sexe. Il me fit un grand nombre de questions sur la beauté des dames anglaises avec une curiosité qui s'étendoit jusqu'aux minuties. C'est dommage, M. l'abbé, lui dis-je un peu malicieusement, que vous soyez d'une condition qui vous exclut des faveurs de ces aimables dames. Il me répondit avec une naïveté qui me fit rire : Oh! la condition n'y fait rien en Angleterre, puisque c'est l'usage que les ecclésiastiques y soient mariés. Il est vrai, repartis-je, qu'on doit se conformer aux coutumes du pays où l'on est. Il me fit l'honneur de m'inviter à souper. Je m'y trouvai en fort bonne compagnie. Toute la conversation roula sur les femmes. Je fus instruit en trois ou quatre heures de toutes les aventures amoureuses de Paris. Mais je ne

m'arrêterai point ici à les rapporter, n'ayant pas dessein de faire une chronique scandaleuse de ces mémoires. Ce qui me fut le plus agréable dans ce repas, ce fut d'apprendre que le prince don Manuel de Portugal étoit arrivé à Paris. Je m'informai de sa demeure : il s'étoit logé chez le comte de Ribeira, qui avoit loué l'hôtel de Bretonvilliers. J'y allai le lendemain matin, pour rendre mes respects à ce prince. Je le trouvai qui descendoit de son appartement pour monter en carrosse. Il me reconnut, et il eut la complaisance de retourner un moment à sa chambre, pour m'accorder l'honneur de l'entretenir. Il me demanda des nouvelles du marquis, et il parut fâché de ne le pas trouver à Paris. Je remarquai, à l'air content qui brilloit dans ses yeux, que le souvenir de dona Clara de Bermudo ne l'occupoit plus si fortement. Il ne m'en parla point : je n'eus garde de lui en renouveler la mémoire. Don Tellès de Sylva l'accompagnoit toujours. Le comte de Ribeira donna quelques jours après une fête, dont la magnificence fut admirée, à l'occasion de la naissance de don Carlos. S. A. R. lui fit l'honneur d'y assister avec madame la duchesse de Berry, tous les princes et tous les ministres étrangers. Don Tellès eut la bonté de m'y faire donner une place avantageuse. J'eus peine à reconnoître madame la duchesse de Berry, qui me parut grossie prodigieusement. Je l'avois vue cinq ou six ans auparavant, et j'avois admiré la délicatesse de sa taille et de ses

traits. Une femme doit être extrêmement passionnée pour les plaisirs, lorsqu'elle les achète ainsi aux dépens de sa beauté et de ses agréments. Ce ne fut pendant quelques jours que fêtes et divertissements à Paris. M. le comte de Stairs, ambassadeur d'Angleterre, fit aussi un festin des plus splendides, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du roi son maître. Il donna presqu'en même temps deux bals fort extraordinaires; l'un au bois de Boulogne, à la clarté de la lune et d'une infinité de flambeaux; l'autre masqué, aux Champs-Élisées, vis-à-vis du jardin des Tuileries. Je n'étois point assez dans le goût des plaisirs pour assister à ces divertissements. Je m'en procurai un plus conforme à mon âge et à mon humeur; ce fut d'aller aux Chartreux, où l'on m'avoit dit que le M.... venoit de se retirer, pour y passer le reste de sa vie. Le monde, qui donne un tour empoisonné aux plus saintes actions, n'avoit pas manqué d'interpréter mal les motifs de cette retraite.

On prétendoit que c'étoit le chagrin de se voir négligé par le ministère qui avoit inspiré cette haine du monde au M...., et le dépit qu'il avoit eu de perdre quelques emplois. Il y a peu d'apparence, puisqu'il fut bien récompensé de la démission qu'il en avoit donnée. Mais la meilleure preuve de la droiture de ses intentions étoit la tranquillité qui paroissoit sur son visage lorsque j'eus l'honneur de le saluer. Je n'avois point celui d'être connu de lui; cependant nous liâmes une

conversation de deux heures, où je me fortifiai plus que jamais dans le mépris du monde et dans l'inclination pour la retraite. Je me souviens qu'il me dit entre mille choses, qu'il ne s'étonnoit pas que la légèreté du premier âge et la chaleur des passions dérobassent pour quelque temps aux yeux des hommes la vue des vérités terribles de la religion; mais qu'un vieillard, continua-t-il, qu'un homme de mon âge ne revienne pas du désordre et ne pense point aux intérêts d'une autre vie, c'est ce que je regarde comme le dernier excès de folie et d'aveuglement. Il me disoit encore : Considérons les choses dans le sens le plus favorable au vice. Je suppose l'éternité incertaine; je la suppose même contradictoire et impossible; mais je n'ai pas la moindre raison de croire que cette vie ne sera pas suivie d'une autre, où je me trouverai bientôt sans pouvoir m'en défendre, comme je me suis trouvé dans celle-ci sans y avoir contribué. Quand ce seroit une vie courte, périssable, semblable à celle-ci, je suis à la veille d'y entrer. Je suis convaincu, par l'exemple de six mille ans, que ma translation est très prochaine. Serois-je sensé de ne pas employer le peu de moments qui me restent à y penser ? Je me compare à un homme qui est prêt à changer de maison et qui s'occupe volontiers à démeubler celle qu'il quitte pour s'en préparer une nouvelle. Ainsi, ajouta le M..., loin de me repentir de ma retraite, je crains seulement qu'elle ne soit trop l'effet de ma

raison, et que la religion n'y ait moins de part que de simples vues de l'amour-propre qui veille à son bien-être dans un avenir obscur et inconnu. Le M.... me pria, en finissant notre entretien, de lui faire connoître qui j'étois. Je lui répondis que je ne méritois point cette obligeante curiosité, et que ce que j'avois de plus estimable étoit une grande ressemblance de sentiments avec les siens.

Je revins à l'hôtel du duc de ....., où j'avois pris mon logement à sa prière. Le portier m'apprit qu'il étoit arrivé depuis une heure ou deux. J'allai le saluer à l'instant et lui faire le récit de ce qui s'étoit passé au Palais-Royal. Il me demanda si j'avois dessein de demeurer long-temps à Paris. Comme je n'avois plus rien qui dût m'y retenir, je lui répondis que je comptois de partir le lendemain, si ses ordres ne m'arrêtoient pas plus long-temps. Il me dit que, loin de m'arrêter, sa pensée étoit de me prier d'aller joindre le marquis, qui s'ennuyoit sans doute à la campagne, et de lui tenir compagnie pendant huit jours, au bout desquels il retourneroit lui-même en province. Je pris le lendemain le chemin de ses terres. J'y arrivai le soir en poste, me faisant un plaisir de surprendre agréablement le marquis; mais je fus fort étonné de ne l'y pas trouver. On me dit qu'un moment après le départ de M. le duc, il s'étoit fait seller un cheval, et que, sans autre suite que Brissant, il étoit disparu et n'avoit instruit personne du dessein de son voyage. Je

conjecturai aussitôt la vérité. Je repris la poste de grand matin, et je me rendis avec diligence chez ma fille, où je ne doutois presque point de le trouver. Il y étoit effectivement. Sa rougeur en m'apercevant me fit juger qu'il ne m'attendoit pas sitôt. Il vint pourtant m'embrasser; et, pour prévenir mes reproches, il m'avoua qu'il craignoit d'avoir fait une faute, en partant de chez lui sans en avoir donné avis à son père ou à moi; mais qu'étant chez ma fille, il ne lui sembloit pas qu'il eût changé de maison, puisque ma famille lui étoit aussi chère que la sienne. Le mal étant sans remède, j'affectai de lui marquer beaucoup de joie de le voir. Je feignis même pendant toute la soirée de ne pas remarquer son empressement pour Nadine. Il badina ingénieusement sur l'ignorance où il prétendoit avoir été de son sexe; et il se plaignit de moi pour l'avoir tenu si long-temps dans cette erreur. J'aidai moi-même à son badinage, et je m'imagine qu'il se retira fort content de moi et de lui-même. Je pris ma fille en particulier, pour l'entretenir de cet accident qui dérangeoit toutes nos vues. Elle me confessa qu'il lui paroissoit d'autant plus embarrassant, que la passion du marquis sembloit s'être accrue depuis qu'il avoit vu Nadine dans les habits de son sexe. J'ai observé tous leurs mouvements, me dit ma fille. Elle a paru le regarder froidement à son arrivée; mais il a trouvé, malgré mes soins, le moyen de l'entretenir en particulier, et je remarque que

depuis ce temps-là ils ont la même ardeur pour se voir et pour se parler. Je crois, ajouta-t-elle, que le temps de mettre votre nièce dans un couvent est arrivé. Il faut seulement que vous preniez soin d'éloigner le marquis. Je lui promis que dans six jours il seroit avec le duc son père, qui devoit retourner dans ses terres. Avant que de me coucher je fis appeler Brissaut. Je lui demandai de quel tour il s'étoit servi pour cacher à son maître l'interception de sa lettre. Il me dit qu'à l'aide de quelques mensonges il s'étoit tiré adroitement d'affaire; qu'il avoit fait croire au marquis que sa poche s'étoit percée en frottant le long de la selle; et qu'il l'avoit si bien persuadé que non seulement il avoit perdu la lettre, mais quantité d'autres choses précieuses avec elle, qu'il en avoit obtenu deux louis d'or pour se consoler de sa perte. Je lui fis des reproches de ce qu'un homme d'esprit tel que lui avoit eu besoin de recourir au mensonge pour une bagatelle. Hélas! monsieur, me répondit cet effronté, vous ne savez pas que dans notre condition nous sommes obligés de mentir souvent. C'est la seule chose d'importance que nous soyons capables de faire pour le service de nos maîtres.

Je me mis au lit; mais il me fut impossible de reposer un moment. Je fus surpris de me sentir dans une si mauvaise disposition. Je ne voyois rien qui dût absolument me troubler jusqu'à l'insomnie; il me sembloit au contraire que depuis

quelque temps je n'avois eu nul sujet de me plaindre de la fortune : je la croyois reconciliée avec moi, sur-tout depuis mon retour d'Angleterre. Cependant, ni ma lassitude, ni cette réflexion ne purent me procurer un moment de sommeil. O ciel ! m'écriai-je en me levant, suis-je menacé de quelque nouveau malheur ? Je me souviens que c'est la voie que vous avez toujours prise pour m'en avertir. Épargnez ma fille et le marquis : et si vous me préparez quelque nouvelle épreuve, donnez-moi la force de la supporter.

Il étoit tard lorsque je sortis du lit. Je ne quittai ma chambre qu'à l'heure du dîner. Je trouvai dans la salle cinq ou six gentilshommes voisins qui étoient venus voir mon gendre, et qu'il avoit retenus à dîner. On s'entretint avec honnêteté ; et l'après-midi on s'occupa diversement, comme on fait à la campagne pour éviter l'ennui. Parmi les six étrangers, il y en avoit deux qui étoient du même âge que le marquis, et qui paroissoient, à leurs manières, aussi pleins de vivacité que lui. C'étoient les mêmes dont j'ai parlé plus haut. Tous deux avoient conçu une vive passion pour ma nièce Nadine. Ils avoient laissé passer peu de jours pendant mon voyage de Paris sans lui en donner des marques : et quoiqu'ils fussent rivaux, ils gardoient assez bien les dehors pour faire croire qu'ils étoient amis. La vue du marquis et son attachement continuel auprès d'elle leur fit naître des sentiments

moins pacifiques. Ils connoissoient néanmoins son nom et sa qualité ; mais l'amour ne respecte rien ; et la plupart des gentilshommes de campagne ont d'ailleurs une si noble fierté dans leur province, qu'ils ne s'y croient inférieurs à personne. Lorsqu'ils se furent donc aperçus que non seulement le marquis étoit sans cesse près de Nadine, mais qu'elle n'avoit d'attention que pour lui, ils prirent ensemble la brutale résolution de le mortifier par quelque insulte, aux yeux même de ma nièce. L'occasion s'en présenta dans le jardin, où ils l'attirèrent insensiblement avec elle. Ils lui dirent grossièrement quelques paroles outrageantes où il n'entroit ni sel ni bon sens. Vif comme étoit le marquis, il y auroit eu sur-le-champ du carnage s'ils avoient eu leurs épées ; elles étoient demeurées dans la salle. Il se contenta de leur répondre qu'ils étoient des brutaux à traiter à coups de bâton ; et sans en paroître plus ému, il nous ramena Nadine à l'autre côté du jardin. Il la pria en marchant de ne rien découvrir de ce qu'elle venoit d'entendre ; elle lui promit tout ce qu'il voulut, parcequ'ignorant nos manières, elle ne prévoyoit pas les suites de cette querelle.

Le marquis s'étant promené encore quelques minutes avec nous, nous quitta sans affectation. Il rejoignit les deux gentilshommes qui étoient retournés à la salle ; et, leur ayant déclaré qu'il falloit se battre, ils convinrent ensemble du

temps et du lieu. Il leur promit d'avoir un second. On aura peine à croire sur qui il jeta les yeux pour cela. Ce fut sur Brissant, dont le lecteur peut se souvenir qu'il avoit éprouvé le courage en Espagne. Brissant ne démentit point l'idée que son maître avoit de lui. Je dois avertir qu'il ne portoit point la livrée. Le marquis avoit eu cette considération pour lui, parcequ'il étoit d'honnête famille. Ils se rendirent au lieu du combat vers les sept heures du soir. Ils furent assez heureux, si ces funestes accidents peuvent porter le nom de bonheur, pour tuer chacun leur homme : le marquis ne reçut point de blessure, mais Brissant eut la cuisse percée d'outre en outre. J'étois appuyé sur une fenêtre qui donnoit sur la cour, et bien éloigné sans doute de rien soupçonner de cette tragédie, lorsque je les aperçus de loin qui s'avançoient lentement l'un près de l'autre. Le marquis avoit le bras passé sous celui de Brissant, pour l'aider à marcher. Une situation si familière me déplaisoit, et je me proposois bien de lui en faire un reproche. Ils entrèrent dans la cour : l'air pâle de Brissant, quelques traces de sang que j'aperçus sur ses bas, et la posture du marquis qui étoit toujours la même, me firent naître des idées fâcheuses. Enfin je fus tristement éclairci par le discours du marquis, qui me tira en particulier pour me raconter son aventure. Je ne pouvois presque me la persuader. Je lui en fis répéter les

circonstances, et ma surprise augmentoit chaque fois. Ce n'étoit point une affaire à cacher dans la famille. Nous tînmes conseil en commun sur la conduite qu'il nous falloit tenir. Voici le parti auquel il me parut que nous devions nous arrêter. J'envoyai chercher le bailli du lieu ; et sur la déposition du marquis et le témoignage de Nadine, nous lui fîmes faire un écrit que nous signâmes tous, pour attester les circonstances du fait. Il y paroissoit manifestement que le marquis n'étoit point l'agresseur ; qu'il avoit été insulté sans raison avec la dernière brutalité, et que la vengeance avoit été tirée sur-le-champ. En effet, la distance n'avoit pas été assez grande entre l'insulte et le combat pour rendre cette funeste altercation criminelle. Je fis partir sur-le-champ Scoti en poste avec une lettre pour le duc, père du marquis, où je renfermai cet écrit, et dans laquelle je m'expliquois encore plus exactement. Je ne doutai point que le crédit du duc, joint aux témoignages que je lui envoyois en faveur de son fils, n'assoupît tout d'un coup cette affaire. Cependant, pour ne rien négliger, je partis le soir même avec le marquis, et je pris le chemin de la chartreuse où mon père étoit mort. Je choisis cet asile, parceque l'endroit est écarté et si proche de la frontière, que nous pouvions sortir du royaume en moins d'une heure ; outre que j'étois assuré d'y être reçu avec tous les égards possibles, et d'y pouvoir demeurer

long-temps sans que le marquis fût exposé à être reconnu. Je n'avois communiqué le lieu de notre retraite qu'à mon gendre, à ma fille et à Scoti.

Nous arrivâmes sans obstacle à la chartreuse. Le père prieur et tous les religieux furent charmés de me revoir. Je ne leur découvris point notre embarras ; je leur dis seulement que nous passerions quelques jours avec eux, et que pour ne pas troubler leurs pieux exercices, nous vivrions comme eux dans la solitude et dans la paix. La vue de cette sombre retraite, où mon cher père avoit expiré dans la pénitence, réveilla toutes les idées de mon premier âge. Je menai le marquis sur sa tombe, et je ne craignis point de lui laisser voir que ce spectacle me touchoit encore assez pour me faire verser des larmes. Il fut attendri de ma douleur jusqu'à en répandre lui-même. Je m'aperçus qu'il s'efforçoit de les cacher. N'ayez pas honte, lui dis-je, de ces marques de tendresse et de compassion ; elles font honneur à votre bon naturel. Les cœurs durs et cruels ne sentent point de douceur à pleurer. Des larmes, répandues avec bienséance et avec modération, sont la preuve d'un caractère sensible et généreux ; elles ne déshonorent jamais. Il me demanda par quelle raison mon père avoit pu choisir un genre de vie aussi extraordinaire que celui des Chartreux ; je lui promis de lui raconter toute l'histoire de ma vie,

dont il n'avoit jamais entendu qu'un petit nombre de circonstances détachées. J'exécutai ma promesse quelques jours après ; et ce récit le toucha si vivement, qu'il fondit en larmes en plusieurs endroits de ma narration. Je lui dis en finissant : Voilà, mon cher marquis, ce que vous désiriez d'entendre. Croyez-vous maintenant votre curiosité bien payée ? Il me répondit avec une ardeur et une tendresse que je n'oublierai jamais : M. de Renoncour, mon cher père, je vous ai chéri jusqu'à présent par inclination, et parceque je ne pouvois manquer, sans une extrême ingratitude, d'avoir ce retour pour vos bontés et pour vos soins ; mais j'ai le cœur si pénétré de tendresse et d'admiration par votre récit, que votre père ni votre épouse n'ont jamais eu pour vous plus d'affection que moi : et je prie le ciel de ne m'être propice qu'autant que je conserverai toute ma vie ce sentiment. Je l'assurai qu'il auroit peine à m'accorder tant d'amitié qu'elle pût surpasser celle que j'avois pour lui. C'est de quoi je suis trop persuadé, répondit-il en m'embrassant ; et c'est ce qui doit servir encore d'un nouvel aiguillon à la mienne.

Je pris ce moment d'ouverture et d'effusion de cœur pour lui parler de la chaleur inconsidérée avec laquelle il s'étoit engagé dans une démarche aussi criminelle et aussi dangereuse que l'est un duel. Je ne lui en avois pas fait encore le moindre reproche, n'ayant pas voulu d'abord augmenter

le trouble que cette action avoit dû lui causer. Il ne manqua point de raisons pour l'excuser ; et dans le fond j'étois embarrassé moi-même à lui prouver qu'il eût tort. Cependant je lui représentai vivement l'énormité d'un combat si sauglant, et je le fis convenir du moins qu'il auroit dû m'avertir de sa querelle, pour chercher ensemble tous les tempéraments que l'honneur auroit pu permettre avant que d'en venir aux remèdes extrêmes.

Le retour de Scoti nous fit sortir bientôt d'inquiétude. Il revint, le sixième jour après notre arrivée à la chartreuse, avec une lettre de M. le duc, qui nous marquoit que nous pouvions reparoître sans crainte. Nous ne tardâmes point à quitter notre retraite. Le marquis s'attendoit que nous retournerions à la terre de ma fille. Je lui dis qu'il ne falloit plus penser à se faire voir dans un lieu où sa vie ne seroit peut-être pas en sûreté ; qu'il étoit à craindre que les parents des malheureux qui avoient péri par sa main ne conservassent d'autant plus de ressentiment qu'ils perdoient l'espérance d'être satisfaits par les voies ordinaires ; et que si son honneur sembloit justifier le premier péril auquel il s'étoit exposé, la sagesse et la religion devoient lui en faire éviter de nouveaux. Je lui fis prendre, presque malgré lui, le chemin des terres de son père.

La tristesse où il fut plongé continuellement

pendant la route me fit juger de ce qui se passoit daus son cœur. C'étoit l'absence de Nadine qui le tourmentoit, et la crainte de ne jamais la revoir, s'il ne lui étoit plus permis de paroître dans la terre de ma fille. Ma nièce n'avoit pas manqué de lui apprendre que son père la laisseroit en France : je ne sais quelles espérances il fondoit là-dessus ; mais il me demanda, le premier soir après nous être mis en chemin, si c'étoit une chose bien sûre qu'Amulem consentît à nous laisser sa fille. Comme j'affectois d'ignorer sa passion, je lui répondis naturellement que c'étoit une affaire résolue, et que je m'imaginois qu'il n'en étoit pas fâché, lui qui avoit eu tant d'amitié pour elle lorsqu'il la croyoit Memiscès. Je fis une faute considérable en lui donnant cette occasion de me déclarer ses sentiments ; car soit qu'il trouvât quelque chose qui flattoit sa passion dans la manière dont je m'étois exprimé, soit qu'il cherchât de longue main un moment favorable pour me la découvrir, je n'eus pas achevé de parler, qu'il reprit ainsi la parole : Il n'est que trop vrai que j'ai conçu la plus violente affection pour votre nièce, tandis que je ne la prenois que pour Memiscès ; mais croyez-vous, me dit-il en me regardant tristement, qu'elle soit éteinte depuis que j'ai connu son sexe ? Je crois, lui répondis-je, que l'amitié que vous avez pour moi s'étend jusqu'à ma nièce, et je vous remercie de cette bonté, qui fait beaucoup d'honneur

à ma famille. Une petite fille turque, continuai-je pour lui ôter l'envie de s'expliquer davantage, qui va se trouver privée de son père, et qui perdroit tout si elle venoit à me perdre, sera peut-être un jour fort heureuse d'avoir la protection d'un homme tel que vous. Je pense, ajoutai-je, à la faire entrer à Saint-Cyr; ce seroit une place pour toute sa vie. Mon dessein est d'employer pour cela le crédit et la bonté de M. le duc, et je me flatte que vous voudrez bien intercéder pour cette pauvre petite étrangère. Mon discours l'embarrassa quelques moments. Il poussa un profond soupir : Ah! monsieur, me dit-il, que je suis malheureux si vous feignez de ne pas m'entendre. Pourquoi ne voulez-vous pas reconnoître que j'aime éperdument votre charmante nièce, et que, du caractère dont je suis, il est impossible que je cesse jamais de l'aimer ? Ce n'est pas une passion née d'aujourd'hui; ce n'est point un emportement de jeunesse tel que ceux dont j'ai peut-être été capable par le passé. Je sens que c'est la plus importante et la plus sérieuse affaire de ma vie. Vous savez bien vous-même qu'après avoir perdu dona Diana je ne songeois guère à prendre de nouveaux engagements. J'aurois juré que l'amour ne me seroit jamais rien; cependant vous pouvez vous souvenir que j'ai aimé votre nièce sans le vouloir, et bien long-temps avant que de la connoître. Comment puis-je expliquer cette disposition de

mon cœur, sinon comme un coup du ciel qui veut que je m'attache à elle pour toute ma vie? Serai-je le seul homme du monde qu'on obligera toujours de faire violence à son cœur, et de renoncer à toutes ses affections! Pourquoi condamneriez-vous une inclination que je n'ai pas cherché à faire naître, qui n'offense personne, et qui s'accorde avec le plus sévère devoir? Ne m'avez-vous pas dit mille fois que l'amour n'est point une passion criminelle quand il est réglé par l'honneur et par la vertu? Vous ne me répondez rien, continua-t-il; dites-moi du moins si je me trompe, ou si c'est vous qui m'avez trompé.

Mon attention étoit partagée, pendant le discours du marquis, entre le soin de l'écouter et celui de préparer ma réponse. Son esprit s'étoit si formé dans nos voyages, que je crus devoir m'expliquer avec lui, comme j'aurois fait avec une personne d'un âge plus avancé. Je lui répondis donc tranquillement que, loin de l'avoir trompé, je pouvois l'assurer qu'il ne s'égareroit jamais en suivant les maximes que j'avois tâché de lui inspirer; que pour ce qui regardoit l'amour en particulier, il avoit raison de croire que l'honneur et la vertu n'en produisent jamais de criminel; qu'il ne devoit donc point craindre mes reproches, s'il avoit suivi deux si bons guides, et qu'il n'en avoit point à se faire à lui-même; mais que, pour reconnoître s'il ne se trompoit pas, il falloit avoir

recours à l'examen de la raison. Vous aimez ma nièce, lui dis-je, et tous les sentiments de votre passion sont honnêtes et vertueux ; cela est dans l'ordre ; mais vous supposez que l'honneur et la vertu vous ont permis de vous livrer à cet amour, et c'est ce qui avoit d'abord besoin de preuve. Vous ressemblez à un homme qui feroit un usage honnête du bien d'autrui : il ne seroit pas précisément coupable pour cette honnêteté avec laquelle il sauroit en user, mais pour avoir pris injustement le droit d'en faire usage. Quelque innocence que vous supposiez dans votre passion pour ma nièce, quelles ont pu être vos vues en prenant ces sentiments pour elle ? Est-ce seulement de l'aimer, comme vous dites, avec honneur et avec vertu ? Si cela est possible, à la bonne heure, j'y consens ; Nadine sera trop honorée de votre affection. Mais si vous n'ignorez pas vous-même qu'un amour si métaphysique est une chimère, que ne convenez-vous qu'il est impossible que vous vous arrêtiez dans ces bornes ? Cependant je ne vois que des précipices de tous côtés si vous en sortez. Le moins dangereux pour vous sera peut-être la honte de ma nièce : c'est à vous de voir si vous me préparez cette triste récompense pour tous les soins que j'ai pris de votre jeunesse, et pour la tendre amitié qui m'attache à vous si sincèrement. Reconnoissez donc, mon cher marquis, que si vous avez bien retenu mes principes, vous en faites mal l'application. Il

n'y a rien de vicieux aujourd'hui dans vos sentiments, je l'accorde ; mais comme vous avez dû prévoir qu'ils le deviendront un jour nécessairement, l'honneur même et la vertu, sur lesquels vous vous retranchez si fort, étoient ce qui devoit vous les faire éteindre ou vous empêcher de les laisser naître. Que pouvez-vous opposer à des raisons si fortes ?

Une seule réponse, me dit-il, qui les détruit toutes. C'est que bien loin de prétendre m'arrêter à cette chimère, que vous appelez un amour métaphysique, je me propose d'épouser votre nièce, si vous y consentez. C'est ce que j'ai en dessein de vous faire comprendre par les termes de vertu et d'honneur dont je vous ai dit que toutes mes vues sont remplies. Si vous étiez encore un enfant, répliquai-je, je vous pardonnerois un désir si plein d'indiscrétion ; mais je vous avoue que je ne le comprends pas à votre âge, et que j'en suis même irrité. Je serois au désespoir que M. le duc sût jamais que vous m'avez fait une telle proposition, et que je l'ai écoutée avec tant de patience. Non, non, monsieur, continuai-je en me levant de ma chaise avec quelque émotion, n'espérez pas de me mettre de moitié avec vous dans vos petits désordres ; vous avez jusqu'ici mal connu mes principes. Je périrois plutôt que de trahir en quoi que ce soit la confiance de M. votre père. Savez-vous de quoi vous allez être cause ? Je me priverai, pour vous rendre plus sage,

de la satisfaction de voir ma nièce, en la renvoyant en Asie avec son père. Je n'avois jamais parlé au marquis d'une manière si vive. L'impression que mon discours fit sur lui, jointe au mauvais succès de son amour et à la crainte de perdre Nadine, lui causa un chagrin si violent qu'il en répandit des larmes : il s'appuya sur la table, en cachant ses yeux de son mouchoir. J'affectai plus de dureté que je n'en avois, pour ne lui laisser aucune espérance de me trouver jamais la moindre facilité pour ses desseins. Je me retirai en l'exhortant à prendre un peu plus de pouvoir sur lui-même, et à tirer quelque fruit de son expérience et de ses aventures passées.

Le duc n'étoit point encore dans ses terres lorsque nous y arrivâmes. Il y vint deux ou trois jours après. Je remarquai que, loin d'être mécontent du combat du marquis, il avoit de la joie qu'il eût eu cette occasion de faire connoître son courage et sa fermeté avant que d'avoir paru dans le monde. Comme je lui marquois le chagrin que j'avois ressenti de n'avoir pu prévenir cette querelle, il me dit : J'avoue que ces rencontres fâcheuses doivent toujours être évitées ; mais ce n'est point absolument un mal pour un jeune homme quand il s'en est tiré heureusement. Il me parut qu'il en embrassoit le marquis avec plus de tendresse. Lui ayant entendu dire qu'il passeroit un mois ou six semaines dans la province, je le priai de trouver bon que je

retournasse pour quelque temps chez ma fille. J'arrêtai de nouveau avec lui notre départ pour l'Allemagne. L'automne n'étoit pas encore commencé. Nous pouvions nous rendre à Vienne avant l'hiver, et le passer dans cette ville. Amulem avoit le même dessein, et je comptois toujours d'entreprendre ce voyage avec lui. Le jour que je quittai M. le duc, le marquis vint le matin dans ma chambre ; il me pria d'un air timide de ne pas exécuter la menace que je lui avois faite de renvoyer Nadine en Turquie. Je lui dis que c'étoit moi-même qui le priois de ne pas m'y contraindre ; que ma nièce m'étant extrêmement chère, je ne me priverois pas volontiers d'elle ; mais que j'avois aussi tant d'amitié pour lui, qu'il n'y avoit rien que je ne sacrifiasse pour le retenir dans son devoir, et pour assurer le fruit de mes instructions. Il me promit tout ce que je lui demandai, à la réserve de cesser d'aimer Nadine.

Je ne prévoyois pas, en retournant tranquillement chez ma fille, que j'allois y trouver de nouvelles peines. La première nouvelle qu'on m'apprit à mon arrivée fut la mort de mylord R..... dont son épouse avoit été informée, deux jours auparavant, par des lettres particulières de Londres. J'allai saluer cette dame, et lui faire des compliments sur sa perte. Il étoit naturel de juger que je ne la trouverois pas dans une extrême affliction. Je me figurois même qu'elle auroit besoin de tous les motifs de la bienséance pour

dissimuler sa joie. Cependant je lui trouvai toutes les marques d'une profonde tristesse. J'étois seul avec elle, et dans le dessein de n'y pas être long-temps ; car j'évitois toujours de la voir tête à tête. L'expérience que j'avois eue de ma foiblesse me tenoit en garde contre moi-même. Je ne sais comment je puis faire ces aveux sans rougir.

Après quelques moments de conversation, j'étois prêt à sortir de sa chambre, et je m'étois déjà levé pour cela ; elle me pria de me remettre sur ma chaise : Je veux apprendre de votre bouche, me dit-elle, une vérité qui importe à mon repos. Vous savez dans quelle vûe j'acceptai la retraite que vous m'offrîtes chez madame votre fille, et ce qui m'y a retenue si long-temps. Comme mes promesses ont été sincères, j'ai cru que votre consentement l'étoit aussi. Cependant, aujourd'hui que nous sommes libres d'exécuter nos engagements, et que je me réjouissois de cette liberté comme d'une chose qui vous seroit aussi agréable qu'à moi, j'apprends de madame votre fille que vous êtes absolument changé à mon égard, et qu'il ne vous reste plus le moindre sentiment d'estime pour moi. De grace, monsieur, apprenez-moi donc ce qui me l'a fait perdre, et par où je vous suis devenue méprisable. Ce discours me parut si peu intelligible, que je ne sus d'abord ce que je devois penser de la situation de son esprit. Elle prit sans doute mon silence et mon étonnement pour une confirmation de ce

mépris prétendu qu'elle me reprochoit. J'en jugeai par le désordre que j'aperçus sur son visage et dans ses yeux, et plus encore par la suite de ses paroles. Elle me dit mille choses piquantes sur mon ingratitude, sur ma lâcheté, sur ma perfidie, et sur mon âge même, qu'elle n'eut garde d'oublier. Elle fondoit en larmes. Cette scène, à laquelle je m'attendois si peu, me mit moi-même dans un désordre incroyable. Ayant enfin retrouvé la force de m'exprimer, je lui demandai, avec toute la douceur dont je fus capable, ce qui avoit pu causer son émotion, et pourquoi elle me traitoit si mal, sans m'avoir fait connoître en quoi j'avois eu le malheur de l'offenser? Peut-être que cette question l'auroit encore irritée davantage, si je n'eusse repris la parole aussitôt pour lui protester que je ne me sentois coupable de rien; que mon estime pour elle n'avoit jamais reçu d'altération, et que je ne lui avois jamais fait de promesses que je ne fusse disposé à tenir aux dépens de ce que j'avois de plus cher.

Elle parut un peu remise par ces assurances. Écoutez, monsieur, me dit-elle, je ne veux point être trompée: n'est-il pas vrai que vos sentiments pour moi ne sont pas tels que vous m'aviez donné lieu de le croire, et que je me suis flattée de les mériter? Je ne vous dis rien que je ne tienne de la marquise votre fille, et la marquise m'a assurée qu'elle le tient de vous-même. Comme tout ce discours me paroissoit encore plein d'obscurités,

je me bornai à cette réponse générale, qu'il n'y avoit assurément personne au monde qui eût pour elle plus d'estime et de sincère attachement que moi, et que, loin que mes sentiments eussent changé, je ne la voyois jamais sans m'y affermir, et même sans les redoubler. Je lui demandai ensuite la liberté de sortir un moment, pour m'éclaircir avec ma fille de ce qui avoit pu donner lieu à un malentendu si désagréable.

Effectivement, j'avois la dernière impatience d'entretenir ma fille. J'allai la trouver sur-le-champ, et je lui fis d'abord des reproches, qu'elle ne comprit pas plus que je n'avois fait ceux de mylady. Entendons-nous, me dit-elle; de quoi est-il question? Je lui expliquai ce qui venoit de m'arriver. Elle m'apprit, à son tour, que mylady l'étoit venue trouver après avoir reçu la nouvelle de la mort de son mari, et qu'elle l'avoit priée de rendre graces au ciel avec elle de l'avoir délivrée du plus cruel de ses ennemis; que j'étois devenu ensuite le sujet de leur conversation; que mylady lui avoit déclaré qu'elle étoit prête à devenir ma femme, et qu'elle s'imaginoit que j'aurois beaucoup d'empressement pour accepter cet honneur. Je lui répondis, continua ma fille, que vous seriez sans doute infiniment sensible à sa bonté; mais que, connoissant votre goût pour la retraite, je doutois que vous reprissiez aisément les liens du mariage. Elle me pressa de lui expliquer plus clairement ce que je savois de vos

intentions : je ne fis pas difficulté de lui dire que je vous avois sondé nouvellement, et que vous m'aviez écoutée si peu volontiers, que j'avois été contrainte de vous faire des excuses et de vous apaiser par des soumissions. Elle ne repartit rien à ce discours, ajouta ma fille; et je l'ai vue triste et sombre depuis ce moment-là, sans qu'elle m'ait voulu découvrir ce qui met ce changement dans son humeur.

Je vis clair aussitôt dans ce qui s'étoit passé. Je ne doutai point que mylady ne se tint offensée de cette espèce de refus, qu'elle s'imaginoit que ma fille lui avoit fait de ma part, et peut-être par mon ordre. Je conçus aussi ce qu'elle avoit voulu dire en me parlant de promesse ; mais je ne comprenois pas encore ce qu'elle entendoit par mon consentement et par nos engagements, car elle avoit employé ces deux termes dans ses reproches. Je me souvenois parfaitement qu'à son départ de Londres elle s'étoit engagée à m'épouser lorsqu'elle le pourroit, et que j'y voudrois consentir. Je ne lui avois répondu que par mon silence; et je ne voyois point que cela dût porter le nom d'un engagement. Je fis mes réflexions sur la conduite que je tiendrois avec elle. Ma fille, qui souhaitoit en secret ce mariage, m'insinuoit adroitement toutes les raisons qu'elle croyoit propres à m'ébranler. Mon foible cœur se mettoit aussi de la partie. Il y avoit même des moments où je me trouvois ridicule de résister

aux avances d'une dame charmante qui me marquoit tant de tendresse; car je pouvois me persuader avec raison qu'elle étoit sincère : à quoi aurois-je attribué son empressement, si ce n'étoit à l'amour, et à un amour assez fort pour dérober à ses yeux ma vieillesse et le mauvais état de ma fortune? Son ressentiment même et ses reproches me paroissoient avoir quelque chose de flatteur et d'obligeant pour moi. Je vis l'instant que cette seule pensée d'être aimé à mon âge par une femme si aimable alloit faire pencher la balance, et renverser les résolutions de trente ans. Mais serai-je aimé, reprenois-je bientôt, comme je l'ai été par Sélima ? Retrouverai-je ces ardeurs, ces transports, ces délicatesses inexprimables? Un cœur accoutumé à cette façon d'aimer si particulière à ma chère épouse est-il propre à lier commerce avec un autre cœur? Entendroit-il le langage d'un autre, et feroit-il entendre le sien? Je ne saurois désavouer que mes irrésolutions durèrent long-temps. Je revis mylady R..... sans avoir pris de parti arrêté. Elle voulut néanmoins s'assurer de mes dispositions, et elle me pressa souvent d'une manière embarrassante. Je suis trompé, si elle n'agissoit de concert avec ma fille, qui me renouveloit à tous moments ses instances et ses raisonnements séduisants. Amulem augmenta même la persécution. Ma fille l'ayant mis dans le secret de cette affaire, il employa quantité d'arguments turcs pour me

convaincre qu'il n'y a point de bonheur sans femme, aussi-bien dans ce monde-ci que dans l'autre. Peut-être aurois-je enfin cédé à tant d'attaques, si le ciel ne m'eût secouru par un évènement qui me fit ouvrir les yeux sur mon devoir, et qui m'inspira assez de force pour le remplir.

Ce fut la mort presque subite du pauvre Scoti. Ce fidèle valet m'avoit servi pendant quarante-huit ans, si l'on en excepte quelques années que j'avois passées en Turquie dans l'esclavage. J'aurois peine à décider qui l'emportoit, ou moi par la confiance et les égards que j'avois pour lui, ou lui par son zèle, son respect et son inviolable attachement pour moi. Il se vantoit à tout instant de mes bontés. Jamais valet, disoit-il, n'avoit eu un meilleur maître; je lui dois cette justice aussi, que jamais on ne fut servi par un meilleur valet. Il mourut d'une maladie extraordinaire pour un homme de son âge; ce fut une pleurésie qu'il avoit gagnée en s'échauffant trop à la chasse, et qui le mit en trois jours au tombeau. Je le vis expirer. Ces spectacles ont toujours quelque chose d'attendrissant pour un bon naturel; mais après avoir donné quelques larmes à sa mort, ma compassion se tourna sur moi-même. Je fis réflexion combien je touchois de près au même terme; et m'étant trouvé à ses funérailles, je considérai sa fosse comme si elle eût été ouverte pour moi-même. Je l'examinai

avec une triste et lugubre curiosité. Mes yeux ne pouvoient se détacher de ce funeste objet. Je ne retournai point au logis, en sortant de l'église; je résolus de démêler une multitude de pensées sombres et confuses dont je me sentois l'esprit comme assiégé. Je m'enfonçai dans le bois qui est voisin de la maison de ma fille.

Là, je jetai les yeux sur cette longue et malheureuse suite d'années qui s'étoient écoulées pour moi depuis le temps que le pauvre Scoti étoit entré à mon service, c'est-à-dire depuis mon enfance. Dans quelque partie de cette vaste carrière que je portasse mes regards, j'y apercevois des vestiges d'infortune et de douleur. A peine y pouvois-je compter quelques momens de plaisir; et parmi ces courts et légers instants, je n'en voyois aucun qui n'eût été suivi par d'innombrables amertumes. Je m'étois vu enlever successivement, par la mort ou par la fortune, tout ce qu'on appelle objets d'estime, de tendresse et d'attachement. Les remèdes mêmes de mes pertes s'étoient changés en poison; et le seul que j'avois cru infaillible, et dont j'avois heureusement commencé à sentir l'effet (je parle de ma retraite et de mon éloignement du monde), je m'en étois privé par un excès de molle complaisance, dont j'étois puni bien rigoureusement par le renouvellement de toutes mes peines. Mais ce qui m'humilioit le plus, c'étoit de voir revivre mes foiblesses avec mes malheurs. Souffrir, perdre,

être agité continuellement et privé de la joie et du repos, c'étoit le crime de la fortune : mais me laisser vaincre par l'amour à l'âge de soixante ans, être encore la proie d'une honteuse flamme et le jouet de toutes les passions de mon cœur, c'étoit mon propre crime et le sujet d'une éternelle confusion. Voyons du moins quelles sont mes excuses, disois-je en moi-même; cherchons des prétextes qui puissent diminuer ma honte. Hélas ! j'en cherche inutilement. Le monde, la religion, la nature, ma propre raison, ne me condamnent-ils pas ? Que je sorte pour un moment de moi-même, et que je considère ce corps appesanti par l'âge, ce cœur épuisé de sang et d'esprits, ces cheveux gris dont la couleur tient déjà de celle de la cendre; en un mot, tout ce composé dont le sang et la couleur se retirent peu à peu, cette machine chancelante qui cesse par degrés d'être animée; quels autres mouvements cette vue pourra-t-elle m'inspirer, que ceux de la pitié, et peut-être du mépris pour moi-même ? J'admirerai sans doute ma folle vanité, de me croire encore aimable; je rirai de mes ridicules désirs. Combien doivent-ils paroître plus monstrueux à d'autres yeux que les miens? Non, non, continuai-je; je n'en croirai ni mylady R....., ni ma fille : l'une est aveuglée par l'amitié, et l'autre par la reconnoissance. C'est ma raison qui doit être mon juge. Je suis heureux de l'avoir encore assez saine pour apercevoir le

précipice au bord duquel je me suis si follement avancé; et je dois rendre graces au ciel qui m'arrête au moment que j'y allois tomber. Je me sentis plus fort après ces réflexions. J'en fis mille autres de la même sorte pendant l'espace de deux ou trois heures : la conclusion que j'en tirai, et à laquelle je m'attachai d'une manière inébranlable, fut de ne plus flatter l'espérance de mylady R....., et de lui déclarer nettement qu'elle ne devoit point compter sur notre mariage.

Je retournai chez ma fille dans cette résolution. Le ciel, qui me l'avoit inspirée, m'offrit tout d'un coup l'occasion de l'exécuter. Étant rentré par la porte du jardin, je rencontrai mylady R..... qui s'y promenoit seule : la bienséance ne me permettoit pas de la fuir; je m'avançai vers elle. Après m'avoir fait quelques compliments sur la mort de Scoti, à laquelle elle avoit pris quelque intérêt, parcequ'elle lui avoit eu l'obligation de sa suite d'Angleterre, elle me dit, sans détour, que si j'étois toujours dans la volonté d'accepter sa main, elle croyoit que de plus longs délais étoient inutiles; qu'à la vérité la mort de mylord R..... étoit encore toute récente; mais que la manière dont il en avoit usé avec elle, leur longue séparation, et son séjour en France, mettoient les choses dans un point de vue tout différent de ce qu'elles seroient à l'égard des femmes ordinaires.

Je ne balançai point à lui répondre ce que j'avois médité. Je sens, comme je dois, madame,

lui dis-je, cette généreuse constance qui vous fait persister dans vos offres ; et je vous assure que si votre bonté est excessive, ma reconnoissance est telle que vous avez droit de l'exiger. Mais je serois indigne de votre estime, si je ne vous expliquois pas sincèrement ce que je pense de l'engagement que vous me proposez. Vous ne me connoissez point, madame, j'ose vous le dire; l'habitude que j'ai de composer mon visage a pu me faire regarder de vous comme un homme tranquille et disposé à goûter le bonheur que vous m'offrez; vous ne savez point que ma tranquillité extérieure est une fausse image qui trompe vos yeux. Vous allez frémir, madame, en apprenant le véritable état de mon ame. Figurez-vous un malheureux homme, accablé de toutes les disgraces de la fortune, troublé par la perte de ce qu'il a aimé le plus chèrement, accoutumé depuis quarante ans à pleurer et à gémir, sans cesse inquiet, distrait, agité, désirant la mort comme l'unique remède de ses peines, et la craignant néanmoins comme la fin d'une longue vie, qui n'a pas toujours été innocente; un homme dont toutes les pensées sont lugubres et tous les sentiments douloureux. Ajoutez à ce triste portrait les infirmités de la vieillesse, et les dépérissements causés par des voyages et des fatigues continuelles. Voilà, madame, ce qui est renfermé sous ces dehors qui en imposent encore; tel est le compte que la vérité m'oblige à vous rendre de

moi-même. Vous lisez maintenant au fond de mon cœur : quel funeste présent vous ferois-je en vous l'offrant ! Quel odieux commerce ne seroit-ce pas pour vous que celui d'un misérable qui ne sentiroit point le prix de vos charmes, qui troubleroit votre repos et votre joie par ses soupirs, qui voudroit peut-être vous obliger à partager ses peines, ou qui se déroberoit de votre présence, pour chercher, dans la solitude et dans les larmes, l'unique sorte de bonheur qu'il est capable de goûter ! Songez-y bien, madame, vous méritez un sort plus heureux; votre générosité vous seroit funeste, si vous en écoutiez encore les mouvements. Je cessai de parler, pour attendre la réponse de mylady.

Elle m'avoit écouté sans lever les yeux, et je ne remarquai point que sa contenance fût altérée. Elle me dit, d'un ton de voix tranquille, que si mon procédé n'étoit pas galant, il étoit du moins d'un honnête homme ; qu'elle se sentiroit peut-être offensée de ma froideur, si elle avoit lieu de croire que ce fût sa présence et son peu de mérite qui la fissent naître ; mais que les raisons qu'elle avoit entendues lui paroissoient fortes ; qu'elle ne demandoit pas sans doute un cœur qu'on ne pouvoit lui donner sans violence ; qu'elle s'étoit trompée, comme je l'avois dit, à l'air composé de mon visage ; qu'étant fort indifférente pour le plaisir des sens, elle auroit compté pour rien mon âge avancé, si elle eût pu trouver en moi un mari doux et

complaisant, comme elle se le promettoit de mes manières et de ma figure; mais qu'apprenant de moi-même que je ne pouvois rien mettre du mien pour la rendre heureuse, elle renonçoit à tous les droits que ses offres et ses avances pouvoient lui avoir donnés sur mon cœur.

Je lui baisai la main, en l'assurant qu'elle en auroit toujours d'inviolables sur mon estime et sur ma reconnoissance. Je compte d'autant plus sur l'une et l'autre, reprit-elle, que je ne vous ai pas donné lieu assurément de me les refuser. Je ne tarderai pas même à vous en demander un témoignage. J'ai besoin de vos conseils pour prendre un nouveau plan de vie et de conduite. Il n'y a point d'apparence que je demeure ici plus long-temps, puisque je perds l'espérance qui m'y a retenue jusqu'à présent. Quel lieu choisirai-je pour la retraite de ma malheureuse vie? Je lui répondis que tant qu'elle n'auroit point d'autres inclinations et qu'elle voudroit bien se contenter des efforts que ma fille feroit pour lui plaire, elle n'avoit point d'autre retraite à chercher. Elle se rendit, après quelque résistance; et s'étant tournée vers le corps de logis: Ce sera donc ici, dit-elle, que je passerai le reste de mes jours. Elle ajouta qu'elle y mettoit trois conditions; la première, qu'on l'avertiroit avec franchise s'il arrivoit qu'elle devînt incommode; la seconde, que ne pouvant être son mari, je lui en tiendrois lieu du moins par mes conseils et par mon amitié; la dernière, qu'Amulem

et mon gendre consentiroient qu'elle adoptât Nadine pour sa fille et pour son héritière. Cette conduite douce et généreuse me toucha jusqu'aux larmes ; je pris du caractère de cette aimable dame une idée toute autre encore que celle que j'en avois eue jusqu'alors. Vous serez, madame, lui dis-je, la maîtresse absolue dans ma famille ; ma fille est trop heureuse d'avoir une amie telle que vous ; je regarde moi-même l'occasion que j'ai eue de vous rendre quelques foibles services comme une des plus grandes faveurs que j'aie reçues de la fortune dans tout le cours de ma vie.

Nous retournâmes au logis. Mylady fut la première à raconter à ma fille ce qui s'étoit passé entre nous. Elle nous pressa si fortement de lui accorder Nadine pour lui tenir lieu de fille, que nous consentîmes à ce qu'elle demandoit avec tant de bonté. Ma nièce prit un lit dans son appartement. On verra qu'elle eut pour elle, dans la suite, toute la tendresse d'une véritable mère, et qu'elle la porta même un peu trop loin. C'est sur quoi je ne m'explique point encore, pour ne pas préparer trop tôt mon lecteur à la tristesse.

LIVRE XIII.

L'heureuse fin de cette aventure me fit bénir le ciel, qui sembloit en avoir pris lui-même la conduite. J'employai quelques jours à régler, avec Amulem, l'ordre de notre voyage d'Allemagne. Il étoit absolument déterminé à partir avant l'hiver ; mais n'ayant pas vu Paris, il eut envie d'y aller passer quelques semaines avant notre départ. Cela pouvoit s'accorder si bien avec les mesures que j'avois prises du côté de M. le duc, que, loin de l'en détourner, je lui promis de l'y conduire.

Nous y arrivâmes dans le temps où il devoit paroître le plus brillant aux étrangers. C'étoit dans la chaleur des actions du Mississipi. Le faste et la magnificence sembloient répandues dans toutes les conditions. L'argent et l'or rouloient avec profusion, comme s'ils se fussent échappés de la captivité dans laquelle on les tient ordinairement. Les habits, les équipages, les dépenses excessives du jeu, et les fêtes continuelles découvroient l'opulence du royaume, ou, s'il est permis de s'exprimer sincèrement, trahissoient plutôt sa foiblesse intérieure, puisque toutes ses forces s'épuisoient follement au dehors. Amulem fut frappé de cet éclat. Ses préjugés turcs ne l'empêchèrent pas de convenir que Paris l'emportoit

sur Constantinople. Nous nous logeâmes dans la rue neuve des Petits-Champs, et ce ne fut pas sans peine que nous nous procurâmes un logement commode. Nous en eûmes même beaucoup à louer un carrosse de remise, tant il se trouvoit de personnes qui n'étoient pas disposées plus que nous à marcher à pied. Tous les jours on nous apprenoit quelque nouveau prodige de fortune en faveur des plus vils et des plus misérables. C'étoit le célèbre M. Law qui donnoit le branle à la roue. Je me procurai le plaisir de le voir, étant introduit par quelques Anglais que j'avois connus à Londres et qui se trouvoient alors à Paris. Cet homme, occupé de tant d'affaires importantes, n'en avoit pas l'esprit moins libre ni l'humeur plus éloignée du plaisir. Il nous invita le même jour à souper chez lui; j'y vis sa femme qui me parut enjouée. J'y trouvai aussi l'abbé d....., qui me reconnut tout d'un coup. Comme il ignoroit que j'eusse quitté Paris, après l'avoir vu cinq ou six semaines auparavant, il me fit des reproches honnêtes de ce que je l'avois si fort négligé. Il étoit trop agréablement occupé du voisinage de madame Law, pour lier à table une conversation sérieuse avec moi; mais il me fit promettre que je lui rendrois le lendemain une nouvelle visite. La joie et le badinage régnèrent dans ce repas. M. Law y dit mille jolies choses. On n'y fit nulle mention de système, quoique je souhaitasse extrêmement que le discours pût tomber sur ce sujet : on n'y parla que des

sévérités de la chambre de justice, et de la frayeur qu'elles avoient répandue parmi toutes les personnes intéressées dans les revenus du roi. M. Paparel, trésorier général de l'extraordinaire des guerres, avoit été condamné à mort quelques jours auparavant, et l'on ne savoit point ce qu'on devoit penser du délai que S. A. R. avoit fait apporter à l'exécution de sa sentence. Comme on n'épargne guère les condamnés, le pauvre Paparel ne fut point ménagé par nos convives. M. Law se retira vers minuit, sous prétexte d'une affaire d'importance qu'il devoit expédier avant son sommeil.

Je sortis aussi peu après avec les deux Anglais qui m'avoient procuré sa connoissance. Comme ils demeuroient dans le même quartier que moi, nous nous entretînmes en chemin de la prodigieuse fortune de M. Law, et de l'industrie avec laquelle il s'y étoit élevé. M. Stepney, qui étoit celui des deux qui le connoissoit le plus particulièrement, me raconta quelques traits de sa vie qui méritent d'être rapportés. M. Law, me dit-il, est Écossois, et né d'une honnête famille. Il a eu dès sa première jeunesse l'esprit propre au commerce et aux affaires. Ses parents le mirent de bonne heure dans un comptoir; on n'a pas su sur quels fonds il y amassa une somme considérable qui le mit en état de se passer du secours de sa famille. J'ai connu, me dit M. Stepney, le marchand chez qui il étoit à Édimbourg. Je l'ai entendu se louer

beaucoup de sa sagesse et de sa fidélité. Il prit le chemin de Bristol avec son argent et des recommandations qui lui firent trouver une place plus considérable que celle qu'il venoit d'occuper ; on le fit commis en chef du bureau de la Jamaïque. Son assiduité et son esprit lui attirèrent la confiance de tous les marchands. Cependant soit qu'il se fût déguisé jusqu'alors par hypocrisie, soit que sa vertu fût séduite par les grosses sommes qui lui passoient entre les mains, on découvrit dans ses comptes quelques erreurs de calcul qui commencèrent à le rendre suspect. Les marchands anglais veulent de l'exactitude ; on l'examina de près, il s'en aperçut ; voici le stratagème dont il usa pour se mettre à couvert. Il avoit fait une connoissance intime avec le commis d'un autre bureau considérable qui n'étoit pas plus fidèle que lui : ils s'accordèrent ensemble pour se soutenir et pour tromper à coup sûr. Lorsque l'un des deux étoit obligé de rendre ses comptes, il avoit recours à l'autre dont il tiroit autant d'argent qu'il en manquoit dans sa caisse ; et se rendant ainsi alternativement le même service, ils se trouvoient toujours en état de souffrir l'examen le plus rigoureux, quelques sommes qu'ils eussent pu détourner du dépôt qui étoit entre leurs mains. Ils employoient pendant ce temps-là ce qu'ils avoient dérobé, et le faisoient valoir à leur profit particulier. Quoique ce système fût des mieux concertés, il ne put tromper tout-à-fait la vigilance des intéressés. On

s'étonnoit des grosses entreprises qu'on voyoit faire tous les jours à M. Law, et l'on ne comprenoit point sur quels fonds elles étoient appuyées. Les soupçons devinrent si forts qu'ils ne purent lui être cachés. C'étoit une affaire à le décréditer pour toujours. Il résolut de se tirer d'inquiétude, et il y réussit par une trahison qui perdit son associé. Feignant d'être obligé de rendre ses comptes, il le pria de lui fournir, suivant leur convention, la somme dont il avoit besoin pour remplir sa caisse. Il la reçut, mais ce fut dans le dessein de ne la pas rendre. L'autre, qui ne s'attendoit à rien moins, lui redemanda son argent peu de jours après. M. Law contrefit l'étouné comme s'il n'eût rien compris à ce discours ; et se voyant trop pressé, il fit un éclat qui couvrit ce malheureux de confusion et qui l'obligea de se sauver, pour éviter le chatiment. Les plus éclairés entrevirent une partie de la vérité ; mais il eût été dangereux d'attaquer M. Law sans le pouvoir convaincre. Cependant cette aventure lui ayant fait perdre quelque chose de son crédit, elle le détermina à quitter Bristol pour aller à Londres. Il ne s'y borna point à prendre soin des affaires d'autrui : il commençoit à être assez riche pour être occupé seulement des siennes. Je ne doute point, continua M. Stepney, qu'il ne fût devenu en peu de temps un des plus opulents particuliers d'Angleterre, si l'amour ne l'eût rendu la dupe de deux femmes qui l'ont presque conduit à sa

ruine. La première fut mylady..... Cette dame étoit une coquette fieffée qui avoit ruiné déjà vingt amants à Londres, et qui étoit aussi connue par ses débauches que par sa beauté. M. Law eut le malheur de la voir et de la trouver aimable. Elle en fut informée avant même qu'il eût eu la hardiesse de lui déclarer sa passion, et elle forma le projet de le dépouiller. Il étoit novice en amour, quoiqu'il le fût si peu pour les affaires. Il ne connoissoit pas mieux les manières du monde poli, ayant toujours vécu dans la poussière d'un comptoir et d'un bureau. Ce fut par cet endroit que mylady le prit d'abord. A peine lui eut-il exprimé quelque chose de ses sentiments, qu'elle sut lui faire entendre avec adresse que l'unique chose qui lui manquoit pour plaire étoit de mettre quelque réforme dans ses manières, et de prendre un peu mieux le bon goût de Londres. Il comprit de quoi il étoit question, mais il l'exécuta mal. Au lieu de s'accoutumer par degrés aux airs de la cour, il se crut capable de les prendre tout d'un coup. Dans l'espace de peu de jours on le vit changé en petit-maître. Cet excès fit pitié à ceux qui le connoissoient, et le rendit ridicule aux yeux de quantité de personnes qui sentirent le contraste de sa parure et de ses manières. Cependant, comme il est homme d'esprit et d'un caractère souple et pliant, il atteignit peu à peu au degré qu'il falloit pour être reçu chez mylady..... C'est la seule obligation qu'il ait à cette dame

d'avoir ainsi contribué à le polir et à le former pour le monde. Les autres leçons qu'il reçut d'elle ne lui furent pas si utiles ; elle l'engagea dans des dépenses si excessives, qu'il s'aperçut en peu de temps de la diminution de ses espèces : et ce qu'il y eut de plus chagrinant pour lui, ce fut que la dame n'eut pas plutôt remarqué que la source de ses libéralités tarissoit, qu'elle le fit prier de ne plus mettre le pied chez elle. Cette disgrace le toucha si vivement, qu'elle l'empêcha de sentir la perte d'une partie de son bien. Ses amis, qui le voyoient si tendre, lui proposèrent de se satisfaire à moins de frais, c'est-à-dire, de suivre l'usage de Londres en se donnant une jolie maîtresse qu'il entretiendroit à petit bruit, et sur laquelle il auroit un empire absolu. Ce conseil fut de son goût. On lui en procura une fort aimable avec laquelle il vécut content pendant quelques mois ; mais il étoit destiné à payer toujours cher les plaisirs de l'amour. Sa maîtresse étoit une friponne qui disparut un jour en lui emportant trois mille guinées et quantité de bijoux. Des pertes si considérables dérangèrent beaucoup ses affaires ; et toute son adresse ne put les réparer parfaitement. Les airs de cour qu'il avoit pris avec my-lady..... lui ôtèrent le goût du commerce. Il se livra au jeu. On sait quelle vie les joueurs mènent. Tantôt il possédoit des sommes immenses qui lui faisoient prendre un essor fort au-dessus de son origine ; tantôt il étoit sans un morceau de pain. Je

lui ai vu pendant trois mois, continua M. Stepney, un carrosse à six chevaux, une maison de campagne, et un hôtel superbe à la ville. Cette faveur de la fortune ne dura guère. Le colonel Chartris le ruina dans une soirée, comme il a ruiné depuis le duc de Warton et quantité d'autres jeunes gens. M. Law se mit ensuite dans les projets, c'est-à-dire qu'il formoit des plans de compagnies et d'associations pour le commerce, et qu'il tâchoit de les faire goûter aux marchands. Il inventoit des machines pour rendre plus faciles ou pour abréger les grandes entreprises ; telle fut celle dont l'exécution se trouva si heureuse pour nettoyer les étangs, les canaux et les bassins qui servent à la construction des vaisseaux. Il fut le premier qui fit naître à mylord duc de Montaigu le dessein d'une nouvelle plantation dans l'île de Sainte-Lucie, entreprise qui a coûté à ce seigneur la moitié de son bien, et qui s'est terminée fort malheureusement. Enfin il se soutenoit honnêtement par les seules ressources de son génie, lorsque la fortune l'a appelé en France, et lui a ouvert le chemin de la faveur et de la toute-puissance auprès de M. le régent. Il conserve toujours, ajouta M. Stepney, une forte inclination pour les femmes. Il a le cœur bon et tendre ; de sorte que ses libéralités se répandent à pleines mains sur le beau sexe. Il s'est fait amener de Londres, pour son délassement après les affaires, quelques belles Anglaises qu'il entretient à Paris, à peu

près comme les seigneurs français qui aiment les chiens et les chevaux en font venir d'Angleterre.

J'étois si plein de l'idée de M. Law, en quittant M. Stepney, que je le vis en songe pendant la nuit ; mais je le vis dans une situation que je ne lui aurois pas fait plaisir de lui dire, et qu'il n'auroit peut-être pas cru devoir appréhender. Il me sembla que S. A. R. le mettoit hors de son appartement par les épaules, et qu'étant ensuite abandonné de tout le monde, il alloit chercher du pain hors du royaume, après l'y avoir ôté à tant d'autres.

Le lendemain je fis ma visite à l'abbé d..... C'étoit un autre aventurier dont la morale ne valoit guère mieux que celle de M. Law. J'avoue que rien ne m'a jamais donné tant de mépris pour les biens de la fortune, que de les voir accordés avec tant de profusion à des personnes de ce caractère. C'est une réflexion que j'ai faite mille fois en ma vie, et qui se renouveloit alors à tous moments, en voyant tant de misérables arriver tout d'un coup à l'extrême opulence. Seroit-il possible, disois-je, que la Providence mît en de telles mains ce qu'elle estime ? Non, les biens de ces gens-là sont aussi vils que leurs personnes. Je ne mets pas néanmoins absolument dans ce rang l'abbé d..... Il avoit assez d'esprit et de savoir-vivre pour être distingué de la foule. La visite que je lui rendis fut beaucoup plus familière

que la précédente. Il me rapporta des choses incroyables de l'affection dont M..... l'honoroit, et de la confiance qu'il prenoit en lui. La suite de sa vie les a justifiées. Comme il avoit été précepteur de M..... il se faisoit honneur du goût que son élève avoit pour les sciences et les beaux-arts. Dieu sait s'il étoit capable de le lui avoir inspiré. Il me fit la grace de me procurer la vue de son cabinet, de ses tableaux, et de son laboratoire. Le cabinet étoit plein de livres et de papiers confusément épars. J'eus la curiosité d'observer les livres, étant persuadé que la meilleure manière de connoître le caractère et les inclinations d'un homme d'esprit, est de faire attention à ce qui l'occupe dans le secret du cabinet. Je vis dans celui-ci un mélange de théologie, d'histoire, de littérature, et sur-tout de philosophie naturelle. Les ouvrages extraordinaires, tels que ceux de Spinosa, Hobbes, Vanini, Cardan, Toland, Paracelse, etc. étoient dans une classe à part; et parmi eux étoit un gros cahier de sa main propre, où il avoit pris la peine de réduire en abrégé ce qu'il y a de plus curieux dans la doctrine de ces auteurs. L'abbé d..... me fit remarquer un petit manuscrit latin, *de Deo, an possibilis ?* qu'il me dit avoir été payé cent louis d'or. Cet abbé m'assura que M..... passoit quelquefois jusqu'à quatre et cinq heures au milieu de ses livres, et qu'il ne lisoit presque jamais sans avoir la plume à la main pour écrire ses remarques et ses

réflexions. Il avoit fait traduire pour son usage quantité de bons livres anglais dont il faisoit beaucoup de cas. M..... magistrat illustre, qui entendoit parfaitement l'anglais, lui avoit rendu plusieurs fois ce service. S'il en faut croire l'abbé de..., la curiosité de son élève en matière de science s'étendoit à tout. Il avoit fait venir plus d'une fois des extrémités de l'Europe certaines personnes qui passoient pour avoir acquis des connoissances extraordinaires. Un jour, ayant lu, dans une relation anglaise de la Laponie Norvégienne, que les Lapons étoient fort adonnés à la magie, et qu'il se passoit des choses surprenantes dans cette froide partie de notre hémisphère, il n'eut point de repos qu'il n'eût fait amener un magicien lapon dans son cabinet. On n'a pas su ce qu'il apprit de lui ; mais il y a beaucoup d'apparence qu'il en fut peu satisfait, parcequ'il ne l'entretint pas long-temps. Il le fut davantage d'un certain Valtas qui s'insinua dans sa faveur par la profonde connoissance qu'il avoit de la chimie. Il travailloit quelquefois deux heures avec lui dans son laboratoire. Il n'y avoit point de distillation ni d'élixir qu'il ne sût composer ; il en inventoit lui-même, et il prenoit plaisir à les faire débiter à Londres et à Paris par quelque aventurier qui prenoit la qualité d'opérateur, et qui y gagnoit considérablement. Il a fait des perles et des teintures de cristal qui sont d'une beauté admirable.

Pour ce qui regarde le grand œuvre, il l'a tenté sans succès : cependant il n'a pas laissé de faire de grandes dépenses pour arriver à quelque chose d'extraordinaire dans la transmutation des métaux. M. C...., Anglais, l'a aidé long-temps dans ce travail ; mais ils ne purent attraper le secret de la nature. Tout le fruit de leurs peines fut de composer des alliages d'une grande perfection, quoique la valeur en soit fort au-dessous de la dépense. Un Italien effronté, qui avoit entendu parler du goût de ce prince pour cette sorte de science, lui fit demander un jour une audience particulière dans son laboratoire. Lorsqu'il y fut entré, il eut le soin d'en fermer la porte ; il tira de sa poche un petit réchaud d'une fabrique extraordinaire, au-dessous duquel étoit un petit vaisseau de cuivre qu'il remplit d'un élixir qu'il avoit dans une bouteille. Il enflamma l'élixir avec une simple allumette, et il le pria ensuite de lui prêter pour un moment un louis d'or. Il le mit à sa vue dans le réchaud : en moins de trois minutes, il en tira une pièce d'argent de la même grandeur qu'il lui remit. Il lui demanda un écu ; et l'ayant enfermé de la même manière dans le réchaud, il en fit sortir un louis d'or, qui ne différoit des autres qu'en ce qu'il étoit plus épais. Après cette opération, qu'il acheva sans prononcer une parole, il prit son réchaud et sortit du laboratoire, en disant au prince que s'il vouloit se donner la patience d'attendre un moment, il

alloit lui faire voir quelque chose de bien plus extraordinaire. On l'attendit, mais inutilement. L'Italien s'étoit servi de cette ruse pour faciliter son évasion. M. l'abbé d..... me fit voir les deux pièces que M..... avoit conservées. J'étendrois trop le récit de cette visite, si je rapportois toutes les choses curieuses qu'il me fit observer. Je marquai beaucoup de reconnoissance pour ses civilités: Nous parlâmes encore de l'Angleterre; il me proposa de l'accompagner dans un voyage qu'il avoit dessein d'y faire. Je m'en excusai honnêtement, sur les engagements que j'avois avec M. le duc d... Il ne manqua point de me demander ce qui avoit causé mon retour si prompt à Paris. Je lui parlai de mon beau-frère Amulem et de son fils Muleid. Il faut, me dit-il, que vous me les fassiez voir, et que je leur procure l'honneur de faire la révérence à M.... Je le remerciai de cette offre, et je les lui amenai le jour suivant. Il nous présenta à lui. Nous en fûmes reçus fort gracieusement. Il fit à Amulem plusieurs questions sur le gouvernement du grand-seigneur, et sur les forces de l'empire ottoman. Il lui dit, en parlant de sa religion: Je ne la trouve guère sainte; mais elle me semble fort aimable, ne fût-ce qu'en ce qu'elle n'oblige pas de voir toujours la même femme. Amulem répondit agréablement que si c'étoit un mal d'être obligé de voir toujours une seule femme, c'en devoit être un bien plus grand d'en voir toujours plusieurs. Point d'équivoque, reprit

M..... le mal de n'en voir qu'une est si grand, que je n'en saurois rire ; et si l'on n'étoit un peu Turc sur certains articles, un pauvre chrétien auroit bien de la peine à vivre. Nous eûmes, par la bonté de ce grand prince, un de ses officiers pour nous conduire à Versailles et dans tous les lieux où l'on n'a pas la liberté d'entrer sans être introduits.

Le hasard nous fit rencontrer à Fontainebleau M. le marquis d'Antremont, ambassadeur du roi de Sicile. Je l'avois connu à Rome long-temps auparavant, et j'étois même lié particulièrement avec lui. Comme je ne m'imaginois nullement qu'il fût à Paris, et encore moins qu'il y fût avec un titre si distingué, je ne me remis point son visage lorsqu'on me le montra sous le nom de sa dignité. Il me reconnut le premier, et sa politesse le fit avancer vers moi pour m'embrasser. Nous nous promenâmes, en nous entretenant de nos anciennes liaisons et de nos aventures romaines. Il avoit failli de périr à Rome, par la jalousie d'un cardinal dont il voyoit secrètement la maîtresse. Deux sbires, apostés par ce prélat, l'avoient attaqué le soir dans la rue, et il n'avoit dû sa vie qu'à son adresse et à sa valeur. Le péril qu'il avoit couru l'effraya si peu, qu'il revit sa belle dès le lendemain, en prenant seulement la précaution de se déguiser. Il se couvrit d'un habit de père jacobin, et il continua de la visiter tous les jours sous ce masque. Le cardinal découvrit la

ruse ; et l'ayant fait veiller, il le fit prendre par les archers de l'inquisition, comme un moine débauché qui causoit du scandale à l'église. Il fut enfermé dans une étroite prison, d'où il ne put se tirer qu'après y avoir demeuré six semaines. Le cardinal eut la malice de répandre le bruit qu'il y avoit été traité comme on traiteroit peut-être un moine dans le même cas, c'est-à-dire, fouetté rigoureusement. Cependant cette médisance fut reconnue fausse par le cardinal même, qui, étant tombé peu après dans une maladie mortelle, fit prier le marquis de se rendre auprès de son lit, et lui demanda pardon publiquement du tort qu'il avoit fait à sa réputation. Nous eûmes l'honneur de dîner avec M. le marquis d'Antremont, et de retourner le lendemain à Paris dans son carrosse. Nous n'y fîmes pas un long séjour. La curiosité d'Amulem étant satisfaite, nous reprîmes le chemin de la province.

Lorsque nous approchâmes de la maison de ma fille, je fis avancer mon laquais plus vite que nous pour l'avertir que nous serions le soir à souper chez elle. Je fus surpris de le voir peu après revenir au-devant de nous en galopant. Il m'apprit que le marquis, mon élève, étoit au logis depuis quatre jours ; et me présentant une lettre, il me dit que c'étoit par l'ordre du marquis qu'il me l'apportoit, qu'elle étoit de M. le duc son père, et qu'il me prioit de la lire avant mon arrivée. Je la lus promptement. M. le duc me marquoit que son

fils l'avoit pressé avec tant d'instances de lui accorder la permission d'aller attendre mon retour de Paris chez ma fille, qu'il avoit craint de l'affliger trop en le refusant ; qu'il le croyoit là en aussi bonnes mains que dans les siennes, et qu'il se persuadoit que j'approuverois son voyage. Comme cette lettre ne contenoit rien de plus, je ne pouvois m'imaginer quelle raison le marquis avoit eue de me l'envoyer avec tant de diligence. Cependant, en y pensant davantage, je compris que la crainte que je ne fusse mécontent de le voir à mon arrivée, et que je ne le soupçonnasse de s'être dérobé à M. son père, l'avoit porté à me prévenir comme il avoit fait. Il m'avoua le soir que j'avois deviné juste. Je ne laissai point, malgré la lettre, d'être très peu satisfait de le trouver là. J'admirai même que M. le duc y eût pu consentir, après le danger où il s'étoit trouvé exposé ; sans compter qu'il n'ignoroit pas sa passion pour ma nièce, à laquelle des entrevues si fréquentes ne pouvoient manquer de servir d'aliment. Je n'augurai rien de bon de sa présence. Plût au ciel, pour son intérêt et pour celui de ma famille, que mon présage et mes craintes eussent été moins fondés, et qu'ils n'eussent point été justifiés par des évènements qui mirent le comble à tous les malheurs de ma vie ! C'est ce que je raconterai maintenant sans interruption ; car il me seroit difficile de mêler des choses étrangères et indifférentes à un récit si intéressant.

Le marquis n'avoit pas perdu le temps pendant les quatre jours qu'il avoit passés chez ma fille. Non seulement il s'étoit ménagé cent occasions d'entretenir Nadine ; mais, par une adresse dont je crois que l'amour seul l'avoit rendu capable, car il n'étoit point naturellement artificieux, il avoit trouvé le moyen d'intéresser si fortement mylady R..... en sa faveur, qu'elle approuvoit hautement sa passion. Un secours de cette nature pouvoit faire faire en peu de temps beaucoup de chemin à ma nièce. Ce n'est pas que j'aie jamais soupçonné mylady d'être propre à favoriser le vice ; mais de quoi ne sont pas capables deux jeunes amants dont on flatte l'inclination, et à qui l'on procure tous les moyens de se voir commodément ? Ma fille, qui avoit découvert le fond du mystère, n'avoit point eu la hardiesse d'en témoigner son sentiment ; mais ce fut la première nouvelle dont elle m'instruisit à mon arrivée. La crainte fit que je m'imaginai le mal encore plus grand qu'il n'étoit. Je ne tardai point à m'expliquer avec mylady, et à tâcher de tirer la vérité d'elle, en gardant néanmoins beaucoup de ménagements, pour ne pas commettre ma fille. Lorsque j'en eus dit assez pour me faire entendre, elle reconnut qu'elle avoit eu quelque condescendance pour la passion du marquis, parcequ'elle la croyoit infiniment sincère, et parceque la pauvre petite Nadine, ajouta-t-elle, n'en avoit pas moins pour lui. Elle me dit, en riant, qu'il eût fallu avoir le

cœur d'une dureté extrême pour voir souffrir sans pitié deux enfants si aimables. Cependant elle me protesta que toute son indulgence s'étoit bornée à leur accorder quelques moments d'entretien dans son appartement, et cela toujours en sa présence. Je suis bien éloigné, madame, repartis-je, d'en soupçonner davantage; mais vous me ferez la grace de confesser que cette faveur même, toute mince qu'elle est, ne leur étoit pas nécessaire. Vous savez le peu de proportion qui est entre le marquis et ma nièce. Amulem est un étranger dont le rang, quoiqu'assez considérable parmi les Turcs, est compté pour rien en France. Nadine ne tire non plus aucun relief de la qualité de ma nièce, puisque ne l'étant que du côté de mon épouse, elle n'appartient point à ma famille. Rien ne peut donc la rapprocher du marquis, dans l'éloignement infini où elle est de son nom, de son rang, de ses richesses, et de toutes ses espérances. A quoi sert-il, madame, d'entretenir dans le cœur de cette enfant une passion qui ne sauroit avoir d'heureuses suites pour elle? Je veux bien ne la regarder jusqu'à présent que comme un badinage et un amusement de jeunesse; mais ne savons-nous pas, vous et moi, que les conséquences de ces dangereux amusemeuts peuvent devenir séricuses? Je connois le naturel du marquis; il est d'une vivacité qui vous effraieroit si vous la connoissiez comme moi. Mylady répliqua, en m'interrompant, qu'elle avoit fait attention d'avance à

mes difficultés, et qu'elle les avoit trouvées si foibles qu'elle n'avoit pas cru s'y devoir arrêter ; qu'à la vérité Nadine n'étoit pas du rang du marquis, mais que c'est l'effet le plus ordinaire de l'amour d'égaler les conditions ; que rien n'étoit si commun en Angleterre que ces assortiments inégaux ; que la foiblesse de notre sexe pour le sien étoit presque l'unique voie que la Providence eût accordée aux femmes pour s'élever à la fortune ; que la petite Nadine avait assez de charmes pour borner l'ambition d'un prince ; et là-dessus elle se mit à me rapporter les exemples de quantité de ducs et de mylords anglais qui n'avoient cherché qu'à satisfaire leur cœur en se choisissant une femme. Il est vrai, madame, lui dis-je, que cela est commun en Angleterre ; mais nos coutumes sont différentes. D'ailleurs, le soin que j'ai consenti à prendre de la conduite du marquis m'oblige, en honneur, de veiller à ses vrais intérêts. Ne doutez pas que dans toute autre situation je ne fusse bien aise de voir Nadine prendre le chemin de devenir duchesse. Cette pauvre enfant seroit reine si sa fortune répondoit à mon affection. Mais je suis le gouverneur du marquis. Son père, sa famille, se reposent de sa conduite sur mon honneur et sur ma sagesse. Je ne trahirai point leur confiance ; je ne dis pas seulement pour l'avantage de ma nièce, mais pour celui même de toute ma postérité. Enfin, madame, ajoutai-je, c'est une affaire où je me croirois criminel par la seule

incertitude ; et, graces à Dieu, j'ai trop d'honneur pour demeurer suspendu un seul moment entre le crime et mon devoir.

Le fruit de cette conversation fut d'engager mylady R..... à ne plus prêter la main au commerce de nos jeunes amants. Je n'aurois pas différé à mettre Nadine pour quelques années dans un couvent, s'il ne m'eût paru trop dur de l'ôter à son père pendant le peu de temps qu'il avoit à demeurer en France. N'y pouvant donc penser avec bienséance, je me retranchai à trouver quelque nouveau moyen d'éloigner le marquis. Mais je n'en pus imaginer d'assez vraisemblable pour espérer qu'il ne sentît point ma ruse, et je pris le parti d'écrire à M. le duc pour lui marquer les nouvelles raisons que j'avois de souhaiter qu'il le rappelât. Je le priois d'employer quelque prétexte, comme celui de le faire habiller ou de lui faire prendre quelques remèdes avant notre départ pour l'Allemagne. La lettre de M. le duc vint en peu de jours. Le marquis, qui le respectoit extrêmement, n'osa demeurer un moment après l'avoir reçue. Je fis violence à ma sincérité, jusqu'à lui témoigner du regret de le voir partir.

Je m'applaudissois néanmoins de ce départ : il sembloit assurer toutes mes vues. Je me proposois d'aller rejoindre le marquis en moins de quinze jours, d'en passer quelques uns avec lui, et de partir ensuite pour l'Allemagne, sans repasser chez ma fille. Amulem et son fils auroient pris un

autre chemin, et nous nous serions rencontrés sur la frontière. Ce projet étoit simple et me sembloit infaillible. Mais hélas! c'est la plus grande de toutes les infirmités humaines de ne pouvoir pénétrer dans l'avenir. Les hommes sont obligés de travailler tous les jours à se rendre plus parfaits; eh! peuvent-ils le devenir s'ils ne connoissent point ce qui doit suivre le moment dont ils jouissent? Comment éviter des fautes ou des malheurs dont on ne prévoit point les occasions? Comment s'assurer d'obtenir le bien auquel on doit tendre, si l'on ne peut être certain d'en avoir les moyens? On parle de l'expérience du passé comme d'un flambeau qui doit éclairer les démarches futures, et qui aide à conjecturer les évènements; mais qu'un tel secours paroît foible quand on considère la variété infinie des motifs qui font agir les êtres libres, et l'obscurité des ressorts qui déterminent les causes nécessaires! J'ai soixante ans d'usage et de connoissance du monde, et le fruit que j'en recueille, à l'égard de l'avenir, c'est d'avoir reconnu, chaque jour de plus en plus, que toutes les règles de la prudence sont ordinairement fausses, et toujours absolument incertaines. En voici un nouvel exemple.

Dans le temps que j'étois le plus satisfait de l'ordre que j'avois mis dans les affaires de ma famille et dans les miennes, un gentilhomme, voisin de ma fille, vint me demander Nadine en mariage. C'étoit un parti plus avantageux qu'elle ne

pouvoit l'espérer naturellement. Outre un gros bien, le gentilhomme étoit aimable : il avoit environ trente ans, et c'étoit uniquement par estime et par amour qu'il souhaitoit d'obtenir ma nièce. Rien ne paroissoit devoir empêcher mon consentement, excepté peut-être l'âge de cette enfant qui étoit à peine dans sa quinzième année. Je conférai sur cette proposition avec Amulem, mon gendre et ma fille ; leur sentiment, comme le mien, fut de l'accepter sans balancer. Je n'y voyois plus d'autre difficulté que la violence qu'il faudroit faire sans doute à ce petit cœur où l'amour avoit pris de si profondes racines. Cette pensée me causoit du chagrin ; car je n'ai jamais approuvé la tyrannie des pères qui exigent une obéissance aveugle de leurs enfants : l'exemple de mon grand-père étoit encore devant mes yeux, et je n'avois point oublié que c'étoit à cette source fatale que se devoient rapporter tous les malheurs de ma vie. Cependant le cas où je me trouvois par rapport à ma nièce me paroissoit tout différent. C'étoit une chose impossible que son mariage avec le marquis ; la perte de sa vie et de la mienne ne m'auroit pas fait relâcher là-dessus le moins du monde. Dans cette supposition, qui étoit constante et qui ne pouvoit changer, il me sembloit que, loin de manquer d'indulgence pour elle, c'étoit la traiter avec une véritable affection que d'aider à la guérir, et rien ne m'y paroissoit plus propre que de la mettre entre les bras d'un

honnête homme qui l'aimoit excessivement, et qui n'épargneroit rien pour lui faire mener une vie douce et heureuse. Ce raisonnement me parut solide. Il me le paroît même encore, malgré l'effet tragique qu'il a produit; et si je me retrouvois dans la même situation, avec aussi peu de connoissance de l'avenir, je prendrois assurément le même parti.

Étant donc arrêté à cette résolution, je fis appeler ma nièce, et je lui appris que M. de B..... avoit été touché de ses agréments, et qu'il la souhaitoit pour sa femme, que je croyois que c'étoit une affaire extrêmement avantageuse pour elle. Votre père, lui dis-je, et toute la famille, s'accordent à penser la même chose. Il ne nous reste, ma chère nièce, que de connoître quels sont vos sentiments. Elle me répondit, avec beaucoup de douceur, que c'étoit un langage si extraordinaire pour une fille de son âge, qu'elle ne savoit pas bien ce qu'elle devoit me répondre; qu'elle étoit prête à obéir à toutes mes volontés, mais que si j'étois assez bon pour lui permettre de suivre ses inclinations, elle ne souhaitoit que de vivre avec ma fille et mylady R..... qui avoient tant de bonté pour elle. J'affectai de prendre sa réponse pour un effet de sa modestie. Je la louai, je l'embrassai, et je lui promis que, si elle vouloit me laisser le soin de son sort, je la rendrois heureuse comme une petite reine. M. de B....., lui dis-je, que nous vous destinons pour mari, viendra vous voir

dès aujourd'hui ; il faut le recevoir avec honnêteté. Vous verrez que c'est un charmant gentilhomme que vous ne pourrez vous empêcher d'aimer. Elle ne me répondit plus que par une révérence, et je remarquai qu'elle passa avec empressement dans l'appartement de mylady R...

Monsieur de B.... vint pour la voir sur la fin de l'après-midi ; on la fit appeler. Elle descendit, après s'être fait attendre assez long-temps. Je remarquai que ses yeux étoient altérés, et je ne doutai point qu'elle n'eût versé bien des larmes. Cette vue me fit pitié. Cependant elle eut assez de pouvoir sur elle-même pour paroître tranquille et riante. Elle n'affecta pas même une rigueur excessive lorsque son amant, à qui je l'avois déjà promise, prit la liberté de lui baiser la main. Il se retira fort satisfait, après m'avoir prié de conclure son mariage avant mon départ pour l'Allemagne. J'y étois résolu : j'en parlai le soir à mylady, qui feignoit de l'ignorer, parceque je ne m'étois pas encore ouvert à elle. Vous avez tant de bonté, lui dis-je, pour ma nièce et pour toute ma famille, que je ne veux rien faire d'important sans vous l'avoir communiqué. On me demande Nadine en mariage ; et je trouve le parti si avantageux que je l'ai accepté. Elle s'attendoit sans doute à cette ouverture, et sa répouse étoit méditée. Vous voulez donc être le bourreau de votre nièce, me dit-elle ? Vous la voulez tuer plus cruellement que vous ne

feriez d'un coup de poignard. Qui a jamais vu marier une fille de quatorze ou quinze ans malgré sa volonté ? Cette pauvre enfant se meurt déjà de chagrin ; et je suis si attendrie de ses larmes, que, malgré tout l'attachement que j'ai pour votre fille, je ne veux point demeurer un moment dans cette maison si vous lui faites cette violence. Et puis, ajouta-t-elle d'un air chagrin, après les droits que vous m'aviez accordés sur elle, il me semble que vous auriez pu me faire entrer pour quelque chose dans cette belle résolution. Je l'assurai que la proposition et l'accord du mariage s'étoient faits si promptement, qu'à peine aurois-je pu lui en faire part plus tôt. Pour ce qui regardoit la rigueur dont elle m'accusoit, je lui représentai toutes les raisons qui m'empêchoient de croire que c'en fût une, et je l'obligeai de confesser que ma nièce ne pouvant être au marquis, nous ne pouvions rien souhaiter de plus heureux pour elle que l'occasion qui se présentoit.

J'en conviens, me dit-elle à la fin : mais ce n'est point par l'idée que vous et moi pouvons nous en former qu'il faut juger des avantages de cette occasion ; c'est par la satisfaction que votre nièce y peut espérer. Elle sera malheureuse, continua-t-elle ; je sais par expérience ce que c'est qu'un mariage où l'inclination n'a pas contribué. Pour la satisfaire et finir cette dispute, je

fis appeler Nadine, et je lui parlai ainsi en présence de mylady.

J'apprends que vous n'êtes point contente du mariage que je vous ai proposé. Je vous aime trop tendrement pour vous y contraindre ; mais je suis bien aise de vous expliquer mes sentiments sur ce qui cause votre répugnance. Je n'ignore pas votre inclination pour le marquis, ni celle qu'il a pour vous. Si vous vous êtes flattée de ce côté-là de quelque espérance, il faut que vous commenciez, ma chère nièce, à vous désabuser aujourd'hui. Je vous jure devant Dieu que vous ne serez jamais au marquis ; c'est une chose impossible, et sur laquelle vous devez vous rendre justice. Ne pouvant donc être à lui, c'est à vous de voir si vous voulez renoncer à tout autre engagement. Vous êtes libre. Songez seulement que vous affligerez votre famille qui attend de vous autre chose, et que vous ne donnerez pas une idée honorable de votre sagesse et de votre modestie.

J'avoue que mon discours étoit captieux pour une enfant de cet âge, qui avoit toujours été accoutumée au respect et à l'obéissance. Aussi n'y répondit-elle qu'en m'assurant qu'elle étoit prête à faire tout ce que son père et moi voudrions exiger d'elle. Je lui dis que c'étoit ainsi que devoit se conduire une fille bien née ; et que s'il en coûtoit un peu à son cœur pour oublier le

marquis, elle devoit considérer que c'étoit un sacrifice nécessaire auquel elle seroit obligée, quelque parti qu'elle pût prendre. Je la laissai avec mylady, quoique j'eusse quelque défiance de ses conseils. Je dis le lendemain à monsieur de B.... qu'il falloit prendre promptement des mesures pour son mariage, s'il vouloit le conclure avant mon départ. Il écrivit sur-le-champ à l'évêque ; il en reçut en moins de huit jours les dispenses et les permissions qui s'accordent dans une hâte extraordiuaire. La cérémonie fut célébrée presqu'aussitôt. Nadine fut baptisée et mariée dans un même jour. Elle me parut soutenir cette action de fort bonne grace. Il n'y eut que mylady R..... qui refusa constamment d'être présente à la uoce.

Cette dame avoit ses raisons pour tenir cette conduite. J'en parlerois peut-être avec plus de chaleur, si elle n'en avoit été trop rigoureusement punie. Son aveugle affection pour Nadine lui avoit fait prendre des mesures irrégulières pour l'ôter à M. de B.... ; et les voyant déconcertées par notre promptitude, elle en ressentoit un chagrin qui l'empêcha de paroître pendant toute la fête. Elle avoit écrit au marquis, par un exprès qu'elle avoit envoyé chez M. le duc son père. Elle lui avoit découvert dans sa lettre qu'il étoit sur le point de perdre ma nièce sans retour ; que son mariage étoit conclu, et qu'il ne tarderoit pas quinze jours à s'exécuter ; que

s'il l'aimoit toujours avec la même tendresse, il n'y avoit plus qu'une résolution hardie qui pût le rendre heureux; qu'elle favoriseroit toutes ses entreprises; que s'il pouvoit s'assurer seulement de deux hommes fidèles et se rendre la nuit chez ma fille, elle engageoit sa parole, non seulement de livrer sa maîtresse entre ses mains, mais d'accompagner elle-même leur fuite, pour mettre l'honneur de Nadine à couvert; qu'elles se retireroient ensemble dans un couvent, ou qu'elles passeroient en Angleterre, si elles s'y trouvoient forcées; qu'au reste il devoit craindre peu la colère de M. le duc son père, parcequ'elle étoit en état de rendre Nadine digne de lui, en la faisant son héritière: elle le conjuroit de se presser, et elle lui marquoit même la nuit où elle croyoit pouvoir lui rendre le service qu'elle lui promettoit.

Ce fut un bonheur qu'elle n'eût pu prévoir que le moment des noces fût si proche. Elles s'accomplirent deux jours avant le terme de son assignation. Le marquis avoit pris l'alarme en recevant cette lettre. Sa vivacité lui permit à peine un moment de repos. Il se détermina, sans rien examiner, à suivre toutes les instructions de mylady, et il lui écrivit qu'il seroit chez elle à point nommé. Au lieu de deux hommes, il en prit quatre pour l'accompagner. Mylady l'attendoit, désespérée de la ruine de son projet. Il se glissa le soir dans son appartement sans être aperçu de personne. Il avoit laissé ses quatre

hommes et ses chevaux dans le bois. Quelle fut sa désolation, en apprenant que Nadine étoit dans les bras d'un autre ! il m'a dit depuis que cette fatale nouvelle le fit tomber à terre sans sentiment. Étant revenu à lui, il se fit raconter toutes les circonstances de sa perte; et voyant qu'il ne lui restoit pas même l'ombre de l'espérance, il se livra à toutes les extravagances de l'amour malheureux. La nuit étant près de finir, mylady lui conseilla de se retirer. Il ne put se résoudre à retourner sitôt chez son père. Il la pria de souffrir qu'il revînt l'entretenir la nuit suivante ; et pour ne pas trop s'éloiguer de la maison de ma fille, il alla passer le jour avec ses gens dans un village qui en est à une lieue, et à peu près à la même distance de celle de M. de B.... où Nadine étoit déjà.

J'appris le matin qu'on avoit vu la veille cinq hommes à cheval aux environs du château ; mais je n'eus pas le moindre soupçon de la vérité. Je rendis même, ce jour-là, une visite particulière à mylady. Elle me parut toujours affligée du mariage de Nadine ; ce qui ne l'empêcha pas néanmoins de consentir à l'aller voir le lendemain avec moi. Elle lui porta un présent considérable de pierreries qu'elle la força d'accepter. Elle l'entretint long-temps à l'écart ; mais comme c'étoit dans la même salle où nous étions, j'avois les yeux sur tous leurs mouvements. Ma nièce rougit plus d'une fois. Il me sembloit que mylady

exigeoit d'elle quelque chose dont elle tâchoit de se défendre. Nous passâmes avec elle une partie de la soirée, et nous retournâmes au château vers minuit. En entrant dans la cour, j'aperçus de loin un étranger qui me parut avoir toute la figure du marquis. Le ciel étoit obscur, et il se déroba si légèrement, que je ne pus en être assuré. Je demandai à mylady si elle n'avoit point remarqué la même chose; elle me répondit qu'il n'y avoit nulle apparence qu'il fût si proche de nous sans ma participation. C'étoit néanmoins lui-même qui s'ennuyoit en l'attendant. Il avoit passé la nuit précédente avec elle. Il s'étoit emporté en invectives contre ma dureté, contre l'ingratitude de Nadine, contre la malignité de sa fortune; il avoit juré de ne me revoir jamais; et s'imaginant n'avoir plus d'ami fidèle que mylady, il lui avoit ouvert son cœur avec une entière confiance. La première faveur qu'il avoit demandée de son amitié, étoit de lui procurer une entrevue secrète avec Nadine. C'est par lui-même que j'ai été informé dans la suite de tout ce détail.

Mylady sentit la difficulté et le danger de cette demande. Je suis même porté à croire que ce fut à regret qu'elle lui promit d'y employer ses soins. Les sollicitations pressantes du marquis la touchèrent; et ce fut dans la vue de le servir qu'elle vint avec moi chez ma nièce. Elle étoit si accoutumée à manier l'esprit de cette jeune

personne, qu'elle réussit à lui persuader ce qu'elle voulut. Mais ce n'étoit pas une entreprise aisée que d'introduire le marquis chez elle ; son mari, qui l'adoroit, ne la perdoit pas de vue. Elles se séparèrent donc sans avoir pris de résolution assurée. Mon misérable destin me fit contribuer moi-même à leur procurer l'occasion qu'elles souhaitoient. En revenant de chez M. de B..... je dis à mon gendre, en présence de mylady, que je le priois d'inviter le lendemain à souper M. et madame de B.... ; il me le promit. Mylady feignit de ne pas prêter l'oreille ; mais ayant formé sur-le-champ son dessein sur ce qu'elle avoit entendu, elle le communiqua la nuit même au marquis. C'étoit de lui faire passer tout le jour dans son appartement jusqu'à l'heure du souper, et d'en avertir secrètement ma nièce à son arrivée. S'il ne lui étoit pas possible de se dérober à son mari avant que de se mettre à table, elle devoit feindre, pendant le souper même, quelque nécessité qui l'obligeroit de sortir. Ce plan paroissoit sans difficulté ; cependant lorsque ma nièce en fut instruite, elle en trouva une sur laquelle on ne put la résoudre à passer. Se voir seule et renfermée dans une chambre avec le marquis, ce fut à quoi tous les raisonnements de mylady ne purent la faire résoudre ; il fallut, pour tout accorder, que cette dame s'engageât, sous prétexte d'une incommodité, à ne pas sortir de son appartement. M. de B.... qui ne l'avoit pas vue à son mariage,

et qui savoit qu'elle ne l'avoit point approuvé, nous dit ingénument, en nous mettant à souper, qu'il attribuoit son absence à un reste de haine pour lui; mais que le temps la rendroit plus traitable, ou que s'il continuoit de lui déplaire, il prendroit le parti de s'en consoler. Ma nièce ne parla pas sitôt de la cause qui devoit la faire sortir de table; elle n'étoit pas sans doute assez intrépide pour faire cette démarche sans être un peu tremblante. Elle se leva néanmoins vers le milieu du repas, et elle quitta la salle en nous disant qu'elle seroit de retour à l'instant. Elle ignoroit que l'amour abrège les moments; ceux qu'elle passa avec mylady et le marquis lui parurent si courts, que, ne revenant point aussitôt qu'elle l'avoit dit, M. de B.... en eut de l'inquiétude. Il se leva de table pour s'informer de ce qu'elle étoit devenue. Un laquais lui dit qu'elle étoit montée à l'appartement de mylady. Il revint dans la salle nous rapporter cette nouvelle. Mon mauvais génie m'inspira de lui dire qu'il falloit profiter de cette occasion pour faire une civilité à mylady, en tâchant de l'engager à venir passer avec nous quelques moments. Il sortit dans ce dessein. A peine eut-il été absent quatre minutes, que j'entendis le bruit d'un coup de pistolet, et la voix de quelques domestiques qui crioient au meurtre, au meurtre, au secours. Tout ce que nous étions d'hommes dans la salle y courûmes promptement. Le premier objet que

Ma nièce étoit tombée dans un profond évanouissement,

j'aperçus fut le marquis qui descendoit l'escalier d'un air fier et le pistolet à la main : Monsieur, me dit-il en venant à moi, je suis désespéré du malheur qui vient d'arriver dans votre maison. M. de B.... a assassiné mylady à mes yeux d'un coup d'épée, et je lui ai cassé la tête à lui-même d'un coup de pistolet. Portez, s'il vous plaît, quelque secours à votre nièce que j'ai laissée en haut sans connoissance. Je fuis, monsieur, ajouta-t-il en s'éloignant ; mais je ne me crois pas criminel.

Dans le trouble où j'étois je fis peu d'attention à sa sortie. Je montai à l'appartement de mylady, que je trouvai assise et toute sanglante, mais à qui il restoit encore quelque sentiment de vie. M. de B... étoit étendu sans mouvement ; sa cervelle paroissoit en plusieurs endroits sur le plancher. Ma nièce étoit tombée dans un profond évanouissement ; et j'ai su de la femme de chambre de mylady que le marquis avoit eu soin de la relever et de la mettre dans le fauteuil où je la trouvai. Je fis éloigner le cadavre de M. de B.... Nous donnâmes tous nos soins à mylady, qui eut peine à me reconnoître, tant elle étoit affoiblie par la perte de son sang. Nadine revint bientôt à elle-même ; je priai ma fille de la faire transporter dans une chambre et d'y prendre soin d'elle.

Lorsque nous fûmes un peu revenus d'un trouble aussi affreux, je me fis raconter par la femme de chambre de mylady toutes les circonstances de cette scène funeste dont elle avoit été témoin.

Elle me dit que pendant que le marquis entretenoit ma nièce en présence de mylady, M. de B.... étoit entré dans l'appartement sans frapper à la première porte; que cette dame, ayant entendu marcher dans l'antichambre, s'étoit levée à la hâte et qu'elle avoit entr'ouvert sa chambre; que M. de B...., qui en étoit déjà tout proche, avoit aperçu le marquis assis près de sa femme; qu'il avoit poussé rudement la porte, pour entrer malgré mylady, et que ne pouvant l'emporter sur elle, il lui avoit allongé un coup d'épée par l'ouverture de la porte, dans laquelle il avoit passé la jambe; que le marquis, qui s'étoit levé pendant ce temps-là, voyant tomber cette dame et M. de B.... venir vers lui la pointe baissée, lui avoit fait sauter la cervelle d'un coup de pistolet. O Providence! m'écriai-je, j'adore tes dispositions; mais que les effets en sont sanglants et impitoyables! Si tu as encore des coups que je redoute, ce ne sont point ceux que tu ferois tomber sur moi-même. Hélas! je serois trop heureux que tu m'en eusses réservé un qui pût finir tout d'un coup ma misérable vie.

Mylady ayant repris assez de force pour diminuer notre inquiétude, je quittai sa chambre et j'entrai dans celle où ma fille étoit encore avec Nadine. Elle l'avoit fait mettre au lit. Je m'assis près d'elle; et voyant à sa pâleur et à ses larmes combien elle étoit touchée des malheurs qu'elle venoit de causer, je ne voulus point achever de

l'accabler par des reproches. Sa main, que je pris entre les miennes, étoit toute tremblante. Je l'exhortai à prendre courage, et à tâcher de se remettre un peu de cette extrême agitation. Elle avoit trop d'esprit pour ne pas remarquer que c'étoit par un excès d'indulgence que je ne lui témoignois point de ressentiment. Elle me dit, en me serrant la main : Ah ! monsieur, ne me traitez pas avec tant de bonté, si vous ne voulez pas que je me croie encore plus coupable. Cependant j'espère qu'on ne vous aura pas grossi mon crime, et qu'on vous aura rapporté fidèlement avec quelle innocence j'ai vu le marquis. C'étoit l'unique fois que je me serois permis de le voir dans tout le cours de ma vie. O Dieu ! ajouta-t-elle, en fondant en larmes, faut-il qu'elle ait été si funeste ! faut-il que je puisse me reprocher la mort de M. de B..... ! Je la consolai autant qu'il me fut possible, et j'empêchai son père Amulem de lui parler d'une manière dure, qui l'auroit encore plus chagrinée.

Je n'avois point eu jusqu'alors un moment pour penser au marquis. J'étois incertain de ce qu'il étoit devenu, et j'aurois voulu pouvoir en apprendre quelque chose avant que d'écrire à monsieur le duc, et de lui rendre compte de notre funeste aventure. J'étois résolu d'envoyer le matin quelques domestiques de divers côtés, dans l'espérance qu'ils découvriroient ses traces ; mais je fus délivré de cette peine, par une lettre qu'on

m'apporta de sa part à mon lever. La voici; je n'y change rien.

« Si je n'étois bien sûr, monsieur, que, malgré « le préjugé que la vue de deux personnes mortes « aura pu vous inspirer contre moi, vous êtes « trop juste et trop bon pour me condamner ab- « solument sans m'entendre, je m'affligerois, « sans mesure, du risque où je me suis exposé de « perdre votre estime et votre amitié. Mais je « suis persuadé que si vous avez eu peine, sur les « apparences, à me croire tout-à-fait innocent, « votre bonté me réserve une oreille pour écou- « ter du moins ce que j'ai à vous dire pour « ma défense. Ce n'est point le reproche de ma « conscience qui m'a fait fuir; c'est seulement la « crainte d'augmenter la douleur de votre perte, « par la vue de celui qui en est malheureusement « la cause. Si je croyois que ma présence ne vous « fût point devenue trop odieuse, je vous propo- « serois un rendez-vous, où j'aurois la satisfac- « tion de vous ouvrir mon ame, et de vous forcer « à convenir de mon innocence. Le porteur de ce « billet vous apprendra le lieu où je suis, et re- « cevra vos ordres sur celui où vous trouverez à « propos que nous nous voyions. »

Je n'avois pas fini de lire cette lettre que j'en reçus une de M. le duc par un exprès. Elle contenoit des marques de son inquiétude, sur ce qui pouvoit être arrivé au marquis depuis quatre ou

cinq jours qu'il s'étoit échappé de chez lui. Il le croyoit néanmoins, disoit-il, près de moi, et il me prioit de l'en informer sur-le-champ par le même exprès. Je lui fis réponse aussitôt. Comme son courrier n'avoit point eu le temps d'être instruit de notre malheur, je n'en touchai rien à M. le duc, me réservant à lui en parler de vive voix. Je me contentai de lui marquer que le marquis étoit en sûreté, et que dans peu de jours nous serions l'un et l'autre dans ses terres. Je pensai ensuite à la conduite que je devois tenir avec le marquis. Dans le fond, je n'avois pas de peine à compreudre qu'il étoit peu criminel. Il avoit tué M. de B..... dans le cas où la nécessité justifie, c'est-à-dire, pour conserver sa propre vie. Son entretien secret avec ma nièce étoit une faute, mais dont il étoit moins coupable que ma nièce elle-même et mylady R..... J'ignorois encore les projets d'enlèvement et de fuite qu'il avoit formés de concert avec cette dame; ainsi, loin d'être mal disposé à son égard, je le trouvois plus à plaindre qu'à condamner. Je résolus donc de le traiter avec plus de douceur et d'affection qu'il ne sembloit s'y attendre. J'appris du porteur de sa lettre le lieu où il étoit, et je montai à cheval aussitôt pour m'y rendre. C'étoit le même village où il avoit passé les deux jours précédents. Lorsqu'il me vit arriver sitôt, contre son attente, il parut extraordinairement surpris. Il étoit dans un négligé à faire compassion. Son linge étoit

noir, ses cheveux mal en ordre, ses bas déchirés ; en un mot tout son équipage, tel que doit être celui d'un homme qui a passé quatre ou cinq nuits sans se déshabiller et sans prendre de repos. J'affectai de demander à Brissant, qui étoit à quatre pas de lui, s'il savoit où étoit son maitre. Je conçois, monsieur, me dit-il lui-même, pourquoi vous avez peine à me reconnoître ; mais devez-vous être surpris, continua-t-il en me tirant à l'écart, de voir ce dérangement dans mon extérieur, puisque vous n'ignorez pas l'excès de mon trouble et de mes chagrins ? Vous auriez pitié de moi, malgré le mal que je vous ai fait, si vous saviez la douleur que j'en ressens. Je veux vous raconter tout ce qui s'est passé. Soyez après cela mon juge. Je demeurai en silence pour lui laisser la liberté de s'expliquer. Il me rapporta tout ce qu'il pouvoit m'apprendre sans commettre trop mylady. Il ne me parla point sitôt, par exemple, de la lettre qu'il avoit reçue d'elle, ni du projet d'enlèvement qu'elle lui avoit inspiré ; mais il ne me cacha point qu'ayant appris le mariage de ma nièce, il étoit venu dans le dessein de le traverser ; que s'y étant pris malheureusement trop tard, il avoit vu mylady en secret pendant plusieurs nuits ; qu'il l'avoit engagée, à force de prières, à lui procurer la satisfaction de voir secrètement ma nièce, etc. Par quels serments, ajouta-t-il, pourrai-je vous persuader que mon unique prétention, dans cette entrevue, étoit de l'adorer et

de pleurer à ses pieds? Hélas! pendant un quart d'heure que je passai avec elle, je n'osai lever les yeux quatre fois sur les siens. Je n'osai l'accuser d'ingratitude et d'infidélité. Mes soupirs me tinrent lieu de reproches et de plaintes. Bien loin de penser au déshonneur de son mari, peut-être n'aurois-je pas évité son épée s'il n'en eût voulu qu'à ma vie? Ce fut bien moins ma conservation que la brutalité avec laquelle il assassina mylady, et la crainte du même traitement pour votre nièce, qui me forcèrent à lui donner la mort. Il est certain qu'elle m'étoit assurée si je ne l'eusse pas prévenu; mais je ne sais si j'aurois voulu l'éviter. Il ajouta qu'il se croyoit donc peu coupable à mon égard; que je ne devois pas le rendre garant d'un malheur qui venoit de la brutalité de M. de B.....; que tous ses sentiments pour ma nièce étoient d'une nature à soutenir l'examen du ciel même; enfin que s'il avoit quelque chose à se reprocher, c'étoit moins par rapport à moi, qu'il n'avoit jamais cessé d'aimer, quoique j'en eusse usé si durement avec lui, qu'à l'égard de M. le duc son père, qu'il avoit abandonné sans l'avertir, et qui étoit sans doute alarmé de son absence. Après s'être ainsi efforcé de se justifier, il se tut pour attendre ma réponse. Il me parut si tranquille sur son innocence, que je résolus de l'effrayer un peu; je le fis néanmoins sans affectation. Je lui répondis, que, quelque horrible que fût le malheur qu'il venoit de causer dans ma famille, je voulois bien

mettre quelque distinction entre ses fautes et celles de la fortune ; que je ne lui faisois un crime ni de la mort de M. de B....., que cet infortuné gentilhomme paroissoit s'être attirée, ni de ses intentions par rapport à ma nièce, puisqu'il me protestoit qu'elles avoient été innocentes. Mais si vous n'avez pu vous dispenser, lui dis-je, d'ôter la vie à M. de B..... pour défendre la vôtre, comment vous justifierez-vous d'en être venu chercher témérairement l'occasion ? Quel désordre, ou plutôt quel excès de folie, d'avoir quitté furtivement M. le duc, et d'être venu, sans autre motif qu'une aveugle et inutile passion, vous précipiter dans mille périls ! J'accorde que vous ne les avez pas prévus : mais n'est-ce pas en cela même que vous avez manqué de conduite et de jugement ? Une démarche si légère et si déréglée pouvoit-elle vous mener à une heureuse fin ? Considérez quelles en vont être les suites. En premier lieu, j'y vois une tache irréparable pour votre caractère et pour votre réputation. Le monde ne se fait point expliquer les motifs. On ne verra dans vous que le meurtrier de mon neveu, c'est-à-dire du neveu d'un homme que vous deviez aimer comme un second père. Vous l'avez tué dans ma maison et presque sous mes yeux ; quelle horrible reconnoissance pour la tendresse et l'attachement que je vous ai marqués ! D'un autre côté, vous m'avez mis dans la nécessité de rompre tous les engagements que j'ai pris avec votre famille pour votre

éducation; car vous devez voir qu'il ne sauroit y avoir de liaison désormais entre nous. Ce n'est pas pour un ingrat, qui s'est rendu l'assassin de mon neveu, que j'irai prodiguer le reste de mes forces et de ma vie; je ne le pourrois pas même avec bienséance. Enfin quelle réception devez-vous attendre de M. le duc lorsqu'il sera informé de ce qui vient d'arriver? Il est déjà irrité de votre absence. J'ai reçu, ce matin, une lettre de lui par un exprès. Je connois son caractère : s'il a de la tendresse pour vous lorsqu'il vous voit attaché à votre devoir, ne comptez pas qu'il laisse vos désordres sans punition. Voilà, monsieur, ajoutai-je, ce que j'avois à vous dire, et ce qui m'a engagé à venir vous parler ici pour la dernière fois. Tout autre que moi n'y seroit venu peut-être que pour se saisir de votre personne, et vous livrer aux mains de la justice, qui punit, comme vous savez, les homicides; mais je sacrifie mes ressentiments au souvenir des liens qui m'attachoient à vous. Retournez chez M. votre père, et soyez assuré que je ne ferai nulle poursuite contre votre vie.

En finissant ce discours, je feignis de vouloir me faire amener mon cheval, et de me disposer à partir. Il m'arrêta d'un air troublé et inquiet. Ne m'abandonnez pas, me dit-il, si vous aimez ma vie; car je ne vous laisse voir que la moitié de mes peines, et je ne sais de quoi elles peuvent me rendre capable. Je lui répondis que je ne voyois

point quelles si grandes peines il pouvoit avoir hors celle du repentir. Ou repentir ou désespoir, reprit-il, elles sont telles, que si vous êtes résolu, comme vous dites, de m'abandonner et de me laisser retourner seul chez mon père, je prends dès ce moment le parti de sortir du royaume, et d'aller par-tout où il plaira au ciel de me conduire. Hé bien, lui dis-je, je consens à vous reconduire chez M. le duc. Je vous remettrai entre ses mains. J'aurai ainsi répondu, jusqu'à la fin, à la confiance avec laquelle il s'étoit déchargé sur moi de tous les soins paternels; plût à Dieu que vous ne m'eussiez pas contraint de quitter une qualité que j'avois acceptée si volontiers! Ma promesse le tranquillisa un peu. Je le priai de m'attendre le reste du jour au même lieu, et d'y prendre quelque repos jusqu'au lendemain, que je viendrois le rejoindre. Comme j'étois prêt à remonter à cheval, il me tira encore un moment à l'écart: Je crains, me dit-il, de vous offenser de nouveau en vous parlant de votre nièce; mais puisque vous n'ignorez pas l'ardeur de ma passion pour elle, ayez la bonté de m'apprendre en quel état vous l'avez laissée. Je lui répondis naturellement qu'elle étoit en bonne santé à mon départ.

Je trouvai en effet, à mon retour, qu'elle n'avoit point d'autre incommodité que beaucoup d'affliction; mais il en étoit bien autrement de mylady R..... Le chirurgien, en levant le premier appareil, nous déclara que sa blessure étoit mortelle.

Elle ne parut ni surprise ni même fachée de cette nouvelle. Au contraire, s'étant tournée vers moi, elle me dit qu'elle remercioit le ciel de la retirer du monde plus tôt qu'elle n'espéroit ; qu'ayant désiré la mort tant de fois, sa présence ne lui causoit point de frayeur ; qu'elle demandoit pardon à ma famille du trouble qu'elle y avoit apporté ; que pour ce qui regardoit la mort de M. de B..... elle nous conjuroit de ne pas la rejeter sur elle, parcequ'il n'y avoit rien eu de criminel dans toutes ses vues ; qu'elle n'avoit rien fait que par amitié pour Nadine et par compassiou pour le marquis ; et qu'elle se promettoit de la bonté du ciel qu'il ne puniroit point ces deux foiblesses comme il punit les crimes. Elle nous pria ensuite de recevoir ses deux dernières volontés : par l'une, elle faisoit Nadine héritière des deux tiers de tout ce qu'elle possédoit ; et par l'autre, elle en léguoit la troisième partie aux pauvres et aux malades de la paroisse de ma fille.

Elle mourut avant la fin de la nuit dans des douleurs très vives. Je la plaignis sincèrement. Pour une femme de son rang et de son mérite, sa vie avoit été extrêmement malheureuse. Sa mort ne l'étoit pas moins. Elle se l'étoit sans doute attirée par quelques démarches indiscrètes ; mais il étoit aisé de voir qu'il y entroit moins de malice que de foiblesse. Elle n'avoit jamais su prendre d'empire sur ses passions, et elle s'étoit toujours laissé conduire par les caprices de l'amour ou de

la haine. Tel est le caractère de la plupart des belles femmes, sur-tout de celles qui ont moins de raison et de vertu que de beauté. Leurs charmes, ces précieux dons du ciel, leur deviennent plus funestes qu'aux malheureux amants qu'elles mettent dans leurs fers. Toute leur vie se passe dans les agitations que leur cause le désir de plaire ou le chagrin amer de se voir négligées. La passion la plus déréglée de leurs amants ne les expose pas à plus de vicissitudes que leur propre légèreté. Mais s'il arrive avec cela qu'elles aient reçu de la nature un cœur tendre, c'est le comble de l'infortune pour elles, parcequ'elles sont alors tout ensemble la victime de leur propre foiblesse et le jouet des idoles de leur cœur. Elles ont deux guides aveugles et bizarres; leur propre passion et celle des objets qu'elles chérissent. L'amour, qui est toujours un tyran cruel, les traite en esclaves, en même temps qu'il les fait servir à étendre son pouvoir et qu'il les emploie comme ses ministres.

Sa mort ne m'empêcha point de partir le lendemain au matin. Je laissai à mon gendre et à ma fille le soin des funérailles, qui se firent simplement et à petit bruit. Le marquis m'attendoit avec le seul Brissant; il avoit renvoyé les trois autres personnes de sa suite, de peur que je ne soupçonnasse quelque chose du dessein qu'il avoit eu. En chemin il employa ce qu'il y a de plus tendre dans les manières et de plus pressant dans les expressions,

pour obtenir que je ne me plaignisse point de sa conduite à monsieur son père. Il me fit souvenir du respect qu'il avoit toujours eu pour moi, et de la docilité avec laquelle il avoit reçu tous mes conseils. Pour me convaincre de la sincérité de son cœur, il me confessa toutes ses fautes, et même celles, me dit-il, qu'il avoit eu dessein de me cacher. Ce fut alors qu'il m'apprit les mesures qu'il avoit prises pour enlever ma nièce ; mais il me protesta que sa résolution n'étoit pas de l'épouser sans mon consentement et sans celui de M. le duc ; qu'il l'auroit conduite dans un couvent, pour rompre seulement son mariage avec M. de B..... ; qu'il seroit retourné ensuite à son devoir, et que s'il eût tâché de me fléchir, ce n'eût été que par ses prières et par ses larmes : que pourvu que je voulusse m'expliquer avec bonté sur son sujet, il ne désespéroit point d'amener M. le duc à ses désirs ; qu'il s'étoit entretenu plusieurs fois avec lui sur son malheur d'Espagne, et que, loin de lui reprocher sa passion pour dona Diana, il avoit regretté amèrement sa perte ; que ma nièce lui plairoit infailliblement si l'on pouvoit ménager une occasion de la lui faire voir ; que ce n'étoit pas une chose difficile, ni pour laquelle je dusse avoir de l'éloignement ; en un mot que si je consentois à me prêter un peu, il ne doutoit pas qu'il ne pût parvenir à l'épouser par des voies honnêtes, avec l'approbation de M. le duc et de toute sa famille.

Je lui répondis qu'il joignoit ensemble bien des choses qui ne s'accordoient guère ; qu'il avoit besoin du pardon de monsieur son père, et qu'il parloit de lui demander des graces ; qu'il me proposoit de s'allier avec ma famille, et qu'il avoit rompu les liens qu'il avoit avec moi ; qu'il souhaitoit d'épouser ma nièce, et qu'il venoit de massacrer son mari. J'avois cru l'embarrasser par cette réponse ; mais, sans paroître suspendu un seul moment, il reprit avec une effusion de cœur qui me fit connoître mieux que jamais son excellent naturel : Il est vrai que je suis coupable, mais rien ne peut m'empêcher de compter éternellement sur votre bonté, sur celle de mon père et sur celle de votre nièce. J'avoue que je fus vivement touché de cette tendre marque de confiance. Cependant, pour continuer de faire mon devoir et de le ramener au sien, je lui dis que, quoique je ne voulusse point lui ôter l'opinion qu'il avoit de l'amitié de M. le duc et de la mienne, je souhaitois néanmoins qu'il ne s'en fît point une fausse idée ; qu'il connoissoit M. le duc ; qu'il devoit le regarder comme un homme inflexible dans ses justes volontés ; et que pour moi, s'il avoit appris à me connoître dans le commerce étroit que nous avions eu l'un avec l'autre, il ne se flatteroit pas de me voir relâcher un moment de ce que j'avois une fois regardé comme mon devoir. Vous êtes donc résolu de m'abandonner ? me dit-il tristement. Encore une fois, répliquai-je, je suis résolu de faire

mon devoir. Je ne pus cependant refuser de lui promettre que je donnerois le meilleur tour qu'il seroit possible à son absence, et au funeste évènement que son imprudence avoit causé chez ma fille.

Nous trouvâmes une nombreuse compagnie dans le château de M. le duc. C'étoit la fête du saint de la paroisse, qu'il se faisoit un plaisir de célébrer à la manière de la campagne. Il avoit invité toute la noblesse du voisinage. Le marquis fut assiégé de compliments à notre arrivée. Je profitai de ce temps pour entretenir M. le duc en particulier. Il apprit avec surprise les premières nouvelles de l'aventure du marquis. J'oubliai les intérêts de ma famille, pour ne lui raconter la chose que de la manière la plus favorable à son fils. Il entrevit néanmoins l'excès de ma complaisance, et il me fit connoître qu'il y étoit fort sensible : mais ayant continué de lui dire que, quelque attachement que je conservasse pour le marquis, je me croyois obligé, par la bienséance, de renoncer à sa conduite et au soin de son éducation, je commençai à l'affliger véritablement. Il me demanda si c'étoit bien sérieusement que je me crusse obligé de prendre cette résolution. Elle me paroissoit si indispensable, que je ne tardai point à lui répondre qu'il étoit également de mon honneur et du sien que cette séparation se fît; que la réputation du marquis n'en recevroit nulle atteinte, parceque le public n'ignoreroit point de

quelle manière j'en avois usé avec lui depuis la mort de mon neveu, et qu'on jugeroit avec raison que lui en ayant marqué si peu de ressentiment, c'étoit un témoignage que je ne lui en faisois point un crime; mais que cela n'empêchoit point qu'après un si tragique accident nous ne dussions garder des mesures, ne fût-ce que pour déférer en quelque chose aux idées populaires; que je n'en aurois pas moins de respect pour son illustre maison, ni en particulier moins d'affection pour le marquis; que je ne me priverois pas même du plaisir de le voir souvent, et de lui renouveler le souvenir de mes instructions; enfin, qu'à la réserve d'une liaison aussi étroite que celle de vivre et de voyager ensemble, il n'y auroit nul changement dans mes sentiments et dans mes manières. J'ajoutai que mon intention d'ailleurs n'étoit pas de demeurer plus long-temps dans le monde; que je soupirois après la solitude d'où le désir de l'obliger m'avoit fait sortir; que mon âge, mes dernières fatigues et mes nouveaux chagrins me rendoient plus que jamais la retraite nécessaire; que je promettois à Dieu d'y rentrer aussitôt que mon beau-frère auroit repris le chemin de l'Asie, et que je balançois même si je tiendrois la promesse que je lui avois faite de le conduire jusqu'à Vienne.

M. le duc eut peine à goûter mes raisons. Il employa tout son esprit pour en affoiblir la force; et voyant qu'elles faisoient toujours la même

impression sur moi, il me fit cette proposition. J'ai ici actuellement quinze ou seize personnes de qualité qui ont de l'esprit et de l'usage du monde. Consultons-les sur le cas où vous êtes. S'ils jugent, comme vous, que l'honneur ne vous permet point de demeurer plus long-temps avec mon fils, je cesserai de vous importuner par mes instances. Je répondis en riant que le respect qu'ils avoient pour lui ne manqueroit pas de faire pencher la balance. Nullement, me dit-il; j'intéresserai leur honneur à me dire naturellement ce qu'ils pensent. Je veux même que ma voix et celle de mon fils soient comptées pour rien. Ils seront nos juges; et si leurs sentiments se partagent, nous nous règlerons sur la pluralité. Je me rendis à sa volonté.

Il fit assembler sur-le-champ tout ce qu'il y avoit d'étrangers chez lui. Il s'y en trouva treize, la plupart d'une grande distinction. M. le duc commença par leur apprendre la mort de mon neveu, avec toutes les circonstances de cet accident. Il leur proposa ensuite notre difficulté; et, pour prévenir la complaisance et la faveur, il pria chacun de donner sa voix en particulier par écrit. Cette cérémonie extraordinaire fut terminée en un moment. De treize voix, douze me furent favorables. M. le duc souscrivit à ce jugement. Il se contenta de m'en marquer beaucoup de regret, dans les termes les plus honnêtes et les plus tendres. Le marquis en fut si chagrin, qu'il se retira

sur-le-champ de l'assemblée. Je le suivis. En sortant, il me dit la larme à l'œil : Je me suis donc trompé cruellement, monsieur, en croyant avoir acquis un ami sincère et fidèle. Je le priai de m'écouter : Je vous ai donné jusqu'à présent, lui répondis-je, toutes les marques d'amitié qui ont dépendu de mon pouvoir, et le ciel m'est témoin qu'il n'y en a point que je ne sois encore disposé à vous donner ; je n'en excepte point ma vie. Si vous avez donc quelque reproche à me faire, il ne peut tomber que sur la résolution que j'ai prise de me séparer de vous : or, examinez lequel de vous ou de moi est le plus à plaindre, ou vous qui ne perdez en moi qu'un homme ordinaire dont l'unique mérite est la droiture et la probité ; ou moi qui perds en vous un cher fils dont le commerce faisoit la principale douceur de ma vie. Ce que je dis est pour vous faire comprendre que je ne vous quitte point sans regret ni sans de puissantes raisons. J'en ai même de plus fortes que celle que j'ai apportée à M. le duc, quoiqu'elle ait paru suffisante à tant d'honnêtes gens qui sont chez vous. Faites donc assez de fond sur les assurances que je vous donne pour vous persuader que ce n'est ni mécontentement, ni défaut d'amitié, ni défiance de la vôtre, qui m'oblige à vous quitter.

Comme je me trouvois seul avec lui, je le fis entrer dans le jardin, où nous nous assîmes dans une allée couverte, et je continuai ainsi de lui parler. Recevez ici, mon cher marquis, les derniers

sentiments de ma tendresse, ou plutôt ses dernières expressions, car le sentiment n'en finira qu'avec ma vie. J'oublie tous les petits égarements où vous êtes tombé pour n'avoir pas toujours suivi mes conseils; j'en accuse la vivacité de votre âge. J'oublie les dernières douleurs que vous m'avez causées; je sais à quelle source je dois les rapporter. Votre esprit est droit et sans artifice; votre cœur est sincère, bienfaisant, généreux; il est tel qu'il faut pour faire de vous le plus aimable et le plus vertueux de tous les hommes. O Dieu! m'écriai-je, en m'interrompant moi-même, pour faire sur lui plus d'impression, pourquoi permettez-vous que les plus parfaits ouvrages de vos mains puissent être corrompus par les passions et défigurés par le vice! Sans ces cruels ennemis, que d'heureux naturels se porteroient à la vertu par inclination! que de fruits d'honneur, de sagesse, et de modération n'en recueilleroit-on pas pour l'avantage général de la société humaine! L'amour seul est capable de les détruire. O mon cher marquis, armez-vous de courage contre cette honteuse foiblesse. Hélas! Je sais que le poison est dans le fond de votre cœur. Voyez les effets funestes qu'il a déjà produits; en moins de six semaines il vous a fait plonger vos mains trois fois dans le sang. L'amour est violent; il est injuste, il est cruel, il est capable de tous les excès, et il s'y livre sans remords. Délivrez-vous de l'amour, et je vous vois presque

sans défauts. L'âge mûrira vos vertus. Il vous apportera le mérite de les exercer avec connoissance. Vous deviendrez honnête homme par principes, c'est-à-dire, d'une probité constante et inébranlable ; car la raison fortifie la nature : et lorsqu'elles se prêtent ainsi leurs secours, elles forment les grands hommes et les vertus parfaites.

Je parlois au marquis avec un mouvement si animé, que je n'apercevois point un laquais qui étoit près de moi, et qui n'osoit m'interrompre. Il venoit, par l'ordre de M. le duc, nous prier de retourner à la salle. On nous y attendoit pour être présents au récit d'une histoire qui devoit être racontée par un gentilhomme de la compagnie. L'occasion en étoit venue plaisamment. Comme on s'entretenoit de la résolution que j'avois prise de quitter le marquis, et qu'on admiroit qu'il m'eût manqué une des treize voix pour l'approuver, celui qui m'avoit refusé la sienne se déclara hautement : C'est moi, dit-il, qui n'ai pas cru devoir être du sentiment des autres ; mais vous ne serez pas surpris, messieurs, de cette singularité, si vous avez la patience d'en vouloir entendre les raisons. Je me suis trouvé dans un cas semblable en quelque chose à celui dont il est question ; et comme j'ai pris un parti tout différent de celui pour lequel vous vous êtes déclarés, il m'a paru que mon opinion devoit être conforme à ma conduite. Il offrit à M. le duc de lui raconter son histoire ; elle étoit connue de quelques personnes

de l'assemblée, qui la crurent assez agréable pour proposer de nous faire avertir. Le gentilhomme se nommoit M. de Sauvebœuf; il commença ainsi son récit.

Après la mort de mon père et de ma mère, j'étois demeuré seul héritier de ma famille avec une sœur âgée d'environ six ou sept ans. J'en avois alors vingt-deux, et j'étois déjà capitaine de cavalerie. Mon emploi ne me permettant point de veiller à l'éducation de ma sœur, mon père avoit prié en mourant un riche gentilhomme de nos voisins, qui avoit une fille à peu près du même âge, de les faire élever ensemble, et de tenir lieu de père à ma sœur, jusqu'à ce qu'elle eût atteint le temps de penser au mariage. Cet honnête gentilhomme, dont le nom étoit M. d'Erletan, entra de bon cœur dans les dernières intentions d'un ami. Il prit ma sœur chez lui, et il n'eut pas moins de tendresse pour elle que pour sa propre fille. Il avoit outre cet enfant deux fils d'un âge peu différent du mien. J'étois lié d'amitié avec eux. Il ne se passoit point d'année que je ne retournasse pour quelques mois dans la province; et m'ennuyant de demeurer seul chez moi, j'étois continuellement chez messieurs d'Erletan. Ils m'y obligeoient d'ailleurs par leurs honnêtetés. Je prenois plaisir aux différences sensibles que sept ou huit mois d'absence me faisoient apercevoir tous les ans dans ma sœur. Ses traits se

développoient, sa taille commençoit à se former ; en peu d'années elle devint assez aimable pour attirer les yeux des jeunes d'Erletan. Ils prirent de la passion pour elle, tous deux presqu'en même temps. L'aîné portoit le nom de leur maison, et l'autre s'appeloit d'Olingry. Il étoit impossible qu'étant l'un et l'autre avec la meme inclination dans le cœur, et n'ayant que les mêmes occasions de la déclarer, ils ne se reconnussent pas bientôt pour rivaux. Cette connoissance ne les empêcha point d'être amis. Ils avoient toujours été mieux ensemble que ne le sont communément des frères du même âge. Cependant, comme ils ne pouvoient prétendre tous deux à l'affection de ma sœur, ils se promirent mutuellement de faire dépendre leur bonheur de son choix, et son choix de leurs services ; de sorte que le malheureux devoit céder la place sans murmurer de son sort. Leur passion sans doute étoit encore bien loin de l'excès, lorsqu'ils faisoient entre eux cet accord tranquille ; ou du moins ils connoissoient peu l'amour, s'ils se crurent capables de l'observer. Ils avoient ajouté au traité qu'on se rendroit compte de bonne foi des progrès qu'on auroit faits, et que de part et d'autre on seroit disposé à voir le triomphe d'un frère sans le regarder sous l'odieuse qualité de rival. Ma sœur devint l'objet de tous leurs soins ; ils dressèrent leurs attaques avec méthode. Leur amitié se soutint long-temps si parfaite, qu'ils

conféroient ensemble sur les moyens de l'attendrir ; et quoiqu'ils parussent agir diversement, les deux systèmes étoient l'effet de leurs résolutions communes. Ils furent même fidèles assez longtemps à se communiquer leurs plus secrètes dispositions ; mais cela ne dura qu'autant que leur fortune fut égale, et que l'inclination de ma sœur tarda à se déclarer. L'aîné d'Erletan fut préféré par l'amour. D'Olingry s'en aperçut. Il étoit vif et violent ; peut-être même n'avoit-il pas des vues aussi honnêtes que son frère : l'évènement du moins a donné lieu de le juger. La froideur prit bientôt entre eux la place de l'amitié. D'Erletan fut le premier qui parut plus réservé ; c'étoit moins par haine que par considération pour son frère. Il n'avoit nulle raison de l'aimer moins ; il vouloit lui épargner seulement le chagrin d'apprendre sa mauvaise fortune de la bouche d'un rival heureux. Cependant d'Olingry, qui vit ce changement dans la conduite de son aîné, découvrit sans peine à quelle cause il devoit l'attribuer. Il étoit trop emporté pour garder des mesures ; il querella son frère, en lui reprochant sa dissimulation et sa mauvaise foi. Celui-ci lui protesta en vain que son déguisement venoit de pure amitié. Il ne put apaiser, par ses soumissions, ce cœur fier qui se désespéroit d'être supplanté, et qui prenoit toutes ses caresses pour de nouvelles insultes.

Leurs affaires étoient dans cette situation, continua monsieur de Sauvebœuf, lorsque j'arrivai à Erletan. La division des deux frères fut une des premières choses dont je m'aperçus. Je les aimois tendrement : j'employai tous mes efforts pour les réconcilier. L'opiniatreté de leur haine me rendit si attentif à toutes leurs démarches, que je découvris enfin la cause secrète qui les divisoit. Je tremblai pour ma sœur; elle m'étoit plus chère que moi-même. Je la priai avec instance de m'apprendre tout ce qu'elle savoit de ce fatal mystère. Je ne remarquai que trop, par son embarras, qu'elle y étoit elle-même intéressée; et quoique je tirasse d'elle quelques aveux vagues et incertains, il m'étoit aisé de voir que la moitié de la vérité demeuroit au fond de son cœur. Mon inquiétude devint si forte, que je pris la résolution de la tirer de chez M. d'Erletan. Je ne me défiois point absolument de sa sagesse, mais je la voyois exposée à un danger inutile : elle n'étoit point un parti assez riche pour l'aîné des deux frères; et la mauvaise humeur de d'Olingry me faisoit connoître manifestement qu'il n'étoit point l'amant favorisé. Je la priai donc de se préparer au départ; et pour ne rien faire qui sentît l'affectation, je représentai à M. d'Erletan le père que ma maison et mes affaires ayant besoin d'un guide, ma sœur étoit en âge d'en prendre la conduite. D'Erletan l'aîné appréhenda que cet éloignement

ne lui fît perdre sa conquête. Ses vues étoient pleines d'honneur ; il auroit épousé ma sœur sans balancer, si la crainte de déplaire à son père et un reste de considération pour le malheureux d'Olingry ne l'eussent arrêté. Se voyant néanmoins à la veille d'être séparé d'elle, et se défiant de la violence de son frère, l'amour éteignit tous ses scrupules. Il lui proposa de l'épouser secrètement avant son départ ; elle y consentit. Ils se firent marier le soir même, par le curé de la paroisse, dans la chapelle du château. Quelqu'attention qu'eût sans cesse d'Olingry à veiller sur leurs démarches, ils avoient pris de si justes mesures, qu'il n'eut pas le moindre soupçon de leur mariage ; mais ils s'observèrent moins après la cérémonie, de sorte que s'étant arrêtés dans un vestibule pour concerter de quelle manière ils pourroient passer la nuit ensemble, le mauvais génie de nos deux familles l'amena assez proche d'eux pour entendre une partie de leur discours. Ma sœur couchoit ordinairement dans une chambre qui touchoit à celle même de M. d'Erletan le père. Sa femme de chambre, qui étoit dans le secret du mariage, couchoit dans un cabinet voisin. D'Erletan convint avec ma sœur qu'à l'heure où chacun se met au lit il se rendroit à sa chambre, et qu'à un certain signal elle lui feroit ouvrir sa porte. Ils se séparèrent ensuite, pour ne pas donner lieu aux soupçons.

On a toujours rendu cette justice à d'Olingry, qu'il n'avoit pas la moindre connoissance de leur mariage ; sans quoi il faudroit regarder la résolution qu'il forma comme un prodige d'horreur et d'inhumanité. Il se figura sans doute que ma sœur s'étoit laissé séduire par d'Erletan, et qu'elle consentoit au sacrifice de son honneur. La rage de voir son frère si heureux lui fit perdre toute considération. Il résolut d'emporter par adresse ce qu'il croyoit que l'autre devoit aussi à ses artifices ; en un mot, il espéra qu'à la faveur du silence et de l'obscurité il pourroit passer pour d'Erletan, et occuper la place que ma sœur lui destinoit. Il ne manqua pas d'inventions pour le tenir éloigné pendant une partie de la nuit. Son horrible dessein réussit au-delà de ses espérances. Ma sœur aida elle-même à se tromper, en lui recommandant le silence, dans la crainte d'éveiller M. d'Erletan le père. D'Olingry se rendit ainsi le plus criminel de tous les hommes, en violant impunément les droits les plus sacrés. D'Erletan s'impatientoit, pendant ce temps-là, de l'obstacle imprévu qui l'avoit arrêté. Il ne se vit pas plutôt libre qu'il courut à la chambre de ma sœur, et qu'il donna le signal pour se faire ouvrir. Il redoubla plusieurs fois pour être entendu. Enfin la femme de chambre s'étant approchée de la porte, et ayant demandé doucement qui c'étoit, il crut se faire un mérite

en marquant, par des termes fort vifs, le chagrin qu'il avoit eu de ne pouvoir venir plus tôt. Cette femme, qui croyoit d'Erletan entre les bras de sa maîtresse, le repoussa rudement ; et s'imaginant même que c'étoit d'Olingry, elle le railla malignement sur l'espérance qu'il avoit de coucher avec ma sœur : elle lui dit quelques paroles offensantes sur la folie et l'inutilité de ses prétentions. Tout cela se passoit dans l'obscurité. D'Erletan, piqué jusqu'au vif, se retira en maudissant l'inconstance des femmes. Sa colère alla jusqu'à lui persuader que le dessein de ma sœur étoit de prendre avec lui des airs de hauteur et d'empire, et qu'elle avoit voulu, la première nuit de ses noces, lui faire faire un essai d'esclavage. Il n'y a point d'excès où l'amour irrité ne puisse se porter. Il retourna dans sa chambre plein de ressentiment, et en formant mille projets de vengeance.

Lorsque la passion de d'Olingry fut satisfaite, il quitta ma sœur assez froidement, sous prétexte de ne pas l'exposer en demeurant jusqu'au jour avec elle. Il alla s'applaudir ailleurs du succès de son crime, ou peut-être en sentoit-il déjà le remords. Le reste de la nuit se passa tranquillement. Le lendemain matin étant descendu par hasard pour aller prendre l'air au jardin, je rencontrai ma sœur dans un salon, seule, et qui fondoit en larmes. Ma présence parut redoubler sa

douleur. Dans la vive émotion que me causa ce spectacle, je lui en demandai la cause avec empressement. Elle fut embarrassée à me répondre. Ce n'est rien, me dit-elle ; ce sont des accès de tristesse qui me saisissent quelquefois. Comme son air et ses soupirs la trahissoient, j'eus le pressentiment de quelqu'aventure funeste ; et je la pressai si fort, en mêlant les caresses et les menaces, qu'elle consentit à m'ouvrir son cœur, à condition, me dit-elle, que je garderois un secret inviolable. Je lui promis tout ce qu'elle voulut. Tant de précautions me faisoient attendre un étrange secret. Enfin elle me découvrit son amour pour l'aîné d'Erletan, et son mariage qui s'étoit fait la veille. Je l'ai reçu, continua-t-elle, cette nuit dans ma chambre ; il m'a comblée de caresses ; je me croyois la plus heureuse de toutes les femmes. Comme il a été obligé de me quitter vers le jour, je me suis levée plus tôt qu'à l'ordinaire, par le seul empressement de le revoir. Je viens de le rencontrer ici. O ! mon frère, ajouta-t-elle, en me renouvelant ses soupirs, que les hommes sont faux et méchants ! Lorsque j'allois au devant de lui les bras ouverts pour l'embrasser avec toute ma tendresse, il m'a repoussée d'un air méprisant, il m'a fait les menaces les plus effrayantes ; enfin il m'a traitée avec une dureté qui me fait mourir. Je me suis jetée à ses genoux pour l'arrêter ; mais loin d'être ému par

mes pleurs, il m'a écartée de lui si rudement, que je suis tombée par terre, et il a eu la barbarie de m'abandonner dans cet état. Oh! me dit-elle, en pouvant à peine prononcer, il faut que je meure; mon cœur est brisé cruellement; il m'est impossible de vivre avec la peine que je souffre. Je fus saisi de ce discours jusqu'à demeurer quelque temps immobile. Ma rage peut mieux être conçue qu'exprimée. Le traître! m'écriai-je. Quoi! il vous a indignement poussée par terre, et il a eu la cruauté de vous y laisser! Ah! fût-il au fond des enfers, je lui arracherai le cœur de mes propres mains. Elle fit inutilement des efforts pour m'arrêter, en me représentant que je lui avois juré le secret: que tout barbare qu'il étoit, elle l'aimoit encore, et qu'elle lui pardonneroit même sa mort. Je m'échappai de ses mains, résolu de plonger mon épée dans le cœur au lâche d'Erletan, sans lui donner même le temps de tirer la sienne. La première personne que je rencontrai fut M. d'Erletan le père, qui me demanda si je n'avois pas vu son fils aîné. Non, lui répondis-je d'un air furieux, mais je le cherche; et si vous le voyez avant moi, vous verrez un lâche et un coquin. A quoi tient-il, ajoutai-je, en portant la main sur mon épée, que je ne te perce toi-même de mille coups, pour avoir donné la vie à cet exécrable monstre! M. d'Erletan fut si effrayé de mon action, qu'il demeura

sans réplique. Je le considérai un moment avec un regard troublé. Enfin mes yeux s'éclaircirent. Ce bon vieillard me fit pitié. J'eus honte d'avoir outragé un homme qui nous avoit servi de père à moi et à ma sœur. Ah ! lui dis-je en l'embrassant, pardonnez cette folie à mon transport. Je suis un malheureux de vous avoir insulté mal à propos. C'est votre indigne fils qui va me payer pour tout, ajoutai-je en voulant le quitter. Il employa toute sa force pour m'arrêter. Il me conjura de lui apprendre ce qui causoit le trouble où il me voyoit, en m'assurant que si son fils m'avoit offensé, il l'obligeroit à me faire des réparations dont je serois content. M'avoir offensé ! repris-je. Le lâche n'oseroit ; il n'est capable que d'insulter des femmes. Il a outragé ma sœur, et son châtiment ne tardera guère. Ma fureur étoit telle, que je voulois m'échapper absolument des mains de ce malheureux père. Cependant il obtint de moi que je lui expliquerois du moins en deux mots l'injure faite à ma sœur. Votre fils l'a épousée, lui dis-je, et il l'a... Épousé votre sœur ! interrompit-il avec surprise. Oui, ma sœur, continuai-je, qui est d'aussi ancienne et d'aussi honnête maison que vous, et dont l'alliance ne feroit point déshonneur à un prince ; il l'épousa hier au soir, et il l'a traitée aujourd'hui comme il n'appartient qu'à un lâche et à un malhonnête homme. Je vous ferai justice,

répliqua-t-il promptement : s'il l'a épousée, c'est une affaire finie, je prétends qu'il en use bien avec elle. Mais je vous conjure, ajouta-t-il, par la mémoire de votre père, de me laisser prendre plus de connoissance de cette affaire. Je vous engage ma foi que vous serez content de la justice que je vous ferai. Je punirai mon fils, je le mettrai dans son devoir : je ne vous demande qu'un délai de quelques moments. Ses instances furent si vives et si pressantes, qu'elles eurent le pouvoir de me calmer un peu. Je lui promis de me retirer dans ma chambre, et de lui accorder le temps de faire ses efforts pour faire prendre de meilleures manières à son fils.

Pendant que ce funeste malentendu m'alloit faire égorger l'aîné d'Erletan, son coupable frère apprit par un domestique quelque chose de ce qui s'étoit passé entre son père et moi. Il venoit sans doute pour en être mieux instruit, lorsque je m'en retournai à ma chambre. Je le rencontrai sur l'escalier ; il rougit en me voyant, et il me demanda s'il étoit arrivé quelque chose de nouveau dans la maison. J'étois encore trop plein de mon ressentiment pour en faire un mystère à personne. Je lui racontai l'histoire du mariage de ma sœur et de la conduite barbare de son frère, en accompagnant ma narration de toutes les marques de ma colère et de ma haine contre d'Erletan.

Je faisois peu d'attention aux mouvements que ce récit pouvoit produire sur son visage ; mais à peine eus-je fini, qu'il s'écria d'un ton plus funeste que je ne le puis dire : Juste ciel ! quelles horreurs ! par qui cette sanglante tragédie commencera-t-elle ! Il me quitta sans ajouter un seul mot. Occupé comme je l'étois de mes peines, je ne remarquai point ce qu'il devint. Je me renfermai dans ma chambre où je demeurai jusqu'à ce qu'on vint m'avertir pour assister à la plus touchante de toutes les scènes. Messieurs, nous dit M. de Sauvebœuf, vous êtes dans un moment à la catastrophe.

D'Olingry, continua-t-il, n'eut pas besoin d'une plus grande explication pour connoître son crime, ni pour en voir tout d'un coup les tristes conséquences. Il comprit qu'il n'y avoit qu'un seul moyen de les éviter ; c'étoit de confesser sa faute à ma sœur, et de l'engager au silence pour leur commun intérêt. Il résolut de tenter cette voie avant que de se porter à des extrémités qu'il méditoit déjà. Il alla donc la trouver. Il demanda à l'entretenir seule. Quoiqu'il fût naturellement hardi, il ne s'expliqua qu'en tremblant. Ma sœur m'a dit avant sa mort que, quelqu'éloignée qu'elle fût de s'imaginer la perfidie dont il venoit s'accuser, elle avoit tremblé elle-même en voyant l'air égaré de ses yeux et la pâleur de son visage au moment qu'il commença à parler. Elle lui épar-

gna la peine d'achever son récit ; trois mots suffisoient pour le faire entendre. Elle jeta un cri perçant qui attira près d'elle tous ceux qui étoient dans les chambres voisines ; ils la trouverent dans un évanouissement qui différoit fort peu de la mort. d'Olingry crut devoir se retirer. Lorsqu'elle eut un peu rappelé ses esprits, elle s'abandonna à tous les mouvements de la douleur et du désespoir. Son cher d'Erletau lui étoit ravi pour toujours ; elle s'étoit plainte de sa rigueur, et c'étoit elle mainteuant qui se trouvoit si coupable, qu'elle devoit éviter éternellement sa présence ; elle l'appeloit néanmoius à son secours, elle pronouçoit son nom mille fois ; de sorte que ses femmes, qui ignoroient de quoi il étoit question, se crurent obligées de le faire avertir. On le chercha longtemps sans le pouvoir trouver. Il s'étoit enfoncé dans le bois avec son père pour s'entretenir de ses chagrins. d'Erletan avoit le cœur bon et généreux ; et malgré sa colère, qui lui paroissoit juste, il aimoit encore éperdument ma sœur. Quoique tous les discours de son père n'eussent pu fléchir son esprit et le porter à la réconciliation, il ne put apprendre l'état où elle étoit, et qu'elle désiroit si ardemment de le voir, sans être ému de la plus tendre compassion. Il accourut à elle. Son père le laissa aller seul, s'imaginant que le moment de la paix étoit venu. Il s'approcha de sa femme d'un air plus soumis que s'il eût été

réellement l'offenseur. Elle, qui le croyoit instruit de son malheur et de sa honte, et qui n'attribuoit qu'à cette connoissance la manière dont il l'avoit traitée le matin, paroissoit de son côté tremblante et humiliée ; de sorte que cette étrange entrevue n'auroit pu être expliquée que par d'Olingry, le misérable auteur de tant d'infortunes. Cependant s'il n'échappa rien d'assez clair à ma sœur pour porter d'odieuses lumières dans l'esprit de son mari, l'obscurité même de ses expressions fut un nouveau tourment pour lui. Il ne pouvoit concevoir pourquoi elle refusoit ses caresses et la main qu'il lui offroit pour se réconcilier, dans le temps même qu'elle paroissoit contente de le revoir tendre et amoureux. Il découvroit en elle un mélange de joie et de désespoir, d'horreur et de tendresse pour lui. Elle souhaitoit de le voir sans cesse, et elle lui parloit de se séparer pour toujours. Toutes ces contrariétés l'épouvantoient. C'étoit d'Olingry seul qui pouvoit les éclaircir. Le moment en approchoit. Ce malheureux ne s'étoit point écarté si loin qu'il n'eût entendu toute la conversation de d'Erletan et de son épouse ; il en fut touché vivement. Dieu seul connoît si ce fut repentir ou désespoir. Il pria son père de faire appeler pour un moment son aîné sous quelques prétextes ; et étant entré dans la chambre lorsqu'il l'en eut vu sortir, il conjura ma sœur, qui parut effrayée de sa présence, de l'écouter pour la dernière fois. Il lui

dit que, n'ayant point perdu un mot de la conversation qu'elle venoit d'avoir avec son mari, il avoit observé qu'il n'avoit aucune connoissance, ni même aucun soupçon du malheur de la nuit précédente; qu'il étoit donc aisé de remédier au mal en le cachant par un éternel silence; qu'elle n'avoit qu'à se répondre d'elle-même et de sa femme de chambre, et à vivre tranquillement avec son frère; que pour ce qui le regardoit lui-même, outre son propre intérêt et l'honneur de la famille qui l'obligeoient au secret, il se mettroit hors d'état de le révéler en allant s'ensevelir dans un monastère pour le reste de sa vie. Ma sœur eut peine à souffrir qu'il achevât. Elle lui répondit, sans jeter les yeux sur lui, que c'étoit trop qu'il l'eût couverte de honte, et qu'il eût ruiné tout le bonheur de ses jours par un crime dont il étoit seul coupable; qu'elle n'avoit pas dessein de le devenir autant que lui en suivant son damnable conseil, et en portant ce qu'il avoit souillé dans le lit d'un autre; qu'elle abandonnoit à la fortune sa vie et sa destinée, et qu'elle n'étoit jalouse que de son innocence. Pensez-y bien, madame, reprit-il, vous n'avez qu'un moment pour y penser. Mon parti est pris, lui dit ma sœur; et le mien aussi, ajouta-t-il en sortant. Il trouva son frère dans une chambre voisine. Il le tira à l'écart. Là, après lui avoir reproché en termes sanglants sa perfidie dans son mariage secret et dans toute

la conduite de son amour, il lui déclara nettement qu'il avoit souillé son lit la nuit précédente ; et comme d'Erletan, dans le premier transport où le jeta cette funeste nouvelle, paroissoit porter la main à son épée, il le prévint d'un coup de poignard qu'il tenoit préparé. Quoique le coup fût profond, la fureur de d'Erletan empêcha qu'il n'en fût affoibli sur-le-champ. Il eut assez de force pour tirer son épée et pour la passer au travers du corps à son meurtrier. Il est vrai que d'Olingry ne fit nul mouvement pour l'éviter. Les domestiques, qui accoururent au bruit, le virent tomber, et l'entendirent prononcer quelques paroles en mourant par lesquelles il marquoit de la joie de ce que son frère s'étoit chargé du crime de sa mort, comme il lui reprochoit de l'être déjà de celui de son inceste. Il expira presqu'aussitôt. Un horrible mélange de pleurs et de cris s'étant répandu dans la maison, je mis la tête hors de ma chambre où j'étois renfermé depuis deux heures. Je vis un laquais hors d'haleine qui venoit m'avertir de descendre. Oh ! monsieur, me dit-il, tous mes maîtres sont égorgés. Je courus ou plutôt je me précipitai sur l'escalier. J'aperçus les deux frères étendus, l'un mort, l'autre expirant. Leur père tout éperdu s'efforçoit de leur donner quelques secours inutiles. Approchez, M. de Sauvebœuf, me dit d'Erletan d'une voix foible, approchez. Venez voir expirer le plus criminel et

le plus malheureux de tous les hommes. Quoique j'ignorasse encore la cause de ce triste accident, je ne pus me défendre de quelques mouvements de compassion. D'Erletan, sans me donner le temps de parler, m'apprit en peu de mots son malheur et le crime de son frère. Je frémis d'horreur. Il s'en aperçut. Je ne sais, continua-t-il, si je mérite votre haine; mais par où ai-je pu m'attirer celle du ciel? Hélas! qu'avois-je fait dans toute ma vie pour en être traité si cruellement? Je l'exhortai à se réconcilier avec Dieu. Ah! me dit-il, la manière dont il me traite me fait trop voir que je n'ai point de miséricorde à en espérer. Ma sœur entra dans cet instant en perçant le ciel de ses cris, et en s'arrachant les cheveux. Mais lorsqu'il ouvroit les bras pour la recevoir elle s'arrêta, et lui-même parut avoir honte du mouvement qu'il avoit fait. Je mourrai donc sans t'embrasser, lui dit-il; cette consolation ne m'est pas même permise. O crime détestable! O malheureux frère! Elle de son côté le regardoit avec des yeux égarés, et elle paroissoit n'avoir plus le pouvoir de prononcer une parole. Elle tourna deux ou trois fois autour de lui, comme si elle eût voulu s'approcher, pendant qu'il s'efforçoit de remuer la tête pour la suivre de ses regards. Il sembloit qu'une main invisible la retînt, ou qu'elle fût au bord d'un affreux précipice dont la vue l'épouvantoit. Enfin, ne pouvant plus résister à des

mouvements si violents, elle tomba proche de lui sans connoissance. Il recueillit toutes ses forces pour saisir une de ses mains, sur laquelle il tint sa bouche collée pendant deux ou trois minutes. Au nom de Dieu, me dit-il, prenez soin d'elle et empêchez-la de mourir. On s'occupoit pendant ce temps-là à bander sa plaie. Il avoit été trop troublé pour y faire attention; mais lorsqu'on voulut l'emporter dans un lieu plus commode : Non, non, s'écria-t-il, en arrachant tous ses linges, mon dessein n'est pas de vivre. Il tendit les bras pour embrasser son père; et ses derniers mots furent la prière qu'il lui fit de me donner sa sœur en mariage, et de me faire son héritier. Lorsque je lui eus vu rendre le dernier soupir, je me retirai pour prendre soin de ma sœur. Elle revint à elle; mais ses yeux me parurent si éteints, et ses forces si épuisées, que je désespérai de sa vie. Elle languit pendant quelque temps dans des défaillances continuelles, et elle mourut assez tôt pour être enterrée dans le même tombeau que son mari. M. de Sauvebœuf finit son histoire en nous disant qu'il s'étoit marié depuis avec mademoiselle d'Erletan. Vous voyez, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à moi, que j'ai eu de bonnes raisons pour n'être pas du sentiment de la compagnie par rapport à vous. Le motif qui vous fait quitter M. le marquis n'est pas plus fort que celui qui pouvoit m'empêcher d'épouser la sœur

de M. d'Erletan. J'ai cru que mon propre exemple, qui a été approuvé par toutes les personnes de ma connoissance, m'autorisoit à vous conseiller de prendre la même conduite. Je fis remarquer à M. de Sauvebœuf qu'il y avoit quelque différence entre les deux cas; et son histoire n'altéra point ma résolution.

Comme j'étois persuadé qu'en me séparant rien ne m'obligeoit de rompre les mesures de la bienséance et de l'amitié, je passai encore quelques jours chez M. le duc. J'y serois même demeuré plus long-temps, si je n'eusse été obligé de retourner chez ma fille pour l'aider à sortir d'une affaire fort embarrassante. Un jour que j'étois à souper avec M. le duc, un laquais de mon gendre arriva à toute bride, et demanda à me remettre promptement une lettre. C'étoit ma fille qui m'écrivoit. Elle me marquoit que la nuit précédente on avoit attaché à sa porte un billet, par lequel on la menaçoit de mettre le feu à sa maison, si, dans le terme de quatre jours, elle ne faisoit porter deux mille écus dans un endroit écarté qu'on lui assignoit. Elle n'étoit point la seule à qui cette menace eût été faite. Quantité de gentilshommes et de riches fermiers avoient eu le même malheur depuis trois ou quatre mois; et ceux qui avoient trop aimé leur argent s'étoient vu ruiner effectivement par des incendies. M. le duc m'offrit tout son monde pour défendre la

maison de ma fille ; mais, après avoir considéré sérieusement cette affaire, je jugeai que c'étoit à l'adresse qu'il falloit avoir recours plutôt qu'à la force. Je résolus de me rendre incessamment sur le lieu. Il y avoit deux jours de route ordinaire jusqu'à la terre de ma fille ; mais un jour suffisoit par la poste. Ainsi je crus qu'il seroit assez tôt de partir le lendemain.

Je fis mes adieux le soir à M. le duc. Comme nous touchions au dernier moment de notre séparation, le marquis me tint compagnie pendant une partie de la nuit. Je lui renouvelai mes conseils pour toute la conduite de sa vie. Je lui fis une peinture exacte de son propre caractère, sans ménager ses défauts, et sans lui cacher ses bonnes qualités. Je parcourus avec lui toutes les situations où peut se trouver une personne de son rang et de sa naissance. Je lui en fis apercevoir les dangers, et je lui montrai le vice presque toujours à côté du chemin. Enfin j'ouvris devant ses yeux la carrière de la vertu. Voilà, lui dis-je, où vous pouvez marcher avec gloire et avec joie. La nature et l'instruction vous prêtent leur secours. Je ne connois personne à qui la sagesse doive coûter moins qu'à vous. Quels seroient vos obstacles ? Quelques passions badines peuvent-elles entrer en concurrence avec les plus puissants de tous les motifs ? Vous feront-elles oublier votre naissance, éteindre vos lumières, et combattre

vos heureuses inclinations ? Je vous parle en particulier de l'amour. C'est la seule foiblesse qui vous exposera toujours au danger. Je sais qu'il est maître à présent de votre cœur ; mais parlons naturellement, manquez-vous de remèdes ? Vous allez voir combien il m'en reste encore à vous offrir. Laissez-moi descendre au fond de ce cœur dont vous croyez la guérison si désespérée. J'y opposerai aux attraits d'une femme les charmes de la vertu et de l'innocence ; aux folles joies des sens, l'avantage inestimable de savoir user de sa raison ; aux transports d'une possession de quelques moments, la longue et douce tranquillité qui est le fruit de la modération et de la sagesse. Je ne vous nomme point ici des biens chimériques, ou qui vous soient inconnus : vous les avez goûtés avant que de vous laisser vaincre par votre passion: comment avez-vous pu consentir à les perdre ? Je pardonne à une ame commune de chercher sa félicité dans les plaisirs de l'amour ; ils l'élèvent en quelque sorte au-dessus de sa portée, en lui ouvrant des sources de joie auxquelles elle n'auroit rien trouvé d'égal dans sa bassesse naturelle. Mais une grande ame se ravale et s'avilit par les passions amoureuses. Elle est faite pour une espèce de plaisirs plus délicats. Sa félicité est d'un autre ordre. Elle la trouve en elle-même, par ses réflexions, par son goût pour la vérité, l'honneur, la bonté et la justice ; pourquoi en chercheroit-elle une moins digne d'elle au-dehors ? Elle sent qu'elle

peut s'en assurer la durée ; pourquoi la feroit-elle dépendre d'une chose aussi fragile que la beauté des femmes, ou aussi légère que leur humeur, qui est encore plus sujette à changer que leur beauté ? Non, mon cher marquis, il ne sauroit y avoir de vraie grandeur d'ame dans un esclave de l'amour : une tendresse excessive semble exclure la fermeté ; les flatteries et les caresses amolissent le courage ; les jalousies, les inquiétudes, troublent la sérénité de l'esprit ; le soin de plaire détruit l'attention nécessaire aux entreprises importantes ; enfin le goût du plaisir des sens est opposé directement à celui de la vérité, et tôt ou tard il entraîne après soi la ruine même de la vertu.

Le marquis écouta cette morale avec sa docilité ordinaire ; mais, malgré mes déclamations contre l'amour, il me pria de lui apprendre, avant que de le quitter, ce que M. le duc pensoit de son inclination pour ma nièce. Cette question me fit juger que je devois attendre peu de fruit de mon discours. Cependant je lui répondis, sans marquer de mécontentement, que M. le duc ne m'en avoit point parlé comme d'une chose sérieuse, et que personne en effet ne la prendroit jamais que pour un badinage ; qu'il étoit fâcheux seulement qu'elle eût produit de si tristes effets ; mais que j'en étois consolé s'ils servoient du moins à son instruction. Ce furent mes dernières paroles auxquelles je ne lui laissai point le temps de répondre. Je montai dans ma chaise de poste avant la pointe du jour.

LIVRE XIV.

Je réfléchis beaucoup en chemin sur la démarche que je venois de faire. Le ciel sait que mon premier sentiment en fut un de reconnoissance pour la faveur qu'il m'avoit accordée en rompant à la fin mes liens. Il sait aussi que je n'avois pas trompé le marquis lorsque je l'avois assuré de mon tendre attachement et du regret que je sentois à le quitter. Cependant ce regret tomboit peut-être moins sur la séparation même, que sur les raisons pour lesquelles je m'y croyois obligé ; c'est-à-dire que j'eusse souhaité de toute mon ame d'être dans un âge, et dans une disposition d'esprit qui m'eussent permis de continuer mes services au duc et au marquis ; mais la situation où je me trouvois ne pouvant s'accorder avec cet engagement, j'étois ravi dans le fond du cœur de me revoir en liberté. Les motifs de bienséance qui m'avoient servi de prétexte n'étoient pas mes motifs les plus puissants, quoiqu'ils eussent paru suffire pour justifier ma retraite. Mon âge en étoit encore un plus foible. Je ne manquois ni de force ni de santé. Je veux révéler ici le ressort secret qui m'avoit fait agir.

Il se passoit depuis peu dans mon ame une nouvelle scène qui en augmentoit extrêmement le trouble, ou plutôt qui m'en faisoit sentir un

d'une nature extraordinaire, et qui m'avoit été inconnu jusqu'alors. J'avois éprouvé dans le cours de ma vie des pertes de tous les genres, et j'avois passé par conséquent par tous les degrés de la douleur ; mais ayant toujours vécu dans l'éloignement du vice, je n'avois jamais perdu cette espèce de satisfaction intérieure qui est le partage de l'innocence. J'avois cru devoir regarder toutes mes infortunes comme une épreuve du ciel, parceque je n'avois jamais senti de remords qui m'eussent averti qu'ils fussent un châtiment. Cette disposition de cœur est d'un secours admirable pour les malheureux, dans les transports même qui ressemblent le plus au désespoir. Or j'avois perdu depuis quelque temps cette douce consolation de mes peines. La mort de mylady R..... troubloit le repos de ma conscience. Je m'en accusois à tout moment comme d'un crime auquel j'avois du moins contribué. Premièrement, disois-je, c'est moi qui l'ai tirée d'Angleterre ; et devois-je attendre si tard à reconnoître qu'une action de cette nature offensoit le ciel et blessoit le devoir ? Quel droit avois-je d'ôter cette dame à son mari, et de l'aider à rompre tous les engagements du mariage ? Quelle étrange compassion que celle qui s'exerce en commettant un crime, et qui offense mortellement un innocent pour consoler une malheureuse ? D'ailleurs, continuois-je, qui m'assurera que le sentiment qui me faisoit agir, et que j'appelois alors pitié, n'étoit point une passion déréglée ?

Il est vrai que je l'ai vaincue à la fin; mais l'ai-je toujours combattue? et s'il ne faut qu'un moment à l'amour pour répandre son poison, qui peut me répondre que le ressort de mon cœur, en servant mylady, n'étoit point la secrète espérance de se satisfaire plus facilement lorsqu'elle seroit éloignée de son mari? Ainsi, c'est peut-être un amour criminel qui m'a porté à l'enlèvement d'une femme mariée. Quelle autre raison pouvois-je avoir de lui procurer une retraite chez ma fille? Pourquoi aurois-je pris tant d'intérêt à la fortune d'une inconnue? Ai-je oublié mes agitations, mes soupirs, mes larmes, et puis-je croire que tout cela se soit accordé avec l'innocence? Pour ce qui regarde le funeste accident de sa mort, il est certain que je ne l'ai pu prévoir, et que je n'aurois rien épargné pour l'éviter. Mais en suis-je beaucoup moins coupable? N'a-t-il pas eu sa source dans les foiblesses dont je viens de m'accuser? En un mot, si je n'avois aimé mylady R..... plus qu'il ne m'étoit permis par le devoir, seroit-elle sortie d'Angleterre? auroit-elle demeuré chez ma fille, et y auroit-elle péri misérablement? C'est donc sur moi que retombe, et le désordre de sa fuite, et le crime de sa mort.

Soit foiblesse d'esprit, soit vif sentiment de religion, je trouvois dans ces réflexions un sujet terrible d'inquiétude. Si j'étois coupable, il falloit faire ma paix avec le ciel par la pénitence. Si je ne l'étois point, il falloit apaiser du moins le cri

de ma conscience, en me guérissant de mes scrupules ; et je concluois de l'un et de l'autre, que la solitude m'étoit devenue plus nécessaire que jamais. Mon lecteur voit maintenant aussi clair que moi dans le secret de mon ame. Je ne sais quel jugement il portera de mes délicatesses et de mes craintes en matière de crime et de vertu ; mais ce qui me persuade aujourd'hui que je ne dois point me repentir de m'être jugé si sévèrement moi-même, c'est que plus je vois la mort de près, plus je suis satisfait de cette rigueur. Elle augmente la confiance que j'ai au souverain juge, et elle diminue ma frayeur aux approches de l'éternité.

J'arrivai le soir chez ma fille. Tout le monde y étoit dans l'alarme, comme si la flamme eût déjà été appliquée aux murs de la maison. Je me fis expliquer le cas exactement, et sur-tout le lieu où l'on exigeoit que les deux mille écus fussent portés. C'étoit à un quart de lieue du village, dans une plaine vaste et découverte, au pied d'un vieil ormeau qui étoit seul, à cinq ou six pas d'un petit sentier. J'allai sur-le-champ reconnoître la place. Elle me parut bien choisie pour la sûreté des voleurs. Il auroit été difficile de les faire observer sans qu'ils s'en aperçussent. Cependant je m'avisai d'un expédient qui trompa leur prévoyance. Comme le temps qu'ils avoient marqué étoit la nuit qui devoit suivre celle où nous étions, je fis creuser sur-le-champ, à vingt pas

de l'arbre, une fosse assez grande pour cacher six hommes. La terre qu'on en avoit ôtée fut dispersée de côté et d'autre sur des terres labourées. Je retournai chez ma fille, et je fis prendre à six hommes résolus chacun un fusil, avec des provisions pour passer le reste de la nuit et le jour suivant dans la fosse. Je les y envoyai avant le jour, et je leur donnai ordre de ne point attaquer les voleurs qu'ils ne fussent au pied de l'arbre, et qu'ils ne leur eussent vu prendre leur proie. Je serois allé moi-même avec eux, si ma fille ne m'eût assuré que je pouvois me reposer sur ses deux gardes-chasse, qui étoient les braves du canton. Le soir de l'exécution, je mis entre les mains de mon valet les deux mille écus dans une bourse, pour les porter au pied de l'arbre. Je lui recommandai de ne point s'arrêter à considérer les environs, et de ne pas même tourner la tête à son retour. Voici quel fut le succès de mon stratagème. Vers onze heures ou minuit, mes gens virent trois personnes qui s'avançoient dans le sentier, et qui paroissoient venir d'un petit hameau qui étoit au bout de la plaine. Lorsqu'ils furent vis-à-vis de l'arbre, deux passèrent outre; le troisième s'arrêta, en disant assez haut pour être entendu de la fosse, qu'il étoit pressé d'un besoin naturel. Il alla se mettre au pied de l'arbre; et, feignant de satisfaire à son besoin, il prit la bourse qu'il mit dans sa poche. Un de mes gens tira dessus, et lui cassa les reins. Il eut tort; on

auroit pu le prendre aussi facilement que les deux autres, qui furent enveloppés en un moment. Ils furent reconnus pour des paysans des environs. Mes gens les amenèrent à la maison de ma fille. Je les interrogeai séparément. Je trouvai, à la fin, qu'il n'y avoit que le blessé qui fût coupable. C'étoit un vieux scélérat qui passoit pour être riche, et qui s'étoit sans doute enrichi par la méthode dont il avoit usé à l'égard de ma fille. Ses deux compagnons ne le connoissoient pas pour ce qu'il étoit. Il les avoit engagés à aller boire avec lui au hameau d'où mes gens les avoient vus venir, afin de pouvoir sans affectation prendre la bourse à son retour. Il avoit été si maltraité par le coup de fusil qu'il avoit reçu, que nous le laissâmes mourir chez nous par pitié. Il vécut néanmoins encore huit jours. Ce temps auroit suffi pour le faire punir par les mains de la justice; et la roue ou le feu étoit sans doute le moindre supplice auquel il auroit dû s'attendre.

Comme je me défiois toujours de la passion et de l'humeur entreprenante du marquis, j'avois pris la résolution de mettre Nadine hors de ses atteintes avant mon départ. Le couvent me sembloit un asile assuré. J'en choisis un à quelques lieues de Paris qui se nomme H..... Outre que la supérieure étoit de ma connoissance, je savois qu'on y élève quantité de jeunes personnes dont la compagnie empêcheroit ma nièce de s'ennuyer de la clôture. J'y fis un voyage, pour m'accorder

avec les religieuses sur la pension. Mon neveu Muleid m'accompagna par curiosité. La situation de la maison nous parut belle et saine. Nous visitâmes avec plaisir tout ce qu'il est permis aux religieuses de montrer aux personnes de notre sexe. Mais rien ne fut plus agréable pour Muleid, que la vue d'une centaine de jeunes pensionnaires, parmi lesquelles il y en avoit quelques unes d'une beauté extraordinaire. Ce fut à l'église que nous eûmes ce spectacle : elles étoient rangées avec ordre, et toutes si propres et si parées que je m'étonnai qu'on leur permît cette affectation dans une solitude. Muleid les considéra avec une attention extrême. Je ne doute point que cette vue ne lui réveillât l'idée du harem de son père, et ne lui inspirât peut-être le désir d'en avoir un bientôt pour lui-même. Il me parla beaucoup, en retournant chez ma fille, de la bonne grace de ces jeunes demoiselles. Je le raillai un peu sur son admiration, et je lui dis en badinant que, s'il n'eût point été si près de son départ, je me serois bien gardé de l'exposer ainsi au danger de devenir amoureux. Étant de retour chez ma fille, je disposai ma nièce à partir. Elle étoit bien remise de toutes les suites de la mort de son mari ; et, loin de marquer de l'aversion pour le couvent, elle me témoigna qu'elle y alloit avec inclination, surtout lorsqu'elle eut appris de son frère qu'elle n'y manqueroit point de passe-temps et de compagnie. Muleid souhaita d'y retourner avec elle ; et,

pour lui marquer plus d'amitié, toute la famille prit aussi le parti de la conduire. Ma fille, qui avoit l'humeur fort gaie, ayant entendu parler Muleid avec beaucoup d'éloges des agréments de quelques pensionnaires, lui proposa de déguiser son sexe, pour avoir la liberté d'entrer avec elle dans le couvent. Il consentit à cette proposition. J'eus beau m'y opposer et la condamner même du ton le plus sérieux, je fus obligé de céder aux raisonnements badins de ma fille, à qui ma tendresse laissoit prendre peut-être un peu trop d'ascendant sur moi. Muleid fut donc travesti en fille. Il étoit dans un âge qui rendoit son déguisement peu difficile. Les religieuses n'eurent pas le moindre soupçon de son sexe. Il entra dans le couvent avec liberté, pendant deux jours qui lui donnèrent le temps non seulement d'observer les plus jolies personnes, mais de lier connoissance avec quelques unes d'entre elles. Je n'aurois jamais pensé néanmoins qu'il eût été capable d'y prendre de la passion. Outre qu'il avoit mal réussi à copier les manières françaises, il étoit naturellement sérieux, et je croyois toujours son cœur en Turquie par souvenir et par inclination. Sa figure étoit pourtant fort revenante; et l'air turc qu'il conservoit ne faisoit point déshonneur à sa nation. Après qu'Amulem et lui eurent fait de tendres adieux à Nadine, nous retournâmes chez ma fille. Nous pressâmes tellement nos équipages qu'en quatre jours tout fut prêt pour le départ.

La veille même du jour marqué, Muleid déclara à son père qu'il se trouvoit si mal qu'il n'étoit point en état d'entreprendre le voyage.

Il se plaignit d'un air si naturel, qu'il nous persuada facilement de sa maladie. On fit appeler le médecin qui n'en découvrit point les symptômes ; mais la principale foi étant due au malade, nous doutâmes si peu de son incommodité, que nous différâmes notre départ pour attendre sa guérison. Ce n'étoit néanmoins qu'un artifice pour se procurer le moyen de satisfaire son cœur. Il étoit devenu réellement amoureux d'une jeune demoiselle de quinze ou seize ans, qui s'appeloit Thérèse : je ne la nommerai ici que par son nom de baptême, pour ménager sa famille à qui cette aventure a causé beaucoup de chagrin. J'ignore ce qu'il avoit pu se promettre d'elle au commencement de son amour, car il y avoit peu d'apparence qu'une jeune fille, qui avoit été élevée dans un couvent depuis son enfance, prêtât facilement l'oreille à un amant d'une religion et d'un pays différent. Il avoit fait fond sans doute sur le secours de Nadine, à qui il s'étoit déjà ouvert en confidence. Enfin la maladie de Muleid étoit son premier amour, c'est-à-dire un amour violent. Il nous le déguisa, pendant huit jours, avec beaucoup d'adresse, sous le nom de colique, et de maux de tête et d'estomac. Un soir qu'il avoit fait semblant de s'aller coucher de bonne heure, en se plaignant plus qu'à l'ordinaire, j'envoyai,

avant que de me mettre au lit, pour être informé de l'état de sa santé; mon valet revint me dire qu'il n'étoit point à sa chambre. Je le renvoyai s'instruire mieux de ce qui pouvoit être arrivé. Il apprit, après quelques recherches, que Muleid étoit sorti secrètement; qu'il avoit fait seller deux chevaux, et qu'il étoit parti avec un laquais français de ma fille. Cette nouvelle m'obligea d'aller trouver sur-le-champ son père. Il en fut aussi surpris que moi, et personne ne put s'imaginer dans la maison quelle étoit la raison de son départ.

Il se passa quelques semaines avant que nous pussions avoir les moindres lumières sur ce qu'il étoit devenu. Nous le fîmes chercher de toutes parts. Amulem n'avoit que ce fils; sa tendresse et son inquiétude pour lui le rendirent malade. J'envoyai dans tous les lieux où je l'avois mené depuis son arrivée en France; j'envoyai même en Hollande où nous avions demeuré quelques mois ensemble. Tous mes soins furent inutiles. Il y avoit déjà plus d'un mois que nous étions dans cet embarras, lorsque je reçus une lettre de la supérieure du couvent où j'avois mis Nadine. Elle me marquoit que M. le marquis de....., fils de M. le duc de....., étoit venu deux ou trois fois voir ma nièce sans se faire connoître; qu'elle n'avoit pas fait difficulté de lui en accorder la permission; mais que ses visites devenant plus fréquentes, elle s'étoit informée de son nom;

qu'il avoit refusé de le dire ; qu'elle l'avoit appris d'ailleurs malgré lui, et que s'imaginant que ce n'étoit pas sans quelque raison d'amour qu'il revenoit si souvent, elle vouloit savoir de moi quelle conduite je souhaitois qu'elle tînt à son égard.

Je ne pouvois m'imaginer par quel moyen la demeure de ma nièce étoit venue à la connoissance du marquis. Je savois que son père l'avoit mené à Paris, et je ne doutois presque nullement que la vue de la cour et le tumulte des plaisirs ne lui fissent perdre le souvenir de Nadine. En attendant que je pusse délibérer à loisir sur ce nouveau contre-temps, j'écrivis toujours à la supérieure que, s'il continuoit ses visites, je la priois de lui répondre honnêtement qu'elle ne pouvoit accorder à ses pensionnaires la liberté d'en recevoir si souvent. Enfin, comme je ne pouvois m'ôter de l'esprit que Muleid étoit à Paris, je pris cette occasion de l'y aller chercher moi-même, avec dessein de voir en même temps le marquis, pour tâcher encore une fois de lui inspirer un peu plus de modération. Je ne différai point à partir. Je rendis ma première visite au duc. J'aurois pu le prier d'employer son autorité pour arrêter les amoureuses poursuites du marquis ; mais deux raisons m'en empêchoient. L'une étoit la crainte de causer trop de chagrin au jeune amant, s'il apprenoit que je l'eusse exposé aux sévères réprimandes de son père ; et l'autre, qui n'étoit guère moins forte,

étoit l'opinion que je n'avois que trop de sujet d'avoir des sentiments du duc sur cet article. Je n'avois pas attendu si tard à lui en parler d'une manière sérieuse ; mais puisque je fais profession de sincérité dans ces mémoires, je ne cacherai point que je n'avois point été satisfait de ses réponses. Il avoit toujours pris la chose en homme infiniment au-dessus de mes petites craintes. Il ne voyoit dans l'attachement de son fils qu'une galanterie de jeunesse qui servoit à l'amuser. S'il y trouvoit quelque péril, ce n'étoit sans doute que pour ma nièce. La haute naissance du marquis lui paroissoit un préservatif contre la foi et la durée de tous les engagements. J'avois donc peu de fond à faire sur son secours ; aussi ne lui en parlai-je pas le moins du monde. En le quittant je passai dans l'appartement du marquis, et je me crus encore en droit d'en user assez familièrement pour entrer sans le faire avertir. Je laisse au lecteur à juger quel fut mon étonnement lorsqu'en ouvrant la porte j'aperçus Muleid qui jouoit au trictrac avec lui. Ils furent tous deux aussi interdits que moi. Cependant je pris un air riant pour leur dire que je me tenois fort heureux de trouver ainsi, sans m'y attendre, mon cher fils et mon neveu. Le marquis vint m'embrasser avec ardeur. Muleid parut plus embarrassé. Je lui fis quelques tendres reproches de l'inquiétude où il avoit jeté son père et toute la famille. Il s'excusa assez mal, sur ce que le marquis l'avoit tenu si

occupé de plaisirs, qu'il n'avoit pu trouver un moment pour nous écrire. Je lui demandai s'il étoit guéri parfaitement, et s'il seroit bientôt en état d'entreprendre le voyage d'Asie. Il me pria de lui laisser prendre encore quelque temps l'air de Paris, dont il me dit qu'il se trouvoit bien. Je ne pus lui refuser cette faveur. Je le priai seulement d'écrire quelquefois à son père et de ménager sa santé. Je dinai avec eux à l'hôtel. Après le dîner, ayant tiré le marquis à l'écart, je lui dis que la supérieure du couvent où étoit ma nièce se plaignoit de ce qu'il lui avoit fait violer plus d'une fois sa règle; qu'il ne lui étoit pas permis d'admettre les jeunes gens qui venoient visiter ses pensionnaires ; qu'elle l'avoit reçu d'abord en faveur de son nom, qu'il avoit tâché inutilement de cacher; mais qu'elle étoit bien résolue, dans la suite, d'exécuter un peu plus scrupuleusement ses devoirs. Il comprit aisément ce que je voulois lui faire entendre par ce détour. Comme son dessein étoit déjà concerté avec Muleid., il me répondit, d'un air de sincérité dont je fus la dupe, qu'il seroit au désespoir de chagriner la supérieure, et qu'il me promettoit ou de ne plus aller voir ma nièce, ou d'y aller si rarement, que les règles les plus sévères n'en seroient point blessées. Je passai le reste du jour avec lui et mon neveu ; et n'ayant rien qui pût me retenir à Paris, j'en partis le lendemain pour aller rendre une visite à ma nièce.

Je demandai à parler d'abord à la supérieure. Elle me raconta ce qui s'étoit passé dans les visites du marquis, ou du moins ce qu'elle en avoit appris de la religieuse qui avoit accompagné Nadine, suivant la coutume des couvents. Il n'y étoit rien arrivé, me dit-elle en langage de cloître, qui pût ternir du moindre souffle le miroir de la pudeur. Mais cette bonne supérieure ignoroit que sa religieuse étoit une infidèle qui la trahissoit, après s'être laissé gagner par l'adresse du marquis. Elle me dit ensuite que mon autre nièce étoit une fort aimable personne, et que toutes les fois qu'elle venoit au couvent elle y étoit reçue de toute la communauté avec beaucoup de satisfaction. De quelle nièce parlez-vous, ma mère? lui dis-je avec surprise. Hé, de votre autre nièce, reprit-elle, que vous amenâtes ici avec celle qui nous est restée. Oui, continua-t-elle, c'est une jeune demoiselle d'un mérite infini. Quoiqu'elle ait encore quelque chose d'étranger dans les manières, elle est d'une douceur et d'un esprit qui lui ont gagné le cœur de toutes nos sœurs, et sur-tout d'une de nos petites pensionnaires, qui n'est jamais si contente que lorsqu'elle la voit ici. Ce discours étoit trop clair pour me paroître obscur. Malgré le chagrin qu'il me causa, je ne pus m'empêcher de rire de la crédulité de ces bonnes religieuses, qui continuoient de prendre Muleid pour une fille : car je ne pouvois pas douter que ce ne fût lui qui les eût ainsi trompées sous le nom de ma nièce.

J'eus de l'embarras à répondre. Cependant je me déterminai à la remercier, en général, des sentiments de sa communauté pour tout ce qui m'appartenoit ; et, après lui avoir recommandé de ne plus laisser voir Nadine au marquis, je lui fis part de quelques bonnes réflexions sur la nécessité de veiller de près à la conduite de toutes ses pensionnaires. La visite que je fis à Nadine fut courte. Je brûlois d'envie de retourner chez ma fille, pour finir l'inquiétude d'Amulem et pour lui communiquer ce que je savois de Muleid. Ce qui me fit peine, ce fut de lui trouver, par rapport à la petite pensionnaire dont je jugeois que son fils étoit amoureux, les mêmes sentiments à peu près que le duc de ... avoit par rapport à ma nièce ; c'est-à-dire qu'Amulem, charmé d'avoir retrouvé son fils, se mit à rire de son amour, et ne put s'empêcher même de me dire qu'il lui souhaitoit un heureux succès. Vous allez bien vite, lui dis-je, et vous vous imaginez être à Amasie. D'ailleurs, quel succès pouvez-vous ici souhaiter à votre fils qui ne soit contraire à vos propres désirs ? Croyez-vous qu'il puisse obtenir quelque chose d'une fille française sans devenir auparavant bon chrétien ? Qu'il le devienne, à la bonne heure ; devenez-le vous-même, et faites apporter vos biens d'Asie en France. Nous réussirons peut-être après cela à rendre Muleid heureux. Non, me répondit Amulem ; je vous ai dit mille fois que je ne quitterai point ma religion,

bonne ou mauvaise, et que je ne souffrirai pas non plus que Muleid la quitte; mais s'il pouvoit engager sa petite maîtresse à nous suivre en Asie, nous la ferions Turque. C'est ce qu'il ne faut pas que vous espériez, repris-je. Mon neveu s'exposeroit même beaucoup à l'entreprendre; et si vous me croyez capable de vous donner un bon conseil, vous lui ordonnerez de quitter promptement Paris. Je le fis entrer à la fin dans mon sentiment. Il écrivit à Muleid de nous venir rejoindre aussitôt qu'il auroit reçu sa lettre; mais nous eûmes lieu de reconnoître que l'autorité paternelle n'est pas plus respectée chez les Turcs que parmi quantité de jeunes Français.

Le marquis et Muleid avoient formé le plus étrange dessein qu'on puisse s'imaginer; c'étoit d'enlever chacun leur maîtresse et de s'enfuir ensemble en Turquie. Mon neveu avoit sans doute été l'inventeur de ce glorieux projet; car il étoit allé chez le marquis en quittant la maison de ma fille, et il avoit commencé par lui apprendre le lieu où demeuroit sa sœur. Ils étoient convenus de s'aider mutuellement dans leurs amours. Muleid avoit loué une chambre à Paris; et s'étant pourvu d'habits de fille, il avoit été au couvent de Nadine autant de fois qu'il l'avoit voulu : il s'étoit fait connoître à mademoiselle Thérèse par le secours de ma nièce, et il avoit fort avancé ses affaires en peu de temps. C'étoit lui qui s'étoit chargé de leur faire la proposition d'aller en Turquie;

car quoique le marquis eût rendu plusieurs visites à Nadine, il n'avoit pas toujours eu le plaisir de l'entretenir librement. C'étoit depuis peu qu'il avoit eu l'adresse de séduire la surveillante; il l'avoit gagnée jusqu'au point de l'engager à les suivre hors de son couvent. Ils alloient donc ainsi tour à tour voir leurs maîtresses; celui qui étoit de jour portoit une lettre de l'absent et lui rapportoit la réponse. Mademoiselle Thérèse étoit une petite éveillée qui avoit plus de charmes qu'il n'en faut pour faire deux filles aimables; je ne sais si elle avoit entendu parler du harem, mais il ne parut point dans la suite que cette idée l'épouvantât. Elle entra de tout son cœur dans le dessein du voyage d'Amasie, et son affection pour Muleid ne cédoit rien à celle de Nadine pour le marquis.

Telle étoit la situation de leurs affaires, lorsque mon neveu reçut la lettre de son père. Le seul effet qu'elle produisit fut de leur faire hâter l'exécution de leur dessein. Ils prirent des mesures fort justes pour se procurer des valets fidèles, des échelles, des chaises de poste et tout ce qui étoit nécessaire pour l'enlèvement. Muleid ne manquoit point d'argent, et le marquis avoit recueilli de son côté la meilleure somme qu'il avoit pu. Ils se rendirent au couvent la nuit dont ils étoient convenus, et ils enlevèrent leurs maîtresses par-dessus les murs du jardin, avec la

religieuse qui s'attachoit à leur fortune. On s'aperçut le lendemain de leur évasion. Comme le couvent est dans une campagne, et que la supérieure manquoit de monde pour les faire suivre, elle se contenta de faire prendre la poste à deux domestiques; l'un pour aller donner avis de cet accident au père de mademoiselle Thérèse, et l'autre pour m'apporter la même nouvelle. Ce triste message me fut annoncé après midi. On ne m'apprit point le nom des auteurs de l'enlèvement; mais je n'eus pas besoin d'efforts pour me l'imaginer. Je me doutai même tout d'un coup que, puisque le marquis et mon neveu en étoient venus à cette violence, c'étoit pour quitter le royaume et peut-être pour prendre le chemin de la Turquie. Comme il n'étoit pas croyable qu'ils eussent voulu risquer de traverser toute la France pour aller s'embarquer à Marseille, je me figurai qu'ils auroient pris la route d'Allemagne. Cette pensée me fit espérer de pouvoir les rejoindre, parceque la terre de ma fille, comme je l'ai dit plusieurs fois, est vers la frontière. Cependant, comme ils eussent pu prendre aussi le parti de passer en Angleterre, j'envoyai à Calais et dans les autres ports quelques personnes sages, que je fis partir en diligence. Je montai moi-même à cheval sans perdre un moment, et je gagnai bientôt le grand chemin de la poste d'Allemagne.

J'avois avec moi trois hommes bien armés.

Ayant pris langue à la première poste, je sus qu'il étoit passé deux ou trois heures auparavant deux chaises suivies de quatre hommes, mais qu'elles ne trouvoient pas toujours autant de chevaux qu'il étoit nécessaire. Je conçus que mes jeunes gens n'avoient pas eu la précaution de se faire préparer des relais, et je formai l'espérance de les rejoindre avant la fin du jour. Cependant, s'étant aperçus eux-mêmes de la faute qu'ils avoient faite, ils y suppléèrent vers la frontière, en forçant toujours leurs guides de faire double poste avec les mêmes chevaux. Ils gagnèrent par-là, non seulement d'avancer fort vite, mais encore de retarder ma course, parcequ'il arriva, dans quelques endroits, que les chevaux me manquèrent à moi-même. Il me fut donc impossible de les joindre avant la nuit. Mais s'étant arrêtés, pour en passer une partie à Mons, qui est la première ville des états de l'empereur, j'y entrai le lendemain avant leur départ. Quoique je dusse peut-être appréhender quelque chose de la résolution de deux jeunes gens si entreprenants, je ne voulus point causer au marquis le chagrin de se voir arrêter par d'autres mains que les miennes. Ainsi, sans prendre de secours, comme il m'auroit été facile, j'allai descendre avec mes trois hommes dans l'hôtellerie même où ils étoient logés.

On me dit qu'ils n'étoient pas encore levés. Quoiqu'ils fussent quatre, je tremblois de crainte

qu'ils n'eussent occupé que deux lits. Je m'en informai adroitement. On me répondit que l'un des jeunes messieurs étoit avec une des demoiselles, mais que les deux autres étoient chacun dans une chambre séparée. Hélas! disois-je en moi-même, est-ce ma nièce? Elle a été mariée; en auroit-elle eu moins de modestie? Je me fis conduire, au hasard, vers la chambre de celle qui avoit couché seule. Je fus charmé d'apercevoir, en entrant, les derniers habits que j'avois vu porter à Nadine. Graces au ciel! m'écriai-je, elle a du moins un reste de vertu et de pudeur. Comme elle avoit eu soin, le soir, de faire fermer sa porte avec la clef par l'hôtesse, elle fût effrayée, en s'éveillant, d'apercevoir un homme. J'approchai de son lit, et je la priai doucement de ne pas s'épouvanter. Elle ne m'eut pas plutôt reconnue qu'elle s'évanouit. Lorsqu'elle fut un peu revenue, elle se leva sans que je pusse l'arrêter, et elle se jeta à genoux en fondant en larmes. Je la relevai malgré elle, et je l'obligeai de se recoucher; elle ne prononçoit pas une seule parole.

Je pris ses mains avec beaucoup de douceur. J'observois de ne pas la regarder, de peur de la déconcerter trop. Ah! ma chère nièce, lui dis-je, est-il bien vrai que je vous retrouve à Mons au pouvoir d'un jeune homme qui n'est pas votre mari? Est-ce un charme ou un poison qui vous a fait oublier votre devoir? Qu'avez-vous fait?

Qu'allez-vous devenir ? Expliquez-moi du moins quels sont vos desseins. Ah ! si vous pouviez en avoir d'innocents, vous ne les auriez pas cachés à votre père ni à moi ; vous ne vous seriez pas sauvée la nuit par dessus les murs d'un couvent ; vous ne seriez pas maintenant dans un cabaret, abandonnée à tous les désirs d'un homme qui a perdu de vue, comme vous, la vertu et la sagesse. Où est-il ? dites-moi. Que je crains bien qu'il n'ait déjà passé la nuit avec vous !

Ce soupçon, que je montrois exprès, lui fit enfin ouvrir la bouche. J'avoue, me dit-elle en pleurant, que j'ai fait la plus grande de toutes les fautes ; mais c'est seulement en consentant de suivre M. le marquis, car je prie Dieu de m'accabler de tous ses châtiments si j'ai souffert la moindre chose qui blesse le devoir. Que pouvois-je faire ? ajouta-t-elle en redoublant ses larmes. Vous ne savez que trop que je l'aime, il m'a promis de m'épouser, et de venir passer sa vie avec moi dans notre maison d'Amasie. Est-il possible, répliquai-je, qu'avec autant d'esprit que vous en avez, vous n'ayez pas reconnu la puérilité d'une telle promesse ? Quelle apparence y avoit-il qu'il pût être sincère, lorsqu'il s'engageoit à une chose qu'il ne sauroit tenir ? Avez-vous oublié ce qu'il est né, et jusqu'où les bras de son père peuvent s'étendre ? Mais quand vous auriez pu vous promettre de traverser toute l'Allemagne sans être poursuivie et arrêtée, quelle

assurance aviez-vous qu'il ne vous eût pas abandonnée en Turquie même, lorsqu'il auroit obtenu de vous les faveurs qui rassasient un jeune homme? Ah! si vous saviez, interrompit-elle, avec quelle tendresse il m'aime, vous n'auriez pas de lui cette idée-là. Je suis sûre qu'il perdroit la vie pour moi. Allez, lui dis-je, vous êtes une petite imprudente qui ignorez encore les séductions des jeunes amants. Préparez-vous promptement à retourner en France avec moi, et remerciez le ciel, qui n'a pas permis que vous soyez tombée tout-à-fait dans le précipice. Je lui demandai si le marquis ne lui avoit pas fait instance pour passer la nuit avec elle; elle me répondit ingénument qu'il lui en avoit fait la proposition, mais qu'il n'avoit pas insisté, après la déclaration qu'elle lui avoit faite de n'y consentir jamais avant leur mariage. Et mademoiselle Thérèse, repris-je, a-t-elle été aussi délicate avec votre frère? Je ne sais pas, me dit-elle; je crois qu'ils sont ensemble dans la même chambre. Pendant que nous parlions ainsi, et que ma bonté commençoit à la rassurer, j'entendis la voix du marquis qui appeloit son valet de chambre. Il ne faisoit que s'éveiller, bien éloigné sans doute de me croire si près de lui. J'ordonnai à ma nièce de s'habiller. Tandis qu'elle se levoit, j'aperçus la religieuse qui l'avoit suivie, et qui avoit couché cette nuit à son côté, mais qui s'étoit cachée jusqu'alors dans les draps, pour se dérober à mes yeux.

Je lui fis quelques vifs reproches de sa mauvaise conduite et de la part qu'elle avoit eue à une si méprisable action. Elle ne me répondit rien.

Tout ce que je viens de raconter n'étoit que le prélude d'une scène plus digne d'attention. Le marquis, ayant appelé son valet, fut étrangement surpris d'entendre de lui que j'étois dans la maison. Ce n'est pas que ce garçon m'eût vu entrer; mais il avoit parlé sans doute à mes gens, à qui je n'avois eu nulle raison de recommander le silence. A peine ma nièce étoit-elle habillée, que le jeune amant se présenta à la porte de sa chambre, avec un visage si consterné, que sa tristesse devoit être extrême, s'il étoit l'image de son ame. Il vint néanmoins droit à moi : Je me rends justice, monsieur, me dit-il. Je suis coupable, je l'avoue. Mais si vous ne pardonnez pas cette faute à la violence d'une passion dont je ne suis pas le maître, il faut que vous m'ôtiez la vie sans pitié. N'espérez pas m'arracher votre nièce sans m'avoir auparavant percé le cœur. Je défendrai, jusqu'au dernier soupir, les droits que sa bonté m'a donnés sur elle. Mon cher marquis, lui répondis-je d'un ton paisible, ce n'est point dans un cabaret ni en vous perçant le cœur que je veux vous les disputer. Votre raison et votre générosité seront mes plus fortes armes. Je ne m'étonne point de l'excès où vous vous êtes laissé emporter par l'amour; je connois de longue main votre vivacité. Mais je

ne connois pas moins la bonté et l'honnêteté de votre naturel ; ce sont des sentiments que vous pouvez bien perdre de vue pour un moment, mais que vous ne sauriez éteindre. Croyez-moi, retournons tranquillement en France. Si vous ne pouvez vaincre votre passion, c'est en fléchissant M. votre père que vous devez nous faire voir qu'elle est toute-puissante et qu'elle vous rend capable de tout. Obtenez, s'il est possible, ma nièce par cette voie ; c'est la seule qui soit digne de vous, d'elle, et de moi. Il ne répliqua point un seul mot. Il demeura appuyé sur le dos d'une chaise, les yeux baissés, comme s'il eût médité profondément. Je le pris par la main, et je le priai de m'accompagner à la chanbre de Muleid. Il se laissa emmener sans résistance.

Muleid étoit instruit aussi de mon arrivée ; et il pensa m'échapper par une subtilité dont je ne l'aurois pas cru capable. Ayant appris que j'étois dans la chambre de sa sœur, il avoit donné ordre qu'on mît promptement les chevaux à sa chaise de poste pendant qu'il s'habilloit ; de sorte que si j'eusse tardé un peu plus long-temps à le venir voir, je ne l'aurois plus trouvé, ni lui, ni sa maîtresse. Ma présence le déconcerta donc extrêmement. Il attendit que je m'expliquasse le premier. Je lui dis en peu de mots que son père étoit si mal satisfait de sa conduite, que je ne savois pas trop bien comment il feroit sa paix

avec lui ; que je ne lui conseillois pas d'ailleurs de remettre le pied en France, s'il ne vouloit y être exposé à de très dangereuses affaires ; qu'un Turc qui s'avise d'enlever une fille chrétienne dans un couvent se réconcilie difficilement avec la justice ; enfin, que s'il me croyoit, il laisseroit retourner mademoiselle Thérèse avec nous, et qu'il attendroit son père à Mons. Cette petite personne, que je n'avois point encore vue, mais qui me parut alors extrêmement jolie, prit avec beaucoup de feu la parole pour son amant : elle me répondit que ce que je disois de la sévérité de la justice étoit vrai, quand une demoiselle étoit enlevée malgré elle ; mais qu'il n'en étoit pas de même à son égard : qu'elle avouoit que c'étoit de son gré que Muleid l'avoit enlevée ; et que, loin de retourner en France, elle ne vouloit jamais se séparer de lui un seul moment. Hé bien, lui dis-je, ma belle enfant, vous demeurerez avec lui. Je n'ai pas droit ici de vous faire violence. Mais je vous apprends néanmoins que vous ne sortirez pas de Mons que votre famille ne vous ait accordé son consentement. Je vais prier M. le gouverneur de vous consigner aux portes de la ville. Elle me répliqua d'un petit ton déjà à demi turc, que j'étois le maître de l'arrêter à Mons, mais qu'elle me défioit de lui faire quitter Muleid. Pour lui, il se contenta de me dire qu'étant sorti heureusement de France, et n'ayant pas dessein

d'y retourner, il en redoutoit peu les lois; et qu'à l'égard de son père, pour lequel il n'avoit jamais manqué de respect, il espéroit qu'il ne lui feroit point un crime d'une passion amoureuse. Je les priai tous de se rendre avec moi dans la chambre de ma nièce. J'y fis apporter à déjeûner. Muleid et mademoiselle Thérèse mangèrent de très bon appétit. Le marquis et Nadine ne touchèrent à rien. Ils se regardoient d'un air triste et languissant comme deux victimes destinées au sacrifice. J'étois attendri de leurs peines, et j'aurois souhaité de pouvoir les rendre heureux au prix de mon sang; mais c'étoit une chose absolument impossible. Je fus surpris de ne pas voir la religieuse avec nous. Je la fis appeler. On me dit qu'elle étoit sortie de l'hôtellerie. J'eus d'abord un soupçon qui se trouva juste. La crainte que je ne la fisse arrêter et reconduire à son couvent l'avoit fait fuir pour assurer sa liberté. Je ne me crus point obligé de la faire chercher, ni en droit de lui faire la moindre violence.

Lorsque nous eûmes achevé de déjeûner, je fis cette proposition à mademoiselle Thérèse: Comme je ne puis vous laisser partir avec mon neveu sans le consentement de vos parents, voyez, lui dis-je mademoiselle, lequel vous choisirez de ces deux partis, ou d'être consignée aux portes de la ville jusqu'à ce que votre famille soit informée du lieu où vous êtes, ou, ce

qui vous seroit plus honorable, d'entrer pour quelque temps dans un couvent de cette ville. Elle me répondit que, pour éviter une consignation publique, elle entreroit volontiers pour quelques jours dans un couvent, mais qu'elle craignoit qu'on ne l'y retint ensuite malgré elle. Muleid, d'ailleurs, n'étoit nullement pour le couvent. J'avois espéré néanmoins qu'elle pourroit tourner de ce côté-là; car l'autre parti étoit une extrémité pour laquelle j'avois de la répugnance. Je pris Muleid en particulier : Si vous voulez, lui dis-je, m'engager votre parole que vous ne quitterez point Mons avec votre maîtresse avant que d'avoir reçu de mes nouvelles, je vous laisserai ici tous deux en liberté jusqu'à ce que je puisse, ou revenir moi-même, ou vous écrire. Quoique je parlasse fort bas dans la même chambre, mademoiselle Thérèse, qui prêtoit l'oreille à tout, entendit une partie de mon discours; elle se pressa de répondre d'un petit air assuré, que si je voulois me conteuter de sa parole, elle me promettoit de ne point sortir de Mons jusqu'à nouvel ordre; qu'elle étoit fort en repos du côté de sa famille, parcequ'elle étoit bien sûre qu'on ne pouvoit l'ôter à Muleid, qui étoit son mari, et avec qui, ajouta-t-elle, elle avoit déjà passé une nuit comme sa femme. J'admirai la vivacité de cette petite créature, et j'eus peine à me persuader qu'elle fût jamais un meuble

bien tranquille dans un sérail. Je crus néanmoins avoir assez fait pour elle en prenant cette précaution. Je me contentai de répéter à Muleid que je pouvois l'assurer de l'indignation de son pere s'il manquoit à sa promesse.

Je m'imaginois, apres cela, qu'il ne me restoit plus qu'à partir avec le marquis et ma nièce; mais l'ouvrage le plus sérieux et le plus difficile étoit encore à faire. J'avois ordonné que nos chevaux et la chaise fussent prêts pour partir à midi, dans le dessein d'arriver le soir chez ma fille ; ce qui est aisé en courant la poste. Lorsqu'on vint avertir que les chevaux attendoient, et que j'invitai le marquis à descendre, je fus surpris de le voir demeurer assis sur sa chaise, et baisser les yeux sans me répondre. Je renouvelai ma prière, et je me levai moi-même pour lui montrer le chemin. Arrêtez, monsieur, me dit-il, arrêtez. Avez-vous cru que je puisse perdre si facilement l'espérance d'être à votre nièce, et qu'après avoir tout risqué pour elle, je me prive ainsi tout d'un coup du fruit de mes peines, ou si vous le voulez du fruit de mes fautes? Non, non; vous pouvez prendre ma vie, que je ne veux pas défendre contre vous, mais vous ne m'enlèverez pas aisément le trésor de mon cœur. Écoutez-moi bien, monsieur, ajouta-t-il; je fais serment devant ma chère Nadine de ne l'abandonner que par la mort. Je lui répondis en

souriant, que le vent dissipe les serments amoureux dans l'air, et que Jupiter les compte pour rien. Venez, ma nièce, continuai-je en parlant à Nadine ; M. le marquis ne refusera pas du moins de vous suivre. Voyant que je la prenois par la main pour la conduire dehors, il me repoussa si violemment que je faillis de tomber ; et l'enlevant entre ses bras, il s'assit sur une chaise où il la tenoit sur ses genoux. Elle se mit à pleurer ; et lui, comme si la vue de ses larmes eût redoublé sa furie, se mit à m'accabler de reproches durs et piquants. Il me traita d'homme barbare et de cœur sans amitié, qui lui avoit toujours prêché une morale contraire à ma propre pratique. Il me dit qu'outre cent témoignages qu'il avoit de ma dureté, il se souvenoit fort bien de l'air sec et railleur avec lequel je lui avois parlé de sa passion, lorsque j'avois renoncé à vivre avec lui ; qu'il ne l'oublieroit jamais ; que je me trompois fort si je le prenois pour un enfant, ou si je continuois de me regarder comme une personne qui avoit de l'autorité sur lui ; que le règne de ma férule étoit passé ; que je me flattois aussi mal à propos d'avoir quelque empire sur ma nièce ; que son père vivant encore, elle n'avoit point de compte à me rendre de sa conduite ; qu'elle avoit été mariée ; que je l'avois déjà traitée assez cruellement en la mariant avec M. de B..... malgré ses pleurs et sa répugnance, et

qu'elle devoit me regarder plutôt comme son tyran que comme son oncle.

J'écoutai ces invectives avec patience. Ma nièce, qui sentit néanmoins qu'elles pouvoient m'offenser, se dégagea de ses bras pour me demander pardon en se jetant à mes genoux. Je lui dis que, si elle conservoit pour moi un peu plus de respect que le marquis, il falloit me le marquer en me suivant sans différer : elle m'assura qu'elle étoit prête à me suivre. Mais ce fut alors que, ne se possédant plus, il vint la reprendre une seconde fois, en jurant effroyablement qu'il sauroit bien la défendre, et contre elle-même, et contre moi. Je fus épouvanté de son action. Je ne voyois guère d'autre remède à cette furie que la douceur ; car il n'étoit point question de se battre, et encore moins d'appeler un secours étranger. Je n'étois pas même assuré que j'eusse pu l'obtenir dans une ville qui n'est pas soumise à la France, et où les mariages clandestins ne sont point contraires aux lois : ajoutez que c'étoit le plus sensible outrage que je pusse faire au marquis. Je ne m'arrêtai donc point un moment à cette pensée. Il a le cœur excellent, disois-je en moi-même ; ne désespérons de rien. Il y a toujours de la ressource avec les bons naturels.

Tandis que je faisois ces réflexions, il adressoit mille choses touchantes à ma nièce. Vous

consentez donc à m'abandonner ! lui disoit-il. Vous voulez me ravir une occasion d'être à vous que je ne retrouverai jamais ! O Dieu ! sur quoi faut-il compter, si vous oubliez ainsi tous vos serments? Ne m'avez-vous pas juré que la vue même de la mort ne vous empêcheroit point de vous donner à moi ? Quelle opinion voulez-vous que j'aie de votre constance? Comment puis-je croire que vous serez plus fidèle à m'aimer que vous ne l'êtes à me suivre ? Vous me trahissez, je le vois trop bien. Peut-être souhaitez-vous ma mort au moment que je parle, pour avoir la liberté de retourner à votre oncle. Voilà tout le progrès que j'avois fait dans votre cœur. O ciel ! quel prix pour tant d'amour et de fidélité !

Je l'interrompis, en le priant de me prêter un moment d'attentiou. Il me répondit que j'étois son ennemi, son persécuteur, et qu'il ne vouloit plus m'écouter. Je ne vous demande, lui dis-je, qu'un moment. Vous allez être convaincu, si vous voulez m'entendre, non seulement que je vous aime, et que je ne suis point le barbare que vous pensez, mais que je souhaite sérieusement votre bonheur. Rentrons en France; je vous promets de parler de votre passion à monsieur le duc de la manière la plus forte. Vous me dicterez vous-même mes expressions. Ce sera ensuite à vous à soutenir votre cause, et à faire valoir l'ardeur de vos sentiments. Il vous accorda, en

espagne, la liberté d'épouser dona Diana ; pourquoi ne pourroit-il pas consentir à la même chose en faveur de ma nièce? Le cas n'est-il pas à peu près le même? Allez, faites-vous un mérite auprès de lui de votre soumission. Le cœur d'un père n'est jamais impitoyable. Au reste, vous ne devez douter ici nullement de ma sincérité. Vous avez trop d'esprit pour ne pas reconnoître que si j'avois quelque dessein de vous nuire, je n'aurois pas besoin de recourir à l'artifice. Comptez que je serois le plus fort à Mons, et qu'il ne m'est pas difficile d'y obtenir du secours, s'il faut en venir à la violence pour remettre ma nièce dans son devoir. Cette dernière expression affligea Nadine ; elle me dit, en m'interrompant, que si elle s'étoit écartée de son devoir, elle étoit prête d'y rentrer. Elle s'adressa ensuite à son amant, pour lui persuader de suivre mon conseil ; et elle ajouta que si elle ne pouvoit le perdre sans mourir, elle aimoit encore mieux la mort, que de manquer au devoir et à l'honneur. Je lui sus bon gré de cette fermeté. Le marquis parut s'ébranler. Je saisis ce moment pour les prendre tous deux par la main et pour les conduire à leur chaise. Nous partîmes enfin de Mons, en y laissant Muleid et mademoiselle Thérèse.

Je ne sais de quoi les deux amants s'entretinrent pendant quelques lieues qu'ils firent ensemble dans la même chaise ; mais lorsque nous fûmes

à l'endroit où nous devions quitter la grande route de la poste pour prendre celle de la maison de ma fille, le marquis me déclara qu'il alloit se séparer de nous, et suivre le chemin de Paris. Je ne m'opposai point à cette résolution. Vous devez être content, me dit-il, de mon obéissance. Je vous laisse votre nièce, quoique je pusse être plus fort ici qu'à Mons, et la tirer peut-être encore une fois de vos mains. Mais je respecte ses volontés, et je compte que vous m'accorderez deux choses : la première, de ne point la remettre dans un couvent; l'autre, de venir me rejoindre incessamment à Paris, pour exécuter la parole que vous m'avez donnée. A ces deux conditions, ajouta-t-il, je vais vous demander pardon de ce qui s'est passé, et vous prier de me rendre votre amitié. Je lui promis, en l'embrassant, de faire ce qu'il désiroit. En effet, j'y étois résolu. Je ne voyois plus d'autre moyen de finir cette affaire, qu'en y intéressant assez le duc son père, pour lui faire prendre soin à lui-même de régler ou de satisfaire la passion de son fils. Je me séparai de lui, avec ma nièce, pour retourner chez ma fille.

Amulem cessa d'être affligé de l'enlèvement de mademoiselle Thérèse, lorsque je lui appris qu'il avoit réussi heureusement, et que son fils étoit hors de péril. Vous souvenez-vous, me dit-il, que vous m'aidâtes à en faire autant à son

âge ? Oui, lui répondis-je; mais c'étoit pour une femme sur laquelle votre empereur, à qui vous l'enleviez, n'avoit pas plus de droit que vous ; au lieu que votre fils vient de ravir injustement le bien d'autrui, et de faire un tort irréparable à la famille de sa maîtresse. Ses parents, reprit Amulem, consentiront peut-être à nous la laisser. On est quelquefois assez content de trouver l'occasion de se défaire d'une fille. Vous verrez, me dit-il en riant, que le fardeau va me demeurer sur les bras. Il pensoit plus juste que je ne l'eusse cru. J'écrivis par la poste au père de mademoiselle Thérèse, qui étoit un bon gentilhomme de Picardie, chargé d'une nombreuse famille. Je ne lui déguisai rien de l'état et des dispositions de sa fille; et, lui cachant seulement le lieu où elle étoit, je lui fis entendre que s'il vouloit la reprendre entre ses mains, il n'étoit pas impossible de la tirer de celles de son amant. Il me fit une longue réponse, dont la conclusion étoit que le malheur de sa fille lui paroissant irréparable, puisqu'elle avoit déjà couché avec son amant, il étoit d'avis de la lui laisser; qu'il ne doutoit point qu'elle ne pût être aussi heureuse avec un Turc qu'avec un autre homme, ou que s'il arrivoit qu'elle ne le fût pas, ce seroit son châtiment; qu'il me prioit seulement d'obtenir de mon beau-frère qu'elle ne fût point gênée sur la religion. Je fis voir cette lettre à Amulem, qui en fut fort

satisfait. Il me promit de ne jamais permettre qu'on l'inquiétât du côté de la conscience. L'impatience qu'il avoit de revoir son fils le fit penser aussitôt au départ. Il s'attendoit toujours que je lui tiendrois compagnie jusqu'à Vienne ; mais je lui fis comprendre que l'action de Muleid ne me le permettoit plus, et que je ne pouvois accompagner si long-temps un jeune homme qui enlevoit une maîtresse, sans que je parusse être de moitié dans l'entreprise. Je m'engageai néanmoins à le conduire lui-même jusqu'à Mons. Je ne lui demandai que le temps de faire le voyage de Paris, pour répondre à l'attente et à l'empressement du marquis. Avant que de partir, je marquai à Muleid, par deux mots de lettre, que sa maîtresse lui étoit accordée, et qu'il pouvoit attendre tranquillement l'arrivée de son père à Mons.

Mon voyage de Paris n'étoit pas une entreprise de petite importance. La seule pensée de m'ouvrir de nouveau sur une affaire que le duc avoit rejetée plusieurs fois en badinant, me causoit de la peine et de l'inquiétude ; cependant j'étois résolu de lui en parler avec tant de force et d'un air si sérieux, que je l'obligerois à la regarder du même œil que moi. J'allai trouver d'abord le marquis. Il eut beaucoup de joie de me voir. Nous touchons à l'heure critique, lui dis-je ; je vais vous ouvrir les avenues. C'est à vous, après cela, de bien ménager vos intérêts, et de ne pas vous manquer à

vous-même. Il me proposa d'être avec moi dans l'entretien que j'allois avoir avec son père. Cela ne me parut point à propos. Je me fis annoncer au duc.

Je fus introduit dans le moment. Après les premières civilités, je lui expliquai naturellement le sujet de ma visite. Je le priai d'abord d'être bien persuadé que j'avois employé, pour guérir monsieur le marquis, tout ce que la sagesse et même l'artifice peuvent mettre en usage. Je lui représentai que sa passion duroit depuis près d'un an; qu'elle avoit jeté des racines si profondes, que je n'y voyois presque plus de remède; qu'elle m'avoit coûté un nombre infini de peines et de soins, la vie de mon neveu, et, depuis un certain temps, tout mon repos; que si ma nièce n'eût point embrassé le christianisme, je l'eusse infailliblement renvoyée en Turquie; mais que j'ignorois même si cette voie m'eût réussi mieux, puisque le marquis avoit été capable d'y vouloir aller lui-même. Je lui appris là-dessus l'histoire de l'enlèvement, la fuite de son fils avec Nadine, et son dessein en sortant du royaume; que j'avois été assez heureux pour l'arrêter à Mons, et pour le faire retourner en France, mais que je n'avois pu obtenir son retour qu'à condition que je viendrois solliciter en sa faveur. Ne croyez pas, monsieur, continuai-je, qu'en lui promettant de vous entretenir de sa passion, j'aie eu d'autres vues que de

vous rendre service dans sa personne ; je sais à quel rang le ciel a borné ma nièce, et ce ne sera jamais par mes désirs qu'elle en sortira ; mais je vous prie de considérer que, dans la médiocrité même de notre fortune, l'honneur et le repos nous sont chers, et qu'après avoir fait tant d'efforts pour ramener monsieur le marquis au devoir, j'ai lieu d'espérer que vous voudrez bien y employer aussi vos soins. Il se prépare à venir vous parler lui-même. Ne doutez pas qu'avec beaucoup de respect pour son père, vous ne lui trouviez une fermeté au-dessus de son âge. Si j'ose vous donner un conseil, vous prendrez la peine de préparer votre réponse, et de la rendre telle, qu'elle puisse ou le satisfaire ou le réprimer entièrement.

Il m'écouta d'un air aussi sérieux que j'avois tâché de rendre le mien. Vous me surprenez, me dit-il, en m'apprenant l'enlèvement de votre nièce et la fuite du marquis ; je le croyois pendant ce temps-là dans mes terres, où il m'avoit demandé la permission d'aller passer quelques jours. Je vois que sa passion est violente ; mais quelle réponse me conseillez-vous de lui faire ? Je répondis que toutes les ressources de ma prudence étoient épuisées, et que si j'eusse su quelque nouveau moyen de le guérir, je n'aurois pas manqué de l'employer. Je veux le faire appeler en votre présence, reprit-il, et je lui dirai tout ce que le

ciel m'inspirera. Cette confiance aux lumières du ciel me parut d'un goût singulier. Il le fit appeler effectivement. Le marquis me parut entrer d'un air timide. Il prit néanmoins le premier la parole: Je ne doute pas, monsieur, dit-il à son père, que vous ne soyez maintenant instruit de mes peines. Elles sont bien redoublées par la crainte que j'ai de vous en causer peut-être à vous-même. Mais si le ciel ne punit que les fautes volontaires, j'espère que je trouverai en vous la même indulgence. Le duc lui répondit qu'en effet il avoit appris de moi qu'il étoit amoureux ; qu'il n'étoit pas trop surprenant qu'il le fût à son âge ; qu'il falloit seulement savoir un peu se modérer, et qu'on n'en étoit pas moins honnête homme. Le marquis ne fut point satisfait d'une réponse si peu concluante : il repartit pourtant d'un ton respectueux, que la modération étoit une vertu bien difficile avec beaucoup d'amour, et qu'il en étoit si peu capable, que s'il n'eût compté sur l'affection d'un si bon père, il auroit déjà succombé à ses peines mortelles. Fort bien, me dit le duc en souriant ; il s'exprime d'un air tendre et persuasif ; je me doute qu'il parle sur ce ton à votre nièce. Cette raillerie étoit peu du goût du marquis. Il reprit encore : Je ne sais, monsieur, quelle idée vous avez de ma passion ; mais il est certain que si vous n'avez pas quelque bonté pour moi, il est impossible que je vive. La mort me

sera bien moins horrible que l'agitation continuelle où je suis. Si monsieur de Renoncour vous a découvert ce qui m'est arrivé depuis huit jours, vous avez pu voir que ma conduite est celle d'un homme absolument hors de lui-même, et qui ne peut être consolé que par votre compassion. Eh bien, lui dit M. le duc, que demandez-vous de moi? Ah! mon cher père, répliqua le marquis, ce que je demande de vous? Monsieur de Renoncour ne l'a-t-il pas dit? et ne le voyez-vous pas bien vous-même? Non, par ma foi, répondit le duc, car je vous crois trop raisonnable pour vouloir épouser votre maîtresse, et trop ami de monsieur de Renoncour pour vouloir coucher avec elle sans l'avoir épousée. Je vous jure, continua-t-il, que si votre belle étoit nièce ou fille de M. de Renoncour, qui est un homme de qualité, je vous la donnerois de bon cœur pour vous satisfaire; mais on m'a dit qu'elle n'est que la nièce de son épouse, et la fille d'un Turc; y pensez-vous de vouloir m'allier avec Mahomet et l'alcoran? Ce que je puis faire de mieux pour votre consolation, ajouta-t-il en riant, c'est de vous conseiller d'attendre du moins que je sois mort. Vous serez le maître alors de faire une sottise; mais je n'y consentirai point pendant ma vie. Telles furent les inspirations que M. le duc reçut du ciel.

La situation du marquis m'inspiroit une vraie

pitié. Je vis des larmes couler le long de ses joues. Il se tourna vers moi. Monsieur, me dit-il, vous ne dites rien en ma faveur ; ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis. Je lui répondis qu'il n'avoit aucun reproche à me faire, et que M. le duc voudroit bien rendre témoignage que je lui avois fait une vive peinture de sa passion. Il se jeta aux pieds de son père : Que faut-il donc que je fasse pour vous fléchir, s'écria-t-il en soupirant, et à qui aurai-je recours, si celui qui m'a donné la vie me refuse sa pitié ? Ces paroles furent prononcées d'un ton si tendre que le duc, malgré l'air de plaisanterie avec lequel il avoit parlé jusqu'alors, me parut extrêmement touché. Il le fit relever en l'embrassant. Mon cher fils, lui dit-il, dans le fond ta tristesse m'afflige ; mais tu me demandes une chose impossible. Je sais que le duc de Saint...épousa la femme de chambre de sa femme, et le maréchal de Bassompierre une femme perdue ; mais quoiqu'il n'y ait nulle comparaison à faire d'elles à ta maîtresse, leur exemple ne sauroit m'ébranler. Je t'aime néanmoins avec une tendresse infinie, et j'ai regret de ne pouvoir te satisfaire. Promets-moi que tu ne penseras plus à cette folle passion, et je suis prêt à t'accorder tout ce que tu désires. Le marquis assura que s'il n'obtenoit point Nadine, il ne désiroit que la mort. L'aime-t-elle ? reprit le duc, en s'adressant à moi : et puis, sans attendre ma réponse, il

se tourna vers son fils, comme s'il eût eu quelque chose de favorable à inférer de là : Si elle t'aime, lui dit-il, elle consentira à tout pour être à toi. Épouse-la en secret pour quelques années, à condition qu'elle entrera dans un couvent lorsque je jugerai à propos de te marier dans les formes. Je ne pus m'empêcher de faire entendre sérieusement à M. le duc qu'une raillerie de cette nature ne convenoit, ni à l'honneur du marquis, ni à la vertu de ma nièce. Il avoit ce jour-là tant d'inclination pour la raillerie, qu'il m'en fit une à moi-même de mes scrupules.

Cependant, pour terminer notre principale affaire d'une manière qui pût assurer mon repos, je dis au marquis : Vous voyez, monsieur, que j'ai rempli mon engagement. Je suis venu à Paris, j'ai expliqué toute l'ardeur de votre passion à monsieur le duc ; il ne dépend point de moi que vous soyez plus heureux : c'est la faute de la fortune, qui vous a fait naître trop grand. Je compte donc que vous allez travailler à devenir tranquille. Nous le serons aussi beaucoup davantage ; car vous n'ignorez pas que les passions d'une jeune fille telle que ma nièce causent de grands dérangements dans une famille.

Je pris congé du duc et de lui, et je sortis de la chambre. Il me suivit presque aussitôt. Je voudrois être né paysan, me dit-il la larme à l'œil ; j'aurois du moins un père qui ressentiroit les tendresses du sang, et qui ne prendroit pas plaisir à

me rendre malheureux. Que me revient-il de ma naissance, sinon d'être contraint dans toutes mes inclinations ? Mes gens sont plus heureux que moi. Que je devrois vous haïr, continua-t-il en me regardant, pour m'avoir arrêté à Mons ! je vivrois à présent dans le plus parfait bonheur ; je serois près de Nadine, je l'adorerois, j'en serois aimé. O Dieu ! que je serois heureux ! Il ajouta mille choses que sa douleur lui inspiroit en maudissant sa grandeur, et tous les ducs et pairs du royaume. Je ne lui avois jamais vu répandre tant de larmes. Je l'exhortai encore au courage et à la patience. Lorsque je lui parlai de le quitter, il refusa de me laisser sortir. Ah ! me dit-il, permettez que je vous entretienne de mes peines. Vous allez voir Nadine, et je demeure ici loin d'elle ! quelle horrible vie vais-je mener ! Dites-lui du moins que je meurs pour elle ; que je n'ai plus de bonheur à prétendre dans une vie qu'il faut passer sans elle ; que je ne ferai que languir tristement jusqu'à la mort. Dites-lui.... Il s'arrêta, comme s'il eût été frappé de quelque réflexion nouvelle : non, reprit-il tout d'un coup, ne lui dites rien ; mais accordez-moi la dernière grace que j'ai à vous demander, après quoi je cesse pour jamais d'importuner votre amitié. Souffrez que je parte avec vous, et que j'aille dire le dernier adieu à Nadine. Je lui répondis que M. le duc s'étant expliqué d'une manière à lui ôter toute espérance, ce voyage me paroissoit inutile, ou

ne serviroit qu'à lui préparer de nouvelles peines. Il me pressa néanmoins si vivement, que je fus obligé d'y consentir, à condition qu'il obtiendroit la permission de son père. Il l'obtint : nous partîmes ensemble.

Je ne doute point que Nadine, le voyant arriver avec moi, ne se flattât que le succès de mon voyage avoit répondu à ses désirs. Je ne la laissai point long-temps dans l'erreur. Monsieur le marquis, lui dis-je, vient vous voir pour la dernière fois. Marquez-lui toute la reconnoissance que vous lui devez pour l'honneur qu'il vous fait; mais songez qu'il n'est plus question d'amour, ni pour vous, ni pour lui. Il s'approcha d'elle d'un air respectueux, et il lui baisa la main. Il fit quelques plaintes générales du malheur de son sort, auxquelles elle répondit avec modestie. Je compris, par la réserve avec laquelle il parloit en présence de la famille, que son espérance étoit de l'entretenir en particulier; mais n'ayant point envie de lui en laisser la liberté, j'affectai de demeurer toujours dans la salle, comme si je n'eusse point eu d'autre dessein que de lui tenir compagnie. Enfin le soir approchant, et concevant sans doute qu'il seroit continuellement observé, il prit une résolution à laquelle je ne m'attendois point. Il me pria de faire appeler mon gendre, ma fille, et Amulem, qui étoient sortis de la salle, et il me dit en leur présence : Je suis bien aise, monsieur, de vous découvrir publiquement le motif que j'ai eu pour

vous accompagner ici. Depuis que mon père s'est expliqué si positivement, la connoissance que j'ai de son humeur m'a fait désespérer de le fléchir ; mais s'il a droit de s'opposer à ma passion, il n'aura jamais le pouvoir de l'éteindre. Je prends Dieu à témoin qu'elle durera autant que ma vie, et je jure, par tout ce qu'il y a de plus saint, que je ne prendrai jamais d'autre engagement. Si le ciel m'ôte du monde avant mon père, je mourrai avec ce sentiment dans le cœur ; s'il retire mon père avant moi, je viendrai offrir aussitôt à votre nièce un empire aussi absolu sur ma fortune, qu'elle l'a maintenant sur mon ame. Consentirez-vous à l'accepter, continua-t-il, en s'adressant à ma nièce? Puis-je espérer que, tandis que j'irai loin de vous me consumer de langueur et d'ennui, vous conserverez le souvenir de mon amour, et un peu de fidélité pour vos promesses? Il lui prit la main ; et en la tenant dans les siennes, il lui mit au doigt un diamant, sans qu'elle, ni moi, nous nous en aperçussions. Il me le fit voir après l'avoir mis, et baisant une seconde fois la main de ma nièce : Que le ciel, lui dit-il, me punisse et me tourmente avec tout son courroux, si je romps jamais la foi que je vous donne en présence de toute votre famille ! Surpris de cette action, j'ordonnai à Nadine de lui remettre la bague : mais il se leva sans attendre un moment, et prenant lui-même le chemin des écuries, il fit préparer sur-le-champ ses chevaux. Mes instances furent

inutiles pour lui faire passer la nuit au château. Il partit sans proférer un seul mot, hors la prière qu'il me fit de permettre qu'il écrivît quelquefois à ma nièce.

Elle s'étoit retirée pendant ce temps à sa chambre, d'où l'on eut beaucoup de peine à la faire descendre pour le souper. Elle n'avoit plus le diamant du marquis au doigt. Je la priai de me le faire voir; et l'ayant envoyé querir, je fus incertain si je lui permettrois de le conserver; il ne valoit pas moins de mille écus. Elle me parut si triste, que je n'eus pas le cœur de l'affliger davantage en le lui ôtant. J'affectai même de ne point parler du marquis, et de ne nous entretenir que du départ d'Amulem, qui vouloit prendre le chemin de Mons dès le lendemain. Il s'étoit pourvu d'un carrosse et de six chevaux. Une partie de la famille se mit dans celui de ma fille, et l'autre dans le sien, pour lui tenir compagnie, et pour aller dire adieu à Muleid. Nous arrivâmes le lendemain au soir à Mons. Amulem fut charmé de la beauté de mademoiselle Thérèse. Il ne paroissoit pas que son affection eût diminué pour son amant. Elle eût souhaité, disoit-elle, d'être déjà à Amasie. Je fis compliment à Amulem sur ce qu'il ne perdoit rien en nous laissant Nadine, puisqu'il avoit retrouvé sitôt une autre fille. Nous nous séparâmes avec mille marques de regret et d'amitié, après que j'eus bien recommandé à mademoiselle Thérèse de demeurer attachée du moins

au christianisme, et à Muleid de lui en accorder toujours la liberté. Cette jeune créature avoit à peine seize ans. Son père l'avoit abandonnée, comme j'ai dit, à sa destinée. Je ne sais si cette indifférence sera approuvée de tous mes lecteurs.

LIVRE XV.

Lorsque j'eus pris quelques jours de repos pour me remettre de l'agitation de tant d'évènements, je commençai à réfléchir sur ma propre condition. Il étoit temps d'exécuter mes projets de retraite. Je me voyois libre. Combien d'obstacles et de chaînes avois-je rompus ! J'en remerciai le ciel avec le plus vif sentiment de mon ame; et, sans différer davantage, j'écrivis au père prieur de l'abbaye de..... pour le prier de me faire préparer mon ancien appartement. L'unique inquiétude qui pouvoit me troubler encore étoit pour Nadine. J'avois regret de la laisser après moi sans établissement et sans état arrêté. Elle n'étoit point à plaindre du côté de la fortune ; la générosité de mylady R..... l'avoit rendue assez riche pour se passer de secours ; mais elle étoit encore dans l'âge le plus tendre. Elle étoit bonne et sans artifice. Je craignois de la laisser exposée à tous les périls qui environnent sans cesse une jeune personne sur tout lorsqu'elle joint un bon naturel à une grande beauté ; sans compter que je n'étois pas encore tranquille de la part du marquis; car quel fond pouvois-je faire sur la modération d'un jeune homme dont la vivacité m'étoit connue, et qui ne savoit pas prendre plus d'empire sur lui-même ! J'aurois souhaité qu'il se présentât quelque

nouvelle occasion de la marier ; cependant ce souhait même je ne le formois point sans répugnance. Je ne suis point barbare. Je savois quelle violence cette aimable enfant s'étoit déjà faite pour épouser M. de B..... Mon cœur en avoit saigné. Je ne voulois pas être toujours son tyran. Sa douceur, son respect pour mes volontés, et cent charmes naturels que je ne pouvois m'empêcher d'admirer, méritoient un meilleur sort. Après avoir longtemps médité là-dessus, je m'imaginai que l'air de la ville pourroit mettre un peu de changement dans ses inclinations et lui faire oublier le marquis. Les impressions qui se font par les yeux sont plus fortes que celles de la mémoire. La vue d'un nouvel amant, disois-je, affoiblira peu à peu ses vieilles chaînes. J'en parlai à mon gendre et à ma fille. D..... est une bonne ville qui n'est point éloignée de leur maison. Je leur conseillai d'y aller passer l'hiver avec leur famille. La résolution fut prise à l'instant. Nadine l'apprit ; mais elle en avoit déjà formé une qu'il lui tardoit d'exécuter, et dont elle vint le jour d'après me faire l'ouverture.

Elle me dit qu'après avoir réfléchi sérieusement sur l'état de son cœur et sur celui de ses espérances, elle ne prévoyoit pour elle qu'une vie amère et malheureuse ; qu'elle auroit mauvaise grace de vouloir me déguiser son affection extrême pour le marquis ; qu'elle m'avouoit que ce cher amant occupoit tous les endroits sensibles de son ame ; mais qu'étant néanmoins assez raisonnable pour

reconnoître l'impossibilité d'être à lui, elle avoit promis au ciel de n'être à personne ; que sa résolution étoit d'entrer pour toute sa vie dans un couvent ; qu'elle me prioit d'en choisir un moi-même, et de différer le moins qu'il me seroit possible ; qu'elle avoit formé ce dessein dès notre premier retour de Mons ; qu'elle y avoit été confirmée par la dernière visite du marquis, et par le serment qu'il lui avoit fait de se conserver pour elle ; qu'elle le connoissoit assez pour être assurée qu'il ne deviendroit point parjure, mais qu'elle voyoit si bien que, dans quelque situation qu'il pût se trouver, il ne lui seroit jamais permis de l'épouser, qu'elle se croyoit obligée d'entrer dans le cloître, pour lui rendre la liberté de disposer de lui ; que, tout dur que ce sacrifice étoit pour elle, elle sentoit une joie délicate de pouvoir donner cette preuve d'une extrême tendresse à son amant ; qu'elle ne doutoit pas néanmoins qu'il ne fît bien des efforts pour s'y opposer, mais qu'il seroit aisé de lui cacher son dessein et le lieu de sa retraite jusqu'au temps du dernier engagement.

Je ne manquai point de lui représenter tout ce que je crus propre à lui faire perdre ce dessein. Je ne me contentai pas même de lui faire jeter les yeux sur le monde, pour lui faire apercevoir mille plaisirs innocents qu'elle alloit perdre ; je la pris aussi du côté de la religion. Une victime, lui dis-je, offerte à Dieu par des motifs si profanes,

ne sauroit jamais être agréable à ses yeux. C'est à votre amant que vous vous sacrifiez ; quel compte le ciel doit-il vous en tenir ? Vous sentirez toutes les peines du cloître : vous n'en aurez pas la seule douceur, qui est l'imagination du moins qu'un genre de vie si austère et si singulier sera récompensé ; vous aurez déjà reçu votre récompense par cette satisfaction délicate que vous prétendez sentir à donner une telle preuve d'amour au marquis ; et lorsque cette tendre vapeur viendra à se dissiper, vous vous trouverez livrée à vous-même avec aussi peu de consolation de la part des hommes que de celle de Dieu. Mes remontrances furent beaucoup plus longues ; mais elles n'eurent pas assez de force pour altérer sa résolution. Elle me déclara même nettement que si je refusois de lui procurer l'entrée de quelque monastère, elle retourneroit au couvent d'où le marquis l'avoit enlevée. Je passe sur mille efforts d'amitié et de caresses que ma fille et mon gendre firent pour l'ébranler. Sa constance triompha de tout. Je fus obligé de lui chercher une maison religieuse où elle pût être agréablement. Elle vouloit que je lui choisisse une campagne ; mais j'exigeai absolument qu'elle fût dans une ville. Je me déterminai pour la célèbre abbaye de..... où la plupart des religieuses sont des filles de condition, et où l'on reçoit d'ailleurs, pour adoucir la clôture, un grand nombre de pensionnaires. Je me rendis avec elle à cette abbaye. Le marché fut

couclu aisément. Mon dessein étoit de la reconduire chez ma fille avant que de l'y laisser entrer, ne l'ayant amenée que pour reconnoître le lieu. Mais je la pressai inutilement de retourner. Non, nou, me dit-elle ; on ne sort jamais du tombeau. Voici le mien. J'y veux être ensevelie dès ce moment.

Elle pria l'abbesse de lui faire ouvrir la porte intérieure. Je l'accompagnai jusqu'aux derniers lieux où il est permis à notre sexe d'entrer. Elle s'arrêta pour me donner le dernier embrassement. Il me fut impossible de retenir mes larmes. Elle affecta d'abord de montrer plus de fermeté que moi ; mais ses yeux se grossirent malgré elle, et elle en répandit en abondance. Adieu, mon cher oncle, me dit-elle en me serrant dans ses bras. Ayez pitié de votre malheureuse nièce. Souvenez-vous quelquefois d'elle comme vous feriez d'une personne morte qui vous auroit été chère.

Comme j'étois fort attendri de ses pleurs et que je ne savois pas précisément quelle en étoit la cause, je priai madame l'abbesse de se retirer et de nous laisser seuls un moment. Je répétai alors une partie de ce que je lui avois dit chez ma fille. Consultez bien vos forces, ajoutai-je, n'écoutez pas trop une passion désespérée, qui va vous exposer peut-être à d'amers repentirs. Une vie heureuse et tranquille ne sauroit être le fruit d'une résolution violente. Considérez ces grilles armées de fer, et ces murs épais qui vont vous

retenir malgré vous. Je tremble, ma chère nièce, pour le bonheur de vos jours. Les larmes que vous me voyez répandre viennent de mon inquiétude et de ma tendresse pour vous.

Elle me répondit que les siennes ne venoient ni de la vue des grilles que je lui montrois, ni de ses craintes pour l'avenir ; mais qu'elle me prioit de les pardonner au sentiment d'une douleur dont je n'ignorois pas la cause. Ah ! continua-t-elle, quelle va être l'affliction du marquis lorsqu'il apprendra qu'il me perd, et que c'est moi-même qui me dérobe à lui. Mon Dieu ! que seroit-ce s'il alloit tourner son désespoir contre lui-même ? Comment puis-je en effet l'abandonner après tant de serments ? Ne suis-je pas bien misérable de trahir un amant si tendre et qui m'aime plus que sa fortune et sa propre vie ? Dites-le-moi vous-même, mon cher oncle, ajouta-t-elle, n'est-ce pas le comble de la dureté ? et le ciel me pardonnera-t-il ma perfidie ? Pour ce qui regarde vos serments, lui répondis-je, si vous en avez fait au marquis, je ne crois pas qu'ils vous lient beaucoup ; vous aviez l'un et l'autre fort peu de droit de les faire. Mais je ne puis vous laisser dans le désordre où vous êtes. Il faut absolument que vous retourniez avec moi chez ma fille. Il est toujours temps d'entrer ici ; mais il ne le sera pas toujours d'en sortir. Mes raisonnements furent des paroles perdues. Elle pria l'abbesse de s'approcher ; et m'ayant embrassé une seconde fois

sans ouvrir la bouche, elle entra dans cette terre de silence et d'oubli pour n'en sortir jamais.

Je m'arrêtai seul dans un parloir voisin, où je me mis à rêver en admirant sa résolution. Je m'y serois néanmoins opposé malgré elle, et j'aurois trouvé assurément le moyen de l'arrêter, si je n'eusse fait réflexion que son ardeur pourroit se refroidir avant l'engagement. Le noviciat dure plus d'une année; et j'avois dessein avec cela de prier l'abbesse de ne se pas presser de lui faire prendre l'habit religieux. Ma rêverie dura long-temps dans ce parloir. Jamais le monde ne m'avoit paru si petit et si méprisable qu'il me le paroissoit alors. Voyez, disois-je, une passion amoureuse suffit pour le faire haïr. Une jeune femme, un enfant de seize ans l'abandonne sans retour ! Elle le sacrifieroit tout entier à son amant, et elle a la force de sacrifier son amant même avec lui; à quoi ? à un vain fantôme de délicatesse et de générosité d'amour. Le monde est donc quelque chose de bien foible et de bien impuissant ! Ses biens et ses plaisirs, qu'on appelle des chaînes pesantes, ne doivent donc le paroître qu'à des ames lâches qui n'ont pas une étincelle de courage pour les rompre ! Comment dois-je le regarder, moi qui ne l'ai connu que par ses amertumes et ses disgraces ! moi qui suis au bord du tombeau, et qui serai bientôt obligé de le quitter par la nécessité de la nature, quand je ne serois pas porté à le haïr par l'expérience de

ses misères et par les lumières de ma raison. O chère solitude ! ajoutai-je, avec une espèce de transport ; doux asile d'un cœur agité trop longtemps par les caprices du monde et par les passions, me serez-vous bientôt rendu ? Ne me sera-t-il pas permis de faire du moins un essai du repos avant que de passer à l'éternelle tranquillité du tombeau ?

Je demandai encore à voir un moment ma nièce à la grille. Elle y vint. Ses yeux étoient encore humides de pleurs. Adieu, lui dis-je, adieu, ma chère Nadine. Je vais suivre votre exemple ; et, suivant les apparences, c'est pour la dernière fois que je vous parle. Adieu, ma chère enfant. Je vais prier le ciel de rendre la paix à votre cœur et de vous faire trouver ici plus de bonheur que dans le malheureux monde que vous avez quitté. Puissiez-vous apprendre à goûter la solitude, puisque vous la choisissez pour le partage de vos jours ! Puissiez-vous donner à votre sacrifice une intention pure et chrétienne, et des vues dignes du maître que vous allez servir ! C'est de lui-même qu'il faut attendre cette faveur. Il l'accorde quand il lui plaît. Sa main s'ouvre et se ferme par des jugements d'une profondeur infinie. Je le solliciterai sans cesse pour ma chère nièce avec toute l'ardeur de mon ame. Adieu, tendre victime, que ne puis-je dire de l'amour divin ! O ciel ! ajoutai-je, quand vous rendrez-vous le maître d'un cœur si bon et si tendre ? Quand lui ferez-vous sentir

que sa félicité consiste à vous servir et à vous aimer?

Elle répondit peu de choses à ce long discours. Elle me pria de faire ses amitiés à sa famille, et de prendre soin que le marquis ne fût point informé du lieu de sa retraite. Je la quittai, en lui recommandant de m'écrire, et de me marquer sincèrement ses dispositions, s'il arrivoit qu'elle prît quelque dégoût pour la solitude. Je retournai chez ma fille. Elle fut fort surprise de me voir arriver seul. Je lui racontai toute l'histoire de mon voyage, dont elle fut touchée jusqu'aux larmes. Je lui dis que mon tour étoit venu, et que j'allois au premier jour imiter ma pauvre nièce. J'ajoutai que je prévoyois toutes les difficultés et les objections que son amitié m'alloit faire, mais que c'étoit une résolution si déterminée, qu'elle ne devoit rien espérer de ses prières et de ses instances. Je lui fis même promettre qu'elle me laisseroit absolument tranquille sur cet article.

Cependant il se présenta encore deux légers obstacles qui reculèrent de quelques semaines l'exécution de mon dessein. J'avois trouvé, en arrivant chez ma fille, une répouse du père prieur de..... à la lettre que je lui avois écrite huit jours auparavant, pour le prier de me recevoir une seconde fois daus son abbaye. Il m'accordoit ma demande avec sa civilité ordinaire. Je m'occupai pendant quelques jours à recueillir mes livres et à faire mes adieux à nos voisins. Un jour, au moment que je

m'y attendois le moins et que je ne pensois plus qu'à partir, je reçus une lettre du vicomte de..... frère du prince de R..... par laquelle il me prioit, en qualité de parent, de me rendre au château de B..... où tous ses parents et ses alliés devoient s'assembler pour une affaire qui concernoit l'honneur de sa maison.

J'avois entretenu si peu de liaison avec eux, quoique liés d'assez près par le sang, que je balançai si je retarderois mon départ pour le satisfaire. Cependant, comme j'étois le seul de mon nom qui pût se rendre à B..... les enfants du feu comte de..... mon oncle étant à peine au-dessus de l'enfance, je résolus d'entreprendre encore ce voyage. J'arrivai au château de B.... où je trouvai qu'une partie de la compagnie étoit déjà rassemblée. Madame la princesse de R..... étoit morte depuis huit jours, et sa fille aînée peu de temps avant elle. J'appris cette nouvelle en arrivant. Le prince de R..... étoit d'une foiblesse d'esprit qui le rendoit incapable de prendre soin de ses affaires; de sorte que le vicomte son frère avoit été obligé de suppléer à sa place, dans l'affaire importante dont il étoit question, et c'étoit lui qui devoit présider en quelque sorte à l'assemblée. En attendant l'arrivée de plusieurs personnes qui manquoient encore, je me fis instruire du fond de l'aventure pour laquelle nous étions appelés. Voici ce qu'on me raconta.

M. le prince de R..... chef de l'illustre famille

de B..... avoit eu quatre filles de son épouse, sans en avoir aucun enfant mâle. Il étoit, comme je l'ai dit, d'un esprit foible jusqu'à l'idiotisme, uniquement occupé de ses dévotions, et dominé impérieusement par sa femme, qui avoit toutes les qualités directement opposées. C'étoit une dame qui avoit su prendre les airs convenables à sa naissance, quoiqu'elle eût passé la plus grande partie de sa vie dans la province. Elle aimoit le jeu, la dépense, et les parties de plaisir. La galanterie même ne lui étoit pas inconnue. Elle avoit besoin de ces passe-temps pour se consoler de la froideur stupide d'un mari qui n'étoit pas capable d'honnêteté ni de complaisance pour elle. Telles étoient ses occupations, lorsqu'un gentilhomme voisin de S. O..... qui se nommoit le comte de B.... entreprit de s'insinuer dans sa faveur. Il passoit pour un des gentilshommes de la province le mieux fait et de la meilleure mine; il n'étoit pas riche, et sa pauvreté avoit peut-être été la première cause de son amour pour la princesse, qui jouissoit pour le moins de soixante mille livres de rente. Il avoit été marié, et il lui restoit de sa femme un fils unique qu'il faisoit appeler le baron de L..... homme d'une figure désagréable, et auquel la nature n'avoit épargné aucun des plus insupportables désagréments. Le comte de B..... eut l'adresse de s'introduire dans la maison de la princesse de R..... Il la prit par tous ses foibles; il la flatta, il sut faire le passionné; en peu de temps il se mit au-dessus de la

concurrence, et supplanta tous ses rivaux. La princesse ne voyoit plus que par ses yeux. Bientôt elle ne fit plus rien que par ses mains. Il se chargea de l'administration de ses biens et du gouvernement de son domestique. Il ne lui manquoit que le nom de mari pour être maître absolu de la dame et de toute la maison. Si le comte eût su se borner, il eût peut-être tiré de ce commerce des utilités plus solides; mais l'ambition et l'intérêt l'aveuglèrent. Il commença par se rendre odieux dans la famille, par la manière haute et fière dont il traitoit les domestiques. L'intendant sur-tout, qui étoit homme d'esprit et d'honneur, souffroit impatiemment les airs d'autorité de cet étranger. Il n'osoit adresser ses plaintes ni à la princesse qui étoit l'esclave de son amant, ni au prince que le comte traitoit en imbécille, ni aux jeunes demoiselles qui avoient été élevées dans une crainte et un respect infini pour leur mère. L'aînée commençoit néanmoins à sentir la dureté du joug; mais elle en étoit plus à plaindre de le sentir sans pouvoir l'éviter. La tyrannie du comte alla si loin, qu'il perdit toute mesure et tout ménagement à l'égard du prince. Il lui fit affront plusieurs fois en public; il régla la petite somme qu'il devoit avoir à dépenser pour ses plaisirs, et il s'en faisoit un, en compagnie, de lui offrir quelquefois un ou deux louis d'or que l'autre recevoit respectueusement comme une grace. Mais c'étoit encore trop peu que cet empire pour les désirs du comte. Il

avoit formé un projet de plus haute importance auquel il rapportoit depuis long-temps tous les soins qu'il rendoit à la princesse. C'étoit de faire épouser à son fils l'aînée des demoiselles, et de transporter ainsi dans sa famille le titre et les biens de la maison de B..... Il ménageoit ce dessein avec toute l'adresse dont il étoit capable. Loin de le proposer à la princesse, il l'avoit amenée au point de lui en faire la proposition elle-même. Il affecta d'abord d'en être surpris et de la regarder comme une chose au-dessus de ses espérances. Ce désintéressement la confirmoit dans l'estime qu'elle croyoit lui devoir; de sorte qu'elle vint, non pas peut-être à souhaiter ce mariage plus que lui, mais à marquer hautement ses intentions à cet égard, pendant qu'il ne faisoit que les entretenir secrètement par ses artifices. L'intendant fut un des premiers qui sut cette nouvelle. Sa haine pour le comte, autant que son zèle pour ses maîtres, le porta à traverser de toutes ses forces cet odieux complot. Il s'adressa d'abord à la jeune demoiselle qu'on destinoit au baron de L..... Elle ignoroit encore le coup qu'on alloit lui porter. Sa surprise fut extrême, et son indignation encore plus grande; il l'entretint autant qu'il put dans ces sentiments. Comme ce fut par lui-même que je me fis raconter cette histoire, je puis la mettre dans sa bouche, pour épargner au lecteur l'ennui d'un récit trop simple et dénué d'action et de sentiments.

Je fis sentir vivement à ma jeune maîtresse, me dit l'intendant, le sort qu'on lui préparoit, et la honte qui rejailliroit sur toute la maison de B... si les titres et les richesses de la principale branche passoient à des étrangers dont elle ne pouvoit recevoir aucun lustre. Je lui représentai d'ailleurs dans quelles mains elle alloit tomber, en épousant un vilain homme qui ne pouvoit même être souffert en compagnie à cause de ses infirmités dégoûtantes, et dont une fille du commun auroit peut-être refusé la main. J'exagérai la tyrannie du comte, ses airs méprisants, sur-tout à l'égard du prince, pour lequel il manquoit de respect en toute occasion; et, quoique je n'osasse lui apprendre tout ce que je savois de son commerce avec la princesse, je ne laissai pas de lui faire entendre adroitement quantité de choses qu'elle ignoroit, et qui lui causèrent la dernière surprise. Après lui avoir communiqué une partie de mon horreur pour le comte et pour son fils, je lui donnai quelques conseils sur la manière dont elle devoit se conduire. On ne manquera point, lui dis-je, mademoiselle, de vous faire bientôt la proposition du mariage. Si vous en avez l'éloignement que vous devez, je suis d'avis que vous la receviez dabord avec mépris et avec dédain, plutôt qu'avec colère. Si l'on revient à la charge, comme on ne manquera pas d'y revenir, l'unique réponse que vous puissiez faire, c'est que, dans une affaire de cette importance, où il

s'agit de l'honneur de la maison de B...., vous êtes résolue de ne rien entreprendre sans avoir consulté toute votre illustre famille. Enfin je la priai de m'avertir de la manière dont on en useroit avec elle, afin que je pusse lui donner mes avis dans l'occasion. Il ne se passa pas long-temps sans qu'elle en eût besoin. La princesse, l'ayant fait appeler, lui déclara ouvertement qu'elle avoit disposé d'elle en faveur du baron de L....., et qu'il falloit qu'elle se préparât à l'épouser. Cette jeune demoiselle, frappée apparemment du ton impérieux de sa mère, qu'elle étoit accoutumée à respecter, n'eut pas la force d'exécuter les résolutions que je lui avois fait prendre. Elle n'eut pas même celle de lui faire la moindre réponse. Elle la quitta avec une révérence fort soumise, et elle me fit avertir aussitôt de me rendre dans son appartement. Je la trouvai toute en pleurs. Elle me raconta ce qui venoit de lui arriver avec sa mère, sans me cacher la foiblesse qu'elle avoit eue de n'oser lui répondre. Je fus irrité, dans le fond, de cette timidité à contre-temps ; et, pour exciter un peu sa hardiesse, j'affectai de regarder son mariage comme absolument certain, et de la plaindre d'une nécessité si fâcheuse. Elle me pria d'avoir pitié d'elle, et de la sauver d'une chose qu'elle craignoit plus que la mort. Quel moyen, lui dis-je, de vous sauver, lorsque vous prenez plaisir vous-même à vous perdre? Je ne doute point, mademoiselle, ajoutai-je, que le baron de

L..... n'ait su vous paroître aimable, puisque vous n'avez point eu le courage de le refuser. Comptez qu'il a fait dans votre cœur des progrès que vous ne connoissez peut-être point encore, mais qui sont réels et très avancés, car il n'y a que cette raison qui ait pu vous inspirer tant de timidité. S'il est donc vrai que vous l'aimez, le respect que j'ai pour vous saura bien m'empêcher de me plaindre de votre mariage, ou de vous en parler comme d'une tache pour votre honneur et pour celui de votre maison. Je la mis, par ce discours, dans la disposition de tout entreprendre. Elle me dit qu'elle étoit prête de retourner à sa mère s'il le falloit, et de lui déclarer qu'elle choisiroit la mort plutôt que le baron. Non, repris-je, il faut attendre qu'il s'en offre une autre occasion ; mais si le baron vient vous parler de galanterie et d'amour, c'est sur lui-même qu'il faudra faire tomber directement vos mépris. Traitez-le avec une hauteur qui puisse lui ôter la pensée de revenir. Elle me le promit. Je la quittai pour lui laisser préparer ses termes. Le baron vint en effet la voir en particulier. Il lui parla comme un homme qui étoit destiné à l'honneur d'être son mari, et qui, n'ayant point d'inquiétude sur son sort, souhaitoit seulement de le rendre plus agréable en obtenant le cœur de son épouse avec sa main. Elle écouta son compliment sans le regarder. Elle lui dit enfin, lorsqu'il eut achevé de parler, qu'elle avoit voulu l'entendre, parce-

qu'elle n'auroit jamais pu se défier de son insolence; mais que, puisqu'il s'étoit oublié jusqu'à ce point, elle alloit appeler du monde et le faire jeter par les fenêtres. Il voulut répondre, et justifier sa hardiesse par l'ordre qu'il avoit reçu de la princesse et de son père. Elle ne fit que lui jeter un coup-d'œil méprisant, et appeler en effet quelques domestiques. Il sortit de sa chambre avec beaucoup de honte, pour aller se plaindre à son père de la fierté avec laquelle il avoit été traité. Le comte, qui étoit lui-même extrêmement fier, fut piqué jusqu'au vif de l'infortune de son fils. Il communiqua son ressentiment à la princesse, qui fit donner ordre sur-le-champ à sa fille de la venir trouver. Elle vengea le baron, par les reproches durs et humiliants dont elle l'accabla: elle la menaça des derniers effets de sa colère; et, pour conclusion, elle lui protesta que si elle continuoit de s'opposer le moins du monde à ses volontés, elle l'enfermeroit pour toute sa vie dans un couvent, et qu'elle substitueroit sa cadette au droit d'aînesse. L'infortunée demoiselle trembloit de toute sa force en sortant de cette terrible conversation. Comme j'avois appris qu'elle avoit reçu la visite du baron, et que peu après elle avoit été appelée par sa mère, je m'étois imaginé une partie de la vérité, et j'étois dans sa chambre à l'attendre. Sa consternation paroissoit sur son visage. Elle me dit qu'elle étoit perdue; qu'elle venoit d'être traitée comme une misérable; qu'on avoit

été jusqu'à la menacer de lui ôter les droits de sa naissance, et de la mettre dans un couvent ; qu'elle étoit tentée d'y aller volontairement, pour prévenir des malheurs qu'elle ne croyoit pas pouvoir éviter. Je lui répondis qu'elle perdoit trop tôt courage, et je lui demandai si elle n'avoit rien opposé au discours de sa mère. Rien, me dit-elle : elle m'auroit assurément maltraitée si j'avois osé lui répondre. Je vois bien, repris-je, qu'il faut vous rendre service malgré vous-même. En premier lieu, soyez persuadée que la menace de vous priver de vos droits et de vous mettre malgré vous dans un couvent est une pure chimère. Vos droits ne dépendent ni de la princesse ni du comte. Pour ce qui regarde les visites du baron, qu'on veut vous forcer de recevoir, recevez-les pour conserver la paix ; mais ne relâchez rien du mépris que vous lui avez marqué. Il se rebutera peut-être, lorsqu'il verra votre constance à le rejeter. Si l'on vous presse d'en venir à la conclusion, j'écrirai à M. le vicomte votre oncle, et à vos plus proches parents. Il n'est pas possible qu'ils vous laissent opprimer si indignement, et qu'ils ne s'opposent point, pour leur propre honneur, aux injustes desseins du comte. Elle me promit de suivre exactement mes conseils. Je n'aurois pas tardé si long-temps à donner avis à monsieur le vicomte de tout ce qui se passoit, si mon attachement pour la maison ne m'eût fait craindre d'y mettre la division et le trouble.

J'étois résolu d'attendre à l'extrémité pour recourir à ce remède. J'ai eu tort, continua l'intendant; car les désordres que j'appréhendois de là ne pouvoient guère être plus funestes que ceux qui sont arrivés depuis, et que je dois peut-être attribuer à mon silence. Le baron renouvela ses visites par l'ordre de la princesse. Elle l'amena elle-même dans la chambre de sa fille, à qui elle commanda de le recevoir comme un homme qui devoit être son mari. Elle les laissa seuls. Mademoiselle de R..... écouta les galanteries du baron sans répondre; et elle continua de tenir la même conduite dans les visites qu'il lui rendoit deux ou trois fois le jour. La princesse en fut informée. Elle lui en fit un nouveau crime; et ses persécutions furent si violentes, que le chagrin que cette malheureuse demoiselle en conçut lui causa une maladie de langueur, qui la mit en deux ou trois mois au tombeau. Cette mort ne fit point ouvrir les yeux à la princesse. Au contraire, elle s'applaudit d'être défaite de son aînée, et elle se promit de trouver plus de facilité dans sa seconde fille. Son dessein ne fit donc que changer d'objet; et les soupirs intéressés du baron se tournèrent facilement vers une nouvelle maîtresse. Mademoiselle de R....., en entrant dans tous les droits de sa sœur, devint aussi l'héritière de toutes ses peines. Ce changement me causa beaucoup de chagrin. J'étois obligé de recommencer tous mes efforts pour mettre cette jeune demoiselle dans les

mêmes sentiments que j'avois tâché d'inspirer à sa sœur. Elle étoit beaucoup plus jeune, et je craignois d'avoir moins de facilité à réussir; cependant mon zèle surmonta les difficultés. Je l'enflammai tellement, par le récit des peines qu'on avoit causées à sa sœur aînée, qu'elle jura de garder encore moins de ménagement avec le baron, et même avec la princesse sa mère. En effet, l'occasion s'étant présentée de déclarer ses sentiments au baron, elle le fit avec une hauteur qui lui auroit fait perdre toute espérance, s'il n'eût été soutenu par la princesse et par le comte. Cette dame, qui vouloit le mariage à quelque prix que ce fût, et qui avoit reconnu, par l'exemple de sa première fille, qu'il n'est pas toujours à propos d'employer la violence, essaya d'abord de gagner celle-ci par des voies plus douces. Elle ne lui parla pas tout d'un coup des vues qu'elle avoit sur elle. Elle lui prodigua ses caresses et sa confiance. Elle la mit dans tous ses plaisirs. Elle la prenoit souvent, avec le comte et le baron, pour passer la nuit au jeu ou à table, en partie carrée. Là, par les libertés qu'elle accordoit au comte en sa présence, elle tâchoit de lui inspirer le goût de l'amour; et le baron ne s'épargnoit point pour lui faire imiter l'exemple de sa mère. Elle auroit succombé infailliblement, si je n'eusse pris soin tous les jours de la fortifier par mes conseils. L'horreur que j'avois pour son amant me tenoit lieu d'éloquence. Je fis tant d'impression sur elle,

qu'elle résolut de rompre entièrement un commerce qui n'alloit à rien moins qu'à la déshonorer. Elle refusa les nouvelles parties de plaisir qu'on lui vint proposer, et elle bannit absolument le baron de sa présence. La princesse, étonnée d'un changement si imprévu, en soupçonna la cause. Les fréquentes conversations que j'avois eues avec sa fille m'avoient rendu suspect au comte. La résolution fut prise de se défaire de moi, en me donnant mon congé. Ce fut le comte lui-même qui eut la hardiesse de se charger de cette commission. Je le redoutois peu. J'avois pour moi mon innocence et la droiture de mes intentions. Il fut surpris de m'entendre répondre à ses premières paroles, que je n'avois rien à démêler avec lui; que je ne reconnoissois point d'autres maîtres que le prince et la princesse, et que j'admirois qu'un étranger voulût se mêler de me faire la loi dans une maison où l'ancienneté de mes services me donnoit plus de droits qu'il n'en auroit jamais. Vous vous oubliez, monsieur l'intendant, me dit-il; et vous me forcerez de vous mettre malgré vous dans le devoir. Mon devoir, lui répondis-je, seroit de délivrer la princesse d'un homme tel que vous. Il perdit toute contenance à cette réponse, et je le vis prêt à se jeter sur moi d'un air furieux. Arrêtez, lui dis-je, en portant la main sur mon épée, si vous ne voulez que je vous punisse, d'un seul coup, de toutes les injustices que je vous ai vu commettre

ici. Il se retira, dans la crainte que je ne fusse plus méchant que lui. Je compris bien qu'après un éclat de cette nature, la princesse ne me souffriroit pas plus long-temps au château. Je résolus de prévenir ses ordres, en m'éloignant volontairement; mais avant que de la quitter, je lui rendis un service pour lequel je m'imagine qu'elle n'eut pas beaucoup de reconnoissance. Je montai à sa chambre. Je lui appris le démêlé que j'avois eu avec le comte, et le dessein où j'étois de la quitter; et lorsqu'elle alloit répondre apparemment qu'elle y consentoit, je l'interrompis pour la prier de m'écouter. Je lui représentai le scandale de sa conduite, dans le commerce public qu'elle entretenoit avec le comte. Je lui dis que ses domestiques mêmes en avoient honte, et que cette seule raison auroit suffi pour m'obliger à me retirer; mais j'insistai particulièrement sur l'horrible injustice qu'elle commettoit à l'égard de ses filles. Vous avez mis la première au tombeau, lui dis-je; et son sort est plus heureux que celui que vous préparez à la seconde. Il est impossible, madame, que le ciel laisse réussir un dessein si coupable, et je m'étonne que vous n'appréhendiez point ses châtiments. Je vous ai rendu service aussi longtemps que je l'ai pu. Je me suis opposé secrètement aux mauvaises pratiques du comte, et j'ai tâché de détourner la ruine que vous allez faire tomber sur votre famille. Mais puisque mes bonnes intentions sont si mal reconnues, et que

vous vous servez de la bouche même de l'ennemi de votre maison pour vous priver de votre plus fidèle serviteur, adieu, madame, je vous quitte. J'ai méprisé les ordres du comte, mais je veux prévenir les vôtres. Le seul service que je vous rendrai encore, et dont je suis bien aise de vous avertir, sera de porter à monsieur le vicomte la nouvelle du désordre où vous vivez, et de lui apprendre le tort que vous voulez faire à l'héritière de la maison de B..... Je me retirai sur-le-champ, sans lui donner le temps de me répondre. Un valet m'apprit, en descendant l'escalier, que le comte me cherchoit le pistolet à la main. Oui, dis-je : nous verrons qui sera le plus terrible. Je pris moi-même un pistolet dans ma chambre, et cherchant les traces du comte, je le vis au fond de la cour. Il m'aperçut aussi ; je remarquai que me voyant armé, il cacha doucement son pistolet sous son justaucorps. Monsieur le comte, lui dis-je en m'approchant de lui, apprenez qu'il vous est plus aisé de prendre de l'empire sur une femme que sur des hommes. Je quitte le château, non pas pour suivre vos ordres que je méprise beaucoup, mais pour fuir votre vue que je ne saurois souffrir. Si je n'ai pas l'autorité d'arrêter vos injustices, j'aurai soin du moins de les publier, et d'en donner avis à ceux qui peuvent y mettre ordre. Je m'éloignai de lui, sans qu'il osât répondre un mot, ni montrer même le bout de son pistolet.

Cependant j'avois regret, en m'éloignant, de

laisser mademoiselle de R.... sans conseil et sans secours. Je prévoyois que la crainte de manquer son dessein engageroit le comte à en précipiter l'exécution; et du caractère dont je le connoissois, je ne doutai point qu'au défaut de l'artifice il n'employât la violence. Le sensible intérêt que je prenois au danger de cette demoiselle m'empêcha de quitter le bourg, pour être à portée de lui offrir du moins les secours dont je serois capable. J'écrivis seulement par la poste à M. le vicomte, et je l'instruisis de l'entreprise que la princesse et le comte avoient formée au préjudice d'une maison à laquelle j'étois si attaché. Je lui marquai aussi le malheur que j'avois eu d'être obligé de quitter le service de la princesse, et le motif qui me faisoit demeurer à B.... en attendant les ordres qu'il lui plairoit de m'envoyer. Comme j'avois au château plusieurs domestiques qui m'étoient affectionnés, j'entretins par leur moyen une liaison secrète avec mademoiselle de R..... Je lui fis savoir que j'avois écrit à son oncle, et qu'il ne tarderoit pas vraisemblablement à prendre quelque voie pour la secourir. Elle me fit une triste réponse par écrit. La princesse, me marquoit-elle, l'étoit allée trouver immédiatement après mon départ, et lui avoit déclaré qu'il falloit épouser le baron de L ... aussitôt qu'un courrier, qui devoit partir sur-le-champ, seroit revenu de la ville épiscopale, où elle l'envoyoit demander les dispenses. C'étoit tout au plus un délai de trois jours. Je

crus mademoiselle de R.... perdue. Il ne me restoit point d'autre ressource que de l'exhorter à une généreuse résistance, en lui représentant plus vivement que jamais ce qu'elle devoit à elle-même et à sa famille. Enfin le courrier revint avec les dispenses. J'en fus informé aussitôt par un billet de la demoiselle. Mais dans le temps que je croyois ses affaires désespérées, le ciel y mit un grand changement, par l'accident le plus triste et le plus imprévu. La princesse mourut d'une attaque subite d'apoplexie. Il étoit visible que ce coup partoit de la providence du ciel, et tout autre que le comte en auroit été effrayé. Il n'est pas moins certain que si j'en eusse été instruit assez promptement, j'aurois donné du secours à mademoiselle de R..... Quand il auroit fallu employer la violence pour la tirer des mains de ses persécuteurs, il m'auroit été facile d'attrouper quelques paysans, qui se seroient unis de bon cœur pour délivrer leur jeune maîtresse; mais si le ciel n'avoit pas permis que le mal devînt aussi grand qu'on pouvoit le craindre, il vouloit nous laisser assez d'embarras pour exercer long-temps notre patience. Le comte étoit seul avec la princesse lorsqu'elle fut atteinte de l'apoplexie qui la fit mourir en un moment. Loin d'appeler les domestiques à son secours, il prit le parti de cacher sa mort jusqu'à l'exécution du dessein qu'il méditoit. Il sortit de sa chambre, dont il tira la clef après lui, et sans perdre un moment il fit épouser

mademoiselle de R.... à son fils. Il eut besoin pour cela d'employer des violences inouies. La demoiselle ayant refusé constamment d'y consentir, il la fit prendre par ses laquais, qui la portèrent malgré ses cris à la chapelle. Le baron et le chapelain s'y étoient déjà rendus. Le comte prit lui-même la main de mademoiselle de R..... qui s'efforçoit de la retirer, et la présenta à son fils. Elle tomba dans un évanouissement qui lui fit perdre la connoissance. On ne laissa point d'achever la cérémonie et de se flatter que ce mariage passeroit pour un lien légitime. La tyrannie du comte ne se borna point là. Il jugea bien que si le mariage ne se consommoit point avant que la mort de la princesse se fût répaudue, il couroit risque de perdre le fruit de ses peines; mademoiselle de R.... auroit réclamé contre la violence et ne se seroit jamais prêtée à ses désirs. Il la fit donc porter au lit nuptial dans l'état où elle étoit, c'est-à-dire sans force et sans connoissance; et le baron se hâta de s'y mettre avec elle. Mais la justice de Dieu avoit arrêté que le comte demeureroit chargé du crime de son entreprise, et qu'il n'en recueilleroit point le fruit. Mademoiselle de R.... revint à elle. Elle envisagea avec horreur tout ce qui venoit d'arriver. Elle retrouva bientôt assez de force pour se dégager des mains du baron, qui étoit au désespoir de ne s'être pas pressé davantage. Elle sortit d'avec lui sans être sa femme, et elle alla s'enfermer seule dans sa

chambre. Cependant le comte, voyant qu'il ne pouvoit cacher plus long-temps la mort de la princesse, en instruisit toute la maisou. Le bruit s'en répandit en un moment daus le bourg. Je l'appris de la bouche de quelques paysans. Pendant que je méditois sur cette aventure inopinée, je reçus un billet de mademoiselle de R.... par lequel elle me racontoit son malheur et elle me demandoit mon secours. Je lui conseillai, par une réponse que je fis sur-le-champ, de se dérober du château à l'entrée de la nuit et de me venir joindre dans un petit bois qui touche au jardin, où je l'attendrois avec des chevaux. J'ajoutois que, s'il lui paroissoit impossible de s'évader sans la connoissance du comte, elle prit la peine de me le faire savoir aussitôt, et que je trouverois assez de secours pour la mettre en liberté malgré lui. Elle me marqua qu'elle croyoit pouvoir se rendre dans le bois. J'allai l'y attendre avec quelques paysans bien armés. Elle y vint seule, n'ayant osé se confier à personne. Elle se mit derrière moi sur mon cheval, et nous prîmes la route de Béthune, pour gagner la terre du vicomte de ..... son oncle. La nuit étoit obscure et les chemins glissants, ce qui m'empêchoit d'avancer aussi vite qu'il eût été nécessaire. Son évasion ne fut pas long-temps ignorée du comte. Sa fureur fut égale à sa surprise. Il ne douta point qu'elle n'eût fui par mon secours ; car il n'avoit pu ignorer que j'étois demeuré dans le voisinage. Il fit monter à cheval

tout ce qu'il y avoit de domestiques au château, et il se mit avec eux sur nos traces. Nous marchions tranquillement, mademoiselle de R.... et moi, lorsqu'un des paysans qui nous accompagnoient m'avertit qu'il entendoit le bruit de plusieurs chevaux. Je prêtai l'oreille; il devint plus clair à mesure qu'ils avançoient. Je suis certain, dis-je à mademoiselle de R...., que nous sommes poursuivis. Je périrai plutôt que de vous laisser retomber entre les mains de vos tyrans. Cependant, comme je m'imaginois bien qu'ils étoient en plus grand nombre que nous, je crus qu'il falloit joindre, s'il étoit possible, l'adresse à la résolution. Nous n'avions malheureusement aux environs ni bois ni haies qui pussent nous servir de retraite. Il fallut nous borner à nous écarter du chemin; nous quittâmes nos chevaux dans les terres labourées. Je priai mademoiselle de R... d'avancer seule une centaine de pas plus loin, et de s'y asseoir à terre, afin qu'elle ne pût être aperçue dans l'obscurité; et je lui recommandai de ne revenir à nous que lorsqu'elle entendroit ma voix. Pour moi, je laissai un de mes quatre hommes à garder nos chevaux; et, retournant vers le chemin, je mis ventre à terre avec mes compagnons, pour observer le nombre et la contenance de ceux qui nous poursuivoient. Nous avions des fusils et des pistolets. En un moment nous les découvrîmes à dix pas. Ils n'étoient que cinq, avec le comte à leur tête. Le baron

n'y étant point, je jugeai qu'ils s'étoient partagés en plusieurs bandes pour suivre divers chemins. J'étois résolu de les laisser passer tranquillement, voyant qu'ils n'avoient aperçu ni nous, ni nos chevaux : mais un des mes paysans, qui avoit quelque sujet particulier de ressentiment contre le comte, ne trouva point à propos de perdre cette occasion de se venger. Il lui lâcha un coup de fusil, sans m'avoir averti de son dessein. Heureusement qu'il avoit moins d'adresse que de colère ; la balle ne blessa personne. J'étois persuadé qu'après cette action nos ennemis alloient tomber sur nous; et je me hâtois de me lever, pour me mettre eu état de me défendre. Mais le comte aimoit trop la vie pour l'exposer au danger. Soit qu'il nous prît pour des voleurs, soit qu'il ne consultât que sa crainte, il tourna bride tout d'un coup et se sauva au grand galop avec ses compagnons. Nous lui accordâmes toute la liberté qu'il paroissoit désirer pour s'enfuir. Je retournai vers nos chevaux, et j'appelai à haute voix mademoiselle de R..., qui avoit pensé mourir de frayeur au bruit du coup de fusil. Elle rit elle-même de sa crainte, lorsqu'elle eut appris la bravoure du comte. Nous arrivâmes le lendemain au soir chez M. le vicomte de.... Il avoit reçu la lettre par laquelle je l'avois informé des désordres du château de B... et il se préparoit à s'y rendre lui-même avec quelques uns de ses amis. Il apprit avec indignation les nouveaux effets de

l'audace du comte et du baron. Il lui parut d'abord que cette affaire se devoit terminer par la mort du père et du fils ; et sans doute qu'il se fût assez hâté pour les trouver encore à B.... si ses amis ne l'eussent point empêché de suivre le premier mouvement de sa colère. Mais en le priant d'y faire une réflexion plus sérieuse, ils l'ont fait entrer dans leur sentiment, qui a été d'assembler ses parents et ses amis pour délibérer en commun sur les moyens de tirer satisfaction de cette injure. Ce n'est que d'hier que nous sommes arrivés à B..... ajouta l'intendant, et vous n'avez pas de peine à croire que le comte et le baron se sont bien gardés de nous y attendre.

Cette histoire a fait trop de bruit dans la province pour être ignorée de personne. Je passai quatre jours au château de B.... On y agita dans l'assemblée si l'honneur du vicomte demandoit une réparation par les armes. Mon âge me procura d'opiner le premier. J'ouvris l'opinion pacifique. Elle fut suivie du plus grand nombre. Mes raisons ne furent point tirées de l'horreur que doivent inspirer les combats particuliers, ni de leur opposition aux lois du christianisme ; cette morale auroit été peu goûtée d'une multitude de jeunes gentilshommes qui étoient dans des principes tout différents. J'insistai seulement sur ce que cette affaire me paroissoit de nature à devoir être terminée par la justice civile. M. le comte de.... s'étoit fait aimer de la princesse ; c'étoit un

cas des plus communs. Il avoit souhaité de faire épouser à son fils l'héritière de la maison de B... : ce mariage n'auroit point été un avantage pour cette maison ; mais c'en étoit un si grand pour le comte, qu'on ne pouvoit lui faire un crime de l'avoir désiré. Il ne restoit à excuser que la manière brusque dont il s'y étoit pris ; la circonstance de la mort de la princesse, et le péril où il étoit de voir avorter ses desseins, sembloient la rendre pardonnable. Enfin, dis-je à l'assemblée, il me semble que les injures qui viennent du mépris et de la haine sont les seules qui demandent d'être vengées par le sang, et je ne vois rien dans toute la conduite du comte et du baron à l'égard de la maison de B.... qui me paroisse venir de l'une ou de l'autre de ces deux sources. Je conclus donc que si le comte s'obstinoit à vouloir que le mariage de mademoiselle de R.... et de son fils passât pour constant, il falloit résister à ses prétentions, et tâcher de les faire déclarer nulles devant les tribunaux ordinaires. Cet avis l'emporta.

Si l'on s'imagine un homme altéré qui cherche avidement à rassasier sa soif, et qui s'impatiente de l'éloignement d'une source d'eau à laquelle il s'efforce d'arriver, on aura quelque idée de l'ardeur avec laquelle je retournai vers ma solitude. Je ne demeurerai point ici vingt-quatre heures, dis-je à ma fille en arrivant chez elle. Votre maison est une mer sans fin d'embarras

et d'inquiétudes. Ce petit endroit du monde m'a causé seul autant de peines que l'Europe et l'Asie que j'ai parcourues. Je l'avoue, me répondit-elle, mais vous avez toujours eu une fille tendre qui les partageoit. Que va-t-elle devenir, à présent qu'elle n'aura plus son cher père! et de quel œil peut-elle voir l'empressement qu'il a de la quitter? Ne m'accusez pas, répliquai-je, d'une indifférence que je n'ai pas pour vous. Vous connoissez trop bien le cœur de votre père. Confessez vous-même qu'il est temps que je me cache dans la retraite, pour y jouir d'un peu de repos. Que ferois-je ici? Il est vrai, je ne suis pas encore décrépit ni tremblant; mais croyez-vous que je ne commence point à sentir les dépérissements de l'âge, et qu'il ne se passe pas bien des choses au dedans de ce corps qui m'avertissent que je touche à la caducité? Soyez sûre, ma chère fille, que, quelque tendresse qu'on ait pour un père, c'est une triste chose que de le voir accablé de vieillesse et d'infirmités. Si c'est sincèrement qu'on l'aime, on s'afflige; si l'on n'est pas d'un naturel si tendre, on s'ennuie du spectacle. La vieillesse est dégoûtante. Elle est chagrine et incommode. J'ai remarqué que le sentiment filial s'éteint, en quelque sorte, à mesure que les forces d'un père s'affoiblissent et diminuent; il manque, si j'ose parler ainsi, peu à peu d'aliment. De là vient qu'on se console si vite de la mort d'un vieillard. En vérité, s'écria ma fille, si c'est

là l'idée que vous avez de moi, j'ai à me louer extrêmement de votre tendresse et de votre estime. Non, ma chère fille, repris-je; chère Julie! je ne peuse pas si mal de ton cœur. Je sais qu'il est d'une trempe extraordinaire; il est tel que celui de ton père, et tel qu'étoit celui de ta mère. Comment serois-tu dure et ingrate? tu es l'enfant de ma tendresse et le fruit du plus parfait de tous les amours. Ce n'est donc pas à toi que j'ai eu dessein d'appliquer mes reproches; je me suis laissé entraîner par mes réflexions. Mais je répète, en général, qu'il n'est point d'un homme sage de paroître aux yeux du monde lorsqu'il est devenu la proie de la vieillesse. On lui fait grace si on le supporte. Tous les égards qu'on a pour lui sont des railleries ou des faveurs. Les honnêtes gens ne l'insultent point; mais ils s'applaudissent de leur bonté quand ils le plaignent; et, croyez-moi, c'est un triste personnage que celui d'exciter la compassion. D'un autre côté, si l'on ajoute à ces vues, qui sont purement humaines, toutes les raisons qui se prennent du christianisme, on trouvera qu'un vieillard attaché au monde est un prodige de folie et d'aveuglement. Je ne veux point d'autre preuve que son esprit baisse et retourne à une espèce d'enfance. Graces au ciel, le mien se soutient encore. Je vois que je suis inutile ici-bas, ou que, si je suis capable d'y faire quelque bien, ce n'est plus qu'à moi-même. C'est donc le seul soin dont

il faut que je m'occupe ; et le bien que je veux me faire, c'est de me procurer, à quelque prix que ce soit, le souverain, l'unique, le plus nécessaire et le plus important de tous les biens.

Je tins parole à ma fille. Je ne demeurai que vingt-quatre heures dans sa maison. Notre séparation ne fut pas des plus douloureuses, parce qu'elle se promettoit de me venir voir quelquefois à l'abbaye de.... et que je ne me retranchois pas non plus la liberté d'aller de temps en temps passer deux ou trois jours chez elle. Mon gendre m'accompagna sur la route. Ce fut lui qui fit naître le second incident dont j'ai parlé, qui retarda encore de quelques jours le moment de ma retraite. Nous étions dans son carrosse. Il avoit plu si fort depuis trois semaines, que les chemins étoient rompus ; de sorte que, malgré les efforts de six puissants chevaux, nous n'avancions qu'avec une extrême difficulté. Lorsque nous fûmes dans la forêt de Senlis, nos roues s'enfoncèrent tellement, que nous fûmes obligés de descendre à terre pour soulager le carrosse, et de marcher à pied environ une demi-lieue, dans un sentier qui régnoit le long des arbres. Je marchois avec assez de feu pour un homme de mon âge ; ce qui m'empêcha de remarquer que le marquis, qui me suivoit dans le sentier, s'étoit arrêté. Je fus surpris en me tournant de ne le pas apercevoir. Je l'appelai par son nom. Il étoit à cent pas pour le moins derrière moi ; et comme les

arbres qui le cachoient ne lui permettoient pas non plus de m'entendre, je retournai sur mes pas pour le découvrir. Je le joignis enfin; il étoit demeuré à s'entretenir avec une femme de bonne figure et fort bien mise, qu'on auroit pu prendre pour une bourgeoise du premier rang, si elle eût été un peu moins crottée. Je lui demandai par quel hasard il avoit fait une si belle rencontre. Il me dit qu'ayant tourné la tête en marchant, il l'avoit vue qui s'avançoit derrière lui avec beaucoup de peine, et que la curiosité de connoître ce que ce pouvoit être qu'une dame qui se trouvoit seule à pied au milieu d'une forêt l'avoit porté à s'arrêter. Avez-vous appris d'elle, lui dis-je, ce que vous désiriez de savoir? Oui, me répondit-il; c'est une dame flamande. Elle a eu le malheur de perdre son mari, qui est mort de maladie en venant à Paris avec elle. Les frais qu'elle a été obligée de faire pour prendre soin de lui ont tellement épuisé sa bourse, qu'elle est contrainte d'aller à pied jusqu'à Paris, où elle se promet de trouver des ressources parmi ses connoissances. Je suis fâché, ajouta-t-il, que notre route ne nous mène pas si loin, je lui offrirois une place dans mon carrosse. Je lui fis aussi quelques honnêtetés qu'elle reçut fort civilement. Elle continua de marcher avec nous. Lorque nous trouvâmes à propos de remonter en carrosse, le marquis lui dit que nous avions tout au plus deux lieues à faire dans le chemin ce

Paris, mais que ce seroit un petit délassement pour elle, si elle vouloit prendre une place avec nous. Elle ne se fit pas presser beaucoup pour monter. A peine étions-nous cinquante pas plus loin, que nous vîmes venir à notre rencontre quelques personnes à cheval que nous reconnûmes pour des archers de la maréchaussée. Nous ne fûmes pas surpris de les voir, sachant que la forêt de Senlis est pour ainsi dire leur domaine, ou du moins le principal champ de leurs exploits. Mais ce qui nous étonna, ce fut de voir arrêter notre carrosse, et l'un des gardes venir à la portière. Il nous fit néanmoins des excuses de leur procédé. Vous savez, messieurs, nous dit-il, à quoi notre emploi nous oblige. Appreuez-nous si vous n'avez été insultés par personne dans la forêt. Nous répondîmes que non, et nous demandâmes s'il y étoit arrivé nouvellement quelque désordre. Il en arrive tous les jours, reprit l'archer. On y a tué trois personnes depuis moins d'une semaine; et quantité d'autres y ont été dépouillées. On nous a donné des avis certains que la bande est composée d'onze hommes et d'une femme; et l'on raconte des choses étranges de cette femme, qui commet seule plus de mal que ses onze compagnons. Il nous rapporta, là-dessus, la manière dont cette coquine s'y prenoit pour détrousser les passants, et souvent pour les tuer. Elle est à pied, nous dit-il, et vêtue proprement. Elle porte sous le bras une boîte moins pesante

qu'incommode par sa grandeur. Lorsqu'elle aperçoit un cavalier qui passe dans ce chemin, elle se laisse apercevoir. Il y a peu d'hommes qui, voyant une femme d'un certain air au milieu d'une forêt, ne se laissent tenter à la curiosité de s'approcher d'elle, et lui demander ce qu'elle y fait. Elle répond comme elle le juge à propos ; et, se plaignant de sa lassitude, elle donne occasion au passant de lui offrir la croupe de son cheval. C'est ce qu'elle désire : elle l'accepte ; et, pour se préparer plus de facilité à faire son coup, elle prie son cavalier de prendre devant lui sa boîte, afin qu'il ait les mains occupées. Alors elle prend son temps pour lui enfoncer par derrière, ou dans le côté, un large poignard dont elle est toujours pourvue. Nous avons su tout ce détail d'un malheureux que nous trouvâmes hier mourant dans cette forêt. Il avoit péri par les mains de cette malheureuse, qui l'avoit laissé pour mort. Nous aurions peut-être pu nous saisir d'elle, car elle ne devoit pas être fort éloignée ; mais étant en trop petit nombre pour nous exposer à venir aux mains avec ses onze compagnons, nous remîmes à prendre mieux nos mesures aujourd'hui. Nous sommes actuellement cinq ou six escouades qui battons de tous côtés la forêt ; de sorte que si la bande y est encore, il sera difficile qu'elle nous échappe.

Nous nous regardions, le marquis et moi, pendant tout ce récit. Nous jetions aussi de temps en

temps les yeux sur notre compagne. Elle affectoit une contenance si ferme, que cela confondoit nos soupçons ; car le lecteur s'imagine bien quelle avoit dû être notre première pensée en entendant parler l'archer. Tout ce que nous connoissions de cette femme s'accordoit avec sa narration. Elle avoit même la boîte avec elle, et elle l'avoit mise à nos pieds dans le carrosse. Je prévins le marquis, qui me paroissoit prêt à parler. Je lui serrai la main ; et, me tournant vers l'archer, je lui dis qu'il nous feroit plaisir de suivre notre carrosse avec son escouade jusqu'à la sortie de la forêt, pour nous servir d'escorte. Il le fit volontiers. Lorsqu'il se fut écarté de la portière, je mis la main sur l'épaule de ma voisine qui étoit avec moi dans le fond, et je la priai honnêtement de me confesser la vérité, si elle ne vouloit point être livrée à la maréchaussée. Elle comprit bien que l'artifice seroit inutile. Elle nous avoua que c'étoit elle-même dont il étoit question, et elle se réduisit à nous prier ardemment de lui sauver la vie. Vous n'en êtes pas digne, lui dis-je ; mais puisque votre bonne étoile vous a fait tomber entre nos mains, nous serions fâchés de faire ici le métier d'archers. Ne craignez donc rien pour votre vie ; nous nous contenterons de vous faire mettre en lieu de sûreté. Ayant atteint le bout de la forêt, je congédiai nos gardes. Je dis au marquis à l'oreille que nous nous écartions si peu de notre route en passant par Paris, qu'il me sembloit à propos de

prendre ce chemin pour nous défaire de cette malheureuse femme, en la faisant mettre pour le reste de ses jours à la Salpétrière ou à Bicêtre. Le marquis donna ses ordres à son cocher. Je me tournai ensuite vers notre héroïne, et je la priai, pour le bon office qu'elle recevoit, de nous raconter par quelles aventures elle se trouvoit engagée dans un genre de vie si détestable. Elle me répondit qu'elle satisferoit volontiers notre curiosité. Voici son récit.

Tout mon malheur, nous dit-elle, vient d'avoir été cruellement trahie par plusieurs amants. J'étois née d'une honnête famille, avec de bonnes inclinations. J'étois naturellement généreuse et bienfaisante ; et, me sentant incapable de tromper, j'avois la même opinion de tous ceux avec lesquels je vivois. Je n'étois point absolument sans beauté. Un jeune homme des voisins de notre demeure me trouva digne d'être aimée ; il s'attacha si fort à moi qu'il réussit à me toucher le cœur. Je le crus tendre et fidèle. Il me jura de m'épouser, et sur cet espoir je consentis à tous ses désirs. Le fruit de nos amours ne tarda point à paroître ; mais lorsque je le pressai d'accomplir notre mariage pour me sauver de l'infamie, je fus surprise de l'entendre répondre froidement que son père lui avoit acheté un emploi dans les troupes, et qu'il étoit obligé de joindre le régiment. Mon désespoir fut extrême. Cependant il falloit l'étouffer, pour l'intérêt de mon honneur. Je vis partir mon perfide, qui ne donna pas même une larme à ma

douleur. Je demeurai seule, avec la honte d'avoir été trompée et la crainte d'un père extrêmement sévère, qui ne pouvoit être long-temps à s'apercevoir de ma mauvaise conduite. Mon épouvante fut telle à l'approche de mes couches, que je résolus de quitter la maison paternelle ; et, pour me mettre à l'abri de la misère, je volai à mon père environ dix mille écus qui étoient la meilleure partie de son bien qu'il avoit acquis par le commerce. Je me rendis à Paris avec cette somme. J'y pris une chambre et une servante. Le temps de mes couches étant arrivé, je fus délivrée heureusement d'un garçon qui mourut peu après. La tranquillité revint dans mon esprit et dans mon humeur. Je parus dans les promenades publiques et aux spectacles. J'y reçus des civilités de plusieurs galants de profession ; et je sentis que, malgré la tromperie cruelle que j'avois essuyée, mon cœur courroit volontiers le risque d'un nouvel engagement. J'étois déterminée seulement à m'y prendre avec plus de précaution. C'étoit le seul fruit que je voulois tirer de mon expérience. Il se présenta bientôt un amant tel qu'il me sembloit que je l'aurois choisi s'il s'en étoit présenté mille. Dieu ! qu'il paroissoit tendre et généreux ! J'oubliai toutes les résolutions que j'avois faites de le mettre à l'épreuve. J'en devins folle, jusqu'au point de me rendre à la troisième visite. Il ne parut point disposé à abuser de sa victoire. Au contraire, il affecta de me faire voir de l'augmentation dans

sa tendresse. Il ne pouvoit être un moment sans moi ; il me fit consentir à le recevoir dans ma maison, pour vivre ensemble sous le nom d'époux. Je lui demandai à quoi il tenoit que nous ne le devinssions réellement. Il feignit d'avoir besoin de quelques jours pour y penser. Enfin il revint me donner sa foi, et nous fûmes mariés avec les cérémonies de l'église. Ma bonté, ou plutôt mon aveuglement, ne me permit pas même de m'informer quel étoit son bien et sa famille. Il vivoit à mes dépens, et je ne croyois pas acheter ma satisfaction trop cher. Elle dura quinze jours. Un dimanche que j'étois allée à la messe, il profita de mon absence pour enlever mon argent et mes bijoux ; de sorte que je me trouvai à mon retour dépouillée de tout, jusqu'à mes habits. Ma servante avoit été de concert avec lui. Ils avoient pris la fuite ensemble. Je tombai évanouie à la vue de mes pertes ; et je demeurai si long-temps dans cet état, que c'est un miracle que j'en sois revenue. Il étoit presque nuit lorsque je recouvrai la connoissance. L'état où je me voyois réduite étoit si désespérant, que je n'avois plus d'autre parti que de me donner la mort. Je répandois un ruisseau de larmes, en poussant des cris et des soupirs. Le bruit que je faisois attira dans ma chambre un étranger qui descendoit d'une chambre plus haute, où il étoit venu pour quelques affaires. Ma porte étoit entr'ouverte ; il entra : Je serois ravi, madame, me dit-il, d'être capable de vous

rendre service dans l'excès de tristesse où vous êtes. Je lui racontai mon infortune. Il en parut touché. Comme je lui avois dit qu'on m'avoit enlevé jusqu'au dernier sou, il eut la générosité de m'offrir quelque argent, que la nécessité m'obligea d'accepter. Il fit plus ; il prit soin de me faire apporter à souper, et il me tint compagnie pendant toute la soirée. En me quittant il me demanda la permission de revenir le lendemain. Je regardai cette rencontre comme le plus grand bonheur qui pût m'arriver dans une conjoncture si triste. Je le revis le lendemain, suivant sa promesse. Il me fit un présent plus considérable que la veille, et il m'assura que je ne manquerois de rien, tant que je voudrois consentir à recevoir quelque chose de lui. Ses visites et ses libéralités ne se relâchèrent point. Il me fit entendre à la fin qu'il me trouvoit aimable, et que ses soins n'étoient pas tout-à-fait désintéressés. Je consultai mon cœur. Il me sembloit qu'après deux trahisons aussi noires que celles que j'avois éprouvées, je ne devois plus prendre de confiance aux serments des hommes. Qu'est-ce qui pouvoit désormais me répondre de leur fidélité? J'avois été trompée par deux personnes dont j'avois été idolâtre. Pouvois-je attendre plus de sincérité et de constance de ceux qui me seroient indifférents ? car je ne me sentois plus de disposition à aimer, et je me croyois guérie pour toute ma vie de cette funeste passion. Mon nouvel amant ne se rebuta point,

quoique je lui découvrisse ingénument le sujet de ma froideur. Il m'en aima davantage, parcequ'il vit que je n'étois pas encore capable de tromper. Il continua de me presser par ses assiduités et ses caresses, mais encore plus efficacement par ses libéralités. Il m'aime sincèrement, disois-je en moi-même; il n'y a que l'amour qui puisse le rendre si constant et si libéral. Je n'ai rien à risquer, puisqu'il ne me reste plus rien à perdre. Engageons-nous pour la troisième fois. Je parvins ainsi peu à peu à l'aimer; et je m'applaudissois d'autant plus de ce nouvel amour, qu'il me sembloit que c'étoit de ma part un engagement de raison qui ne seroit pas sujet par conséquent aux funestes suites d'un transport aveugle et déréglé. Je ne tardai pas long-temps à me rendre après ces réflexions. Je trouvai dans mon amant toute la tendresse et la complaisance qu'une femme peut désirer pour être heureuse. Nous passâmes dans cette union environ trois semaines, à la fin desquelles il me proposa de faire un voyage en province, pour aller mettre ordre à quelques affaires de famille. Je fus la première à lui demander si ses parents me verroient de bon œil avec lui. Il me dit qu'il étoit le maître de sa conduite. Ma délicatesse sur sa réputation parut lui plaire. Je me croyois donc la mieux aimée de toutes les femmes. Nous partîmes pour sa ville natale. Nous y demeurâmes quelques jours. Il paroissoit impatient de retourner à Paris. Je ne

l'étois pas moins. Nous en reprîmes la route, comptant d'y arriver après une absence d'environ quinze jours. Perfides hommes ! s'écria la scélérate ; que ne puis-je en éteindre toute la race ! Le troisième jour de notre marche, étant à dix lieues de Paris, nous nous arrêtâmes le soir avec les marques de notre affection ordinaire. Je passai toute la nuit dans un profond sommeil. Le matin, m'étant éveillée vers les neuf heures, je ne sentis point mon amant à mon côté. Je me figurai que, me voyant dormir tranquillement, il étoit allé faire préparer notre chaise afin qu'elle fût prête à mon réveil. Je me levai, je le fis appeler ; on m'apprit qu'il étoit parti trois ou quatre heures auparavant. Parti ! m'écriai-je. Oui, madame, il est parti dans la chaise, et il nous a dit que vous aviez dessein de passer ici quelques jours. J'étois sans un sou. Il avoit emporté la malle même où étoient mes habits. Il est vrai qu'ils me venoient de lui ; mais enfin c'étoient mes habits. L'unique grace qu'il m'eût faite avoit été de payer la dépense de l'auberge. O Ciel ! continua-t-elle, une femme ne sauroit mourir de rage, puisque j'eus la force de résister à la mienne. Ce fut alors que je souhaitai que tous les hommes ensemble n'eussent qu'une vie et que j'eusse le pouvoir de la leur arracher avec mes dents et mes ongles. Je mordois mes propres bras de désespoir. Je quittai l'hôtellerie comme une furieuse, et je me mis à pied à la poursuite de mon perfide, sans considérer que

je n'avois nul espoir de le rejoindre. Je marchai cinq ou six lieues avec une action qui m'empêchoit de sentir ma lassitude. Mais une traite si longue épuisa tout d'un coup mes forces. Je fus obligée de m'asseoir à l'entrée d'une forêt. Je m'écartai de quelques pas du chemin, pour me cacher aux yeux des passants. Là, je maudis tout le genre humain, et je fis des imprécations contre les hommes depuis Adam jusqu'à nous. J'invoquai la mort. Je livrai mon traître à toutes les furies ; enfin je m'abandonnai aux cris et aux larmes avec une violence qui acheva de m'affoiblir, et qui me mit hors d'état de continuer mon chemin. La nuit prit la place du jour. Je crus qu'il me seroit impossible de gagner un lieu qui pût me servir de retraite. Tandis que j'étois dans cette inquiétude, et que l'obscurité la redoubloit, j'entendis le bruit de quelques passants. Je me traînai vers eux pour leur demander du secours, ou pour les prier du moins de me servir de guides. C'étoit là que je devois trouver la consommation de mon mauvais sort. Ces passants étoient des voleurs attroupés qui cherchoient leur proie. Ils me reçurent néanmoins fort humainement. Mais je compris en un moment, par leurs discours, dans quelles mains j'étois tombée. Dois-je vous le confesser? ajouta notre historienne; je ne regardai point cette aventure comme un malheur. Dans la fureur qui me faisoit souhaiter du mal à tous les hommes, je me vis sans regret au milieu de douze personnes

dont la profession étoit de nuire au genre humain. Je les trouvai plus ouverts et plus sincères que les perfides qui m'avoient trompée ; ils tirèrent de leur sac quelque partie de leurs provisions, qu'ils me firent prendre avec beaucoup de douceur. Je fus présente dès cette première nuit au dépouillement de plusieurs voyageurs ; et, loin d'en être effrayée, je n'aurois pas été fâchée qu'ils leur eussent ôté même la vie, tant ma haine contre les hommes étoit déjà endurcie. Lorsque l'heure fut venue de quitter le grand chemin, ils me conduisirent avec eux dans la plus épaisse partie de la forêt où étoit leur cabane. S'ils n'y avoient pas toutes les commodités de la vie, ils ne manquoient pas non plus du nécessaire. On alluma des lampes, pour se reconnoître à la lumière. Tandis que la curiosité les portoit à considérer de près mon visage, j'aperçus parmi eux le second de mes infidèles, je veux dire celui qui m'avoit épousée dans les formes, et qui s'étoit sauvé de Paris avec ma servante. Mes transports, qui n'étoient pas encore éteints, se rallumèrent à cette vue plus furieusement que jamais. Je sautai sur une baïonnette, et je l'enfoncai quatre ou cinq fois dans son cœur avant qu'il eût pu prévoir le coup. Traître ! lui dis-je en le frappant, puissent tous ceux qui te ressemblent être exterminés encore plus cruellement. Tous ses compagnons se regardèrent avec admiration, en s'écartant de moi pour attendre la fin de cette tragédie. Je jetai la baïonnette à

terre. Messieurs, leur dis-je, je viens de délivrer la terre et vous du plus lâche de tous les hommes. J'ai fait ce que vous auriez dû faire vous-mêmes, si vous aviez connu ses crimes comme moi. Là-dessus je leur racontai le tour cruel qu'il m'avoit joué; et, de peur qu'ils ne se défiassent d'une femme qui devoit leur paroître sans doute assez résolue, je les assurai que, depuis quatre heures que j'étois avec eux, je les estimois déjà plus que tous les hommes ensemble, et que je consentois de bon cœur à passer ma vie parmi eux. L'accord fut scellé de part et d'autre. Il y a trois mois que je suis dans leur compagnie, et je puis me flatter d'avoir su m'attirer quelque considération de toute la bande. Ce n'est pas tout d'un coup que je me suis mise à exercer aussi le métier. Je demeurai les premières semaines seule dans la cabane, pendant qu'ils alloient à la petite guerre; et mon occupation étoit de préparer le souper pour leur retour. Mais ma haine contre les hommes, qui ne me donnoit point de relâche, et les discours qu'ils tenoient en ma présence, m'enflammèrent tellement, que je leur proposai de m'associer à leurs entreprises. Je devins aguerrie en moins de temps qu'ils ne se l'imaginoient. Mes essais me firent honneur; et j'ai tenu depuis un des premiers rangs dans la bande, par ma hardiesse, et par le succès qui m'a toujours accompagnée. Tous les hommes que j'ai tués sont autant de victimes que j'ai sacrifiées à ma fureur, plutôt qu'à mon

avarice et à l'envie de m'enrichir. Voilà, messieurs, ajouta cette malheureuse, l'histoire que vous avez voulu entendre. J'ai toujours fort bien prévu que notre troupe seroit dissipée, ou saisie à la fin par la maréchaussée, et que nous aurions le sort commun des voleurs. J'avoue que cette pensée m'a quelquefois effrayée. C'est un bonheur pour moi d'être tombée dans vos mains, puisque vous m'avez promis de mettre ma vie en sûreté ; et la plus grande marque que je puisse vous donner de ma reconnoissance, nous dit cette effrontée en finissant, c'est de vous remettre mes armes. Elle tira en même temps de ses poches deux petits pistolets et un large poignard des plis de sa jupe. Je frémis, en les voyant, de l'imprudence que j'avois eue de ne pas les lui ôter avant qu'elle eût commencé son récit ; car il lui auroit été facile assurément d'en user contre nous pendant que nous lui prêtions notre attention. Étant arrivés à Paris, j'envoyai chercher un des directeurs de la Salpétrière, à qui j'appris son histoire, après lui avoir fait promettre de ne se servir de cette connoissance que comme d'une bonne raison pour la tenir enfermée le reste de ses jours. Nous fûmes ainsi délivrés d'elle, et nous nous rendîmes sans obstacle à l'abbaye de.....

Je puis commencer à compter de ce jour le temps de mon repos et de la paix de mon cœur. S'il m'est encore arrivé d'avoir quelque léger sujet de trouble, c'est la délicatesse de l'amitié

ou la tendresse du sang qui l'a fait naître. Le ciel, content des épreuves auxquelles il m'a mis si long-temps, a épargné ma foiblesse ces dernières années; il m'a traité comme un vieillard épuisé de forces, qui n'est plus propre au combat, et à qui ses seuls désirs tiennent lieu désormais de mérite pour se présenter à la récompense. C'en est un bien foible, sans doute, aux yeux d'un maître redoutable, qui a droit d'exiger tant de ses serviteurs; mais sa miséricorde est le fond consolant de mes espérances. Il ne m'a pas conservé si long-temps pour me perdre. Il ne m'a point fait sentir si vivement qu'il est le seul bien de mon cœur, pour me priver un jour de ce qu'il m'a fait aimer, et pour m'éloigner de sa présence, après me l'avoir fait regarder comme ma seule félicité.

Soit par un effet de la disposition de mon esprit, soit réellement par la situation naturelle du lieu, l'abbaye de..... me paroît un des plus charmants séjours du monde. Les bâtiments en sont magnifiques. Les jardins y répondent par leur beauté et leur étendue. L'art n'y a rien épargné pour orner la nature. On y trouve des bois, des fontaines; et presque dans toutes les saisons, des fleurs et de la verdure. J'ai toujours aimé ces ornements simples de la terre, qui sont pour ainsi dire les restes de notre première innocence. Je trouve une douceur infinie à les cultiver de mes propres mains. La première chose dont je

m'occupai en arrivant, fut à faire un partage de toutes les heures du jour, pour me tenir continuellement éloigné de l'oisiveté La lecture, la conversation et la promenade sont les chefs principaux de mes occupations. Je ne me fais pas un simple amusement de la lecture. Je lis pour m'instruire ou pour m'édifier. Je me sers des nouvelles lumières que je m'efforce d'acquérir, pour étendre et perfectionner les idées que j'ai toujours eues de la vertu et de l'honneur. Mes sentiments s'échauffent à cette vue; mon cœur s'attache plus que jamais au devoir, et mon esprit ne se lasse point de le soutenir par de continuelles réflexions, qui le fortifient en multipliant ses motifs. Les sciences humaines ne flattent plus mon goût. Si elles produisent quelques fruits, l'âge ne me permet plus de les recueillir. C'est être oisif, que de s'occuper d'un travail inutile. Je me renferme dans les connoissances de la religion et de la morale, qui sont à présent les seules de mon ressort, et qui sont sans doute les plus solides, puisque l'utilité en dure éternellement.

Pour la conversation, je ne m'en procure guère d'autre que celle des solitaires avec lesquels je demeure. Quoique la plupart n'aient que des lumières bornées, ils ont le sens droit. La solitude les rend sérieux et attentifs. Ils ne sont point distraits par les objets des passions. Leur raison profite du silence de leur imagination. S'ils ne sont point capables d'une conversation fine et

délicate, ils raisonnent juste et ils pensent solidement.

La promenade fait ma troisième occupation. Je marche en considérant les ouvrages de la nature, et j'admire leur variété. J'aide, par mes soins, à la naissance et à l'accroissement de quelques fleurs et de quelques fruits dont j'ai pris la direction. Je promène mes regards sur le paysage tranquille qui m'environne. Je mesure des yeux la distance du ciel à la terre; et je gémis quelquefois de la pesanteur qui m'empêche de m'élever à cette région de félicité. Le reste de mon temps est occupé par la prière. Je pris cet ordre de vie dès que le marquis, mon gendre, m'eut quitté pour retourner à sa terre, et j'espère le suivre fidèlement jusqu'à ma dernière heure. Quelques mois se passèrent sans que j'entendisse parler du marquis mon élève, et de ma nièce Nadine. J'interprétai avantageusement ce silence dans l'un et dans l'autre. Ils sont tranquilles, disois-je; l'absence a produit son effet ordinaire.

Cependant, un jour que j'étois à travailler paisiblement dans mon petit jardin, je fus extrêmement surpris d'y voir entrer le marquis. Il m'embrassa avec transport. Je le conduisis à mon appartement, et je lui demandai si c'étoit un reste d'amitié et de souvenir qui m'attiroit l'honneur de sa visite. Il ne me dissimula point qu'avec le plaisir de me voir, il avoit été amené par l'espérance d'apprendre de moi dans quel lieu ma

nièce s'étoit retirée. Je ne doute point, me dit-il, qu'elle ne soit retournée dans quelque couvent; mais je vous avoue, ajouta-t-il, que lui ayant écrit plusieurs fois chez madame votre fille, où je la croyois toujours, je m'étois flatté du moins que, quelque part qu'elle fût, on lui feroit tenir mes lettres. Elle ne les a pas reçues assurément, puisque je n'en ai point eu de réponse. Je voudrois savoir quel droit madame la marquise croit avoir sur des lettres qui viennent de moi, et qui ne sont pas pour elle-même. Comme il me paroissoit un peu irrité, je lui répondis doucement qu'il accusoit ma fille peut-être mal à propos; et qu'il pouvoit être vrai, ou qu'elle n'eût pas reçu ses lettres, ou que, les ayant reçues, elle les eût envoyées à Nadine, qui n'avoit pas jugé que la bienséance lui permît d'y répondre. Non, non, reprit-il; j'ai passé chez madame votre fille, et non seulement elle a confessé qu'elle a reçu mes lettres, elle me les a même rendues sans les avoir ouvertes. De quoi vous plaignez-vous donc? lui dis-je. Si vous ne trouvez pas, répondit-il, que j'aie eu lieu de me plaindre, c'est sans doute que vous me condamnez; et dans cette supposition, je n'ai pas un mot à répliquer. Mais pourquoi me trouveriez-vous coupable pour avoir écrit à votre nièce, puisque vous n'ignorez pas les promesses que je lui ai faites, et que je ne perdrai jamais la volonté de les exécuter? Je ne laissai pas d'être un peu embarrassé à lui trouver une bonne

réponse. Mais...., lui dis-je en hésitant un peu, vous savez bien que ces sortes de promesses, qui marquent à la vérité beaucoup de bonté de votre part, ne changent rien à la situation de ma nièce, et qu'elle n'en est pas plus autorisée à entretenir un commerce de lettres, qui ne convient peut-être pas à une personne sage et retenue. Vous ne me l'avez pourtant pas interdit, reprit-il encore d'un air affligé, lorsque je vous en ai demandé la permission à vous-même. Il est vrai, répliquai-je, que je ne m'expliquai alors que par mon silence; mais c'est que mon amitié me faisoit craindre de vous causer du chagrin. Je vois donc trop bien, ajouta-t-il, que non seulement vous m'ôterez la satisfaction d'écrire, mais que vous ne m'accorderez pas même celle de savoir où votre nièce s'est retirée. Je lui dis froidement qu'elle pouvoit avoir changé de demeure depuis que j'étois dans cette abbaye, et que je pouvois l'assurer qu'il y avoit trois mois que je n'avois point reçu de ses nouvelles. Il me tourna brusquement le dos à cette réponse, et il sortit malgré moi, en me répétant plusieurs fois que je me moquois de lui; mais qu'il sauroit bien la découvrir, fût-elle enfermée au fond d'un cachot par ma dureté. Il remonta à cheval dans l'instant, et toutes mes prières ne purent l'arrêter.

Quoiqu'il n'y eût point d'apparence qu'il découvrît le lieu où ma nièce étoit, j'écrivis à ma fille pour la prier de se rendre à son abbaye, et de

recommander plus que jamais à l'abbesse d'être exacte sur le secret. J'étois bien aise d'ailleurs qu'elle vit Nadine et qu'elle pût m'apprendre de ses nouvelles. Ma fille fit ce voyage aussitôt. Elle vint me voir moi-même à son retour, et j'eus lieu d'être content de sa relation. Nadine commençoit à goûter sa retraite. Elle ne soupiroit plus. Ses pleurs étoient taris. Elle parloit encore du marquis; mais sa passion se changeoit peu à peu en une tendre amitié. En un mot, si elle étoit entrée dans le cloître par désespoir, il y avoit sujet d'espérer que l'inclination pourroit l'y retenir. Je bénis le ciel de ce changement, sur-tout lorsque ma fille ajouta qu'elle étoit une des plus ferventes novices, et que l'abbesse ne cessoit point de se louer de son zèle et de sa piété. Je reçus, peu de temps après, une lettre d'elle. La douceur de son style acheva de me persuader que son cœur n'avoit pas perdu la paix sans ressource. Elle paroissoit désirer avec ardeur le temps de se lier par des vœux. Elle parloit de ses agitations comme d'une chose qu'elle commençoit à voir dans l'éloignement. Elle faisoit l'éloge des douceurs d'une vie tranquille et solitaire; enfin j'aperçus dans sa lettre tous les symptômes d'une guérison commencée que le temps achèveroit de perfectionner. Je lui fis une longue réponse, pour fortifier de si heureuses dispositions. La paix de mon propre cœur en fut sensiblement augmentée. Il n'y avoit que le marquis dont le souvenir me causât encore quelque amertume.

Il m'étoit toujours cher, et son bonheur étoit la seule chose qui manquât à la perfection du mien.

Il revint à l'abbaye environ deux mois après sa dernière visite. Quoiqu'il dût me connoître assez pour être assuré que je ne conservois aucun ressentiment de la manière dont il m'avoit quitté la dernière fois qu'il m'avoit vu, il m'aborda de l'air d'une personne qui a quelque chose à se reprocher. Il me fit des excuses de la chaleur avec laquelle il m'avoit parlé. Je ne les écoutai que pour admirer la bouté de son cœur. Il fallut s'entretenir aussitôt de Nadine. Il m'apprit tristement qu'il avoit envoyé dans la plupart des convents du royaume, et que tous ses soins n'avoient eu nul succès. Comme il me paroissoit excessivement affligé, et que son but étoit sans doute d'exciter ma compassion qu'il connoissoit facile à émouvoir, je lui dis que j'allois lui rendre un service auquel il ne s'attendoit pas.

Que feriez-vous, continuai-je, si Nadine vous étoit infidèle? Il me répondit qu'il mourroit de douleur, ou peut-être de sa propre main. Mais, ajouta-t-il, il est impossible qu'elle le soit. Que penseriez-vous, repris-je, si, sans être infidèle, c'est-à-dire, si, continuant de vous aimer toujours avec beaucoup de tendresse, elle renonçoit à l'espérance que vous lui avez donnée d'être à vous? Je dirois..... mais je ne dirois rien, repartit-il en s'interrompant, car vous me contez-là des impossibilités. Je suis sûr qu'elle m'aime et qu'elle est

convaincue que je l'adore. Elle ne voudroit pas me désespérer, comme elle sait bien qu'elle le feroit en m'abandonnant. Permettez, lui dis-je, que je m'explique davantage. Ma nièce vous aime tendrement sans doute. Elle seroit la plus ingrate de toutes les femmes, si, après tant de témoignages de votre sincère affection et de votre constance, elle n'avoit pas pour vous le juste retour qu'elle vous doit. Mais elle a reconnu que son amour produit le même effet, par rapport à vous, que feroit la haine d'un autre. Il trouble votre repos, il dérange votre fortune, il vous fait oublier les grandeurs pour lesquelles vous êtes né, il vous écarte de la soumission que vous devez à son père. Elle a été effrayée de se trouver la cause de tant de désordres; et, par un effort même d'amour, elle a pris la résolution de sacrifier sa tendresse à vos intérêts. De quoi pouvez-vous l'accuser? Je regarde son procédé comme un exemple admirable de générosité qui doit lui attirer éternellement votre estime. On voit assez de gens qui font violence à leur cœur quand ils s'aperçoivent que leurs passions nuisent à leur fortune; mais où en trouve-t-on qui sacrifient leur fortune et leur passion tout ensemble aux intérêts de l'objet qu'ils aiment? Ce désintéressement est si étrange que je le regarde comme un prodige dans une jeune personne de l'âge de ma nièce. Si je vous disois encore qu'elle ne se borne point là; qu'elle veut vous remettre dans toute la liberté dont vous pourriez croire que vos

promesses et vos serments vous ont privé; et que, pour vous rendre ce service, elle sacrifie la sienne; ne conviendriez-vous pas que c'est peut-être le dernier effort du cœur humain, un effort qui ne paroîtroit pas vraisemblable dans un roman? Voilà néanmoins, mon cher marquis, ce que ma nièce a fait pour vous. Lisez la lettre qu'elle m'écrit, ajoutai-je en lui présentant la lettre de Nadine. Vous verrez à qui cette pauvre enfant s'immole, et vous jugerez s'il est vrai qu'elle vous aime.

Il lut la lettre. Il me la rendit sans parler; et il se jeta sur une chaise, en levant les mains et les yeux au ciel avec un mouvement extraordinaire. Les pleurs coulèrent en un moment de ses yeux, sans qu'il songeât à les essuyer. Je m'assis près de lui. Vous devriez donner ces larmes, lui dis-je, à l'estime et à l'admiration plutôt qu'à la douleur. Je n'ose ajouter que la joie même devroit y avoir quelque part. Cependant il y a peu de personnes qui n'en ressentissent de cette seule pensée, que leur mérite ou leur bonheur a fait naître une des plus belles et des plus généreuses passions qui furent jamais. C'est un plaisir que les richesses et la grandeur ne donnent point; un plaisir de la nature qui n'est attaché à nulle condition, et qui est unique, en quelque sorte, en ce qu'il part d'une cause qui n'est propre qu'à lui. On me sert par intérêt, on me loue par flatterie, on me caresse par artifice; mais pour l'amour, il n'est accordé qu'à moi: le seul motif qu'on puisse avoir de m'aimer,

est que je suis aimable. En vain voudroit-on déguiser une passion réelle, ou contrefaire une passion sincère; mille marques trahissent le cœur. En fait d'amour et de haine, il y a des preuves qui ne sont point équivoques. Je tâchois ainsi d'amuser et d'assoupir la tristesse du marquis par des raisonnements vagues, mais flatteurs. Il les écoutoit sans me répondre. Il s'occupoit sans doute des résolutions qu'il avoit à prendre. Savez-vous, mon cher marquis, ajoutai-je, le parti qui vous reste à suivre? C'est de tirer, s'il est possible, assez de force de l'exemple de ma nièce pour retrancher de votre passion ce qu'elle a d'incommode pour vous-même. Vous retrouverez par-là votre repos, et vous satisferez toujours votre cœur, en y conservant pour ma nièce la tendresse et l'estime que vous croyez qu'elle mérite. Quand vous serez dans cette situation, je ne ferai plus difficulté de vous conduire moi-même au lieu de sa retraite, et de vous procurer à l'un et à l'autre la satisfaction de vous voir et de vous entretenir avec innocence. Vous l'aimerez comme votre sœur. Elle vous recevra avec l'affection qu'on a pour un frère; et moi que vous avez appelé quelquefois votre père, et qui regarde Nadine comme ma fille, j'entrerai dans vos sentiments, je partagerai vos innocentes caresses : nous serons ainsi l'image de la plus pure et de la plus parfaite union dont trois cœurs soient capables.

Je fus la dupe du marquis dans cette occasion. Je ne fis point attention, en lui laissant lire la

lettre de ma nièce, que le lieu de sa demeure étoit marqué, avec la date. Il jeta les yeux dessus, et il n'eut garde de l'oublier. Après avoir écouté long-temps mes discours avec beaucoup de patience et sans autre marque d'émotion que ses larmes, il me quitta honnêtement. Je lui demandai s'il retournoit à Paris. Il me répondit ambigument qu'il passeroit quelque temps dans la province; mais ce ne fut pas dans celle que je m'imaginois. Il alla droit au château que son père avoit à quelques lieues de l'abbaye. Il ne s'y arrêta que pour prendre avec lui quelques valets, et il se rendit de là directement à C..... où est le couvent de ma nièce. Avant que de demander à lui parler il lui écrivit une longue lettre pour la préparer à sa visite. Il ignoroit que c'est la coutume des couvents, que la supérieure ouvre et lit les lettres qui sont adressées à ses religieuses. L'abbesse ouvrit donc la sienne, qu'il avoit envoyée par un de ses laquais, et elle se trouva dans un extrême embarras après cette lecture. Comme le marquis y parloit de la visite qu'il devoit faire le même jour à ma nièce, elle ne savoit si elle devoit le refuser ou l'admettre; l'un offensoit le marquis, qui portoit un nom à mériter du respect, et l'autre exposoit beaucoup sa jeune novice. Cependant le laquais attendoit la réponse. Elle se détermina à lui faire dire que, si son maître prenoit la peine de venir au couvent,

il y seroit vu avec beaucoup de satisfaction. Le marquis ne tarda point un moment à s'y rendre, et il prit cette réponse pour une marque de l'affection de Nadine. Il fut surpris néanmoins, en entrant dans le parloir, de se voir attendu à la grille par un visage inconnu. C'étoit l'abbesse même. Elle lui témoigna de la reconnoissance pour l'honneur qu'il lui faisoit de venir dans l'abbaye; et pendant quelque temps elle ne l'entretint que de choses indifférentes, sans oser lui parler la première de ma nièce. Il n'eut point la patience d'essuyer long-temps un si fâcheux entretien. Il demanda s'il ne lui seroit pas permis de voir Nadine. L'abbesse employa toute son industrie pour lui faire entendre honnêtement que ce n'étoit pas la coutume des maisons religieuses que les étrangers y entretinssent les novices à la grille. Comment, novice? s'écria le marquis. L'abbesse m'a raconté depuis qu'il fut prêt à s'évanouir à cette nouvelle. Il laissa échapper mille plaintes contre la rigueur de son sort et l'infidélité de ma nièce. Il se leva de sa chaise; il se promena à grands pas dans la salle; il s'assit et se leva encore en pleurant et en gémissant; de sorte que l'abbesse, qui avoit le cœur sensible, comme l'ont toutes les religieuses, se trouva extraordinairement attendrie. Enfin il revint à elle, et il la conjura de la manière la plus pressante de lui faire voir Nadine, fût-ce en sa présence, ne fût-ce que

pour un moment. Elle ne crut pas qu'il lui fût permis de le refuser. Elle la fit appeler.

Ma nièce ne s'attendoit nullement à cette visite. Son étonnement fut si grand à la vue du marquis, qu'elle jeta un cri perçant à la porte, sans avoir la force d'avancer. L'abbesse fut obligée de l'aller prendre elle-même et de l'amener à la grille par la main. Le jeune amant fut si touchant dans ses plaintes et dans ses reproches, qu'il fit verser des larmes même à l'abbesse. Nadine l'écouta avec modestie. Ses réponses furent sages et tendres. Elle lui raconta naturellement par quels motifs elle s'étoit déterminée à la vie religieuse. Elle le remercia de l'affection dont il l'avoit honorée. Elle le pria même de la conserver autant que son propre repos et l'état qu'elle avoit embrassé pouvoient le permettre, et elle lui protesta qu'il n'y auroit jamais de diminution dans la sienne. Cette pauvre enfant se fit violence dans ce moment, jusqu'à ne point laisser échapper une larme; de sorte que celle qui causoit tant de pleurs étoit la seule qui n'en répandoit point. Leur conversation dura près d'une heure. Le marquis ne se possédoit point lorsqu'elle voulut se retirer. Il la pria de souffrir du moins ses visites. Elle s'excusa sur les obligations de sa règle, et elle lui dit que c'étoit un plaisir dont elle se priveroit jusqu'au temps de son engagement, où elle seroit charmée de le voir assister. Il ne put rien obtenir d'elle au-delà de ces dernières paroles

et d'une promesse générale de l'aimer et de l'estimer toute sa vie.

L'abbesse m'a dit que les larmes que sa novice avoit eu le courage de retenir sortirent en abondance après le départ du marquis. Elle passa trois ou quatre jours sans voir personne, jusqu'à ce que la force de son ame et le secours du ciel lui firent reprendre peu à peu les apparences de la tranquillité. Je ne sais ce que devint le marquis pendant six semaines. Je ne le revis dans ma solitude qu'après ce long terme. J'avois été informé de la visite qu'il avoit rendue à ma nièce. Ce fut la première chose dont il me parla lui-même. Il me parut que ses peines étoient beaucoup diminuées, et qu'il s'exprimoit plus tranquillement sur la perte de ses espérances. Je commençai à me promettre de le voir assez remis avant la fin de l'année, pour le prier d'assister avec moi à la profession de Nadine, où il me dit qu'elle l'avoit invité. Ses reproches ne tomboient plus sur elle. Il admiroit au contraire la grandeur de son courage, et il ne parloit qu'avec ravissement de la delicatesse et du désintéressement de son amour. Mais il se plaignoit amèrement de la rigueur du ciel, qui l'obligeoit de renoncer à la possession d'un tel cœur, après avoir été assez heureux pour en avoir obtenu toute la tendresse. Il parloit de sa naissance et de son rang avec un mépris qui l'eût élevé à la perfection du christianisme, s'il étoit venu d'une plus belle cause. Pour ce qui regardoit la

liberté que Nadine prétendoit lui rendre, il protestoit qu'il ne vouloit point la reprendre, ou qu'il n'en useroit jamais; qu'il seroit occupé de sa passion toute sa vie; qu'il en passeroit la plus grande partie dans le lieu où elle faisoit sa demeure; qu'il jouiroit du moins de la satisfaction de la voir; et que, n'ayant plus à espérer d'autre bien, il y borneroit tous ses plaisirs et tous ses désirs. J'entrai dans tous ses sentiments. Il retourna au château de M. le duc, d'où il ne sortit pendant plusieurs mois que pour me venir voir trois fois chaque semaine. Il employoit le reste du temps à l'étude, ou à la chasse dans le parc. J'allois le visiter aussi de temps en temps. Nadine revenoit dans tous nos entretiens. Quelquefois il s'attendrissoit jusqu'aux larmes en parlant d'elle; quelquefois il paroissoit plus ferme : mais je voyois que cette image étoit toujours dominante au fond de son cœur; et je travaillois moins à l'effacer qu'à lui faire prendre l'habitude de l'y porter sans trouble et sans douleur.

Enfin le temps arriva auquel le sacrifice devoit se consommer. Il s'en étoit informé trop souvent pour l'ignorer. Je reçus une lettre de l'abbesse, par laquelle elle m'en donnoit avis, et elle me prioit, au nom de ma nièce, d'y assister avec ma famille. Je la fis voir au marquis. J'irai, me dit-il avec un grand soupir, j'irai, n'en doutez pas; heureux si je puis laisser la vie au pied du même autel où elle va se sacrifier! Mon gendre et ma

fille m'étant venus prendre dans leur carrosse, il s'y mit avec nous. Le sien ne laissa pas de nous accompagner avec une suite convenable. Étant arrivés à C....., je voulus voir ma nièce avant le jour de la cérémonie; et je ne pus résister à la prière que me fit le marquis de l'y mener avec moi. Cette tendre victime parut à la grille dans un ajustement où je ne l'avois point encore vue. Je fus ébloui de ses charmes. Jamais elle ne m'avoit paru plus aimable que sous cette triste livrée de mort et de pénitence. Le repos de la solitude donne au teint des religieuses une fraîcheur et une air d'embonpoint dont tout l'art des dames moudaines ne sauroit approcher. Elle fut surprise de voir le marquis avec moi; car, quoiqu'elle eût souhaité qu'il fût présent à sa profession, elle n'avoit osé lui écrire, ni me proposer de le faire pour elle. Je lui dis : Vous êtes donc à la veille, ma chère nièce, de ce grand jour qui va vous séparer éternellement du monde! Rien n'est donc capable d'ébrauler vos résolutions ! Elle me répondit que la cérémonie qu'elle alloit faire n'étoit qu'un renouvellement extérieur de ce qui étoit conclu depuis un an dans son cœur. Il est encore temps néanmoins, repris-je, de vous défaire de vos liens, s'ils peuvent vous devenir incommodes. Examinez de nouveau le fond de votre ame. Consultez vos forces. Songez que le ciel n'accepte que les offrandes volontaires. L'offrande est faite, répliqua-t-elle d'un ton ferme;

et s'il suffit qu'elle soit volontaire pour être acceptée, je ne doute point que le ciel n'ait reçu la mienne avec miséricorde. Le marquis nous écoutoit sans oser lever les yeux sur elle. Cependant il trouva quelque chose de si dur pour lui dans ces derniers mots, qu'il ne put s'empêcher de l'interrompre avec un soupir : Ah ! madame, lui dit-il, est-il possible que l'état où vous me réduisez ne vous cause pas le moindre regret ! Vous m'ôtez donc la seule consolation qui pourroit flatter une excessive douleur, et vous me remettez dans la nécessité d'avoir recours à la mort pour me délivrer de mes peines ! Elle tourna les yeux vers lui pour lui répondre que, s'il avoit toujours la bonté de conserver quelque affection pour elle, il n'y avoit rien d'affligeant pour lui dans l'expression qu'elle avoit employée ; que son sacrifice étoit sans doute libre et volontaire ; mais qu'il n'ignoroit pas de quoi le ciel s'étoit servi pour lui inspirer cette volonté ; qu'elle avoit deux motifs qui lui faisoient regarder la solitude avec joie ; l'un d'avoir su lui marquer qu'elle n'étoit peut-être pas indigne de l'estime qu'il avoit eue pour elle, par la promptitude avec laquelle elle s'étoit rendu justice, lorsqu'elle avoit reconnu qu'il étoit impossible qu'elle fût à lui ; et l'autre d'avoir été assez heureuse pour expliquer cette impossibilité comme une marque de vocation à la vie religieuse, et d'avoir obtenu du ciel la force d'y répondre sans balancer. Le marquis ne se fit

plus entendre que par ses soupirs. Notre conversation étant finie, je baisai la main de ma nièce; et je la présentai moi-même au jeune amant, qui pensa rendre l'ame en faisant la même chose.

Le lendemain, qui étoit le jour de la cérémonie, il me parut si pressé de sa douleur, que je ne lui conseillai point de se rendre avec nous à l'église. Il demeura seul dans sa chambre, où je vins le rejoindre le plus tôt qu'il me fut possible. Je le trouvai dans un abattement que je réussirois mal à exprimer. Son visage étoit pâle et ses yeux mouillés de larmes. Je le consolai par toutes les raisons dont j'avois reconnu qu'il étoit le plus touché. Nous passâmes encore quelques jours à C....., pendant lesquels nous eûmes plusieurs fois le plaisir de voir ma nièce. Le marquis étoit de toutes nos visites; mais il y portoit sa tristesse. Il y parloit peu. Il regardoit Nadine en soupirant. Il paroissoit ému lorsqu'il l'entendoit parler. Il se levoit quelquefois tout d'un coup, et il se remettoit aussitôt sur sa chaise, comme s'il eût eu honte de ce mouvement involontaire. Il sembloit qu'il fût au bord d'une mer profonde qui le séparoit d'elle; et que, la voyant dans l'éloignement, il se portât vers elle par ses désirs, tandis qu'il se consumoit de la douleur de n'en pouvoir approcher.

Nous retournâmes ensemble à ma solitude. Je l'y retins pendant quelques semaines, et je l'engageai à se rendre à Paris lorsque je le crus en

état de paroître dans le monde avec bienséance. Du caractère dont je connois ce tendre et aimable jeune homme, je ne doute point qu'il ne conserve le souvenir de ma nièce jusqu'au tombeau.

Mes jours se sont passés depuis ce temps-là dans une parfaite tranquillité. Je suis avec constance l'ordre de mes exercices. Les personnes avec lesquelles je vis supportent charitablement mes foiblesses et les infirmités de mon âge. La mort, que j'attends à toute heure, ne me cause nul effroi ; je la regarde comme le commencement d'une vie plus heureuse. Chaque moment qui m'en approche me paroît autant de gagné sur mes espérances. Je compte les heures avec une joie avide, et mes sentiments changeront beaucoup, si je n'entends pas sonner volontiers la dernière.

Le ciel permet que j'aie quelquefois l'occasion d'exercer de bonnes œuvres. Il y a quelques mois que deux personnes de qualité du voisinage prirent querelle sur un différent fort léger. Leurs amis prévinrent le combat particulier qu'ils méditoient, et me prièrent de leur servir de médiateur. Je me chargeai avec joie de cette entreprise. L'offensé me coûta beaucoup à pacifier. Je lui représentois en vain que sa haine et ses projets de vengeance excédoient l'offense légère qu'il avoit reçue ; qu'il y avoit de l'injustice, par conséquent, dans ses desseins, et qu'en ne considérant même que les lois du monde, l'excès auquel il vouloit

se porter ne seroit point approuvé des honnêtes gens. Mes raisonnements ne l'ébranloient point. Un trait de morale qui m'échappa dans l'entretien que j'avois avec lui le disposa tout d'un coup à la paix. Ne voyez-vous pas, lui dis-je, que votre honneur n'étant point blessé essentiellement dans cette querelle, tout l'avantage est de votre côté? Votre ennemi s'est abaissé au-dessous de vous en vous offensant, car celui qui fait une offense à quelqu'un lui accorde une véritable supériorité en lui donnant le pouvoir de la pardonner. Cette réflexion fut tellement de son goût qu'il consentit, sur cette seule raison, à se réconcilier.

Mais quelques mois après je me trouvai engagé dans une aventure plus nuisible à mon repos, et qui me fit encore éprouver les sentiments d'une vive compassion.

J'avois appris du procureur de l'abbaye qu'un petit château voisin, situé dans un lieu assez désert, et sans autre dépendance qu'un fort beau parc, avoit été loué depuis la mort du président de R....., qui l'avoit habité long-temps, à deux jeunes Parisiens qui se disoient frères. L'aîné, qui n'avoit pas plus de vingt-huit ans, ne tarda point à rendre une visite au prieur. Dans les premières explications il lui dit qu'ayant perdu son père, et trouvant sa succession dans un grand désordre, il prenoit le parti de venir passer quelques années en province, pour se donner le temps de réparer sa fortune; qu'il avoit loué, des

héritiers du président de R....., le château voisin avec tous les meubles; qu'un jeune frère qui ne faisoit que sortir du collège et trois ou quatre domestiques étoient les seuls compagnons de sa solitude; mais qu'il demandoit au prieur la permission de le voir quelquefois, lui et ses religieux, et que, pendant les fréquents voyages qu'il seroit obligé de faire à Paris, il prendroit la liberté de mettre son frère sous leur protection. Il ajouta que ce frère étoit d'une santé si délicate qu'elle ne lui permettoit guère de s'éloigner du château, et que l'espérance de la fortifier dans une campagne où l'air paroissoit excellent, avoit autant contribué que la nécessité de leurs affaires à les déterminer pour le séjour de la province.

Après lui avoir fait une réponse civile, le prieur, dont les attentions n'ont pas de bornes pour moi, se fit un devoir de me le présenter, en lui apprenant les raisons pour lesquelles il se croyoit obligé à cette politesse. Je vis un jeune homme d'une physionomie assez noble, accompagnée, néanmoins, d'un peu de contrainte, sur-tout lorsque m'ayant répété ce qu'il avoit dit au prieur, je l'assurai que si, pendant son absence, il craignoit quelque chose pour un frère aussi jeune qu'il nous représentoit le sien, j'aurois toujours une chambre à lui offrir dans mon appartement, et que toute l'abbaye veilleroit à sa santé. Il me répondit que, loin de me causer la moindre incommodité, il ne demandoit pour son frère qu'une attention

générale dans les occasions où sa jeunesse pouvoit l'exposer à quelque danger. Le père prieur l'ayant retenu à dîner, il soutint la conversation avec assez d'esprit et de décence ; mais j'observai qu'il avoit peine à soutenir mes regards, et qu'il paroissoit gêné lorsque mes discours s'adressoient directement à lui. En sortant de table il parla d'une affaire pressante qui l'obligeoit de nous quitter. On lui laissa la liberté qu'il désiroit. Le prieur, après l'avoir conduit assez loin, revint me dire aussitôt qu'il étoit invité à dîner pour le lendemain chez les deux frères, et qu'il n'avoit pu se dispenser de le promettre. Il ajouta qu'il lui paroissoit surprenant que ce jeune homme ne m'eût pas fait la même proposition. J'en suis moins surpris que vous, lui répondis-je avec un sourire. Mon âge commence à m'exclure du commerce des jeunes gens. En effet, je n'attribuois l'air d'embarras que j'avois remarqué à M. de Node (c'est le nom sous lequel il s'étoit fait annoncer), qu'au respect dont on ne se défend guère pour les tristes apparences de la vieillesse.

Le prieur ne manqua point à son engagement. Il revint vers le soir extrêmement satisfait des deux frères. La peinture qu'il me fit du plus jeune (qu'on nommoit le chevalier) étoit si charmante qu'elle me parut exagérée. Il ne parloit point de sa figure, me dit-il, qui étoit celle d'un ange, mais il ne pouvoit louer assez son esprit, sa douceur, et l'excellence de son naturel.

Dans une conversation qui avoit duré la plus grande partie du jour, et qui lui avoit semblé trop courte, il avoit raconté aux deux frères mes principales aventures. Le chevalier en avoit été si touché, qu'il lui étoit échappé plusieurs fois des larmes. Il y avoit mêlé des réflexions et des sentiments qui surpassoient un âge si tendre, car on ne pouvoit lui donner plus de quinze ou seize ans. Ses manieres, le son de sa voix, l'air intéressant qui étoit répandu dans sa physionomie, toute sa personne avoit pénétré d'admiration le bon prieur. Il employa un quart d'heure à me faire ce récit. Quel malheur, ajouta-t-il, qu'un jeune homme d'une si belle espérance manque de santé ou plutôt de force! On ne le croiroit pas malade à le voir; mais il est affligé d'une foiblesse de jambes qui ne lui permet pas de sortir du château.

Je félicitai le prieur de la satisfaction dont je le voyois rempli. Il me demanda si je n'aurois pas la curiosité de voir un enfant si aimable. Il y a peu d'apparence, lui dis-je, que je cherche à me faire des amis de cet âge, ou à m'introduire dans une maison où l'on n'a marqué aucune envie de me voir. En vain, répliqua-t-il, que le récit de mon histoire avoit fait regretter à l'aîné des deux frères de ne m'avoir pas invité, et désirer au chevalier de faire connoissance avec moi; je le fis souvenir des raisons qui m'attachoient à ma retraite, et qui ne me laissoient plus d'autres goûts. Il cessa de me presser; mais rappelé par son inclination,

il retourna au château dès le jour suivant. Ses visites continuèrent jusqu'au départ de l'aîné, qui ne devoit pas être absent plus de quinze jours, et qui lui recommanda instamment son frère. Ce fut un nouveau prétexte pour ses assiduités. Il ne quittoit plus le chevalier pendant le jour; et le soir, à son retour, il venoit m'entretenir de toutes les perfections qu'il découvroit dans son caractère. Il lui avoit renouvelé l'offre d'un logement dans l'abbaye; et je n'avois pas d'éloignement moi-même à l'y recevoir auprès de moi. Une chaise à porteurs, qui me servoit à traverser les cours dans le mauvais temps, répondoit à toutes les objections de la maladie. Mais rien n'avoit pu le faire consentir à cette proposition, et les quinze jours se passèrent sans aucune marque de changement.

Le seizième jour au soir je reçus un billet de lui, par lequel il me prioit, avec les plus fortes instances, d'accepter un dîner au château pour le lendemain. Je lui répondis sur-le-champ que j'étois fort sensible à cette politesse, mais que, dans mes idées de retraite, je me faisois une loi de ne pas chercher de plaisir au dehors. Le prieur, qui n'ignoroit pas l'invitation, et qui attendoit ma réponse avec ordre de la lire, entra dans ma chambre et me fit un reproche de mon refus. Vous ne savez pas, me dit-il, dans quel état j'ai laissé M. le chevalier. Il vous prioit à dîner pour demain, et je doute qu'il vive jusqu'au jour. J'arrive

du château On lui a remis une lettre qui le jette dans une mortelle affliction. Il pleure, il se désespère. Il s'est évanoui deux fois dans mes bras. Ses premiers mouvements lui ont fait désirer de vous voir. Je lui ai représenté que rien ne pourroit vous engager à sortir si tard de l'abbaye. Il vouloit s'y faire transporter sur-le-champ; mais doutant même si vous approuveriez une visite nocturne, je lui ai conseillé de modérer son impatience jusqu'à demain, en lui faisant espérer que vous ne résisteriez pas à quelques lignes pressantes. Votre réponse, que je viens de lire, va l'accabler. Je balance à la rendre au porteur. Je vous exhorte plutôt, au nom du plus aimable enfant du monde, à lui promettre que vous le verrez demain avec moi.

Je me sentis plus touché de la bonté du père que de la douleur d'un jeune homme dont je jugeois que les plus grandes peines ne pouvoient venir que d'une affaire de cœur ou de quelque autre passion déréglée. Cette idée suffisant même pour me faire rejeter la visite qu'on me proposoit, j'insistai sur ma réponse, et je déclarai civilement qu'il ne me convenoit plus d'entrer dans les petits égarements d'autrui. Cependant, après avoir loué le bon naturel du prieur, je lui dis, de fort bonne foi, que l'aventure me paroissoit digne de son zèle, et qu'avec autant d'amitié qu'il en avoit pour le jeune chevalier, il étoit plus capable que moi de servir à sa consolation. J'ajoutai que cette

entreprise n'avoit rien qui blessât son caractère, puisqu'il y pouvoit employer les motifs de la religion dont je craignois que le jeune homme n'eût besoin pour régler ses désirs, et qui étoient pour toutes sortes de maux le plus salutaire de tous les remèdes. Il prit ce conseil aussi sérieusement que je le donnois. Oui, me dit-il, je veux passer la nuit au château. Votre refus y portera la désolation. J'en arrêterai du moins les effets, et peut-être approfondirai-je la cause du mal.

Il y retourna aussitôt. Le lendemain, à sept heures du matin, on m'annonça sa visite dans mon cabinet, où j'étois encore en robe de chambre. J'avois su que mes porteurs avoient été appelés au château dès la pointe du jour, et je m'étois défié d'une partie de la vérité : mais je ne m'attendois pas au spectacle que j'eus tout d'un coup en voyant paroître un jeune homme dont la figure et les graces l'emportoient sur toutes les descriptions du prieur. Quoiqu'il eût le visage fort abattu et les yeux rouges de larmes, le mouvement qu'il fit pour me retenir sur mon siège, ou la confusion de se trouver devant moi, rendit un éclat merveilleux à son teint. Je l'embrassai avec un compliment fort sincère sur le plaisir que je prenois à le voir, et quelques excuses de m'être refusé à son invitation. Il se déroba de mes bras pour se jeter sur un fauteuil ; et se tournant vers le prieur, il lui dit que, tout pénétré qu'il étoit de son amitié, il ne pouvoit s'expliquer devant lui.

Ce père ne fit pas difficulté de sortir. J'avoue que je demeurai alors dans l'attente de quelque ouverture extraordinaire. Les larmes du chevalier recommencèrent à s'ouvrir un passage, et furent accompagnées de quelques sanglots. Ensuite il me conjura de l'écouter.

C'étoit une fille. Hélas! il n'étoit qu'une malheureuse fille, l'objet de la haine du ciel et le jouet du plus perfide de tous les hommes. Sa confiance devoit m'étonner dans une première visite, si je ne savois pas qu'elle avoit appris du père prieur que j'étois homme d'une naissance distinguée, aussi exercé à la vertu qu'à l'infortune, et capable, par conséquent, de lui donner des secours qu'elle n'attendoit plus que de moi. Elle me raconta ainsi son histoire en peu de mots.

Elle étoit d'une ancienne maison, mais née sans biens et demeurée orpheline dès l'enfance. Le monstre qui violoit tous les droits pour la trahir étoit fils d'un riche financier dont la femme avoit pris pour elle tous les sentiments d'une mère, et l'avoit fait élever fort soigneusement. Après la mort de cette généreuse femme, n'ayant pas trouvé les mêmes dispositions dans son mari, elle n'avoit eu pour ressource que l'affection de leur fils, qui, se couvrant du masque de la générosité, avoit continué de fournir à la dépense de son éducation dans un couvent d'où elle n'étoit pas sortie. Il ne lui déguisoit pas qu'il avoit conçu

beaucoup de tendresse pour elle ; et s'il ne l'avoit pas trompée dès le premier moment, son dessein étoit alors de l'épouser. Les difficultés qu'il craignoit de la part de son père étoient le seul obstacle qui sembloit le retenir. Trop jeune encore pour connoître la défiance, elle s'applaudissoit de son bonheur, et tous ses soins se rapportoient à se rendre digne de son amant. A peine étoit-elle entrée dans sa quinzième année qu'il lui avoit parlé de mariage avec des désirs plus vifs et des espérances plus prochaines. Elle confessoit qu'elle n'avoit commencé qu'alors à sentir le pouvoir de l'amour. Il s'en étoit aperçu sans doute, puisqu'il avoit pris ce temps pour lui représenter plus vivement que jamais ce qu'il avoit à craindre du ressentiment de son père, et pour lui proposer un mariage secret en province sous le déguisement où je la voyois. Elle n'y avoit consenti qu'après de longues résistances. C'étoit dans cette vue qu'ils avoient loué le château qu'ils étoient venus occuper. Depuis deux mois qu'ils y demeuroient il avoit retardé leur mariage sous divers prétextes ; et quoiqu'il eût souvent tenté sa vertu, il n'y avoit jamais employé que les tendresses et les empressements de l'amour. Elle avoit eu la force d'y résister. Enfin il étoit parti dans la résolution de finir ce qu'il nommoit son tourment. Il n'avoit demandé que quinze jours pour revenir avec toutes les permissions ecclésiastiques. Cependant...

ah ! monsieur, vous persuaderez-vous jamais ce que vous allez entendre ? Cependant.... Son discours, qu'elle avoit continué jusqu'ici d'un ton assez calme, fut interrompu par une si grande abondance de larmes et de si fréquents sanglots, que, dans la crainte de quelque accident, je me levai pour appeler du secours. Mais elle m'arrêta de ses deux mains ; et les joignant devant moi avec une action toute passionnée : Écoutez-moi, monsieur, au nom du ciel ! écoutez-moi, et sauvez une malheureuse du dernier désespoir ! Je reçus hier deux lettres ; l'une du perfide qui me fait des excuses de son retardement, et qui me promet d'être ici dans trois jours avec un prêtre et les permissions ; l'autre de son valet de chambre que je me suis attaché par mes bienfaits, et qui me marque avec horreur que son maître s'est marié le jour même.

Je la crus réellement mourante après cette explication. Son courage, qui s'étoit soutenu par l'espoir de me faire entrer dans ses intérêts, l'abandonna tout d'un coup. Une pâleur mortelle se répandit sur son visage ; et, penchant la tête sur son sein, elle demeura sans mouvement et sans connoissance. Ce n'étoit néanmoins qu'un évanouissement. Je m'approchai d'elle ; je l'exhortai à rappeler ses forces. Mon espérance étoit de pouvoir la tirer de cet état sans la participation de mes domestiques ; mais, après y avoir perdu

mes soins, je m'avançai à la porte de mon antichambre dans le dessein d'appeler quelqu'un. Heureusement le prieur ne s'étoit pas éloigné. Je le pressai de rentrer et de seconder mon zèle. Son inquiétude devint si vive en voyant son chevalier sans aucune marque de vie, que, se souvenant des secours qu'il lui avoit vu donner au château dans les mêmes occasions, il s'empressa beaucoup pour ouvrir son justaucorps et pour le délivrer de tout ce qui lui serroit le cou. Cette officieuse ardeur me fit sourire. Comme je le connoissois fort honnête homme, je lui conseillai de se modérer, et je l'avertis qu'il pourroit regretter d'avoir poussé trop loin ses services. Enfin la jeune personne ouvrit les yeux; et retrouvant la force de parler, après avoir poussé quelques soupirs, elle me demanda, d'un ton fort touchant, si je l'abandonnerois dans sa déplorable situation. Non, mademoiselle, lui répondis-je, si c'est un sentiment de vertu et d'honneur qui vous fait désirer d'en sortir.

Ma réponse fit faire deux pas en arrière au prieur. Il me regarda d'un air interdit; et le bon sens dont il étoit rempli lui faisant comparer en un moment toutes les circonstances, il reconnut bientôt que le chevalier, qui lui avoit paru si aimable, étoit une fille qui ne l'étoit pas moins. Il voulut se retirer avec autant d'effroi que de confusion; mais je l'arrêtai. Vous demeurerez, lui

dis-je. Il n'est pas question de vous armer ici d'une faronche vertu. Gardez-vous encore plus de faire éclater cette aventure. L'importance est de prévenir le scandale qui seroit inévitable si le sexe de mademoiselle étoit connu. Pour moi, qui me repose sur mon âge et mes principes, je commence par vous déclarer que, dans la résolution où je suis de la servir, je me fais son gardien pendant quelques jours. Mon appartement n'étant point dans la clôture de l'abbaye, vous serez à couvert de toute sorte de blâme; et si nous sommes capables de nous taire, on ne verra dans le parti que je prends de la retenir avec moi, qu'une suite de mes premières offres, qui ont été connues de tout le monde. Je ne m'explique point encore sur ce que je pense à faire pour elle. Mais il est important qu'elle m'apprenne si les domestiques qui la servent au château sont dans le secret de son aventure.

Elle m'assura que son sexe n'étoit connu que de sa femme de chambre, qui étoit dans le même déguisement qu'elle, et du valet de chambre de M. de Node, qu'il avoit emmené à Paris; qu'elle faisoit un fond extrême sur la fidélité de ces deux personnes; et que si j'avois la générosité de lui accorder un asile, elle me prioit de trouver bon que sa femme de chambre y fût près d'elle. C'est mon dessein, lui dis-je, et votre premier soin doit être de revêtir cet arrangement de quelques

bonnes couleurs. En effet, l'ordre fut donné sur-le-champ pour faire venir la femme de chambre à l'abbaye. On n'eut pas besoin d'autre prétexte que le rétablissement de M. le chevalier, qui commençoit à se trouver les jambes moins foibles depuis qu'il étoit sorti du château. Il étoit temps de renoncer à cette feinte. Je les mis en possession d'une chambre dont je pouvois me priver sans incommodité; et craignant que le temps ne me manquât pour le projet que j'avois déjà conçu, je me hâtai de prendre le chemin de Paris dans ma chaise de poste.

Le désir de sauver une fille charmante, qui ne me paroissoit pas digne de son malheur, m'avoit inspiré d'aller au-devant de M. de Node, et d'employer toute la force de l'honneur et de la raison pour lui faire honte de ses infâmes vues; car il n'étoit pas difficile de les pénétrer dans toute leur noirceur. Je le rencontrai le second jour de ma marche. Il changeoit de chevaux à la poste. Une sorte d'ecclésiastique que je découvris dans la même chaise étoit apparemment le ministre qu'il vouloit faire servir à son imposture. Je descendis sans affectation; et m'approchant d'eux, je feignis, avec quelques marques d'étonnement, de reconnoître M. de Node. Sa surprise fut beaucoup plus réelle, et venoit sans doute du reproche de son cœur, comme l'air de contrainte que je lui avois remarqué dans notre première entrevue.

Cependant il ne fit pas difficulté de répondre à mes politesses, ni même de descendre, lorsque j'eus ajouté, qu'ayant vu la veille M. le chevalier, j'étois en état de lui rendre compte de sa santé. Il me suivit dans une chambre de l'hôtellerie, où je le priai d'entrer avec moi. Nous nous assîmes. Je fis apporter quelques rafraîchissements.

Quoique j'eusse peine à contenir mon indignation, ce ne fut qu'après quelques éloges de son frère, pendant lesquels je le vis changer vingt fois de couleur, que j'entrai dans l'explication que j'avois méditée. Je pris un ton ferme pour lui dire que le ciel et la terre étoient déclarés contre lui; que je ne lui conseillois point de faire un pas de plus dans la même route; qu'il y trouveroit sa perte, au lieu de la criminelle satisfaction qu'il s'y promettoit, et que je n'étois parti que pour lui rendre le service de l'en informer. Cet exorde le jeta dans une profonde consternation. Il demeura quelques moments sans répondre, les yeux baissés, et le visage si pâle, que je le crus prêt à s'évanouir. Cependant, comme je n'avois pas touché au fond de ses vues, un moment de réflexion lui fit juger que des accusations si vagues pouvoient être désavouées; et comprenant néanmoins qu'elles portoient sur quelque découverte qu'il ne pouvoit s'imaginer, il prit le parti de s'envelopper dans une réponse obscure. Il me dit qu'il n'entendoit rien à mon langage, et qu'il devinoit encore

moins mes intentions ; mais que, s'il étoit question du chevalier, qui pouvoit s'être rendu coupable de quelque indiscrétion pendant son absence, il venoit dans le dessein de le reconduire à Paris.

L'artifice me parut si grossier, qu'il me fit rompre toutes mesures. Écoutez-moi, repris-je ; et voyez s'il manque quelque chose à nos informations. Vous êtes marié depuis quatre jours. Le chevalier est une jeune fille de sang noble, que vous êtes résolu de tromper, après avoir inutilement tenté de la séduire. Je frémis de l'horrible imposture que vous méditez. Elle ne l'ignore plus. Le ciel, qui veille sur son innocence, lui a fait trouver un asile et des protecteurs. En un mot, votre affreux système de profanation et de libertinage est dévoilé jusqu'au fond. C'est à vous d'éviter le châtiment des hommes par une prompte fuite, et celui du ciel par le repentir. C'est à vous encore d'examiner quelle reconnoissance vous croyez devoir à ceux qui vous donnent cet avis, et par quelles actions vous pouvez espérer de vous rétablir dans leur estime.

M. de Node, à qui je n'oubliai pas de faire sentir aussi que son véritable nom n'étoit pas ignoré, appuya les deux coudes sur une table voisine, pencha la tête, et, se couvrant le front des deux mains, demeura quelque temps dans cette posture, livré sans doute à de profondes méditations. Je lui laissai tout le temps qu'il paroissoit désirer.

Enfin, se relevant d'un air plus libre, il me remercia du service que je lui avois rendu ; mais il me pria d'entendre un récit qu'il croyoit capable de le justifier. Je lui promis l'attention qu'il me demandoit.

Rosette, me dit-il, puisque vous connoissez son sexe, ne doit sa beauté qu'à la nature ; mais elle a l'obligation de tout son mérite à ma mère, qui, l'ayant sauvée d'un sort peu conforme à sa naissance, n'a rien épargné pour son éducation. Je l'ai vue croître dans le sein de ma famille. Je me suis accoutumé à ne rien trouver de si charmant qu'elle ; et, malgré la différence de nos âges, j'ai cru découvrir qu'elle étoit sensible à mon inclination. Mon père, à qui ses richesses avoient fait concevoir des vues fort ambitieuses en ma faveur, s'aperçut de mes sentiments. Il força ma mère d'en éloigner l'objet. Rosette n'avoit pas neuf ans. Elle me fut enlevée avec une cruelle adresse à me cacher sa demeure. Ma mère avoit eu la permission de la mettre dans un couvent. Je découvris cette retraite à force de soins ; mais je fis des efforts inutiles pour en obtenir l'accès, et je passai trois ans à me consumer de regret et d'amour. Cette innocente passion m'a garanti de tous les désordres de la jeunesse.

La mort de ma mère fut une nouvelle disgrace pour Rosette. Mon père, qui l'avoit prise en aversion, depuis ses premières craintes, refusa

de fournir aux frais de son entretien. A quelles humiliations ne demeuroit-elle pas exposée, si la force d'un intérêt si cher ne m'eût pas fait découvrir sa situation ? J'employai tout ce que je pus dérober à mes besoins pour lui faire un sort digne de son mérite, et des vues que j'avois sur elle. Ma mère m'avoit laissé peu de bien, et je n'aurois pas eu la hardiesse d'en demander compte à mon père ; mais ne connoissant point d'autre bonheur que de faire celui de Rosette, j'étois assez riche pour elle et pour moi de ce que je retranchois continuellement à mes plaisirs. Le titre de son protecteur, et quelques explications que j'eus avec les supérieures du couvent, sur la nature de mes intentions, me firent obtenir la liberté de la voir. Sa reconnoissance et le souvenir de ses premières années l'ayant disposée à m'accorder sa tendresse, elle reçut mes serments, et je me crus le plus heureux de tous les hommes en obtenant les siens.

Mes prétentions ne seroient pas allées plus loin jusqu'à la mort de mon père. Je connoissois une partie de ses vues pour ma fortune ; et, depuis plusieurs années, j'avois réussi fort heureusement à les éluder. Mais, soit qu'il fût choqué de ma résistance, ou qu'on l'eût informé de mes engagements, il me parla de soumission avec tant de hauteur, que je désespérai de soutenir plus long-temps le même rôle. On lui avoit proposé

pour moi un parti considérable, avec l'assurance d'une charge du premier ordre. Il me déclara que, si je me refusois à ses volontés, je ne devois attendre de lui qu'une éternelle indignation. Ce fut alors qu'après avoir communiqué à Rosette une partie de mes peines, je lui proposai de quitter Paris, et de nous unir inséparablement par un mariage secret. Tout étoit sincère dans mes résolutions. Eh ! comment aurois-je manqué de bonne foi pour le bonheur de ma vie ? Je comptois de faire passer mon évasion pour l'effet des persécutions de mon père, sur-tout avec le soin que j'ai pris de répandre que j'allois promener mes chagrins dans les pays étrangers ; et je me flattois qu'il la regarderoit lui-même comme le désespoir d'un fils qui aimoit mieux s'éloigner de sa présence, que de manquer de respect pour ses ordres. J'empruntai dix mille écus d'un ami, le seul à qui j'aie confié mes desseins et le choix que j'avois déjà fait de ma demeure. Je faisois entrer dans mes vues, de retourner à Paris après mon mariage, de faire ma paix avec mon père, et de me dérober par intervalles, sous le prétexte de quelques nouveaux voyages. Il ne manquoit au succès de ce plan qu'une facilité que je n'ai pas trouvée dans les prêtres de province. On m'a demandé des explications auxquelles je ne m'étois pas attendu. Cet obstacle m'a déconcerté. Cependant on me faisoit espérer qu'après un séjour de

trois mois, les difficultés pourroient diminuer. Je vivois tranquillement dans cette espérance, lorsqu'une lettre de mon confident m'a forcé de retourner à Paris. Il m'écrivoit en termes obscurs, mais si pressants, qu'ils m'ont fait entrevoir quelque évènement d'importance, dont Rosette ne devoit pas être informée. Je ne l'ai quittée néanmoins qu'avec sa participation ; et prenant occasion des circonstances, je lui ai promis à mon départ d'amener de Paris quelque prêtre moins difficile, dont j'achèterois les services à force d'argent, si je ne pouvois les obtenir par d'autres voies.

M. de Node avoit fait cette partie de sa narration d'un air composé ; mais ses remords paroissant l'agiter à mesure qu'il approchoit du dénouement, il s'arrêta, comme s'il eût cherché ses expressions. Qui croira jamais, reprit-il, en levant les yeux au ciel, qu'une passion fondée sur l'estime, et conduite avec tant d'innocence, ait été capable de me porter tout d'un coup à la plus coupable résolution ! J'ouvre les yeux sur mon crime ; et je n'avois pas attendu ce moment pour en trouver la punition dans les reproches de mon cœur. Plaignez-moi, puisqu'elle doit aller jusqu'à m'ôter sans retour le bonheur même que j'avois cru m'assurer par un aveugle projet. Il m'en coûtera la vie. Mais achevez de m'entendre.

J'arrive à Paris. Je vais descendre chez mon confident, qui m'informe aussitôt de la mort de

mon père. J'aurois eu peine à ne pas regarder cet accident comme une faveur du ciel, si je n'eusse appris, au même instant, que mon père, furieux de mon absence, et peut-être instruit de celle de Rosette, ne m'avoit laissé tout son bien qu'à deux conditions, dont il avoit assuré l'effet par toutes les mesures d'une barbare prudence : l'une, que je n'eusse point épousé Rosette ; l'autre, que dans l'espace de trois mois, je serois marié à la jeune personne qu'il m'avoit proposée. Quelle horrible explication ! Ce n'est pas tout d'un coup néanmoins que mon désespoir m'a conduit aux plus aveugles emportements. Mais, après avoir trop vérifié mon malheur, après avoir reconnu qu'il falloit perdre Rosette, ou me priver d'une immense fortune, et par conséquent du pouvoir de la rendre heureuse, je confesse que la raison, l'honneur et la religion même n'ont pu tenir contre la force de ma passion. J'ai pris le parti de feindre que j'entrois volontiers dans toutes les dispositions de mon père, et je n'ai marqué d'empressement que pour la célébration du mariage. Quelques jours m'ont suffi pour mes arrangements. Je me suis marié en maudissant ma chaîne; et, dans le moment même où j'ai quitté le pied de l'autel, je me suis dérobé à tous les témoins de cet affreux sacrifice. Une lettre, que je me suis hâté d'écrire à celle que je n'ose nommer ma femme, doit lui avoir appris qu'elle ne me reverra jamais, et

que je la détesterai toute ma vie, pour s'être prévalue contre moi des cruelles volontés d'un père.

Je suis parti, reprit-il, en me regardant d'un œil timide. Je vous rencontre. Vous m'assurez que Rosette est informée de mon triste sort. Hélas ! que pense-t-elle de moi ? Me croit-elle capable de l'abandonner, de vivre sans elle, de ne pas mettre tout mon bonheur à faire le sien ! Ordonnez vous-même de ma vie et de ma conduite. Je me soumets à tout ce que vous ferez pour elle et pour moi.

Il ne m'apprenoit point, dans ce récit, quel usage il vouloit faire de l'ecclésiastique dont il s'étoit fait accompagner ; et je jugeai même, aux apparences, que ce n'étoit qu'un valet déguisé sous l'habit d'un homme d'église. Mais, comme il étoit inutile d'exiger l'aveu d'un crime avorté, je lui en épargnai la honte. Il ne m'appartient pas, lui dis-je, de vous reprocher votre noir dessein, ni d'entrer dans les horreurs que vous m'avez éclaircies. Rosette, puisque vous lui donnez ce nom, est en sûreté ; j'en rends graces au ciel pour elle. Vous devez perdre l'espérance de la voir ; c'est une liberté que vous n'obtiendrez ni d'elle, ni de moi. Elle est sans bien, dites-vous, et vous êtes en possession du vôtre. Voyez ce que vous croyez devoir à la malheureuse confiance que vous lui aviez inspirée pour vous. Je me déclare

son protecteur, et je lui en promets de plus puissants, aussi long-temps qu'elle conservera de l'attachment pour la vertu. J'ajoutai que, s'il avoit quelque chose de plus à me communiquer, ses lettres pouvoient m'être adressées à l'abbaye où je faisois ma demeure.

Il ne me fit aucune réponse, et ses regards marquoient une mortelle consternation. Cependant, lorsqu'il m'entendit donner l'ordre de mettre les chevaux à ma chaise, il me tint quelques discours passionnés, auxquels je ne répondis que par des exhortations vagues à rentrer dans les bornes de la religion et de l'honneur. Comme je me disposois à partir, il me pria plus tranquillement de recevoir une bourse qui me parut contenir deux ou trois cents louis, pour les besoins de Rosette, me dit-il, à laquelle il se souvenoit d'avoir laissé peu d'argent. Je le dispensai de cette libéralité, en l'assurant qu'elle ne manqueroit de rien sous ma protection : mais l'avenir vous regarde, ajoutai-je ; et vous ne devez pas oublier non plus que les frais du château tombent uniquement sur vous.

Nous nous séparâmes. En arrivant à l'abbaye, je n'eus pas de peine à faire entrer mademoiselle Rosette dans la résolution d'oublier un homme qui ne pouvoit plus être à elle, et de le mépriser même, pour avoir entrepris de la tromper si cruellement. J'allai au devant de toutes ses craintes,

par l'offre que je lui fis de la conduire dans un couvent, et d'y fournir à sa subsistance aussi long-temps qu'elle se rendroit digne de mes soins. C'étoit retrancher quelque chose à la douceur de ma situation; mais je ne pouvois faire un meilleur usage de mon superflu. Elle se défendit modestement de m'engager dans cette dépense, en se réduisant à me demander ma protection pour prendre le voile et renoncer tout-à-fait au monde. Je lui fis reconnoître aisément qu'un dessein de cette nature demandoit un esprit plus tranquille et d'autres réflexions. Ma fille, que je fus obligée d'employer pour lui procurer une retraite, désira de la voir, et fit ensuite par inclination ce qu'elle n'avoit commencé qu'à ma prière. Elle se chargea de la présenter aux supérieures; et j'appris bientôt qu'avec sa générosité ordinaire, au lieu de prendre pour moi l'engagement de la pension, elle l'avoit pris pour elle-même.

Mais le teudre différent que nous eûmes là-dessus fut terminé, huit jours après, par une visite de M. de Node, qui m'apportoit pour Rosette un contrat de rente perpétuelle, du fonds de cent mille francs, qu'il avoit constitués sous son nom. Je ne fis pas difficulté de le recevoir; et je l'envoyai au couvent dès le même jour, avec de justes félicitations.

Ma fille ayant comme succédé à mes soins, il

se passa dix mois entiers, pendant lesquels je n'eus pas d'autre commerce avec Rosette que celui de quelques civilités que je lui faisois faire dans l'occasion. Un jour, je la vis arriver dans le carrosse de ma fille. Après les plus affectueux remercîments, elle me présenta une lettre, que je ne pus lire sans une extrême surprise. M. de Node lui écrivoit que la petite vérole venoit de lui enlever sa femme; que n'ayant jamais vécu avec elle, il se croyoit dispensé des bienséances ordinaires du veuvage; et que, dans la confiance de retrouver à sa chère Rosette les sentiments qu'elle avoit eus pour lui, il n'attendoit que ses ordres pour se rendre auprès d'elle, et lui faire oublier, par un heureux mariage, des excès qui n'avoient pu mériter sa haine, puisqu'elle n'avoit pu les attribuer qu'à l'amour.

Je ne fis pas la moindre objection contre un parti qui me parut décidé dans le cœur de mademoiselle Rosette. Elle voulut me parler « des « obligations qu'elle avoit à M. de Node, de son « caractère, qu'elle connoissoit dans le fond, mal- « gré..... » Je l'interrompis : Un bon caractère, lui dis-je, peut se relever des plus mortelles chutes; et les derniers procédés de M. de Node sont d'un bon augure pour le sien. Ainsi je ne condamne point votre facilité à lui pardonner. Mais songez, mademoiselle, que le pouvoir qu'il vous reconnoît sur lui vous rend aussi comptable

de sa vertu que de son bonheur et du vôtre. Elle me promit de ne pas oublier cette leçon.

Ils se marièrent deux mois après. Je reçois quelquefois de leurs nouvelles ; et leurs lettres me trompent, s'ils ne vivent pas heureusement.

FIN.

702474

8 8 852097

B.N.C.F.
B.23.2.49.
CF000702474